



CHRISTOPHER
PRIEST

LES EXTRÊMES

ROMAN

Prix de la British
Science Fiction Association

LUNES D'ENFER
DENOËL

Christopher Priest

Les Extrêmes

*Traduit de l'anglais
par Thomas Bandure*



Denoël

1

Elle s'appelle Teresa Ann Gravatt, elle a sept ans, et elle a dans sa chambre un miroir qui donne sur un autre univers.

Pour Teresa, le monde où elle est tenue de vivre est bien petit et fort peu intéressant, mais elle ne cesse de rêver d'un monde meilleur, bien loin de cette triste réalité. Elle habite avec ses parents sur une base de l'US Air Force située près de Liverpool, au nord-ouest de l'Angleterre. Son père est officier dans l'US Air Force ; sa mère est anglaise, de Birkenhead. Un jour, lorsque son père aura fini son service à l'étranger, ils retourneront tous aux États-Unis. Ils s'installeront probablement à Richmond, Virginie, la ville natale de Bob Gravatt ; c'est là qu'habite son père, le grand-père de Teresa, qui exploite une franchise lui permettant de distribuer des peintures industrielles. Bob parle souvent de ce qu'il va faire lorsqu'il quittera l'US Air Force, mais il est évident que la guerre froide est loin d'être terminée et que l'année américaine devra rester sur le qui-vive durant bien des années encore.

Teresa arbore de longs cheveux bruns, pâles et bouclés, qui s'assombrissent au fur et à mesure qu'elle grandit. Lorsqu'elle était toute petite, ils étaient blonds et clairs, comme il sied à celle que son père appelait sa princesse. Sa maman adore les brosser et, bien qu'ils accrochent souvent, elle ne semble jamais s'en rendre compte. Maintenant. Teresa sait lire ses livres toute seule, écrire et dessiner toute seule, jouer toute seule. Elle a pris l'habitude de rester sans voir personne, bien qu'elle aime la compagnie des autres enfants de la base. Chaque jour, elle fait du vélo dans le parc près des quartiers d'habitation, et c'est là qu'elle retrouve ses amis pour jouer avec eux. Elle est la seule à avoir une mère anglaise, mais personne ne semble s'en soucier. Tous les jours de la semaine, son père l'emmène de l'autre côté de la base, à l'école réservée aux enfants des officiers, et la ramène le soir.

Teresa est une petite fille heureuse et épanouie, aimée de ses parents et de ses camarades d'école. Sa vie se déroule sans heurts, car ceux qu'elle connaît bien vivent dans le même univers clos : la base de l'US Air Force. Tout comme Teresa, ils n'ont pas de résidence permanente et sont à la merci des caprices du Département de la Défense qui les envoie d'un camp à l'autre. Eux aussi voient partir leurs pères pour de longues semaines d'entraînement ou de manœuvres, eux aussi connaissent ces déménagements subits et traumatisants à chaque fois qu'un poste se libère en Allemagne de l'Ouest, aux Philippines, en Amérique centrale ou au Japon.

Bien qu'elle n'ait encore jamais traversé l'Atlantique, Teresa a passé l'essentiel de sa vie en territoire américain, dans ces enclaves que le gouvernement des États-Unis arrache aux autres pays pour y installer ses bases militaires. Teresa est née citoyenne américaine, est éduquée à l'américaine et, dans quelques années, lorsque son père aura fini son service militaire, elle rentrera aux États-Unis pour y passer le reste de son existence. Mais pour l'instant, Teresa ignore tout cela et, même si on lui expliquait ce qui l'attend, elle ne s'en soucierait probablement pas. Pour elle, le monde qu'elle connaît n'a rien à voir avec celui qu'elle imagine ; ce sont deux endroits bien distincts. L'univers de Papa s'arrête au pied des clôtures de la base, mais le sien n'a aucune limite.

Parfois, lorsqu'il pleut – c'est-à-dire, dans cette région de l'Angleterre, presque tous les jours – et qu'elle désire avoir un peu de compagnie ou, tout simplement, lorsque l'envie lui en prend, Teresa se

rend dans la chambre de ses parents et joue à un passe-temps de son invention.

Comme tous les jeux les plus réussis, celui-ci n'a cessé de croître et de se modifier ; il est devenu de plus en plus complexe au fil des semaines, bien que son point de départ soit fort simple. Elle l'a inventé en regardant l'ouverture rectangulaire qui perce le mur de la pièce et donne sur la chambre d'à côté. Apparemment, il n'y a jamais eu la moindre porte à cet endroit, bien que le rectangle situé au milieu du mur ait la forme requise. Pour renforcer ce mystère, le bois qui compose le chambranle reste lisse, sans la moindre trace d'un gond.

Il y a longtemps que Teresa a remarqué que la fenêtre du salon est de la même taille et de la même forme que celle de la chambre, et que toutes deux arborent les mêmes rideaux orange. Si elle les arrange d'une certaine façon, puis va se placer à un point précis, à cinquante centimètres de l'embrasure de la porte, et regarde droit devant elle, Teresa peut s'imaginer qu'elle se trouve face à un miroir. Et ce qu'elle y voit, là, entre les montants de bois, ne fait plus partie de la chambre précédente, mais reflète celle dans laquelle elle se tient.

C'est là, dans l'univers du miroir, que commence son univers à elle. C'est là qu'elle peut courir indéfiniment dans un territoire sans bases militaires, sans clôtures, un pays enchanté où tous ses rêves deviennent réalité.

Cet autre monde commence par la chambre identique qui se trouve de l'autre côté de l'embrasure. Et dans cette chambre, elle voit une autre petite fille qui lui ressemble trait pour trait.

Quelques semaines plus tard, alors qu'elle se tenait devant son miroir imaginaire, Teresa a levé la main et voulu toucher cette petite fille qui, dans son imagination, devait se tenir là, dans la pièce d'à côté, dans l'univers du miroir. Et comme par magie, son amie leva elle aussi la main, imitant son geste à la perfection.

Cette petite fille s'appelle Megan, et elle devint l'exact contraire de Teresa. Sa sœur jumelle, mais à l'envers ; son opposé.

Maintenant, à chaque fois que Teresa se retrouve seule, ou lorsque ses parents s'affairent ailleurs dans la maison, elle vient se planter devant le miroir et interprète ses fantaisies inoffensives avec Megan.

D'abord, elle sourit, remonte légèrement sa robe, puis incline la tête. Dans le miroir, son amie Megan sourit, soulève le pan de sa robe et baisse la tête d'un air timide. Lorsqu'elle tend les mains, leurs doigts s'effleurent là où devrait se trouver la surface froide du miroir. Teresa s'éloigne en dansant et rit par-dessus son épaule, et Megan effectue les mêmes gestes.

Tout ce que fait chacune des deux fillettes induit un reflet, une réplique exacte.

Parfois, toutes deux s'assoient par terre, tout près du miroir, et parlent à voix basse du monde où elles habitent. Si quelqu'un les entendait, il n'y comprendrait rien, car ce qu'elles se disent n'est pas traduisible en langage d'adulte. Ce n'est qu'une élucubration étrange, erratique, absorbante et plausible pour les enfants, mais qui semblerait totalement insensée et aléatoire à un cerveau plus mûr ; en effet, elles inventent leur mode d'expression au fur et à mesure qu'elles communiquent. Pour les deux petites filles, la nature de ce contact est sa raison même. Leurs vies et leurs rêveries s'entremêlent sans heurt, car chacune est le complément de l'autre. Elles sont étrangement semblables, leur lien est instinctif, mais leurs mondes débordent de noms tous différents.

Ainsi, Teresa vit ce long rêve qu'est l'enfance en un flot joyeux et ininterrompu. Les jours passent, puis les semaines, les mois, et Teresa et Megan continuent de s'inventer d'autres faits et d'autres lieux. Pour elles, c'est une période de certitudes et de stabilité dans le cours de leurs existences. Chacune a une véritable amie constamment disponible, qui la comprend et à qui elle voue une confiance totale et inconditionnelle.

Comme Megan est toujours là, de l'autre côté du miroir, leur amitié donne beaucoup de force à Teresa, qui commence à développer des idées nouvelles à propos d'elle-même et du monde dans lequel elle vit. Elle comprend mieux ce qui se passe autour d'elle, les réactions de son père, pourquoi lui et sa mère se sont mariés, et ce que leurs existences signifient pour elle. Même sa maman sent la différence et remarque souvent que sa petite fille devient enfin une grande. Tout le monde peut le constater d'un coup d'œil.

Dans le miroir, Megan change, elle aussi.

Un jour, sa mère dit à Teresa :

« Tu te souviens ? Je t'avais promis que nous irions vivre en Amérique.

— Oui.

— Eh bien, c'est pour bientôt. Très bientôt. Dans deux semaines environ. Tu es contente ?

— Papa viendra avec nous ?

— C'est à cause de lui que nous partons.

— Et Megan ? »

Sa mère la serre contre sa poitrine.

« Bien sûr qu'elle vient avec nous. Tu croyais vraiment que nous allions l'abandonner ?

— Non, bien sûr. »

Par-dessus l'épaule de sa mère. Teresa regarde l'ouverture, là où se trouve en général le miroir. Selon cet angle, elle ne peut pas voir Megan, mais elle sait qu'elle doit être là, quelque part, hors de vue.

Un jour, alors que ses parents sont dans une autre pièce de l'appartement où ils discutent de leur retour aux États-Unis de plus en plus proche et établissent la liste de ce qui leur reste à faire, Teresa se retrouve seule dans sa chambre. Ses jouets sont tous étalés sur le tapis, mais ils ne l'intéressent pas. Elle regarde vers l'ouverture et voit Megan qui l'attend. Son amie a l'air aussi morose et contrariée qu'elle-même, et toutes deux semblent comprendre que, pour une fois, leur monde imaginaire ne pourra les sauver de la réalité.

Alors que Megan se détourne d'un air las, Teresa traverse la pièce jusqu'au grand lit de ses parents, où le plaid que sa maman a fait pour Noël dernier gît sur les draps et les couvertures en une explosion de couleurs atténuées. Teresa rebondit deux ou trois fois sur le matelas, mais cette activité physique ne suffit pas à lui remonter le moral. Elle commence à se demander si Megan va vraiment la suivre dans leur nouvelle maison, là-bas, en Amérique.

Teresa regarde ce qu'elle peut distinguer du miroir, mais comme le lit y est invisible, elle sait que Megan est incapable de la voir. On dirait que son petit monde est déjà en train de se rétrécir, que les clôtures se referment sur elle.

Plus tard, après le repas, elle retourne au lit. Elle est toujours aussi soucieuse : son père a dit qu'il partirait après-demain pour la Floride et que Maman et elle l'y rejoindraient quelques jours plus tard. Dans le miroir, Megan a l'air tout aussi malheureuse, et elles ne tardent pas à s'éloigner l'une de l'autre.

Près du lit, du côté de son père, il y a une table de chevet comprenant un petit tiroir que son père, un jour, il y a longtemps, lui a interdit d'ouvrir. Teresa a toujours su ce qu'il y avait à l'intérieur, mais jusque-là elle n'a jamais eu la curiosité d'y jeter un coup d'œil.

Maintenant, elle a envie de regarder dans ce tiroir : elle l'ouvre et voit le revolver posé sur une serviette. Elle l'effleure de la pointe des doigts pour sentir ses contours, puis le soulève à deux mains. Elle sait comment il faut le tenir parce que, un jour, son père le lui a montré, mais maintenant qu'elle le tient bel et bien entre ses doigts, elle s'inquiète surtout de son poids. Comme il est lourd !

Elle n'a jamais rien connu de plus excitant – ni de plus effrayant.

Au centre de la pièce, devant le miroir, elle pose le revolver sur une chaise et regarde Megan. Celle-ci se tient à côté de sa propre chaise et arbore toujours l'expression mélancolique qu'elles partagent depuis un jour ou deux.

Sur la chaise de Megan, elle ne voit pas de revolver.

« Regarde ce que j'ai trouvé », dit Teresa.

Alors que Megan plisse les yeux pour mieux voir, Teresa soulève le revolver et le braque sur sa jumelle, les bras tendus dans l'espace étroit qui les sépare. Soudain, elle perçoit un mouvement dans la pièce, une intrusion, un adulte, à en juger par sa taille, et elle se retourne brusquement, alarmée. À ce moment, une explosion retentit, assourdissante, et soudain le revolver est arraché des mains de Teresa, lui tordant les poignets, et dans l'autre partie de la pièce, au-delà du miroir imaginaire, tout un rêve, toute une existence, si brève soit-elle, se termine brutalement.

Trente-cinq années s'écoulent.

Huit ans après leur grand retour aux États-Unis, Bob Gravatt, le père de Teresa, se tue dans un accident de voiture sur l'Interstate 24, dans le Kentucky, tout près d'une base aérienne. Après l'accident, Abigail va s'installer à Richmond, Virginie, chez les parents de Bob. C'est un arrangement imposé qui ne satisfait personne et cause bien des soucis à l'une comme aux autres. Abigail se met à boire, s'endette, se dispute avec les parents de Bob, et finit par se remarier. Maintenant, Teresa a deux demi-frères et une demi-sœur, mais personne ne s'entend avec personne. Ce n'est pas une bonne période pour Teresa et, en fin de compte, pour sa mère non plus. L'adolescence est une période pénible pour elle comme pour ceux qui l'entourent, et elle semble plutôt mal partie.

En entrant dans l'âge adulte, Teresa continue de mener une existence en dents de scie. Elle passe par des coups de déprime, des histoires d'amour avortées, des déménagements incessants ; elle s'éloigne peu à peu de sa mère et de la famille de son père. Elle a une interminable liaison avec un homme qui sombre peu à peu dans l'alcoolisme tout en niant violemment l'évidence ; ensuite, elle vit seule pendant un temps assez bref, puis partage un appartement avec une autre jeune femme, arrangement qui tient un peu plus longtemps. Enfin, elle a un grand coup de chance : elle découvre un programme civil qui offre aux étudiants d'âge mûr le financement nécessaire pour qu'ils puissent reprendre leurs études.

C'est là que commence vraiment sa vie d'adulte. Après quatre années de travail intensif où elle tient un job de secrétaire pour joindre les deux bouts, elle passe un diplôme en sciences et communications, ce qui lui permet d'obtenir du gouvernement fédéral un bon poste au ministère de la Justice.

Deux années plus tard, elle épouse un collègue du nom d'Andy Simons et, somme toute, leur union est une réussite. Durant plusieurs années, Andy et Teresa partagent une vie de couple satisfaisante, avec très peu d'orages. Ils n'ont pas d'enfants, car tous deux consacrent leur énergie à leur carrière, mais c'est un choix qu'ils ont fait consciemment. Avec deux salaires gouvernementaux, ils gagnent plutôt bien leur vie, passent des vacances de rêve à l'étranger, commencent une collection d'antiquités et de tableaux, achètent plusieurs voitures, donnent des fêtes somptueuses et finissent par acquérir une maison à Woodbridge, Virginie, sur les berges du fleuve Potomac. Puis, par une belle journée de juin, alors qu'Andy est en mission dans une petite ville du Texas, il est abattu par un truand en cavale, ce qui met un terme brutal à la période la plus heureuse de la vie de Teresa.

Huit mois plus tard, elle est toujours dans les limbes. Elle souffre de son veuvage si brusque, et les circonstances de la mort d'Andy rendent les choses plus difficiles encore : elle en veut au destin et au

ministère de la Justice, qui se montre incapable de définir les circonstances exactes du décès.

Elle a désormais quarante-trois ans. Un tiers de siècle s'est écoulé depuis le jour où Megan est morte et, avec la froide lucidité que donne le recul, elle voit les années qui se télescopent pour donner un résumé de vie, un simple prologue débouchant sur une révélation qu'elle rejette de toutes ses forces. On dirait que tout ce qui lui est arrivé jusque-là, son existence passée n'avait pas d'autre finalité que de préparer cette période de deuil. Grâce à l'assurance-vie d'Andy, Teresa se retrouve à la tête d'une somme rondelette et hérite des trois voitures qu'ils possédaient conjointement, d'une grande maison remplie d'acquisitions dont elle ne veut plus et de souvenirs auxquels elle tient bien davantage. Quant à sa carrière, lui dit-on avec compassion, elle a tout intérêt à la mettre en veilleuse le temps de se remettre de cette terrible perte.

Un soir de février, Teresa finit par accepter l'offre de son chef de section. Elle prend un congé sans solde, puis se rend à l'aéroport John Foster Dulles, à Washington DC. laisse sa voiture dans le garage de longue durée et monte dans le vol de nuit American Airways pour l'Angleterre.

Alors que l'avion descend vers Gatwick, l'un des deux aéroports de Londres, Teresa, collée au hublot, regarde la campagne anglaise détrempée, à peine éclairée par la lumière d'un matin gris. Elle ne sait pas ce qu'elle s'attendait à trouver, mais la réalité la déprime. Lorsque l'avion touche la piste, le flot de brume aqueuse projeté par les roues et les réacteurs lui cache l'aéroport. En Angleterre, le mois de février n'est pas aussi froid qu'à Washington, mais lorsque Teresa traverse les pistes de béton pour aller chercher sa voiture de location, le temps lui semble plus humide et plus décourageant qu'elle ne l'eût désiré, bien plus qu'elle ne l'aurait cru.

Elle tente de ravalier sa déception en s'enfonçant au cœur de l'Angleterre. Elle a du mal à maîtriser sa petite voiture, une Ford Escort nerveuse, se sent mal à l'aise au milieu d'une circulation trop rapide à son goût, et s'énerve en tentant d'aborder des croisements erratiques qui semblent déposés là sans aucune logique apparente.

Elle se fait peu à peu à la conduite de son véhicule et se permet de jeter de brefs coups d'œil à la campagne qui l'entoure ; elle regarde avec un vif intérêt les collines basses, les arbres dénudés, les petites maisons et les champs englués de boue. C'est la première fois qu'elle remet les pieds en Angleterre depuis qu'elle l'a quittée avec sa famille, et malgré tout, le charme commence à opérer.

Elle s'imaginait un monde plus petit que celui qu'elle connaît, plus ancien, plus resserré ; contrairement aux États-Unis, elle ne rencontrera pas d'immenses espaces infinis sans le moindre trait marquant, mais sur le Vieux Continent, tout est plus concentré : l'histoire est là, dans son dos, qui la pousse vers l'avenir, et ces deux forces contraires s'équilibrent à cette intersection qu'est le présent. Elle est lasse après cet interminable voyage, et le manque de sommeil et l'attente aux guichets de l'immigration ont laissé leurs marques : son esprit engourdi par la fatigue est plus enclin à vagabonder librement.

Elle s'arrête dans une petite ville perdue pour se promener et regarder les boutiques, puis elle retourne dans la voiture et fait une sieste dans l'habitacle étroit, recroquevillée derrière le volant. Elle se réveille en sursaut et, l'espace d'un instant, ne sait plus où elle est ; elle pense à Andy, désespérément. Comme elle voudrait qu'il soit là, avec lui ! Elle est venue jusqu'ici pour l'oublier, mais apparemment la distance n'a rien arrangé. Teresa se met à pleurer dans sa voiture en se demandant si elle ne ferait pas mieux de retourner à Gatwick pour prendre le premier avion, mais au final, elle décide d'aller jusqu'au bout.

L'après-midi cède prématurément la place à la nuit alors qu'elle se dirige vers le sud et la côte du Sussex, là où elle espère trouver une petite ville du nom de Bulverton. Elle ne cesse de se répéter : je suis en Angleterre, le pays d'où je viens, le pays que je connais le mieux. Mais en Angleterre, elle n'a

ni famille ni amis. Ici, elle est en terre étrangère. Il y a un an, il y a huit mois, elle ignorait jusqu'à l'existence de Bulverton-on-Sea.

Elle arrive à destination bien après la tombée de la nuit. Les rues de Bulverton sont étroites, les immeubles sombres, le trafic s'écoule au compte-gouttes le long de la route côtière. Elle finit par trouver son hôtel, mais reste assise derrière son volant durant quelques minutes, à rassembler ses dernières forces. Puis elle ramasse ses affaires et descend de voiture.

Et soudain, elle se retrouve au milieu d'un halo de lumière blanche éblouissante.

2

Elle s'appelait Amy Colwyn et ne demandait qu'à parler de ce qui lui était arrivé en juin dernier. Mais, comme bien d'autres habitants de Bulverton, elle n'avait plus personne à qui raconter son histoire : l'événement avait tellement monopolisé l'attention générale que maintenant, huit mois plus tard, tout le monde en avait par-dessus la tête. D'ailleurs, Amy elle-même n'avait plus trop envie de ressasser ces mots toujours pareils. Combien de fois peut-on exprimer sa douleur et son cortège de regrets, les occasions perdues, la perte d'un compagnon, les souvenirs d'un amour disparu à jamais, la culpabilité du survivant ? Ainsi, elle n'en parlait plus. Mais ses souvenirs la hantaient toujours.

Et ce soir, comme souvent, elle se retrouvait seule derrière le comptoir du White Dragon et n'avait pas grand-chose à faire. Du coup, cette histoire, *son* histoire passait et repassait dans sa tête, comme un refrain dont on ne peut se débarrasser.

« Si tu veux me voir, je serai au bar », lui avait dit Nick Surtees.

C'était le propriétaire de l'hôtel ; encore un qui devait avoir bien des choses à raconter.

« D'accord », avait-elle répondu, parce qu'il lui disait la même chose tous les soirs et qu'elle lui répondait toujours la même chose.

« Alors, on attend de la visite ?

— Je ne crois pas. Mais quelqu'un finira bien par venir.

— Je te laisse sur ces bonnes paroles. Si personne ne se décide, ça ne t'ennuie pas de venir m'aider derrière le comptoir ?

— Non, Nick. »

Amy Colwyn était une des rares survivantes du massacre qui s'était déroulé à Bulverton l'été dernier. Elle-même n'avait jamais été directement menacée, mais l'événement et l'horreur qu'il lui inspirait avait néanmoins bouleversé son existence d'une façon irréversible. Il n'y avait jamais grand monde dans cet hôtel, ce qui lui laissait tout le temps de réfléchir à ce qui était arrivé aux autres, ceux qui avaient succombé, et d'imaginer ce qu'aurait pu être sa vie si cette catastrophe ne s'était jamais produite.

Nick Surtees était une autre victime indirecte de la fusillade et, pour elle, un autre motif de regrets sur lequel elle s'étendait souvent. Il n'y avait pas si longtemps, elle n'aurait jamais cru qu'elle reverrait un jour Nick Surtees, et encore moins qu'un jour elle travaillerait avec lui, vivrait avec lui, coucherait avec lui. Et pourtant, c'était ce qui s'était produit et, bien qu'elle ne sache pas trop comment ils en étaient arrivés là, elle ne voulait rien changer à leur situation. Nick et elle s'étaient soutenus mutuellement et, lorsque leur besoin de réconfort s'était atténué, ils étaient restés ensemble.

Bulverton se situait en bordure des collines de Pevensey Levels, qui séparent Bexhill d'Eastbourne.

Il y avait cinquante ans, c'était une station balnéaire, une de ces petites villes coquettes qui accueillent surtout des familles nombreuses. Mais lorsque les vacances à l'étranger étaient devenues abordables, Bulverton avait connu un rapide déclin ; la plupart des hôtels de bord de mer avaient été reconvertis en immeubles résidentiels, en HLM ou en maisons de retraite. Ces vingt dernières années, Bulverton avait tourné le dos à la mer, si l'on peut dire, afin de mieux promouvoir les charmes de sa vieille ville, un joli petit réseau de terrasses et de jardins qui couvrait la vallée en bordure de rivière et

une partie du flanc de colline. Si Bulverton pouvait désormais se vanter d'avoir une industrie locale, c'était grâce à ces petites boutiques où l'on trouvait des antiquités et des livres d'occasion, ces maisons de retraite installées sur la partie haute de la ville, connue sous le nom de Ridge, et les maisons abritant tous ces *commuters* qui travaillaient à Brighton, Eastbourne ou Tunbridge Wells.

Le White Dragon semblait incapable de choisir entre le statut de pub ou d'hôtel de bord de mer, et ce n'était certainement pas Nick qui statuerait sur son sort. Pour lui, il était plus avantageux d'en faire un pub, car il passait ses soirées dans le bar, à boire avec quelques amis.

Le côté *bed and breakfast* était plus lucratif, sans oublier les demi-pensions occasionnelles du weekend. Comme Nick s'en désintéressait totalement, c'était devenu le domaine réservé d'Amy. Durant les jours et les semaines qui avaient suivi la tuerie, lorsque Bulverton regorgeait de journalistes et d'équipes de TV, l'hôtel avait affiché complet. Elle s'était jetée à corps perdu dans son travail, qui, au moins, avait l'avantage de lui occuper l'esprit. Mais lorsque l'écho de la catastrophe s'était affadi, les affaires avaient décliné en même temps que l'intérêt des médias ; d'ici à la mi-juillet, on en était revenu à ce qu'Amy savait désormais être la normale saisonnière. Tant qu'il n'y avait pas trop de clients en même temps. Amy, qui travaillait seule, pouvait faire les chambres et les lits, assurer les repas que proposait le petit restaurant tout en maintenant une carte digne de ce nom, et même tenir à jour la comptabilité. Des tâches dont Nick se désintéressait totalement.

Amy repensait souvent au temps où elle allait passer ses étés à Eastbourne avec quelques anciennes amies d'école ; entre juillet et septembre, il y avait toujours deux ou trois conférences pour attirer du monde, qu'il s'agisse de réunions politiques, de congrès de syndicalistes ou de grandes conventions professionnelles. Du coup, il était facile de trouver un emploi saisonnier à mi-temps et relativement bien payé : les grands hôtels avaient toujours besoin de femmes de chambre ou de serveuses. Pour elle, c'était la belle vie : un tourbillon ininterrompu de jeunes hommes et plein d'argent à claquer sans que quiconque ne fasse vraiment attention à ce qui se passait. C'est là qu'elle avait rencontré Jase, qui travaillait aussi sur place, mais comme sommelier. Ce qui leur avait valu quelques éclats de rire, car Jase, qui était couvreur dans le civil, n'y connaissait strictement rien en matière de vin.

Amy avait caché à Nick ce sentiment de déception qui n'avait cessé de croître en elle tout au long de cette longue journée. Il y avait deux semaines de cela, elle avait reçu une réservation en provenance des États-Unis. À l'époque, elle n'en avait pas parlé à Nick et s'était contentée de déposer le chèque d'arrhes à la banque. Une femme du nom de Teresa Simons avait demandé à réserver une chambre avec salle de bains sans limitation de durée ; dans sa lettre, elle disait vouloir faire un long séjour à Bulverton et avoir besoin d'un camp de base.

Amy avait alors fait un rêve bien agréable : celui d'avoir une chambre occupée en permanence durant toute la saison creuse. Le séjour de cette Américaine pourrait être fort lucratif, car elle profiterait certainement du bar et du restaurant. Certes, ce n'était pas une seule et unique cliente qui allait redresser leurs finances ; et pourtant, si absurde que cela puisse paraître, Amy en était convaincue. Elle avait immédiatement renvoyé un fax pour confirmer la location et avait même suggéré qu'en cas de prolongation de son séjour elle pouvait lui proposer un tarif préférentiel. Une seconde confirmation arriva un peu plus tard. Nick n'était toujours pas au courant.

Et c'était aujourd'hui que Mme Simons devait prendre possession de sa chambre. D'après sa lettre, elle arriverait à Gatwick le matin, et Amy s'attendait à la voir s'annoncer à la réception dans le courant de l'après-midi. Mais elle n'était toujours pas là et n'avait pas téléphoné. Amy commençait à croire qu'elle ne viendrait pas du tout. Bien sûr, ce sentiment était quelque peu disproportionné –

l'avion pouvait avoir du retard et, de toute façon, pourquoi cette femme se rendrait-elle directement de l'aéroport à l'hôtel ? Amy savait tout cela, mais ne pouvait se débarrasser de ce pressentiment désagréable.

Ce n'est que maintenant qu'elle réalisait à quel point elle s'investissait dans cette affaire qui, pourtant, offrait bien peu de possibilités. Elle voulait faire une surprise à Nick en lui annonçant l'arrivée de cette Mme Simons et d'une source de revenus bienvenue. Qui sait, peut-être que cette bonne nouvelle le tirerait de son état de morosité silencieuse.

Ils étaient encore marqués par la douleur et le deuil, tous les deux, et elle en était consciente. Ils n'étaient pas les seuls, d'ailleurs : la plupart des habitants de Bulverton avaient perdu un être cher.

C'était ce qu'avait affirmé le révérend Oliphant lors de la cérémonie des funérailles, une semaine après le désastre – la seule et unique fois où Amy ait eu envie de se rendre à l'église, ce qu'elle avait d'ailleurs fait. Comme l'avait dit Kenneth Oliphant : le deuil est une expérience, tout comme le bonheur, la réussite ou l'amour. Le deuil a une forme et une durée ; il prend, mais il donne aussi beaucoup. Il faut le supporter, y succomber pour pouvoir passer au-delà de la douleur, la sublimer ; c'était la seule façon de surmonter cette terrible épreuve.

Ses paroles lui apportèrent un peu de réconfort, mais ne résolvaient rien. Pour Amy et Nick, comme bien d'autres habitants de la ville, cette phase « transitoire » devenait peu à peu permanente ; ils étaient bien incapables de sublimer ou surmonter quoi que ce soit.

Amy était là, assise sur un tabouret derrière le comptoir, à regarder d'un œil vide la table souillée de flaques de bière où Nick et ses amis jouaient aux cartes dans un nuage de fumée de cigarettes, lorsqu'elle entendit un bruit de moteur.

La voiture s'arrêta dans la rue, juste devant le bar. Amy ne remua pas, ne cilla même pas, mais tout son être se tendit vers le moteur qui tournait encore au ralenti. Et continuait de tourner. Elle attendit un claquement de portière qui ne vint pas. Le silence retomba.

Puis il y eut le grincement métallique d'une boîte de vitesses martyrisée – par incompetence, paresse ou simple fatigue ? – et la voiture se remit en mouvement. À travers le verre dépoli de la porte du bar, Amy vit s'illuminer les feux stop, puis le véhicule s'engagea en douceur dans l'entrée pour se diriger vers le parking situé derrière le bâtiment. Les sens survoltés d'Amy le suivirent à la trace tel un radar. Enfin, le moteur se tut.

Elle sauta au bas de son tabouret, leva la trappe de service pour passer de l'autre côté du comptoir et traversa la salle pour regarder par la fenêtre. Si Nick remarqua son manège, il n'en laissa rien paraître. Il continua la partie, et un de ses amis alluma une autre cigarette.

Amy posa son front contre la vitre embuée, y dessina une lucarne du bout des doigts et regarda vers Eastbourne Road et la mer noyée dans les ténèbres. La route était encore luisante de pluie et sillonnée de bandes sèches marquant le passage d'innombrables pneus. La lumière orange des réverbères se reflétait sur la surface inégale du bitume et sur les vitres des boutiques et des appartements qui s'étendaient de l'autre côté de la chaussée. Certains commerces étaient encore éclairés, mais la plupart avaient baissé leurs rideaux ou étaient tout simplement déserts.

Amy regarda passer les voitures pendant un moment en se demandant comment elle avait pu isoler le bruit d'un seul engin du grondement monotone du trafic. Cela devait signifier qu'elle était restée toute la journée sur le qui-vive. Dieu sait pourquoi, mais pour elle l'arrivée de cette Américaine avait pris une importance particulière et probablement disproportionnée.

Elle retourna derrière le comptoir, ferma la trappe, puis passa dans le couloir qui s'ouvrait derrière le bar ; celui-ci menait à leur appartement, là où Nick et elle habitaient. Tout de suite après le bar

s'ouvrait la petite cuisine où ils préparaient et mangeaient leurs propres repas. Mais ce n'est pas là qu'elle se rendait : Amy continua tout droit jusqu'à la sortie d'urgence et poussa les doubles portes de métal qui donnaient sur le parking, à l'arrière du bâtiment.

Amy actionna l'éclairage ; le rectangle de béton s'illumina d'une lumière qui, soudain, lui parut trop blanche, trop brutale. Une voiture dégoulinante de pluie se tenait là, immobile, chevauchant les lignes géométriques blanches zébrant le sol, et une femme se tenait face à la portière ouverte du côté passager. Elle se penchait par l'ouverture pour récupérer quelque chose sur le siège, puis se redressa et posa deux petites valises sur le sol.

Amy se dirigea vers elle alors que la femme ouvrait le hayon. Dans le coffre, il y avait plusieurs autres valises bourrées à craquer.

« Madame Simons ? » fit Amy.

« Je vais vous montrer votre chambre », dit Amy.

Mme Simons avait pris les devants pour monter l'escalier : Amy la rattrapa donc sur le palier. Elle lui décocha un sourire reconnaissant.

La nouvelle cliente semblait plus jeune qu'Amy ne l'aurait cru, mais il faut dire qu'elle n'avait pas beaucoup d'informations à se mettre sous la main : rien de plus qu'une adresse aux États-Unis, quelques mots écrits au stylo-bille bleu sur une sorte de feuille de bloc-notes telle qu'Amy n'en avait jamais vu, et quelques tournures de phrases caractéristiques. Le ton très formel de la lettre lui avait laissé l'impression, vague et infondée, d'une femme d'un certain âge, voire proche de la retraite, mais la réalité était bien différente : Mme Simons avait gardé cette beauté sans âge qu'elle croyait être l'apanage exclusif des actrices de la télévision. Mais derrière cette surface, son visage et sa voix trahissaient sa fatigue, ce qui était normal après un tel voyage. Pourtant, même dans ces conditions, elle semblait si simple, si détendue que, tout de suite, Amy se sentit parfaitement à l'aise en sa compagnie. Mme Simons était bien différente – et plus intéressante – que tous ces retraités du week-end et ces hommes d'affaires en goguette qui peuplaient habituellement l'hôtel.

Amy lui donna la chambre 12, au premier étage : elle était déjà allée vérifier que les draps étaient propres et le radiateur branché. Elle passa devant Mme Simons, alluma le plafonnier, puis ouvrit la porte donnant sur la salle de bains pour qu'elle puisse constater que tout était en ordre. On disait les Américains très pointilleux en matière d'hygiène.

« Je vais m'occuper du reste de vos bagages », dit-elle.

Mme Simons ne répondit pas : elle l'avait dépassée pour entrer dans la salle de bains. Amy s'en alla en refermant la porte derrière elle.

En revenant au bar, Amy informa Nick de l'arrivée de Mme Simons, mais à ce stade il avait déjà bu plus que de raison – à savoir la quantité habituelle, qui était toujours excessive – et il se contenta de hausser les épaules.

« Tu veux bien m'aider à aller chercher ses bagages dans la voiture ? demanda-t-elle.

— Ouaip, dans une minute, répondit Nick en désignant ses cartes. Et puis, c'est qui, cette bonne femme ? Tu ne m'as jamais dit que quelqu'un devait arriver ce soir.

— Je voulais te faire la surprise. »

Nick posa une de ses cartes sur la table.

Amy cacha son irritation et alla chercher elle-même le reste des valises, puis sua sang et eau tout au long des marches, et jusqu'à la chambre 12.

« Vous pouvez les laisser là, fit Teresa Simons en désignant un coin de la pièce. Vous les avez

portées toute seule ?

— Cela ne fait rien, répondit Amy. De toute façon, je comptais monter vous voir. Voulez-vous manger quelque chose ? Dîner ? Nous n'avons pas d'horaires précis pour les repas, alors ce n'est pas un problème.

— Non, je vous remercie. J'ai grignoté quelque chose en chemin, dans un de ces snacks en bordure de route. Vous avez un bar au rez-de-chaussée ?

— Oui.

— Je vais me reposer un peu, puis peut-être irai-je prendre un verre. »

Lorsque Amy retourna au pub, Nick était passé derrière le comptoir et se servait une pinte de bière. Il aspira une gorgée de mousse et la regarda.

« Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas parlé d'elle ?

— Je pensais que tu regarderais sa fiche.

— Je te laisse t'en occuper, chérie. Combien de temps crois-tu qu'elle va rester ? Une nuit ? Une semaine ?

— Elle ne l'a pas précisé dans sa réservation. » Elle s'attendait à ce qu'il s'en étonne, mais il se contenta de dire :

« Alors il faudra demander à ce qu'elle nous règle chaque semaine. On n'est jamais trop prudent. »

Amy fronça les sourcils et le suivit dans le bar. Elle fit la tournée des tables pour ramasser les quelques verres vides qui y traînaient et changea le cendrier de celle de Nick. Une fois de retour derrière le comptoir, elle se pencha, laissant tomber ses cheveux de chaque côté de son visage, lava les verres sous le robinet à haute pression, puis les posa à l'envers sur le séchoir.

Tout en s'affairant, elle pensait à Nick, Nick qui buvait trop, qui s'était laissé piéger dans une existence sans but, chaque jour suivant le précédent sans apporter le moindre changement, la moindre amélioration. Mais avait-il vraiment le choix ? Et d'ailleurs, elle-même avait-elle une autre solution ? Ses parents étaient morts tous les deux, Jase aussi, la majorité de ses amis étaient partis refaire leur vie à Brighton, à Douvres ou à Londres, n'importe où, du moment qu'ils pouvaient échapper à Bulverton. Depuis ce fameux été, beaucoup avaient renié leur ville natale. Et elle-même ressentait le besoin d'en faire autant.

Il y avait deux semaines, Amy avait reçu une lettre inattendue d'une cousine du nom de Gwyneth, qui était partie passer ses vacances en Australie il y avait dix ans, était tombée amoureuse d'un jeune employé du bâtiment et était restée après l'expiration de son visa. Maintenant, elle avait la citoyenneté australienne et était mariée avec deux enfants. Elles ne s'étaient pas écrit depuis l'hiver précédent. Dans sa lettre, Gwyneth exprimait son inquiétude devant l'existence qu'Amy devait mener à Bulverton. Elle avait préféré ne pas mentionner le désastre, comme la plupart des étrangers – ou de ceux qui l'étaient devenus. Gwyneth l'enjoignait pour la énième fois de venir lui rendre visite à Sydney. Ils disposaient d'une chambre d'amis, habitaient à une demi-heure seulement du centre-ville, le port et les plages à surfeurs étaient accessibles par tram...

« Bonjour. »

C'était l'Américaine, qui était redescendue. Amy leva un regard surpris.

« Pardon, dit-elle. J'étais bien loin d'ici. Je vous sers quelque chose ?

— Oui. Vous avez du bourbon ?

— Nous en avons. Avec de la glace ?

— S'il vous plaît. Mettez-moi un double. »

Amy prit un verre au présentoir derrière elle et versa un double bourbon.

Lorsqu'elle se retourna, Mme Simons s'était perchée sur l'un des tabourets du bar et avait posé ses

coude sur le comptoir d'un geste empreint de lassitude. Elle prit son verre entre ses mains avec l'attitude de quelqu'un qui prend ses marques dans un endroit où elle compte rester un certain temps.

Quelqu'un qui s'installe.

Après une première gorgée, elle prit la parole :

« Je pensais m'endormir comme une masse. Mais vous savez, lorsqu'on se retrouve dans une chambre à quelques milliers de kilomètres de chez soi, dormir n'est pas vraiment une priorité. Je me crois toujours dans l'avion.

— C'est la première fois que vous venez en Angleterre ?

— Je ne sais si je dois prendre cette remarque pour un compliment ! »

Elle eut une grimace comique, prit son verre comme pour boire une autre gorgée, puis se ravisa et le reposa sur le comptoir.

« Ma mère était anglaise, et je suis née ici. En ce sens, on peut dire que je suis moi-même anglaise. Je ne sais pas comment on dit par ici, mais, aux États-Unis, les personnes comme moi sont qualifiées de « gamines de l'Air Force ». Ma mère a épousé papa pendant qu'il était cantonné en Angleterre... à l'époque, il y avait pas mal de soldats américains dans le coin. Mon père venait de Virginie. Vous avez entendu parler de Richmond ?

— Oui. Vos parents sont-ils toujours en vie ?

— Non. Cela fait longtemps qu'ils ne sont plus parmi nous, ajouta-t-elle avec un regard en direction d'Amy. Ils me manquent toujours, mais bon...

— Est-ce que vous avez encore des souvenirs de l'Angleterre ?

— J'étais toute petite lorsque je suis partie, et avant cela j'ai l'impression de n'avoir jamais quitté la base. Vous savez comment sont parfois les Américains. Ils n'aiment pas sortir de leurs petites habitudes. C'est tout le portrait de mon père. Nous habitons sur la base, faisons nos courses dans l'enceinte de la base, mangions des hamburgers et des glaces sur la base, allions au cinéma sur la base, et tous les amis de mon père habitaient sur la base. Parfois, maman m'emmenait voir mes grands-parents à Birkenhead, mais je n'en ai guère de souvenirs précis : j'étais trop jeune pour ça. J'ai grandi aux États-Unis. C'est ce que je dis à tout le monde, parce que c'est ce que je ressens : l'Amérique est ma patrie. »

Lorsqu'elle parlait, elle avait un petit tic, probablement accentué par la fatigue : elle levait la main et se caressait le cou juste derrière l'oreille gauche, puis ses doigts descendaient pour toucher la base de sa nuque. Comme elle portait une écharpe de soie, il était impossible de discerner ce dont il s'agissait. Amy se dit qu'elle devait avoir les cervicales douloureuses après ce long voyage, ou qu'elle avait mal à un point précis.

« Vous êtes en vacances ? » demanda-t-elle.

La cliente avait déjà liquidé son verre de whisky, qu'elle tournait et retournait entre ses doigts.

« Non. Je suis ici pour affaires. Je peux vous offrir quelque chose ?

— Non, merci.

— Vous êtes sûre ? Bon, alors servez-moi un autre double, et j'en resterai là. J'ai bu quelques verres durant le vol, mais vous savez ce que c'est : ils glissent et ne vous font aucun effet. Enfin, jusqu'à ce que vous vous leviez pour aller aux toilettes, et là, on dirait que l'avion danse la java. Mais c'est déjà du passé. »

Elle prit le verre de bourbon avec glaçons qu'Amy venait de poser devant elle.

« Merci beaucoup. J'imagine que je parle trop. Mais pour ce soir... tout ce que je veux, c'est aller me coucher et dormir, et après un tel voyage, je ne pourrai jamais fermer l'œil si je n'ai pas bu un verre ou deux. »

Elle parcourut des yeux le bar quasiment vide. Amy en profita pour jeter un coup d'œil à son cou, qu'elle venait de dévoiler brièvement.

« Ainsi, c'est donc là que les gens de Bulverton se retrouvent entre eux ?

— Je crains qu'il ne se passe pas grand-chose dans notre ville, répondit Amy. Ce sont surtout des personnes âgées qui viennent s'y installer. Si vous vous dirigez vers Bexhill, vous verrez toute une série de grandes demeures assez anciennes, dont la plupart ont été transformées en maisons de retraite. Il n'y a pas beaucoup d'emplois dans le coin.

— Y a-t-il quelque chose à visiter ? Des sites touristiques ?

— Il y a toujours la Vieille Ville. Dans le temps, c'était le principal centre d'intérêt. C'est juste à côté. Vous voyez le parking de derrière, là où vous avez garé votre voiture ? Il y a une route qui se dirige vers les collines. Si vous l'empruntez, vous tomberez tout de suite sur le marché. C'est le cœur de la Vieille Ville.

— Il y a un musée ?

— Oui, mais il est tout petit. Vous en avez un autre à Bexhill et deux à Hastings.

— Ils sont consacrés à l'histoire de la région ?

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas mis les pieds dans un musée, mais je présume que oui.

— Est-ce qu'il y a un journal local, enfin, dont les bureaux soient à Bulverton même ?

— Il y a *Le Courrier*. Ils ont une annexe dans la Vieille Ville, mais ils y prennent surtout les petites annonces. La rédaction est à Hastings, je crois. Ou peut-être à Eastbourne. Je vous le dirai demain matin : je me renseignerai.

— Mais il n'y a pas de journal purement local ? Je veux dire, qui ne parle que de Bulverton ?

— Nous ne sommes pas assez importants pour avoir notre propre magazine. En fait, le vrai nom du journal est *Le Courrier de Bexhill et Bulverton*, mais tout le monde l'appelle *Le Courrier*. C'est le seul qui couvre toute la région, jusqu'à Pevensey Bay.

— Bien. Je vous remercie... je ne connais même pas votre nom.

— Amy. Amy Colwyn.

— Enchantée, Amy. Je m'appelle Teresa. »

Sur ce, elle se leva et annonça qu'elle allait se coucher. Amy lui demanda une fois de plus si sa chambre lui convenait, et Teresa répéta que tout était parfait.

En partant. Teresa se retourna une dernière fois.

« J'espère que ce n'est pas indiscret, mais... vous avez un léger accent, non ? D'où vient-il ?

— Un accent ? »

C'était bien la première fois que quelqu'un lui faisait la remarque.

« Je dirais... oh, rien de particulier. Ce doit être l'accent du coin, s'il y en a un.

— C'est charmant. Bien, je vous dis à demain. »

3

Les premières fois que Teresa avait suivi les séances d'exercices aux situations extrêmes, elle interprétait un témoin. C'était ainsi que fonctionnait le Bureau. Une fois que vous étiez embauché, ils vous faisaient passer des tests, et vous ne tardiez pas à vous retrouver dans une situation qui, invariablement, finissait par dégénérer.

Comme ils le disaient eux-mêmes, lorsqu'on est dans la peau d'un témoin, le plus difficile est encore de déterminer l'endroit où il convient de se planquer avant que tout n'explode. Il fallait se comporter en *témoin*, donc être assez près pour assister aux événements, puisqu'il fallait avoir de la matière pour rédiger son rapport, mais aussi se préoccuper de sa propre survie.

Par principe, le Bureau préférait ne pas trop en dire à l'avance : donc, avant leur première expérience, Teresa et les autres n'avaient reçu aucune instruction particulière, sinon sur la façon d'arrêter un scénario.

Son supérieur, l'agent spécial Dan Kazinsky, lui avait dit :

« Vous n'avez pas besoin d'apprendre comment en sortir. À ce stade, votre seule préoccupation, c'est de rester en vie. Mais je vais vous le dire quand même. »

Il lui enseigna donc un de ces acronymes mnémotechniques dont les instructeurs étaient friands : **LIVER**. Localiser. Identifier. Vérifier, Examiner, Revenir.

« Vous n'aurez pas l'occasion de vous en servir, conclut Kazinsky. Plus tard, peut-être, mais les premiers exercices sont les plus difficiles. »

Cette première situation extrême ne dura pas plus de sept secondes, montre en main, et durant cette brève période de temps un flot de sensations envahit Teresa et la laissa complètement désorientée.

Brutalement, elle se retrouva bien loin de la pénombre du laboratoire ExEx – au cœur du centre d'entraînement de Quantico. Elle était dans une rue écrasée de soleil, aux alentours de midi. Elle se trouvait dans le corps d'une autre femme, mais qui était plus grosse qu'elle, et cet afflux inattendu de poids la fit chanceler. Le bruit de la circulation agressa ses tympanes. La chaleur l'étouffa. Une sirène gémissait dans le lointain, des ouvriers cognaient sur quelque chose de métallique, des klaxons beuglaient. Elle regarda tout autour d'elle, époustouflée par la force de cette réalité factice.

Elle reçut alors un bloc d'informations. Elle se trouvait à Cleveland. Ohio, sur la 55^e Rue Est entre les avenues Superior et Euclid. Date : 3 juillet 1962. Heure : 12 h 17. Elle s'appelait Mary-Jo Clegg, vingt-neuf ans, adresse...

Mais cinq secondes s'étaient déjà écoulées. Teresa se souvint de ce qu'elle avait à faire, se crispa en pensant au danger qu'elle courait, et se cacha sous la première porte cochère venue.

C'est alors qu'un homme passa cette même porte et lui logea une balle dans la tête.

L'accès à un scénario extrême était quasiment instantané ; par contre, le retrait et la guérison après une mort virtuelle étaient lents et pénibles. Le lendemain de sa première session, Teresa dut faire son rapport à l'agent Kazinsky afin de poursuivre son entraînement. Ce qu'elle fit après avoir dormi trois heures seulement la nuit précédente : elle avait passé ces dernières vingt-quatre heures à la clinique de

Quantico, en thérapie extensive. Elle était épuisée, terrifiée, démoralisée, et persuadée qu'elle ne s'aventurerait plus jamais dans une telle galère.

Elle n'était pas la seule à raisonner ainsi : deux des autres recrues ne se présentèrent pas du tout et furent immédiatement rayées des listes. Ceux qui restaient avaient l'air tout aussi mal en point que Teresa, mais ils n'avaient pas eu le temps de comparer leurs notes. Kazinsky annonça qu'ils allaient tous retourner dans ce scénario pour résoudre la situation. Par contre, cette fois-ci, on daignerait leur donner quelques détails sur l'incident en question.

Au lieu de devoir tout apprendre sur le témoin durant les quelques secondes précédant l'événement, Teresa reçut un véritable profil du personnage. Elle eut donc un rapport détaillé sur Mary-Jo Clegg, comprenant non seulement les faits incriminés, mais aussi les traits marquants de sa personnalité. On lui annonça aussi, et ce n'était pas négligeable, que Mary-Jo avait survécu à l'incident. C'est sa description du pilleur de banque et, plus tard, son identification parmi d'autres suspects qui permirent son arrestation, et son exécution. On leur dévoila l'identité du tueur : il s'appelait Willie Santiago et, à trente-quatre ans, avait un casier judiciaire long comme le bras ; il s'était spécialisé dans les attaques à main armée. Au moment de sa rencontre avec Mary-Jo, il tentait de fuir la banque qu'il venait de braquer. Il avait abattu un des employés, et les gardes de la sécurité étaient à sa poursuite. On avait déjà prévenu la police, qui était en chemin vers le lieu du crime.

Teresa ignore ses mauvais pressentiments et, bien qu'elle fût terrifiée en pensant à ce qui allait certainement lui arriver, elle retourna dans le scénario le jour même.

Son arrivée à Cleveland fut identique à sa première incursion. Elle reçut de plein fouet le même déluge d'informations : la chaleur, le bruit, la foule. Par contre, cette fois-ci, elle était au bord de la panique. Elle vit la porte de la banque, sut instantanément ce qui allait lui arriver et comprit qu'elle ne pouvait rien faire pour se protéger. Elle tourna les talons et courut à toutes jambes le long de la 55^e. Santiago jaillit de la banque et partit dans la direction opposée en tirant sur les passants ; il en blessa deux. La police devait l'arrêter au bout de quelques minutes. Trois heures plus tard, Teresa errait toujours dans les rues de Cleveland sans trop savoir ce qu'elle devait faire. Elle avait tout oublié : l'entraînement, les moyens mnémotechniques, les acronymes. Elle s'émerveillait de l'importance de la simulation où elle évoluait, du soin apporté au moindre détail, de son gigantisme, des milliers de personnes qui la peuplaient, de leur réalisme, de cette infinie procession de véhicules, de gens, d'événements. Elle parcourut les titres des journaux, trouva même un bar où la télévision était allumée et y regarda un bulletin d'informations qui annonçait l'arrestation de Santiago. Son incursion avait commencé dans l'angoisse et, après une brève période de soulagement en constatant que, cette fois-ci, Santiago n'avait pas pu lui faire de mal, l'angoisse revint en force : Teresa commençait à croire qu'elle était prise au piège, qu'elle ne pourrait jamais sortir de ce Cleveland de 1962 où elle ne connaissait personne, où elle n'avait nulle part où aller, pas un sou en poche, et aucun moyen de retourner d'où elle venait. C'était une perspective terrifiante et, dans son état d'épuisement mental, elle commençait à se croire perdue pour de bon. Jamais elle ne pensa à l'acronyme **LIVER**, ou à la meilleure façon de l'utiliser.

Finalement, l'agent spécial Kazinsky eut pitié d'elle et demanda aux gens de Quantico de la sortir de là avant qu'elle ne perde complètement le nord.

Le lendemain, lorsqu'elle vint faire son rapport, elle était dans un état physique et mental encore plus déplorable que la dernière fois, et elle apportait sa lettre de démission rédigée sur une feuille de papier à en-tête du Bureau.

Dan Kazinsky la lui prit, la lut consciencieusement, puis la plia en quatre avant de la mettre dans sa poche.

« Agent Gravatt, dit-il, je ne vous tiens pas rigueur de votre conduite : les tentatives d'évasion sont partie intégrante du programme. Néanmoins, lorsque les faits se sont produits dans la réalité, Mlle Clegg a fourni une description précise du coupable, et c'est grâce à son témoignage qu'il fut arrêté et exécuté. Vous ne pouvez pas en dire autant. Prenez vingt-quatre heures de congé et revenez me voir demain, à cette même heure.

— Merci, monsieur », répondit Teresa.

Elle rentra chez elle et appela Andy. Ils devaient se marier dans deux mois. Elle lui raconta ce qu'elle avait fait et ce que Kazinsky lui avait dit. Andy avait déjà reçu un entraînement similaire : il fut à même de l'aider à surmonter cette période difficile.

Lorsqu'elle retourna à Cleveland, elle ne chercha pas à s'enfuir : elle se mit à côté de la porte et, quand Santiago sortit de la banque, elle le fixa avec attention juste avant qu'il ne l'abatte.

La fois suivante, elle tenta à nouveau de bien voir le visage de Santiago, puis se jeta sur le trottoir, la tête baissée. Non seulement elle ne put le décrire, mais en plus il lui logea une balle dans la nuque.

Plus tard, elle tenta de maîtriser Santiago en se jetant sur lui pour le plaquer au sol. Elle pensait pouvoir employer les techniques d'immobilisation qu'on lui avait enseignées. Il y eut un bref combat assez brutal à l'issue duquel il l'abattit une fois de plus.

Chaque épisode était plus pénible que le précédent : bien que Teresa conservât sa propre identité – jamais elle n'alla s'imaginer qu'elle devenait bel et bien Mary-Jo Clegg –, elle avait beaucoup de mal à supporter la douleur, la peur et le traumatisme de ses morts successives. Après chaque expérience extrême, il lui fallait des heures de convalescence physique et mentale, et le délai de repos fut étendu jusqu'à quarante-huit heures ; rien d'inhabituel pour une novice, mais cela faisait beaucoup de temps perdu. Elle savait qu'il lui fallait réussir si elle ne voulait pas être recalée.

Lors de la session suivante, elle suivit les conseils répétés de Kazinsky et tenta de laisser Mary-Jo prendre le contrôle des événements. Dans la réalité, qui s'était déroulée exactement comme dans la simulation, Mary-Jo ne pouvait savoir qu'un homme en armes allait surgir de la banque et n'avait donc réagi *qu'après* l'intrusion de Santiago.

Teresa eut à peine le temps de se faire à l'identité de Mary-Jo. Elle fit quatre pas dans la rue, puis le braqueur apparut dans l'entrée. Mary-Jo se tourna vers lui, vit le revolver qu'il brandissait et ressentit un mélange d'horreur et de surprise avant que Teresa ne prenne le relais. Elle plongea de côté au moment même où Santiago ouvrait le feu. Cette fois, il dut s'y reprendre à deux fois pour la tuer.

Teresa finit par réussir à sa septième tentative. Elle permit à Mary-Jo de réagir à sa guise : se tourner à l'apparition de Santiago, se tenir face à lui, puis lever le bras et faire un pas en avant. Santiago lui tira dessus, mais rata sa cible, surpris de voir qu'une simple passante désarmée tentait de le maîtriser de façon purement instinctive. Teresa sentit sur son visage la chaleur dégagée par le coup de feu, frémit en entendant le choc assourdissant de la détonation, mais la balle se perdit.

Finalement, elle se laissa tomber et, au moment où elle heurtait le sol, vit Santiago qui s'éloignait au pas de course dans la lumière aveuglante du soleil. Quelques instants plus tard, deux gardes de sécurité sortirent à leur tour de la banque, et l'un d'entre eux vint l'aider à se relever. Peu après, le scénario se termina ; Teresa avait survécu *et* rapporté une description.

Durant les semaines qui suivirent, le cours d'expériences extrêmes se poursuivit et, sous la tutelle de Kazinsky et des autres instructeurs, Teresa passa d'un stade de participation à un autre : du rôle de témoin, elle passa à celui de principal actant et se fit victime, garde de sécurité, criminel, policier ou agent fédéral. Dans l'une des affaires, elle interpréta un otage ; dans une autre, le négociateur.

Le plus dur était encore ces scénarios dont la nature était difficile à définir au premier abord et où les instructeurs laissaient les événements suivre leur cours un long moment avant que n'intervienne l'incident proprement dit. Durant une séquence mémorable, Teresa interpréta le rôle d'un agent de police en planque dans un bar de San Antonio, en 1981. Elle dut attendre pendant près de deux heures alors qu'elle savait très bien qu'elle n'aurait qu'une seule et unique chance d'agir. Lorsque l'homme en armes jaillit dans le bar – il s'appelait Charles Dayton Hunter, venait de Houston et, à l'époque, était bien placé au hit-parade des ennemis publics numéro un édicté par le Bureau –, elle le descendit d'une seule balle.

Plus tard, elle progressa jusqu'à avoir un contact direct avec certains des participants ayant survécu à toute l'entreprise. Par exemple, un mois après qu'elle eut maîtrisé la simulation Santiago, on l'envoya à Cleveland pour qu'elle rencontre Mary-Jo Clegg. Celle-ci avait une soixantaine d'années ; elle était fonctionnaire en retraite et semblait très contente de pouvoir se faire un peu d'argent de poche en travaillant pour le Bureau. Elle n'avait pas l'air traumatisée par les événements de 62, ce qui était plutôt réconfortant, et avait tendance à minimiser son importance dans l'arrestation et l'exécution de Willie Santiago. Teresa trouva plutôt déconcertante l'idée d'avoir partagé de façon si intime la terreur ressentie par cette femme et, plusieurs fois, d'avoir vécu sa mort.

4

Nick Surtees habitait encore à Londres lorsqu'il eut vent de ce qui se passait à Bulverton. Le choc fut si rude que, plus tard, il eut bien du mal à se souvenir de ce qu'il avait fait en ce jour funeste ; il devait certainement travailler dans son bureau près de Marble Arch, comme d'habitude, mais il n'en savait pas plus.

Il avait fini sa journée et empruntait la partie surélevée de Westway, là où la route rejoint l'A40, pour quitter Londres et regagner sa maison d'Acton. C'était une étouffante journée de juin, et il conduisait les vitres ouvertes et la ventilation à fond. La radio était allumée et réglée au volume qu'il préférait, juste assez fort pour qu'il puisse percevoir les sons qu'elle émettait tout en restant un simple bruit de fond. Il aimait réfléchir en conduisant : rien de bien important, pas de grandes envolées philosophiques, plutôt un état général d'introspection qui lui permettait de se détendre après sa journée de travail ; la moitié de son esprit tenait le volant et l'autre moitié était tournée vers l'intérieur de son être. Si la radio était trop forte, elle gênait son introspection ; peu importait qu'elle diffuse de la musique, le bavardage des discjockeys ou le bourdonnement monotone des nouvelles, elle devenait une source de perturbation. Donc, il lui fallait juste assez de volume pour pouvoir saisir une phrase au vol. « Le trafic à l'ouest de Londres » ou « La section surélevée de Westway » étaient les plus fréquents – puisqu'une partie de son esprit était déjà sur cette longueur d'onde.

Ce soir-là, un mot jaillit soudain de ce bruissement : « Bulverton ».

Il tendit immédiatement la main pour monter le son, mais avant qu'il ait pu terminer son geste une autre phrase révélatrice l'arrêta net : « Cette paisible petite bourgade du Sussex est encore sous le choc... »

Puis il mit le volume à fond pour entendre toute l'histoire : d'après le bulletin, un tireur fou avait ouvert le feu en plein centre-ville et massacré tout ce qui bougeait, homme ou véhicule. Les détails restaient encore flous : jusque-là, la police n'était pas parvenue à le désarmer ou même à faire cesser sa croisade meurtrière, et nul ne savait où il se trouvait actuellement. Le nombre de victimes était certainement très élevé, estimait-on. La nouvelle venait de tomber, et un bulletin spécial avertirait les auditeurs des derniers développements de l'affaire.

Un autre reporter prit le relais et se lança dans une longue tirade manifestement improvisée sur le contrôle et la prolifération des armes à feu en Grande-Bretagne et la prohibition de la majorité d'entre elles, puis embraya sur les tentatives des lobbys regroupant les flingueurs du dimanche pour faire modifier la loi, efforts qui, malgré leurs nombreux appels déposés devant les juridictions européennes, restaient infructueux. Il fut interrompu par un coup de fil d'une journaliste de la BBC censée se trouver « sur les lieux ». En réalité, elle appelait de Hastings, à plusieurs kilomètres de là, et malgré sa voix vibrante d'émotion n'avait pas grand-chose à ajouter. D'après elle, le nombre de morts avait atteint les deux chiffres, et on disait qu'il y avait plusieurs agents de police parmi les victimes. Le présentateur demanda s'il y avait aussi des enfants, mais elle n'avait aucune information sur ce point.

Suivit un bulletin de circulation, bien pâle devant l'ampleur des événements de Bulverton. On déconseillait aux automobilistes d'emprunter la route côtière A259 entre Hastings et Eastbourne ; en fait, il valait mieux éviter la région en général jusqu'à plus ample information. Bulverton était fermée

au trafic dans toutes les directions. Les auditeurs seraient avertis de tout nouveau développement.

Et Nick continua son chemin, coincé dans le trafic des heures de pointe, regardant d'un œil vitreux la voiture qui se trouvait devant lui. Il naviguait en pilotage automatique, mettant ses sentiments en sommeil jusqu'à ce qu'il ait la confirmation de ce qu'il venait d'entendre. Mais le présentateur introduisit un autre sujet : il prit donc son téléphone cellulaire dans la boîte à gants et composa le numéro de ses parents. Après un bref délai, la communication se déclencha. Loin de là, à l'autre bout du pays, un téléphone sonna. Et sonna encore.

Il éteignit le mobile – on/off – puis recommença au cas où il aurait composé un faux numéro. Toujours pas de réponse.

Inutile de s'alarmer : leur absence pouvait s'expliquer d'une façon toute simple. Parfois, ils allaient passer l'après-midi à Bexhill ou Eastbourne pour y faire des courses ; de telles expéditions étaient partie intégrante de leurs vies, si bien qu'il ne les appelait jamais avant d'être rentré du travail. Quoique, il était rare qu'ils reviennent si tard. Il y avait aussi une autre possibilité : ils n'étaient tout simplement pas là. Ou encore, son anxiété lui avait joué des tours et il avait composé un mauvais numéro. Par deux fois. Il attendit un nouvel arrêt du trafic pour reprendre son téléphone et, cette fois-ci, fit très attention en appuyant sur les boutons. Mais il n'obtint toujours pas de réponse.

Tout de suite, il se mit à gamberger, imaginant le pire. Ils entendaient des coups de feu dans la rue et allaient jeter un coup d'œil par la fenêtre, ou ils sortaient pour voir ce qui se passait et, une fois dans la rue, se retrouvaient pris dans la fusillade. Son père avait l'instinct des aventuriers : en cas de problèmes, il n'était pas du genre à tourner les talons.

Mais son sentiment dominant était encore l'incrédulité. En général, les terribles accidents qu'on annonçait quotidiennement aux nouvelles n'arrivaient qu'aux autres, ou se déroulaient dans des pays lointains dont on connaissait vaguement l'existence, mais qui, somme toute, ne vous concernaient nullement. Ce n'est que lorsque toutes ces règles imaginaires étaient brisées qu'on ressentait le plein impact d'une telle blessure, dans sa chair et dans son âme.

Nick avait bien du mal à croire qu'un événement pareil ait pu se produire dans une ville aussi petite, aussi morne que celle où il était né, une ville où il connaissait tant de monde. Il n'arrivait pas à croire que tout cela était bien réel, que cela se passait ici et maintenant, et qu'il faisait partie des victimes indirectes, enfin, de ceux qui devraient passer le reste de leur vie avec le poids d'une telle catastrophe sur la conscience.

Il y eut une nouvelle interruption dans le programme radio ; à nouveau, un reporter quelconque appelait en catastrophe d'un point quelconque près des lieux de l'accident. Peu à peu, la lourde mécanique de la BBC se mettait en branle, et les informations devenaient plus cohérentes et, donc, plus effrayantes.

Nick passa d'une station à l'autre dans l'espoir de trouver d'autres nouvelles, de bonnes nouvelles, qui rendraient la réalité plus supportable. Comme il fallait s'y attendre, toutes les stations de Londres et du pays entier couvraient les événements de Bulverton. Les commentateurs semblaient vouloir disséquer les différentes étapes de la catastrophe, morceau par morceau. Il revint à la BBC et continua de conduire machinalement. Il savait que, désormais, les conducteurs des voitures qui l'entouraient devaient être au courant ; eux aussi devaient écouter la radio, mais pour cette masse anonyme les événements se déroulaient ailleurs, dans une ville dont ils avaient à peine entendu parler, chez des personnes qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam. Il chercha à apercevoir des visages derrière leurs pare-brise ; ils n'avaient pas l'air particulièrement affectés. Est-ce qu'ils avaient entendu les bulletins ? Était-il le seul ? La réalité semblait désormais fluctuante, s'écoulant autour de lui comme

une mer agitée.

Nick vivait alors seul, mais il avait une petite amie du nom de Jodie Quennell. En général, ils se voyaient le week-end et, parfois, certains soirs de la semaine. En ce jour, ce terrible jour, Jodie et lui devaient se retrouver pour dîner, puis aller prendre un verre, mais il était coincé dans sa voiture et n'avait aucun moyen de la joindre, parce que, à cette heure-là, elle aussi rentrait en voiture, mais elle n'avait pas de téléphone portable à portée de la main. Il faudrait qu'il l'appelle plus tard. Pour se changer les idées, il imagina le tour que prendrait leur conversation, mais son esprit errait dans les rues calmes et familières de sa ville natale, là où, apparemment, quelqu'un avait entrepris de massacrer tous ceux qu'il connaissait.

Il finit par atteindre l'échangeur de Hangar Lane, là où la North Circular Road croisait l'A40. Il tourna à droite, vers le sud, mais une fois de plus il se retrouva bloqué dans un ralentissement. Il tenta de déterminer le meilleur itinéraire pour, de là, atteindre la côte et rejoindre Bexhill, mais la radio ne cessait de perturber ses réflexions. Il avait déjà emprunté cette même route des dizaines de fois, mais en général il s'arrangeait pour éviter les heures de pointe. À cette heure, si tôt dans la soirée, la M25 devait être complètement bouchée, et il ne se sentait pas en état d'affronter les rigueurs et le stress des embouteillages.

Nick était né à Bulverton, de James et Michaela Surtees ; il était fils unique. Ses parents avaient vécu et travaillé la majeure partie de leur vie au White Dragon ; d'abord comme locataires de la chaîne de brasseries à qui appartenait l'hôtel, pour en devenir propriétaires lorsque la direction commença à se débarrasser de ses succursales les moins profitables.

Durant toutes ces années, Bulverton n'avait cessé de décliner, mais ils n'avaient pas ménagé leurs efforts pour rentabiliser leur achat. En fait, ils ne cessèrent d'améliorer et de moderniser ce qui, au départ, n'était jamais qu'un pub perdu dans une région côtière sans le moindre attrait. Lorsqu'il devint évident que les jours de Bulverton étaient comptés, du moins en tant que station balnéaire prospère, son père prit une décision difficile : il allait transformer le White Dragon en hôtel pour hommes d'affaires et conventionnistes de tout poil. Il fit donc refaire les chambres, désormais dotées d'une télévision reliée au câble et au satellite, et acheta du matériel de pointe : un fax, des liaisons pour téléphone cellulaire, une connexion Internet, de quoi organiser des téléconférences et une salle de réunion petite, mais bien équipée. Les chambres bénéficiaient du chauffage central, de l'air conditionné et d'un minibar, les baignoires avaient des jets à haute pression, et ainsi de suite. James Surtees alla même jusqu'à embaucher un cuisinier de haut niveau et composa ce qui, d'après lui, était la cave à vins la mieux fournie de toute la côte sud.

Et tout cela pour rien, ou du moins pas grand-chose. L'économie locale n'était pas assez dynamique pour faire vivre un hôtel d'aussi haut standing et, bien qu'il ait connu quelques bonnes années, le déclin fut tout aussi rapide. Néanmoins, le bar était toujours aussi populaire auprès des gens du coin, et il n'était pas question de s'aliéner ce fonds de commerce. Durant des années, le White Dragon garda cette double personnalité, ne cessant de se chercher entre deux clientèles.

Mais, bien qu'il sache mieux que quiconque ce que ses parents avaient investi en temps et en argent pour faire de cet endroit ce qu'il était, Nick ne s'en souciait pas vraiment. En ce temps-là, il était trop accaparé par le monde de l'enfance pour penser aux responsabilités qui lui incomberaient dans un hypothétique et brumeux avenir. Lorsqu'il atteignit un certain âge, son père lui dit sans ambages qu'un jour tout cela serait à lui, mais à ce stade Nick se préoccupait davantage de ses propres angoisses adolescentes. Il apprit les bases de l'industrie hôtelière et travailla à l'hôtel le soir et les week-ends, mais il n'avait pas le cœur à ça.

Nick était loin d'être un écolier modèle, et pourtant, à l'âge de seize ans, il se mit à prendre ses études un peu plus sérieusement. Et le détonateur de cette métamorphose fut sa rencontre avec le monde de l'informatique. Après avoir tripatouillé des années durant le matériel rudimentaire du lycée, il se prit soudain de passion pour cette matière et ne tarda pas à se transformer en pur maniaque de l'ordinateur. Il finit par maîtriser la programmation avec la même facilité que certains de ses amis qui apprenaient le français ou l'allemand et, au bout de quelques semaines, il sut qu'il devait faire carrière en ce domaine. L'ennui, c'est qu'il n'y avait pas de travail pour un informaticien, du moins pas dans la région.

Les tâches quotidiennes de l'hôtel l'ennuyaient de plus en plus, et ses relations avec ses parents se dégradèrent rapidement. Nick trouva une solution sous la forme d'une annonce dans *Le Courrier* : il y avait des postes d'informaticiens à pourvoir à Londres. Il envoya son CV et, au bout de quelques jours, fut embauché comme ingénieur en logiciels.

La plupart des jeunes gens de sa génération voulaient quitter Bulverton, mais pour Nick la transition fut rapide, brutale même, et inattendue. Une fois installé à Londres, il eut l'impression de renaître. Il perdit peu à peu le souvenir de son enfance dans le Sussex. Au début, il retournait à Bulverton presque tous les week-ends pour revoir ses parents, mais ses visites devinrent moins fréquentes et plus courtes. Au bout de trois ans, il fut promu et devint directeur de son département. Plus tard, il acheta un appartement qu'il échangea contre une petite maison, puis une autre plus grande. Il se maria pour divorcer trois ans plus tard. Il changea d'emploi, se mit à gagner encore plus d'argent, endossa de plus en plus de responsabilités. Il prit du poids et perdit des cheveux. Il buvait trop, dépensait trop d'argent en repas, en vins et en loisirs, sortait trop souvent et avait beaucoup trop d'amies. Il avait rarement l'occasion de penser à Bulverton.

Mais là-bas, au bord de la mer, ses parents vieillissaient et avaient de plus en plus de mal à subvenir à leurs besoins. La santé de sa mère se détériora dans des proportions alarmantes. Ils parlèrent de prendre leur retraite, ce qui semblait inévitable ; mais, pour Nick, leur avenir et celui du White Dragon étaient une source d'inquiétude de plus en plus envahissante. Il savait que ses parents n'avaient pas beaucoup d'économies, que tout ce qu'ils possédaient était gelé dans divers comptes d'investissements, et qu'ils ne pouvaient se permettre de ne plus travailler.

Bien que personne n'en parlât ouvertement, la pression s'accumula sur ses épaules. Il savait ce qu'ils voulaient : qu'il revienne à Bulverton pour prendre la direction de l'hôtel. Cependant, il s'était installé à Londres, aimait la vie qu'il y menait et n'avait aucune envie d'y renoncer. Mais, comme dans toutes les familles, personne ne voulut prendre de véritable décision, et des mois puis des années passèrent sans changer quoi que ce soit.

Jusqu'à ce bel après-midi de juin...

Les nouvelles en provenance de Bulverton devinrent une escalade dans l'horreur. On crut que le tueur avait été maîtrisé, mais il réussit à s'échapper. Puis on apprit qu'il avait pris un otage, une femme, qu'il abattit quelques minutes plus tard d'une balle dans la tête. On commença à engranger les témoignages de ceux qui avaient échappé à sa fureur meurtrière, mais ils se révélèrent pour le moins contradictoires ; le tueur était un jeune homme, d'une quarantaine d'années, en tenue de camouflage, en jeans et teeshirt, armé d'un fusil, de deux revolvers, de tout un arsenal. L'un des témoins proclama qu'il s'agissait d'une femme. Un autre la contredit : lui-même croyait avoir reconnu un habitant d'un village voisin. Tout cela fut décrit de façon fragmentaire, *via* une série de rapports téléphoniques. À ce stade, un autre reporter de la BBC s'était rendu en catastrophe sur les lieux, et ses descriptions, certes incomplètes, étaient pour le moins évocatrices.

Après une période de calme apparent où les journalistes n'eurent pas la moindre nouvelle fraîche à exploiter, l'histoire prit un nouveau tournant. On avait encerclé le tueur, mais il s'était réfugié dans une église et avait pris au moins un otage.

D'après la description sommaire que le reporter avait retransmise, il n'eut aucun mal à reconnaître le bâtiment en question. Ce devait être l'église paroissiale St. Stephen, qui se trouvait sur Eastbourne Road, pas très loin de l'hôtel. Le bâtiment n'était pas très ancien et pas spécialement beau, mais au moins il était bien proportionné et particulièrement bien placé, à l'intersection de la route côtière et d'une rue résidentielle bordée d'arbres et de belles maisons. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle avait été victime des bombardements, au prix de quelques vies humaines. Nick imagina un tueur fou faisant irruption dans l'église, fusil en main, et accéléra. Il s'inquiétait terriblement pour ses parents, mais aussi pour la ville elle-même, pour ceux qui y vivaient, pour tout le monde. Il n'aurait jamais pu prédire ou même concevoir une telle catastrophe, et il n'était même pas sur les lieux lorsqu'elle s'était produite.

Il se dirigea vers Eastbourne. Lorsqu'il arriva en vue de la ville, il vira de bord pour emprunter l'une des nombreuses petites routes étroites qui serpentaient dans la campagne ; celle-ci l'emmènerait au-delà de Pevensey et à travers les Levels. Comme il l'avait prévu, il ne croisa pas beaucoup d'autres véhicules. Par un pur effort de volonté, il se mit dans un état de concentration totale pour conduire avec un surcroît de prudence et anticiper au maximum tout ce qui pouvait se présenter.

La radio lui apprit que, pour l'instant, on en était à dix-sept cadavres ; la plupart de simples passants, motorisés ou non. Trois policiers avaient été touchés et deux d'entre eux étaient morts des suites de leurs blessures. Parmi les civils, trois des victimes étaient des enfants : le bus scolaire s'était immobilisé au moment même où le tueur faisait son apparition. De nombreux autres jeunes avaient été blessés par des balles perdues ou des éclats de verre.

Alors que Nick passait Normans Bay, à trois kilomètres seulement de Bulverton, le reporter de la BBC qui se trouvait sur les lieux annonça qu'on venait d'entendre plusieurs coups de feu à l'intérieur de l'église ; pour la police, le dernier signifiait que le meurtrier s'était suicidé.

Le bulletin d'informations se termina brutalement. Le speaker de la BBC reprit le micro à la hâte pour dire qu'on en revenait au programme normal et que les auditeurs seraient tenus informés des nouveaux développements de l'affaire.

Nick zappa d'une chaîne à l'autre et tomba sur South-East Sound, la station locale, une des dernières qui ne soit pas devenue un robinet à musique. Celle-ci couvrait l'événement en direct, mais d'une façon bien différente de celle de la BBC. La station avait pu envoyer deux de ses journalistes sur les lieux, et ceux-ci retransmettaient leurs impressions en direct, interviewant tous ceux qu'ils rencontraient pour leur hurler des questions improvisées et obtenir des réponses sur le vif. Cette technique brute et sans fioritures était la marque de fabrique de cette radio, mais celle-ci n'avait pas encore trouvé de sujet assez grave pour lui rendre justice. Jusqu'à ce jour. On passait d'un reporter à l'autre, mais tous deux avaient des voix rauques et remplies d'effroi ; l'émission tout entière en devenait forte, choquante et d'une efficacité redoutable. Une fois qu'on avait compris ce qui se passait, il était impossible de passer à une autre station. Nick l'écoutait toujours lorsqu'il atteignit l'endroit où la petite route croisait l'A259 ; il vit alors un barrage de police édifié droit devant lui, et ralentit son allure.

Deux agents de police en armes lui firent signe de se garer au bord de la route. Ils se trouvaient en bordure de la Vieille Ville, à une centaine de mètres de l'église St. Stephen et à deux cents mètres du White Dragon. La route décrivait une courbe juste avant l'église, et il ne put voir au-delà. Il était presque chez lui ; si près, mon Dieu, si près. Le sergent prit son nom et son adresse et lui dit

d'attendre près de sa voiture, mais sans y remonter. Nick obéit sagement.

Plus tard, ils le laissèrent continuer à pied, avec une policière comme escorte. Il dut attendre qu'elle revienne d'une autre mission quelconque. Lorsqu'elle arriva, la femme était blême et hagarde et évita de croiser son regard.

« Où avez-vous dit que vous habitiez ? lui demanda-t-elle.

— C'est au sergent que je l'ai dit. À l'hôtel White Dragon. Ce n'est pas très loin.

— Je sais où il se trouve. Ils vous ont raconté ce qui s'est passé ?

— Oui », fit Nick, bien que les agents ne lui aient rien raconté du tout.

Jusque-là, tout lui semblait complètement irréel : les bulletins radio, le barrage routier, le sergent à la voix douce. Maintenant, la réalité reprenait ses droits. C'était l'expression de la jeune femme qui l'avait convaincu : elle avait l'air épuisée et, pourtant, luttait de façon un peu trop évidente pour garder le contrôle de la situation. Elle l'informa d'une voix atone qu'il risquait de voir des choses assez désagréables en cours de route, mais elle ne termina pas sa phrase, qui semblait tirée d'un manuel. Elle marchait dans ces rues qu'il ne connaissait que trop, à quelques pas devant lui.

Du verre brisé. Ce fut le premier signe annonciateur d'un événement extraordinaire. Les fragments étaient partout, éparpillés sur la route et le trottoir : il reconnut des granulés provenant des vitres de voitures. Ils durent enjamber de longues taches roussâtres. En passant devant les maisons, il remarqua que la majorité des fenêtres étaient brisées. Les rues étaient jonchées de débris : des sacs de commissions, des jouets, de la nourriture sous plastique, des livres d'école, une paire de chaussures. Plusieurs véhicules avaient été abandonnés au beau milieu de la rue, les vitres fracassées, les carrosseries transformées en gruyère. Il s'étonna de voir le nombre de trous forés dans le métal. Combien de balles pouvait tirer un homme seul ? Combien d'armes avait-il employées ?

La policière marchait devant lui à grandes enjambées tout en jetant un coup d'œil de temps en temps pour s'assurer qu'il ne traînait pas. Lorsqu'ils furent assez près pour apercevoir le White Dragon, il ne s'intéressait plus à ce qui l'entourait. Il fixait les cuisses gainées de bas noirs de la jeune femme. Ne pas regarder ; ne pas penser.

Finalement, ils atteignirent le White Dragon. L'hôtel semblait être l'épicentre de cette violence qui avait ravagé les rues. Et c'est là que Nick fut bien obligé d'assister au résultat de cette explosion et, pire encore, de commencer – de façon inepte, aveugle, involontaire – à comprendre ce qui était réellement arrivé à ses parents cet après-midi-là, ce jour où, contre toute attente, ils avaient décidé de ne pas aller faire des courses à Eastbourne.

5

Dave Hartland s'allongea péniblement sur le sol nu et poussiéreux, puis joua des coudes pour progresser en direction de la fenêtre jusqu'à ce qu'il se trouve juste au-dessous de l'appui. Il apercevait à peine la rue en contrebas, et son cœur battait si fort qu'il avait du mal à tenir en place. Il entrevit une foule de policiers qui se planquaient derrière les voitures garées contre le trottoir.

Une balle vint fracasser la vitre pour se fichir dans le plafond, l'aspergeant d'éclats de verre et de poussière de ciment. Par pur réflexe, il roula sur lui-même en faisant de son mieux pour protéger sa nuque.

Il recula en battant frénétiquement des bras, et s'écorcha les coudes sur les planches rugueuses. Là-dehors, quelque part, un hélicoptère était à sa recherche et ne tarderait pas à le débusquer. Lorsque le traqueur thermique dont était équipé l'appareil l'aurait dans sa ligne de mire, il serait cuit. Il percevait la pulsation sourde du rotor, à peine audible et, pourtant, bien présente à chacun de ses mouvements.

Une fois dans le couloir, il put se relever. Il regarda à gauche, puis à droite, puis leva sa botte et donna un coup de pied dans la porte juste en face de lui. Il fit irruption dans la pièce, qu'il balaya de son fusil afin de couvrir tous les angles possibles, mais celle-ci était déserte. Après s'en être assuré, il s'accroupit et marcha ainsi vers la fenêtre. Il regarda en contrebas et vit une route large et droite comme un I flanquée de maisons luxueuses pourvues de terrasses.

Jusque-là, il aurait pu se trouver n'importe où ; mais maintenant il savait qu'il était à Bulverton et nulle part ailleurs ; dans la ville où il avait vécu toute son existence. Il pouvait même se situer avec précision, car il n'y avait pas d'autre endroit semblable à celui-ci dans tout Bulverton. Des voitures étaient garées des deux côtés de la rue et, derrière les rangées de toits, il aperçut des policiers accroupis. Plusieurs policiers. L'un d'entre eux s'était mal caché ; Dave Hartland leva son fusil et l'abattit.

Immédiatement, les autres policiers jaillirent de leurs positions, brandirent leurs armes et ouvrirent le feu. Des dizaines de balles fracassèrent le verre puis le mur dans une série de chocs sourds et sifflèrent dans la pièce. Dave n'eut aucun mal à les éviter toutes.

Il battit en retraite et alla regarder par la fenêtre au bout du couloir. Là, il put voir l'hélicoptère figé en vol stationnaire qui se découpait sur les montagnes lointaines ourlées de neige.

Les montagnes ?

Soudain, une voix suramplifiée résonna :

« Nous savons que vous êtes là, Grove ! Jetez votre arme, ou vos armes, et sortez de là les mains en l'air ! Mais d'abord, libérez les otages ! Allongez-vous par terre sur le ventre ! Déchargez votre arme ou vos armes ! Vous ne pouvez pas vous en sortir ! Nous savons que vous êtes là, Grove ! Jetez votre... »

Le nom de « Grove » le prit par surprise. Jusque-là, Hartland commençait à croire qu'il n'était pas dans le bon scénario. Là – un bref instant – il se demanda ce qui se passait exactement.

Pas le temps de réfléchir ! Il courut vers l'escalier, dévala les degrés quatre à quatre et traversa la vaste pièce à l'arrière de la maison. Il passa de grandes portes-fenêtres en miettes pour déboucher dans le petit jardin protégé par de hauts murs. D'un bond, il fut de l'autre côté, sans problème, puis il

franchit une grille de bois et se retrouva dans une ruelle qui flanquait le jardin. Il s'accroupit et traversa cette ruelle au pas de course jusqu'à ce qu'il atteigne une seconde grille. Il passa par-dessus et prit immédiatement une position défensive, braquant son fusil à droite, puis à gauche.

Il se trouvait dans une autre grande rue, une route même, large, à deux voies, donnant sur le pont suspendu qui menait au centre-ville, le quartier des affaires. Un flot ininterrompu de voitures s'écoulait dans les deux directions ; leurs passagers n'étaient que des silhouettes informes derrière les vitres réfléchissantes. Les piétons se comptaient par dizaines ; certains marchaient seuls, d'autres par couples ou par groupes. Des gratte-ciel luisants de couleur bleue, dorée et argentée s'étiraient à des hauteurs vertigineuses.

Dave Hartland enclencha un nouveau chargeur et ouvrit le feu.

Aussitôt, il se vit entouré de cadavres et de carcasses accidentées ; il courut vers le pont suspendu et se retrouva face au péage plus vite que prévu. D'innombrables policiers surgirent de derrière les guichets, braquèrent leurs armes sur lui et ouvrirent le feu.

Dave se jeta au sol alors que les balles fracassaient le béton juste au-dessus de sa tête. Il visa et alluma les policiers un par un.

L'hélicoptère s'approcha dans la pulsation sourde de ses rotors. La voix suramplifiée explosa à ses oreilles :

« Nous savons que vous êtes là, Grove ! Jetez votre arme, ou vos armes, et sortez de là les mains en l'air ! Relâchez votre otage... »

Dave roula sur lui-même pour se retrouver sur le dos, visa et envoya une douzaine de balles dans le ventre de l'hélicoptère. Celui-ci explosa dans un fracas assourdissant, projetant un déluge de verre et de débris de moteur.

Il se tourna à nouveau vers les agents planqués derrière les guichets. Il en restait cinq, et ils lui tiraient toujours dessus.

Il se leva, son fusil à hauteur de la hanche, et marcha sur eux. Des balles déchirèrent l'air à quelques mètres de son visage.

Les policiers restèrent là où ils étaient, sans cesser de tirer dans sa direction. Derrière leurs casques aux visières miroir, il eût été bien incapable de distinguer leurs visages.

L'un d'entre eux était différent : c'était une femme en uniforme de policier. Elle avait retiré son casque et ses lunettes, et son visage superbe s'encadrait de longues tresses noires. Elle regarda Hartland d'un air surpris.

Il s'immobilisa ; à cette distance, les flics ne pouvaient pas le rater, et il le savait très bien. Quelques instants plus tard, les balles perforèrent sa poitrine, le rejetant sur la surface de béton de la route. Il eut une dernière vision, celle de la grande tour soutenant le pont, teintée de lueurs rouges, soulignée sur le noir du ciel. Soudain jaillit une inscription lumineuse.

Et un cochon arborant un sourire idiot entra dans son champ de vision sur la pointe des pieds pour s'installer tout en haut de l'écran dans un déluge de gouttes de boue. Dans sa gueule, il portait un rouleau de parchemin qui se déroula :

Copyright Stuck Pig Encounters

Contactez-nous sur notre website

Pour un catalogue gratuit, appelez 1-800-STUC-PIG

Et les balles le déchiraient toujours, chacune plus douloureuse que la précédente.

On ne peut dire que le silence qui s'ensuivit lui parut durer une éternité, comme le veut le cliché, parce que Hartland n'était alors qu'un légume et, donc, n'avait plus aucune notion du temps. Quelques instants après que la technicienne eut enregistré la fin de sa session ExEx, elle activa l'ouverture de la porte, et une lumière éblouissante envahit l'étroit espace où gisait le corps de Dave Hartland.

La technicienne s'appelait Patricia Tarrant ; c'était une grande femme au regard intense, aux cheveux bruns ramenés en arrière. Il avait levé les bras – un geste qui n'avait rien d'inhabituel aux utilisateurs d'ExEx. Patricia rabaissa ses bras et le mit sur le flanc, non sans mal, puis elle rabaissa la nanoseringue.

Elle la mit horizontalement le long de son cou et chercha la minuscule valve qui permettait d'accéder aux terminaisons nerveuses rassemblées près de la colonne vertébrale. Elle glissa la pointe de la seringue dans la valve, puis tordit le plastique pour la sceller. Une fois la seringue en position, elle palpa sous le petit capuchon et trouva le bouton on/off. Elle aurait dû employer un instrument spécial, mais elle avait déjà effectué tant de fois cette même opération que, maintenant, la pression de ses doigts suffisait amplement. Elle appuya sur le bouton, réactivant ainsi l'existence de Hartland. Celui-ci s'étira immédiatement et eut un grognement. Un spasme nerveux contracta son épaule ; il inspira profondément.

« Ne vous inquiétez pas, monsieur Hartland, marmonna-t-elle automatiquement d'une voix rassurante. Tout va bien. Dites-moi si vous avez mal quelque part. »

Il restait immobile, mais à voir les mouvements de ses globes oculaires sous ses paupières closes, elle sut qu'il était conscient ou sur le point de reprendre conscience. Par mesure de sécurité, elle tendit la main vers la console au-dessus de la civière et envoya un signal d'alerte verte à l'unité médicale. Ainsi, ils sauraient qu'elle était en plein processus de retour à la vie, mais que, à ce stade, il n'y aurait probablement pas de complications.

Maintenant que la neuropuce était réactivée, elle la retira à l'aide de la seringue, puis s'empressa de la déposer dans la fiole posée juste au-dessous. Grâce aux sensors, elle localisa les nanopuces restantes et, d'une succion ferme de la seringue, les retira de la valve. Elle déposa alors la fiole dans le mini-Labotatoire ExEx.

Le stade suivant de l'opération était entièrement automatisé. Il s'agissait de soumettre les puces à un examen électronique afin de s'assurer qu'il s'agissait bien des mêmes que celles qu'on avait administrées au début de la session avant de les transmettre à l'autoclave ultrasonique où l'on nettoierait tous les fluides ou cellules provenant du corps de Hartland. Ensuite, on déprogramma, scanna, formata et reprogramma les puces une par une avant de les ranger en attendant le prochain utilisateur.

Le mini-laboratoire ExEx était scellé hermétiquement, imperméable aux pollutions atmosphériques ou d'autre nature, mais aussi contre toute interférence venant de l'utilisateur lui-même. L'appareillage effectuait toutes ces opérations en quatre secondes trois dixièmes, dont la majeure partie consacrée au nettoyage électronique.

Six cent treize neuropuces différentes avaient été injectées dans le système nerveux de Hartland en vue de sa session dans l'appareil d'ExEx, et on lui en retira six cent treize pour les nettoyer et les reprogrammer.

Patricia mit fin au processus de retour à la vie, puis elle quitta l'alvéole pour que Hartland puisse se remettre à son rythme.

Hartland ne tarda pas à s'asseoir sur son lit tout en regardant les murs nus de l'alvéole ; il était fatigué, amorphe, mais alors qu'il reprenait pied, il se souvint de ce qui était arrivé dans le scénario et

se sentit de plus en plus chagriné. Un quart d'heure plus tard, Patricia revint le voir et lui demanda s'il était prêt. Lorsqu'il le lui confirma, elle voulut lui faire signer les paperasses habituelles avant de le libérer.

« Je ne veux rien signer du tout, Pat, dit-il en lui rendant sa liasse. Pas cette fois.

— Vous avez une raison pour cela ? répondit-elle sans manifester la moindre surprise.

— Oui. Ce programme était nul. Ce n'était pas ce que j'avais demandé.

— Pouvez-vous signer au moins celui-ci ? »

Patricia retourna trois feuillets pour exposer le dernier.

« Vous savez ce que c'est. Une attestation comme quoi je vous ai ramené à la vie correctement.

— Je ne veux pas me compromettre. Cette fois-ci, je suis vraiment mécontent de ce qui s'est passé. »

Elle lui tendait toujours la feuille et, au bout d'un moment, il finit par la prendre. Il lut de la première à la dernière ligne ; c'était bien ce qu'elle avait dit, ni plus ni moins. Il la signa donc.

« Merci, lui dit-elle. Si vous voulez déposer une réclamation, vous devriez voir M. Lacey. C'est lui qui s'occupe de tout ce qui touche aux logiciels.

— C'est de la merde. Pat.

— Lequel était-ce ?

— Gerry Grove.

— Je m'en doutais un peu. Plusieurs clients s'en sont déjà plaints.

— Je suis resté près de trois mois sur liste d'attente. Tout le monde parlait de ce truc. De tous les scénarios que j'ai essayés, c'est de loin le plus cher...

— Je vous en prie... je n'en suis pas responsable. Je comprends que vous soyez mécontent, mais je suis chargée du bon fonctionnement des équipements. Tout le reste n'est pas de mon ressort.

— C'est vrai. Excusez-moi. »

Elle quitta brièvement l'alvéole pour passer à son propre bureau, puis revint avec une autre feuille.

« Vous n'avez qu'à remplir ce formulaire. Vous pourrez le laisser à la réception ou, si M. Lacey est disponible, aller directement le trouver.

— Ce que je veux, c'est qu'on me rembourse. Pas question de payer une somme pareille pour...

— C'est certainement possible, mais il vous faut l'accord de M. Lacey. J'ai mis un nombre référence sur le scénario. Il vous suffira de lui exposer les raisons de votre mécontentement. »

Il fixa la feuille de papier à l'en-tête de *GunHo Corporation – service clientèle : notre contrat garantit votre satisfaction.*

« Parfait. Merci, Pat. Désolé de m'être vengé sur vous.

— Ce n'est pas grave. Mais si vous voulez vous faire rembourser, ce n'est pas de mon ressort.

— D'accord. Excusez-moi.

— Comment vous sentez-vous ? Prêt à retourner dans la réalité ?

— Je pense, oui. »

M. Lacey n'était pas à son poste cet après-midi-là : à la requête de la jeune femme du guichet, Dave Hartland s'assit à la réception et remplit le formulaire de réclamation. Il biffa les premières réponses imprimées : équipements défectueux, erreur ou négligence du personnel, impolitesse, mauvaise sélection du scénario, interruption due à une panne, et ainsi de suite, pour se concentrer sur la partie intitulée *Autre ?* Là, le client ou la cliente disposait d'un grand espace vierge où il pouvait décrire selon ses propres termes l'objet de sa réclamation. C'est exactement ce que Dave désirait. Il y réfléchit un instant, puis écrivit :

1. Ce scénario ne se situait pas à Bulverton, car il n'y a pas de montagnes à proximité de cette ville, il n'y a pas de gratte-ciel à Bulverton, les voitures ne circulent pas à droite, il n'y a pas de pont suspendu, et pas davantage de rivières. La seule référence à Gerry Grove est la mention passagère de son nom.

2. Il s'agissait d'un siège de police à l'américaine, et pas d'un tireur fou rôdant dans les rues à la recherche de victimes ; l'une d'entre elles était mon frère, et je voulais savoir ce qui s'était réellement passé. Je reste sur ma faim.

3. J'ai attendu des semaines avant d'essayer ce scénario tel qu'on le décrivait dans les journaux, et cela m'a coûté une petite fortune. Je demande à être remboursé.

Il tendit le formulaire à la réceptionniste, qui le parcourut rapidement.

« Je ferai tout pour qu'elle soit remise à M. Lacey dès demain, dit-elle. Beaucoup de gens se plaignent de ce scénario, et on parle de le remplacer. Mais il reste très demandé.

— Il ne vaut rien. Ce n'est qu'un jeu à la con. Mes enfants ont les mêmes sur leur console.

— Apparemment, c'est ce que veulent les gens.

— Cela pourrait se passer n'importe où ! Ce machin n'a rien à voir avec ce qui s'est vraiment produit. Vous l'avez essayé ?

— Non. » Elle glissa le formulaire dans un tiroir. « Je pense que vous n'aurez aucun mal à vous faire rembourser. Pouvez-vous revenir demain, ou nous passer un coup de fil ?

— Oui. D'accord. »

Il s'en alla, plutôt mécontent. Dehors, dans la froideur du soir, un vent sec soufflait de la mer. Dave Hartland remonta le col de son manteau et entama la longue marche à flanc de colline pour regagner sa maison de London Road.

6

Le lendemain matin, lorsque Teresa descendit pour prendre le petit déjeuner, elle trouva le propriétaire de l'hôtel et la femme du bar dans leur bureau, près du couloir. Apparemment, ils l'attendaient, car à peine eut-elle posé le pied sur la dernière marche que l'homme vint la saluer.

« Madame Simons ? Bonjour. Désolé de ne pas m'être présenté hier soir. Je m'appelle Nicholas Surtees. Amy ne m'avait pas dit que vous aviez réservé, enfin, elle ne m'a prévenu qu'après votre arrivée.

— Cette demoiselle s'est très bien occupée de moi.

— La chambre est-elle à votre convenance ?

— Tout à fait. »

Teresa refoula immédiatement les pensées irritantes et perverses qui lui avaient traversé l'esprit alors qu'elle s'habillait. Ses propres contradictions ne cessaient de l'étonner : elle avait réalisé qu'en descendant ici, elle s'attendait à tomber sur quelque chose de british, d'excentrique, alors que, comme il fallait s'en douter, l'établissement arborait la modernité familière commune aux hôtels du monde entier. En même temps, elle était contente d'avoir à sa disposition une télévision câblée avec CNN, un minibar, une salle de bains moderne et bien équipée et même un fax dans sa chambre. Au fond d'elle-même, Teresa voulait sans doute se retrouver dans un placard à balais poussiéreux, avec une cuvette et un broc d'eau froide, un lit à ressorts cassés et des toilettes à cent mètres au bout du couloir.

« Voulez-vous prendre votre petit déjeuner ?

— Bonne idée. »

Il lui montra la salle à la fin du couloir. Elle remarqua qu'Amy se tenait derrière lui, à regarder et écouter cet échange sans grand intérêt. Teresa eut un sourire poli et passa devant eux. Déjà, elle se sentait mal à l'aise. Le grand silence qui était descendu sur l'hôtel après qu'elle se fut couchée l'avait convaincue qu'elle était leur seul client. Elle commençait déjà à se dire qu'elle aurait dû se trouver un hôtel plus grand, plus impersonnel, même s'il était un peu plus cher. Ici, ses moindres faits et gestes seraient observés, disséqués et, peut-être, discutés.

Quant à ce qu'elle voulait... eh bien, elle-même ne savait pas trop pourquoi elle était descendue à Bulverton ; dans les grandes lignes, elle désirait surtout être seule, garder un profil bas et ressembler le moins possible au touriste américain moyen. Son père, lui, se serait immédiatement fait repérer : il était de ces Américains qui font le tour du monde sans sortir de chez eux. Mais Teresa savait que, si elle devenait soudain une gloire locale, elle ne pourrait rien y faire. Si elle ne s'installait pas au centre de Bulverton, autant ne pas y aller du tout.

Le White Dragon était censé être le meilleur hôtel de la ville. Elle était tombée dessus par accident, ou presque : un soir, en surfant sur le net, elle avait trouvé une liste des hôtels d'Angleterre, puis de là avait rétréci sa recherche au Sussex. Le White Dragon était le seul hôtel à y figurer sous le nom de Bulverton, mais il était recommandé. Ce ne fut pas sans appréhension que, le lendemain, elle envoya sa réservation, mais elle fut agréablement surprise de recevoir par fax une confirmation et un reçu.

La salle à manger était froide, bien qu'un bon feu ronflât dans la cheminée. On avait installé un

buffet avec un assortiment de plats froids : des céréales, des fruits, du lait, du jus de fruits. Ils faisaient vraiment des efforts pour lui plaire : si comme elle le soupçonnait elle était la seule cliente, il y avait là bien plus quelle ne pouvait en manger. Elle se serait crue dans un restaurant des États-Unis, tous voués au culte de l'obésité.

Elle prit un bol de salade de fruits, un peu de muesli, puis alla s'asseoir près de la fenêtre. Il y avait six tables en tout, et chacune était mise pour quatre personnes. De sa position, elle voyait une route où la circulation s'écoulait au ralenti, tel un cortège funéraire. Les piétons n'étaient pas très nombreux.

Amy vint prendre sa commande.

Puis Teresa dut attendre. Toute seule. Elle aurait dû aller se chercher un journal avant le petit déjeuner. Elle pensait trouver une rangée de distributeurs juste en face de l'hôtel, mais en constatant qu'il n'y en avait pas, elle ne s'était pas découragée pour autant. Elle raisonnait toujours selon les standards américains et, du coup, avait encore plus l'impression d'être une intruse. Elle avait horreur de la solitude. Elle ne s'y ferait sans doute jamais. Il ne restait plus que le vide, le silence, l'absence permanente, le non-Andy. Elle avait passé la majeure partie de la nuit au cœur de ce même vide lancinant ; son mari lui manquait toujours avec une abominable constance et, bien qu'elle soit à demi assommée par le décalage horaire, elle ne pouvait s'empêcher de penser à ce qu'elle avait perdu. Allongée dans les ténèbres, elle avait écouté respirer la ville tout autour d'elle ; son silence était si vaste qu'il en devenait irréel. De là, son esprit s'était mis à vagabonder jusqu'à ce que la cité elle-même ne soit plus qu'un immense cimetière, un concentré de souffrance et de deuil. Elle n'était certes pas la seule veuve de Bulverton, mais cette idée ne lui apportait pas le moindre réconfort, loin de là.

Comme la serveuse ne faisait pas mine de revenir, Teresa abandonna sa table et traversa à nouveau le couloir jusqu'au bureau. Nick Surtees était assis devant un écran de PC.

« Y a-t-il un journal que je puisse acheter ? demanda-t-elle.

— Oui, bien sûr. Je vais vous le faire porter. Lequel voulez-vous ? »

Elle en resta sans voix. Chez elle, Teresa lisait le *Washington Post*, et elle ne connaissait pas grand-chose d'autre. Elle opta pour le premier nom qui lui traversa l'esprit.

« Pourquoi pas le *Tunes* ?

— Parfait. Voulez-vous que je vous le fasse venir chaque matin ?

— Merci. »

Lorsqu'elle retourna à sa table, elle y trouva un petit pot de café et plusieurs toasts triangulaires tout chauds disposés sur un présentoir d'acier. Elle en prit un et y étala de la margarine basses calories tirée d'un petit godet. Elle chercha la confiture des yeux, puis se rappela qu'elle n'était plus dans le même pays.

Elle prit un peu de marmelade et la goûta. Elle était si bonne qu'elle eut envie de demander la marque pour en rapporter un stock.

Ensuite, elle alla prendre un bain et redescendit une heure plus tard, chaudement vêtue. Elle alla trouver Nick Surtees dans son bureau. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était debout, et pourtant elle était déjà fatiguée. Tout en s'habillant, elle avait ressenti ce léger flou mental qui précède une migraine – et ses médicaments étaient restés à la maison. Elle avait enterré trop vite ses maux de tête ; peut-être était-ce le vol transatlantique qui les avait réactivés ? Elle redoutait d'aller voir un médecin qui lui prescrirait des produits inconnus.

Nick Surtees n'était pas dans son bureau, mais l'ordinateur était toujours allumé ; sur l'écran flottaient les formes aléatoires et luisantes d'un économiseur d'écran. Celui-ci avait quelque chose de familier, et elle s'amusa de constater que ce logiciel très populaire aux États-Unis était aussi employé ici.

Amy était dans le bar, où elle passait l'aspirateur. C'était le ronflement sonore et irrégulier de la machine qui avait attiré Teresa. Amy l'éteignit dès qu'elle la vit.

« Je peux vous aider ?

— Oui... M. Surtees est dans le coin ?

— Je crois, oui. Peut-être à la cave ? »

À la grande surprise de Teresa, la jeune femme donna trois coups de talon sur le parquet.

« Cela devrait le faire remonter. »

Quelques instants plus tard, Nick fit son apparition. Il portait un grand casier de plastique contenant des bouteilles de bière sombre aux bouchons enveloppés de papier doré. Il déposa le tout sur le comptoir et, comme Amy avait remis l'aspirateur en marche, fit signe à Teresa de le suivre dans son bureau.

« Apparemment, vous vous intéressez aux ordinateurs, dit-elle.

— Pas vraiment. Enfin, plus autant qu'avant. Celui-ci me sert à écrire des lettres et tenir la comptabilité du bar. Amy y enregistre aussi les réservations de l'hôtel.

— J'espérais que vous pourriez m'aider. J'ai apporté mon ordinateur portable, mais je ne sais pas si je peux m'en servir en Angleterre. Il est pourvu de batteries rechargeables, mais il faudrait que je le branche sur une prise de courant, et tout doit être différent ici, en Angleterre.

— Vous n'avez pas vu le terminal de connexion dans votre chambre ? Il est compatible avec la majorité des portables.

— Non, je ne l'avais pas remarqué. »

Teresa remarqua que, dans cet hôtel étrange, environnée d'accents anglais, elle se sentait fragile, incapable de prendre soin d'elle-même. Et, d'une façon insidieuse, elle agissait aux yeux de ces gens comme la pauvre gourde qu'elle était censée être.

En fait, c'était elle qui avait parlé de son portable la première, et non Andy. Celui-ci disait qu'il voyait tant d'ordinateurs dans son boulot qu'il n'avait aucune envie de remettre ça à la maison. Teresa était tout aussi blasée, mais un portable présentait tant d'avantages ! Maintenant, elle ne pouvait plus s'en passer.

« J'ai une autre question à vous poser, reprit Teresa. Y a-t-il une pharmacie à proximité ?

— Il y a une succursale de la chaîne Boots et deux boutiques plus petites. Voulez-vous que je vous indique où elles se trouvent ?

— Oh, je finirai bien par trouver. De toute façon, je comptais aller faire un tour en ville. »

L'air était froid et sec, mais il ne pleuvait pas. Elle quitta l'hôtel, revêtue de son manteau à carreaux avec capuche, et s'engagea sur le trottoir longeant le bâtiment. Elle laissa derrière elle les lotissements anonymes du XX^e siècle pour entrer presque immédiatement dans la Vieille Ville.

Fut un temps où Bulverton, installée en bordure d'une crique, comportait un port naturel. Celui-ci s'était effondré et avait été abandonné des siècles plus tôt, mais dans cette partie de la ville toutes les maisons se nichaient dans les creux des collines alentour, comme s'il y avait toujours un port à leur pied. Là où, disait-on, les vaisseaux phéniciens et levantins avaient un jour abordé les rives d'Angleterre, il n'y avait plus qu'un parc rempli d'arbres, mais pourvu d'un petit plan d'eau où circulaient des barques et des canards, d'un terrain de boules et des courts de tennis. Les maisons avaient été construites, déplacées et reconstruites plusieurs fois au fil des siècles, et elles en tiraient une certaine patine fort agréable, à part quelques bâtisses plus récentes, sans doute élevées après les bombardements allemands de la Seconde Guerre mondiale. Mais même ces constructions récentes s'inséraient au milieu des autres sans rompre leur harmonie.

Plus près du parc, on trouvait principalement des petits cottages ou des maisons souvent converties en magasins ou en bureaux, mais en levant les yeux on voyait des rangées de demeures plus grandes aux couleurs blanches et pastel. C'est là, face à ces maisons qui la dominaient de toute leur stature, que Teresa reconnut soudain cet endroit. Elle était déjà venue dans ce parc, dans cette ville gracieuse et résignée. La nausée monta en elle ; elle ravala cette sensation inopportune, puis rejeta la tête sur le côté comme si, dans sa colère, elle repoussait violemment quelque chose ou quelqu'un.

Bonne idée : ce geste dissipa les brumes qui obscurcissaient sa tête. Elle n'avait jamais parlé à qui que ce soit de ses migraines afin que son travail n'en souffre pas. Au Bureau, toute faiblesse pouvait vite devenir un handicap. Quant aux médicaments, ils étaient tout aussi dangereux : les agents devaient subir des analyses de sang et d'urine à l'improviste, et on ne savait jamais ce qu'ils pouvaient déduire de la présence dans votre corps de certaines substances. Un ami d'Andy l'avait emmenée voir un psychothérapeute de Washington, et celui-ci lui avait enseigné quelques techniques permettant de contrôler les prémices de ses crises. Celles-ci avaient fonctionné une fois ou deux ; puis elle avait cherché d'autres remèdes.

Comme Teresa se sentait un peu mieux, elle se dirigea vers le centre du parc pour profiter de l'ambiance paisible de ce matin d'hiver. Entre les branches des arbres, elle pouvait entrevoir les maisons qui l'entouraient. En été, cet endroit devait être un havre de paix. Même maintenant que les branches étaient dénudées, on entendait à peine les bruits de la circulation.

Elle traversa lentement le parc en s'attendant presque à tomber sur un marchand de hamburgers ou un magasin de sport susceptible de rompre le charme ; mais ses doutes s'avérèrent infondés. Le parc tout entier offrait un léger aspect négligé assez charmant. En fait, la seule trace de sponsoring qu'elle puisse trouver fut les bancs de bois installés aux endroits stratégiques. Chacun portait une plaque commémorant la mémoire de certains habitants de la ville. L'une d'entre elles émut particulièrement Teresa : *À la mémoire chérie de Caroline Prodhoun (m. 1993), qui aimait tant ce parc.*

Teresa marcha aussi loin qu'elle le put et finit par tomber sur une grille et, au-delà, une avenue résidentielle qui serpentait jusqu'en haut de la colline. Elle tourna à droite, fit le tour du parc et se dirigea vers la mer. En chemin, elle s'arrêta de-ci de-là pour contempler les vitrines des petites boutiques. Mais comme elle le découvrit, les apparences sont parfois trompeuses : la plupart de ces échoppes d'apparence prospère étaient en fait fermées, voire carrément vides – mais il fallait se tenir en face des vitrines pour le constater. La plupart vendaient des antiquités ou des livres d'occasion, mais elles étaient toutes, sans exception, dépourvues d'éclairage et de personnel. Les magasins d'antiquités en particulier semblaient servir davantage d'entrepôts de marchandises que de boutiques. Sur certaines portes, on trouvait des écriteaux avisant de faire suivre les livraisons à telle ou telle adresse.

Teresa regarda par les vitrines en rêvant de pouvoir s'acheter cette armoire, ou cette table de nuit, ou bien telle table, telle commode, telle bibliothèque. Ces meubles semblaient si bien faits, si solides, si anciens. En les regardant, Teresa pouvait percevoir la résonance subliminale d'une culture bien différente de celle à laquelle on l'avait habituée : celle de l'Europe, avec son histoire, ses traditions immémoriales, ses familles anciennes, ses coutumes profondément enracinées dans les mœurs de ses ressortissants. Il y avait encore assez de sang britannique dans ses veines pour qu'elle reconnaisse – non sans une pointe de regret – la culture qu'elle avait abandonnée lorsque son père l'avait emmenée aux États-Unis, mais elle était trop américaine pour résister à l'envie d'en acquérir quelques bribes à coups de dollars. Pourtant, dans les magasins, il n'y avait pas la moindre indication de prix. Et puis il ne serait pas facile d'envoyer des meubles aussi grands et lourds au-delà de l'océan.

Ce qui, par association d'idées, lui fit penser à la maison vide qu'elle avait laissée à Woodbridge,

près du Potomac : puis à Andy ; puis aux raisons qui l'avaient amenée en Angleterre.

Teresa abandonna à mi-chemin le défilé de boutiques closes pour tourner à gauche, dans une rue bordée de grandes maisons. Apparemment, elle entraît là dans un quartier résidentiel réservé aux familles aisées de Bulverton. Bien qu'il y ait des voitures garées en bordure des trottoirs, ceux-ci étaient réservés aux piétons. En continuant de gravir la colline, elle put avoir une meilleure vue sur la ville, dont la ravissante simplicité ne cessait de l'enchanter. Rien de ce qu'elle avait vu aux États-Unis ne lui faisait un tel effet. Droit devant elle, de l'autre côté du parc, elle vit une vaste église avec un clocher carré. Elle était entourée d'un fouillis de maisons mais, derrière celles-ci, elle distingua des immeubles plus grands, des toits plus vastes. Plus loin en direction de la mer, du même côté du parc que l'église, Teresa vit les auvents colorés d'un marché qui, à nouveau, était flanqué de bâtiments plus récents. Tout au loin, il y avait une arête rocheuse surélevée où des maisons modernes s'étaient incrustées tels des parasites marins.

À quoi pouvait ressembler cette petite ville ensommeillée le jour où Gerry Grove alla s'y promener avec son fusil semi-automatique ? Les bulletins en provenance d'Angleterre avaient décrit une bourgade arrachée à sa paisible torpeur, en état de choc face à cette éruption de violence, et autres clichés qui plaisent tant aux journalistes. Or cet endroit n'était pas un dessin sur une boîte de bonbons ou une photo tirée d'un film historique. C'est là que des êtres humains habitaient et travaillaient, élevaient leurs enfants, plantaient leurs fleurs. Certains tombaient amoureux, d'autres se chamaillaient, d'autres encore tentaient de gagner leur vie ou de faire quelque chose d'utile pour la communauté... Et l'un d'entre eux, un jeune homme solitaire et introverti avec un casier judiciaire bien léger, nourrissait une certaine fascination pour les armes à feu.

Bien sûr, Teresa venait d'un pays où la plupart des gens étaient obsédés par ces mêmes armes. D'ailleurs, elle-même ne les détestait pas, loin de là. Cette idée n'avait rien de choquant en soi, mais qu'une telle horreur se produise *ici*, dans cette ville où la violence éclatait si rarement, était presque inconcevable.

C'était comme pour les touristes de Port Arthur, Tasmanie, les écoliers de Dunblane, les étudiants d'Austin, Texas, qui ne s'attendaient pas à une telle éruption. Tous ces massacres avaient eu lieu dans des endroits paisibles, parfaitement vivables, le genre de petites bourgades où l'on vient s'installer, pas celles d'où on s'enfuit à toutes jambes. Il y avait des villes dangereuses, des quartiers où personne n'irait traîner après la tombée du jour ; et pourtant, la plupart des gens continuaient de croire qu'on pouvait échapper à la violence et à la peur, qu'il existait encore des havres de paix. Bulverton était ce genre de petite ville ; pour bien des gens, elle aurait représenté une forme d'idéal.

Teresa scruta la partie de la ville qu'elle pouvait apercevoir depuis sa position élevée et se demanda ce qui l'émouvait donc tant. Ce n'était pas que la beauté du paysage, car l'Angleterre n'en avait pas le monopole et, de toute façon, Bulverton était trop chaotique pour être simplement jolie. La zone entourant l'hôtel était sinistre à souhait, bien qu'elle le soit d'une façon typiquement anglaise, et donc avec une certaine qualité qui lui était habituelle. Elle aurait pu trouver une zone comme celle-ci dans n'importe quelle ville, n'importe quel pays. Peut-être était-ce une question de proportions : chaque immeuble s'appuyait sur le suivant, et tous semblaient conçus pour être le plus uniformes possible. Il y avait aussi une question d'échelle : cette ville avait grandi dans une petite vallée, puis s'était étendue au fil du temps. Des architectes américains se seraient battus pour construire les bâtiments le plus voyants possible, avec la meilleure vue, mais là, les immeubles semblaient liés de façon organique par une vision consensuelle de l'esthétique générale qui donnerait tout son cachet à Bulverton.

C'est là que la ville trouvait son équilibre naturel et, bien que Teresa ne soit là que depuis quelques

heures – et qu’elle ait passé l’essentiel de ce temps à dormir, ou du moins à essayer –, elle se sentait déjà plus à l’aise dans cette ville qu’elle ne l’eût été à Washington, Baltimore ou même sa ville-dortoir si agréable de Woodbridge.

Elle traversa à nouveau le parc et se dirigea vers l’église qu’elle avait repérée d’en haut. Celle-ci s’appelait St. Gabriel. Construite sur une avancée rocheuse, elle était flanquée d’un petit cimetière. Elle tenta de déchiffrer certaines pierres tombales, mais l’érosion les avait durement éprouvées et les inscriptions étaient devenues illisibles. Et elle ne vit personne qui soit susceptible de lui ouvrir la porte du bâtiment, fermée.

À côté de l’église, elle trouva un petit jardin entouré d’une clôture, mais dont la porte n’était pas fermée. Un écriteau expliquait l’origine du jardin :

CROSS KEYS GARDEN. Ici se tenait l’auberge Cross Keys Inn, détruite par une bombe allemande le 17 mai 1942, à une heure de l’après-midi. La catastrophe se produisit un dimanche et, à cette heure, le restaurant était bondé et les victimes furent nombreuses. Onze habitants de Bulverton y trouvèrent la mort, vingt-six furent blessés. Ce fut le pire massacre que la ville ait connu depuis la Grande Guerre. Les noms des défunts sont inscrits sur une plaque à l’arrière du Mémorial Garden.

Teresa poussa la grille et entra. Le jardin n’était pas entretenu régulièrement, mais pas abandonné non plus. L’herbe avait bien besoin d’un coup de tondeuse et les buissons n’avaient pas été taillés depuis un certain temps, rien de plus. Elle trouva la plaque commémorative contre le mur et, pour la dégager, écarta le plant épineux d’un rosier qui poussait juste au-dessous. Teresa scruta les noms en tentant de les mémoriser pour plus tard, au cas où elle rencontrerait un de leurs parents en ville. Sa mémoire n’était pas infailible : par prudence, elle prit son bloc-notes et y nota tous les noms de famille.

Onze morts ; un nombre inférieur aux victimes de Gerry Grove, mais une catastrophe néanmoins. En son temps, même en période de guerre, elle devait avoir eu un impact tout aussi dévastateur ; une horreur que rien ne pourrait surpasser.

Aujourd’hui, Bulverton était encore sous le choc de la fusillade de Gerry Grove, mais, dans un demi-siècle, trouverait-on un mémorial plus durable que celui-ci ?

Teresa emprunta une petite rue qui s’éloignait de l’église et du mémorial pour émerger un peu plus loin, dans une grande rue bordée de commerces. C’était High Street, l’avenue principale de la ville ; elle l’identifia en lisant la plaque fixée au mur. De nombreux passants la parcouraient en faisant leurs courses. Elle marcha d’un bout à l’autre de la rue en regardant de tous ses yeux ; bien que ce fût sa première matinée en ville, elle eut ainsi l’impression d’avoir contemplé plusieurs facettes différentes de la vie de tous les jours telle qu’on la connaissait à Bulverton. Elle garda son carnet en main et, tout en se promenant, nota l’emplacement du commissariat, de la bibliothèque, de la poste, des banques et ainsi de suite ; tout ce dont elle aurait certainement besoin dans les jours qui suivraient.

Chez un marchand de journaux, elle acheta une carte de la ville ainsi qu’un exemplaire du canard local, qu’elle feuilleta tout en marchant. Si le massacre restait présent dans tous les esprits, les nouvelles du coin n’en laissaient rien paraître.

Face à l’hôtel de ville – un bâtiment moderne, mais conçu pour se mêler au reste de la ville –, Teresa vit enfin une trace explicite du massacre.

On avait érigé un vaste monument en forme de pendule. En dessous, on pouvait lire : *Catastrophe*

de Bulverton – souscription du maire. Tout en haut, là où l'horloge aurait dû indiquer midi, on lisait le nombre £ 5 000 000, et une seule et immense aiguille traversait le cadran pour indiquer la somme récoltée à ce jour. À l'heure actuelle, l'aiguille désignait le nombre de vingt-deux, ou aux alentours de 22 ou légèrement au-dessus de £ 3 000 000, et on avait peint une bande rouge juste au-dessous.

Devant la porte du bâtiment, des couronnes jonchaient le sol. Teresa garda ses distances ; il eût été impoli d'aller déchiffrer les messages, et pourtant elle n'avait pas envie de passer son chemin comme si de rien n'était. La profondeur du désastre et ses résidus intangibles mais omniprésents commençaient enfin à s'infiltrer en elle. Ce n'était pas les couronnes ou les monuments qui le soulignaient, mais plutôt le fait qu'elle ne cesse d'y penser et d'en chercher la trace.

Elle réalisa alors qu'elle allait jusqu'à scruter les visages des passants à la recherche d'un signe révélateur, et s'étonnait qu'ils ne portent point des cicatrices plus évidentes – ou plutôt que les gens de l'hôtel ne lui en aient rien dit. Mais elle savait que les expressions les plus placides dissimulaient les douleurs les plus aiguës.

Teresa agissait elle-même de cette façon, et elle en était consciente. Par contre, elle ferait mieux de s'en tenir à ce qu'elle avait prévu. Trouver des gens, leur parler. Étiez-vous en ville ce jour fatidique ? Avez-vous vu Grove ? Avez-vous été blessé vous-même ?

Avez-vous vu mourir un de vos proches ? Elle voulait s'entendre tenir de tels propos et enregistrer les réponses, libérer tous ces gens de leur douleur et, ainsi, exorciser la sienne.

Mais bien sûr, ce n'était pas ses affaires. Tout lui rappelait qu'elle était une étrangère : que ce soit l'aspect de la ville, agréable et désarmant, ou la réserve des passants, ou le fait qu'il n'y ait là personne qu'elle connaisse assez bien pour tenir une conversation détendue. Elle y avait déjà réfléchi avant de venir en Angleterre. Comment la traiteraient-ils, elle, une étrangère ? L'accueilleraient-ils ou la rejetteraient-ils ? Maintenant, elle comprenait que cela ne serait ni l'un ni l'autre. Ils la laissaient tranquille ; d'ailleurs, peut-être attendaient-ils qu'elle leur rende la pareille et leur fiche la paix.

C'était une ville qui avait souffert, une ville en deuil, et elle savait ce que cela signifiait. En fait, elle était même experte en la matière. Elle repensa à Andy ; guérirait-elle un jour ? Peu importe le temps écoulé, le temps n'arrangeait rien, ne résolvait rien. Elle refoula ces idées noires. Immédiatement, comme par un fait exprès, il se passa quelque chose.

Alors qu'elle repartait dans la direction de l'hôtel, Teresa ne cessait de penser à Amy. Elle n'avait eu aucun mal à engager la conversation avec la jeune femme, et Teresa se demanda si elle ne devait pas commencer son enquête de ce côté. Amy se trouvait certainement à Bulverton l'été dernier, lorsque le massacre avait eu lieu, et elle devait connaître beaucoup de gens du coin. Ce qui est la moindre des choses lorsqu'on travaille derrière un bar.

Pendant qu'elle laissait vagabonder son esprit, Teresa atteignit une petite place où on avait érigé une douzaine d'échoppes de marché. Les gens se promenaient entre les étals et un agréable brouhaha se mêlait à la musique s'échappant d'une ou deux radios. La plupart des vendeurs proposaient des fruits, des légumes ou de la viande, mais aussi des livres d'occasion, des CD et des vidéocassettes, des outils de jardinage, des vêtements d'enfant, des meubles de bois et ainsi de suite. C'est devant l'un de ces étals, qui vendait des ustensiles de maison bon marché – des seaux en plastique, des balais, des paniers à linge –, que Teresa repéra Amy. Elle semblait discuter avec le vendeur. Celui-ci n'était plus de première jeunesse, et son corps jadis solidement musclé commençait à s'empâter ; il arborait une botte de cheveux emmêlés et une barbe. Il semblait furieux et s'exprimait à toute allure en agitant son doigt tendu d'un geste colérique. Elle-même ne se laissait pas faire : elle semblait tout aussi hargneuse que lui, tendant le cou pour que son visage soit tout près du sien. Elle était pâle, mais déterminée. À un moment donné, elle repoussa son doigt tendu, mais il le ramena aussitôt.

Teresa resta plantée là, à fixer le vendeur, muette d'étonnement. Elle connaissait cet homme ! Mais où l'avait-elle rencontré ? Dans quelles circonstances ?

D'autres passants la bousculaient ; elle s'aperçut qu'elle se tenait au beau milieu de l'étroite allée et bloquait le passage. Elle rassembla son courage et s'avança à petits pas.

Au fur et à mesure qu'elle s'approchait du vendeur, elle put mieux distinguer son visage et fut moins sûre de sa première impression. Il avait toujours quelque chose de familier, mais elle se demanda si elle n'avait pas reconnu un type plus qu'un individu. Il n'avait rien de bien remarquable, avec ses cheveux, sa barbe, son front dégagé, son début de ventre, son tee-shirt blanc sale sous un blouson de cuir, ses bras et ses épaules épais, mais c'était sa contenance, son agressivité face à Amy, qui lui rappelait d'une façon agaçante tous les hommes qu'elle devait supporter dans son propre pays. Il ressemblait à l'un des membres de ces milices qui, au cours de ces vingt dernières années, s'étaient formées dans les régions rurales des États-Unis, perdues au cœur des grandes forêts ou enterrées au milieu des champs. Involontairement, Teresa le fouilla du regard à la recherche d'une bosse révélatrice indiquant la présence d'une arme ou la forme linéaire d'un holster.

Elle se morigéna intérieurement : elle était en Angleterre, où il était formellement interdit de porter une arme à feu, où il n'existait pas de milice fasciste – du moins pas à sa connaissance –, où les apparences ne pouvaient déboucher sur les mêmes conclusions. Pour autant qu'elle sache, en Angleterre, les hommes qui avaient ce genre de dégaine conduisaient des taxis, écrivaient de la poésie ou vendaient des ustensiles de maison dans les marchés.

Néanmoins, cette poussée d'appréhension l'avait mise sur les nerfs et, alors qu'elle continuait de se rapprocher, sa méfiance instinctive refusait d'abandonner la partie.

Ni Amy ni le vendeur ne la remarquèrent. Quel que soit le sujet de leur discussion, cela n'avait rien à voir avec elle, mais maintenant que Teresa était si près d'eux, elle avait l'impression de se montrer indiscreète. Elle aurait voulu intervenir pour savoir ce qui se passait exactement, mais ne put s'y résoudre.

Oui, mais si elle s'arrêtait si près de l'étal, ils la verraient certainement et constateraient l'intérêt qu'elle leur portait ; elle continua donc son chemin. Un instant, elle passa assez près pour entendre ce qu'ils se disaient. L'homme la tançait :

« ... que tu t'en ailles. Tu n'as rien à fiche ici, et tu le sais très bien. Si Jase était là... »

Mais bien qu'elle ne soit qu'à un mètre d'eux, ses paroles se perdirent dans le tumulte général. Amy rétorqua sur le même ton, mais Teresa ne put entendre sa réponse.

Teresa continua de marcher en se reprochant sa curiosité. Il faut toujours que les étrangers s'incrument dans la vie des autres, comme s'ils ne pouvaient pas s'en empêcher. Leur curiosité s'exerce à l'encontre de tous ceux qu'ils rencontrent : des inconnus certes, mais des inconnus qui ont une vie, une famille et une position sociale dans leur milieu.

Teresa commençait à avoir faim. On était au milieu de la matinée, mais elle était encore au rythme de Washington. Elle regarda autour d'elle, cherchant un restaurant, mais il n'y en avait pas sur la place du marché. Elle se souvint en avoir vu quelques-uns sur High Street et partit dans cette direction, mais lorsqu'elle se retrouva devant les façades des restaurants, ils ne lui inspirèrent pas confiance.

Autant faire comme si elle était encore chez elle ; Teresa se dirigea donc vers le supermarché Safeways qu'elle avait repéré en cours de route. Là, elle se dirigea tout droit vers le rayon des produits frais en pensant au plaisir qu'elle éprouverait à préparer son propre repas – avant de se souvenir que sa chambre n'était pas équipée d'une cuisine. Le décalage horaire lui embrumait l'esprit. Ou bien cet homme l'avait ébranlée plus qu'elle ne l'aurait cru. Déçue, furieuse de son oubli momentané, elle erra

dans le magasin avec la curiosité qu'elle ressentait toujours dans un supermarché étranger. Les rayons présentaient un mélange fascinant d'éléments familiers et d'autres totalement inconnus.

Il y avait une pharmacie à l'intérieur même du bâtiment ; elle s'y arrêta.

« Avez-vous un médicament contre la migraine ? demanda-t-elle au jeune homme derrière le comptoir.

— Vous avez une ordonnance ?

— Non... eh bien, je viens des États-Unis. Mes ordonnances sont restées là-bas. Je ne pensais pas en avoir besoin. J'espérais... »

Elle ne termina pas sa phrase : elle ne voulait pas raconter sa vie à quelqu'un qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. En fait, la situation était encore plus complexe : elle se servait très peu des médicaments qu'on lui prescrivait. Après avoir consulté un psychothérapeute dont la méthode connut quelques réussites et beaucoup plus d'échecs, elle s'était tournée vers une homéopathe du voisinage. En guise de remède, celle-ci lui avait donné de l'ignace, qui avait eu de l'effet. Ses migraines s'étaient calmées pendant un temps, et l'une des dernières décisions qu'elle prit avant de partir fut de laisser chez elle les petits comprimés. Elle le regrettait déjà, mais ne voulait pas prendre le temps de trouver un homéopathe en ville et de se soumettre à nouveau à ses examens. Tout ce qu'elle voulait, c'était faire cesser son mal de crâne.

Tout en l'écoutant, la pharmacienne s'était retournée ; elle finit par poser deux paquets sur le comptoir. Teresa les ramassa pour lire les instructions inscrites au dos. L'un des médicaments était à base de paracétamol et de codéine, l'autre de codéine et rien d'autre. Tous deux contenaient un ingrédient antihistaminique. Dans l'un d'entre eux, il s'agissait de buclizine hydrochloride, un nom qu'elle reconnut : il y en avait aussi dans les médicaments qu'elle prenait aux États-Unis. Faute d'autres critères, elle choisit ce produit-là, qui s'appelait Migraleve. Au moment de payer, par manque d'habitude, elle dut examiner soigneusement les pièces de monnaie anglaises.

Avant de quitter le supermarché, elle s'acheta un sandwich triangulaire enveloppé sous cellophane et une canette de Coca Light, et fit la queue à la caisse pour payer une seconde fois. Puis, tout en mangeant son sandwich, elle se dirigea vers High Street pour chercher Eastbourne Road et retourner à l'hôtel.

« Bonjour, madame Simons. »

Surprise. Teresa se retourna et vit Amy, qui marchait sur le même trottoir qu'elle, mais légèrement en arrière.

Son visage avait perdu cette expression tendue qu'elle arborait face au boutiquier. Teresa ralentit son allure.

« Bonjour. Amy.

— Je vous ai vue sur la place du marché. Vous faites le tour de la ville ?

— C'est si beau par ici ! J'adore la façon dont les maisons sont accrochées à flanc de colline et offrent une vue sur le parc. »

Maintenant qu'elle avait un interlocuteur, Teresa prenait conscience que la tranquillité apparente de cette ville n'était qu'une illusion. Toutes deux durent hausser le ton pour couvrir le bruit de la circulation.

« Oui. Moi aussi, j'aime cette ville. Enfin, maintenant. Lorsque j'étais écolière, je n'étais pas si enthousiaste.

— Vous avez vécu toute votre vie à Bulverton ?

— Pendant un temps, lorsque j'étais plus jeune, je suis allée travailler à l'extérieur. Maintenant

que je suis revenue, je crois que c'est pour la vie. Il n'y a pas d'autre endroit qui me tente.

— Vous devez connaître pas mal de gens du coin.

— En tout cas, tout le monde semble savoir qui je suis. À vrai dire, madame Simons, je m'inquiète pour la chambre qu'on vous a donnée. Elle vous convient ?

— Elle est adorable. Pourquoi ?

— Eh bien, un jour, je suis allée passer des vacances aux États-Unis, et tout y semble si moderne. »

Dans la clarté morne du jour, Teresa vit qu'Amy n'était pas aussi jeune qu'elle ne l'aurait cru au premier abord. Son visage avait conservé toute sa beauté et, bien qu'elle gardât le maintien d'une fille de moins de trente ans, elle arborait quelques cheveux gris et s'empâtait légèrement au niveau de la taille. Teresa se demanda si elle s'était mise à la gym, comme elle-même l'avait fait deux ou trois ans plus tôt. Ses efforts n'avaient eu aucun effet sur sa ligne, mais elle en avait au moins retiré l'impression de faire quelque chose pour enrayer le choc des années. L'exercice était une affaire de moral plus que d'apparence ; ou sinon, il fallait y passer des heures et des heures.

« Ne vous inquiétez pas pour si peu, dit Teresa. Durant votre séjour aux États-Unis, êtes-vous passée par un de nos motels ?

— Non.

— Moi si. Je les connais tous, d'un bout à l'autre du pays. Croyez-moi, après quelques nuits dans un tel endroit, le White Dragon est un havre de paix. »

Les deux femmes venaient d'atteindre Eastbourne Road, où la circulation s'écoulait toujours au ralenti. Le bruit s'était accru et, déjà, l'impression d'excentricité qu'elle avait tirée de la Vieille Ville commençait à se déliter.

Amy s'arrêta net et dit :

« Oh, j'allais oublier. Il faut que je retourne là-bas. J'ai encore une course à faire.

— C'est ma faute. C'est moi qui vous ai retenue.

— Oh, non.

— Qui était cet homme avec qui vous discutiez tout à l'heure ? demanda Teresa.

— À l'hôtel ?

— Non. Au marché. »

Amy détourna les yeux et son regard parcourut les toits des voitures.

« Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

— J'ai eu l'impression de le connaître, renchérit Teresa.

— Comment est-ce possible ? Vous n'êtes arrivée qu'hier soir.

— Oui, mais... oh, et puis qu'importe. »

Amy écarta une mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux avant de dire : « Oui. Qu'importe. »

7

Nick traînassait au lit en feuilletant le journal du matin lorsque Amy monta l'escalier pour passer dans la salle de bains. Il l'entendit qui se brossait les dents. Un peu plus tard, elle fit son entrée dans la chambre. Il la regarda se déshabiller, comme toujours. Elle-même avait pris l'habitude de le retrouver tous les soirs, vautre sur le lit, à la reluquer ; mais cela ne la dérangeait pas. Pour sa part, la vision de son corps nu lui faisait toujours le même effet. Amy ne changeait pas, comme si les années n'avaient aucune prise sur elle.

Ses parents et son mari à elle avaient été incinérés le même jour, moins d'une semaine après le massacre ; Amy et lui s'étaient croisés au crématorium. Lorsqu'il était sorti de la chapelle, il l'avait trouvée là, devant le bâtiment, toute de noir vêtue, le regard sombre, drapée dans sa douleur, seule et abandonnée de tous. Ils s'étaient regardés sans dire un mot. Un bouleversement de plus dans cette période de chaos, où rien ne pouvait plus surprendre qui que ce soit. Un peu plus tard, ils étaient retournés en ville ensemble, longeant une route que sillonnaient d'autres corbillards en partance vers le cimetière du Ridge, traqués par les équipes de télévision et des hordes de journalistes en quête d'intérêt humain.

Il n'avait plus personne au monde, et elle se retrouvait toute seule. Cet après-midi-là, il l'avait ramenée à l'hôtel : ils étaient tous deux mus par des sentiments très forts, beaucoup trop forts, qu'ils n'avaient même pas tenté de contrôler. Cette nuit-là, ils étaient restés ensemble, et ne s'étaient pas quittés depuis.

Fut un temps où les gens avaient tout loisir de parler de ce qui était arrivé. Il y avait des reporters partout, et surtout au White Dragon, où la plupart d'entre eux étaient descendus, et tous ne demandaient qu'à écouter. Pour les survivants, raconter en long, en large et en travers les crimes de Grove était une façon comme une autre d'accuser le choc.

Mais cela ne dura qu'un temps. Les survivants découvrirent vite que parler n'arrangeait rien, au contraire : l'horreur n'en devenait que plus insidieuse encore. Ces visages inquisiteurs, ces voix polies ou, parfois, franchement importunes, le défilé des blocs-notes, des magnétophones et des caméscopes, tout ce cirque qui ne débouchait que sur des premières pages de journaux ou des colonnes de tabloïdes, où toutes leurs souffrances étaient résumées en une série de clichés. D'abord, les gens de Bulverton furent plutôt satisfaits de voir leur ville et ses habitants à la télévision. Puis, lorsque l'effet de la nouveauté se dissipa, ils comprirent peu à peu que les images diffusées à l'écran montraient une vision déformée de la réalité. Ce n'était qu'une vague impression telle que pouvaient en concevoir des étrangers qui ne savaient pas de quoi ils parlaient.

Peu à peu, le silence retomba.

Mais cinq jours après la fusillade, lorsque Amy et Nick se retrouvèrent devant la chapelle, les gens n'avaient pas encore appris à se méfier des médias et de leur vernis de sophistication. Ils parlaient parce qu'ils en avaient besoin, parce qu'ils voulaient retrouver un semblant de stabilité au milieu de tous ces bouleversements.

Durant cette première nuit qui suivit l'enterrement, Nick se réveilla en sursaut et entendit Amy qui

pleurait. Il alluma la lumière et tenta de la réconforter, mais le flot de ses larmes semblait intarissable. Il était minuit passé de peu.

Il s'assit sur le lit à côté d'elle et regarda son dos nu secoué de sanglots. Il la vit souffrir en sachant qu'il ne pouvait rien faire pour la soulager, et se souvint de ce qu'il lui avait dit au bon vieux temps, lorsqu'elle était drôle, sexy et imprévisible et qu'elle était la cause de disputes incessantes avec ses propres parents. Ces quelques semaines avaient été la période la plus heureuse de son existence : le fait de s'être trouvé une copine jolie comme un cœur et sexuellement déglurée engendrait en lui un sentiment d'euphorie qui, des mois après que leur relation était tombée à l'eau, ne s'était toujours pas dissipé.

Elle dit d'une voix étouffée par l'oreiller :

« Nick, si tu veux qu'on fasse l'amour encore une fois, allons-y. Ensuite, je m'en irai.

— Non. Ce n'est pas ça.

— J'ai froid. Couvre-moi, s'il te plaît. »

Comme il aimait entendre sa voix, aux accents et à l'intonation familière. Il remua les couvertures et les oreillers pour la maintenir bien au chaud, puis s'allongea tout contre elle en l'entourant de ses bras. Il y eut un long silence.

Puis Amy dit : « Ta mère ne m'a jamais beaucoup aimée, pas vrai ?

— Hem, disons...

— Tu le sais comme moi. Elle pensait que je n'étais pas assez bien pour son fils chéri. En fait, elle me l'a dit, une fois. Maintenant, ça n'a plus d'importance, mais à l'époque cela m'a fait mal. Quoique, finalement, c'est elle qui a gagné la partie. Et tu es parti pour Londres.

— Il y avait des mois que nous avions rompu.

— Trois mois. Mais elle était contente que tu t'éloignes de moi.

— Je ne crois pas...

— Écoute, Nick, j'essaie de t'expliquer quelque chose. » Lorsqu'elle inspira, il sentit le frisson d'un sanglot, mais elle reprit d'une voix ferme : « C'est après notre rupture que j'ai commencé à traîner avec Jase. Tu ne savais probablement pas qui il était, mais tes parents le connaissaient. Il venait souvent au White Dragon avec ses potes, et il aimait bien lever le coude. Jase avait de mauvaises manières, des habitudes assez déplaisantes, mais j'ai pris ce qu'il y avait de meilleur en lui. Je ne suis pas tombée amoureuse de lui tout de suite ; cela m'a pris deux années. Il était toujours là lorsque j'avais besoin de quelqu'un, même lorsque je sortais encore avec toi. Nous sommes allés à l'école ensemble, mais il ne faisait pas partie de mes fréquentations. C'était un type du village et rien de plus. Il habitait tout là-haut, là où personne ne va jamais. On ne pouvait pas chercher à comprendre un type comme Jase, parce que pour qu'on le remarque, il fallait qu'il soit bourré, qu'il passe en voiture avec la musique à fond ou pète les plombs lors d'un match de football.

« On travaillait tous les deux à Eastbourne, et ensuite on lui a proposé un boulot dans le bâtiment, à Battle. Puis, quelques semaines plus tard, il eut un nouveau contrat et dégota un emploi stable comme chef d'équipe. J'ai tout de suite démissionné du Metropole Hotel et nous avons pris un appartement à Sealand Place, à moins d'un kilomètre de là. On l'a redécoré, bien arrangé, on a vécu quelque temps ensemble, puis nous nous sommes mariés.

« Quelques mois plus tard, je suis tombée enceinte, mais j'ai perdu le bébé. L'année suivante, j'ai remis ça pour le même résultat. Puis il ne s'est rien passé du tout pendant trois ans, jusqu'à ce que je retombe enceinte et perde encore une fois le bébé. À ce stade, les docteurs m'ont dit que je n'aurais probablement plus jamais d'enfant.

« C'est à partir de là que tout a dérapé. Il s'est mis à boire plus qu'il n'en avait l'habitude, mais il

finissait toujours par revenir et il n'avait personne d'autre. Il m'a toujours juré les grands dieux que je n'avais pas de souci à me faire sur ce point.

« Un jour, après une de nos disputes, il m'a demandé si je n'avais jamais pensé à faire carrière dans l'hôtellerie. C'est alors qu'il m'a parlé de cet hôtel, le White Dragon, où il allait avec ses potes pour boire un coup au pub. Il s'était mis en tête que tes parents voulaient le vendre et qu'on devait l'acheter. Nous n'avions pas les moyens, mais Jase prétendait que ce n'était pas un problème, parce qu'il prendrait son frère Dave comme partenaire. Il avait de grands projets, et j'y ai cru. Nous avons étudié soigneusement la question et sommes allés en parler à notre banquier. Il nous a refusé un prêt, et je pense qu'ensuite Jase est allé voir d'autres gens qui, tous, lui ont dit non, parce qu'il a renoncé à ses rêves dorés. Il a préféré aller trouver ton père pour lui demander s'il avait un job à lui proposer. Je suis sûre qu'il avait une idée derrière la tête en agissant ainsi. Il pensait que, s'il travaillait dur et gagnait la confiance de ton père, celui-ci pourrait l'associer à son entreprise le jour où il prendrait sa retraite.

« En tout cas, son plan a échoué. Jase est allé trouver ton père et est ressorti aussi vite qu'il était entré. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais le résultat est le même : il a essuyé un nouveau refus.

« Et c'est là que tu entres en jeu, Nick. Il savait que tes parents n'appréciaient pas que tu sortes avec moi et, selon son raisonnement, il les avait débarrassés de moi en m'épousant ; donc, il leur avait rendu service. Après que ton père l'eut envoyé paître, Jase n'a pas cessé de rejeter la faute sur toi en disant que tu l'avais certainement monté contre lui. Il se disait aussi responsable, mais dans une moindre mesure. Pourquoi s'était-il lancé dans une telle entreprise alors qu'il savait très bien que les gens comme toi feraient tout pour lui mettre des bâtons dans les roues ? Il était plein d'amertume, et ne t'a jamais pardonné. »

Ce jour-là, lorsqu'ils avaient commencé à se raconter leurs vies, Nick pensait – sans y avoir vraiment réfléchi – qu'Amy ressentait la même chose que les autres, tous les autres : cette douleur informe et sourde qu'engendre la perte d'un être cher. Personne ne lui avait parlé des rapports que pouvaient entretenir les victimes de Grove, parce que, dans une communauté aussi réduite que celle de Bulverton, tout le monde devait être déjà au courant. Nick n'avait jamais posé la moindre question à ce sujet. Tout ce dont il disposait, c'était une liste de noms, la même qui avait été distribuée dans tout Bulverton et que ses habitants connaissaient probablement tous par cœur. Vingt-trois morts, parmi lesquels Jason Michael Hartland, trente-six ans, habitant Sealand Place, Bulverton. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais réalisé que Jason Heartland était le mari d'Amy : il avait fallu qu'elle le lui dise, comme ça, alors qu'ils retournaient en ville après les funérailles, pour qu'il additionne enfin deux et deux. Il avait alors compris qu'Amy devait souffrir beaucoup, beaucoup plus que tous ces gens endeuillés. Même sa douleur à lui en devenait presque dérisoire : la perte de ses parents, la façon dont ils étaient morts, l'avait bouleversé jusqu'au fond de son âme, mais ce qui était arrivé à Amy n'était-il pas pire encore ?

La douleur est imprévisible, incontrôlable, et prend bien des visages. Cette nuit-là, Nick mêla ses larmes à celles d'Amy en pensant à ce qui était arrivé à Jase et à tous les autres. Jason Michael Hartland avait certes ses petits défauts – c'était une brute, un ivrogne, un naïf, un irresponsable – mais la mort effaçait toutes les ardoises ; ses victimes redevenaient des enfants, purs et innocents.

Amy continua son récit, et Nick, allongé à côté d'elle, tout contre elle, l'écouta sans rien dire.

« Jase était celui que les journaux ont surnommé « l'homme sur le toit ». Il était tout là-haut, près de l'église, sur la maison à côté du restaurant indien, et aidait un ami à refaire sa toiture. Lorsque Grove est apparu, Jase n'avait nulle part où se cacher, sinon derrière la cheminée, mais il a été abattu

avant de pouvoir l'atteindre. L'impact des balles a projeté son corps en arrière, et il a glissé de l'autre côté du toit, hors de vue. Il n'y eut qu'un seul témoin, un enfant. Il était dans la voiture de ses parents, qui avait déjà essuyé plusieurs balles. Le petit garçon a vu tomber Jase et, plus tard, a essayé de tout raconter à l'un des policiers. Il était si bouleversé que tout ce qu'il a pu déclarer, c'est : « Il y avait un monsieur sur le toit, un monsieur sur le toit. » Mais comme Jase était tombé de l'autre côté du bâtiment, ce n'est que le lendemain qu'on a retrouvé son cadavre.

« Entre-temps, je ne savais pas où il se trouvait. Nous nous étions encore disputés, sans doute pour la dernière fois : cela faisait deux ou trois semaines que je ne l'avais pas vu, et j'étais sûre qu'il était parti pour de bon. Il pouvait être n'importe où, à Hastings, Eastbourne ou un des villages de la côte, partout où il y avait moyen de trouver du travail. Lorsqu'il était en colère contre moi, il lui arrivait d'aller y retrouver ses potes.

« Après le massacre, la police l'a officiellement classé parmi les disparus et a mis son nom sur la liste de ceux qu'on n'avait pas encore retrouvés. En fait, tous ceux qui y figuraient étaient morts, mais pendant quelques heures j'espérai contre toute attente qu'il ait survécu. Je désirais plus que tout voir Jase pour lui parler du massacre. C'était un tel événement, une telle catastrophe, que toute la ville en était affectée ; la radio et la télévision ne parlaient plus que de ça. Je voulais que Jase rentre enfin à la maison pour pouvoir m'excuser et lui raconter ce qui s'était passé. J'imagine que c'était une façon comme une autre de surmonter le choc, ou de me fourrer la tête dans le sable, je ne sais pas. Cette nuit-là, je suis restée chez mon père, mais je n'ai pas fermé l'œil. Le lendemain matin, la police est venue me dire qu'ils l'avaient retrouvé. »

L'histoire de Nick semblait bien légère, bien inoffensive comparée à celle d'Amy, mais celle-ci voulut néanmoins l'entendre. Il finit par tout lui raconter et, ce faisant, il eut honte de sa propre faiblesse. Elle s'essuya les yeux, se redressa et l'écouta.

Ils continuèrent de se parler tout au long de cette interminable nuit, s'entre-décrivant les détails de ce qui, en fait, avait provoqué leur rencontre. Il y eut aussi des moments de silence, mais ni l'un ni l'autre ne s'endormirent. Il se mit à penser, à tort peut-être, qu'en restant aux côtés d'Amy il pourrait retrouver un peu de ce qu'il avait perdu.

Amy vint habiter chez lui dès le lendemain ; elle arriva à l'hôtel peu après midi, ses valises en main. Durant les jours puis les semaines qui suivirent, elle vida peu à peu son appartement de Sealand Place, déménagea ses vêtements et son mobilier, et s'installa dans sa vie de façon permanente.

Ils finirent par surmonter la surprise causée par leur réunion et s'habituer au quotidien. Les rares fois où ils évoquaient le passé, ils n'allaient jamais plus loin que le massacre ; car tout le reste était résolu.

Leur rencontre elle-même était désormais du passé. Seul comptait l'instant présent, et à ce moment précis il lorgnait Amy par-dessus son journal. Il remarqua qu'elle souriait tout en finissant de se déshabiller. La maturité avait donné à son corps une rondeur qui lui plaisait énormément ; ses jambes étaient puissantes et gracieuses, son dos élancé, ses seins plus lourds sans le moindre signe d'affaissement ; son visage aux traits marqués était couronné de cheveux noirs. Elle n'était plus jolie, mais il ne pouvait imaginer une femme plus attirante.

« Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Toi, allongé sur ce lit, en train de me mater. »

Elle vint se dresser devant lui, entièrement nue.

« Je te regarde toutes les nuits, dit-il. Et tu aimes ça, non ?

— Tu veux que je mette ma chemise ?

— Ne te donne pas cette peine. »

Il rejeta son journal et, lorsqu'elle fut allongée à côté de lui, la prit dans ses bras. Sa peau était froide et, quand elle se retourna pour presser son derrière contre son bas-ventre, il eut l'impression d'étreindre une statue de glace. Il posa une main sur son sein et glissa l'autre vers son sexe tout en se lovant contre les délicieuses rondeurs si froides de ses fesses. Il aimait sentir en même temps cette douce résistance et sa moiteur touffue.

Lorsqu'ils faisaient l'amour, ils prenaient tout leur temps et, lorsqu'ils avaient terminé, ne s'endormaient jamais tout de suite. Au contraire, ils aimaient rester tendrement enlacés tout en se caressant affectueusement. Parfois, ces petits jeux leur donnaient envie de recommencer ; en d'autres occasions, ils s'assoupissaient ensemble ou discutaient de leur journée. Cette nuit-là, Amy était bien réveillée et, après quelques minutes, elle s'assit, enfila sa chemise de nuit et alluma la lampe de chevet.

Nick cligna des yeux.

« Tu veux lire un peu ?

— Non. J'ai une question à te poser. D'après toi. Mme Simons est-elle une journaliste ?

— L'Américaine ?

— Oui.

— Je n'y ai pas réfléchi.

— Eh bien, tu peux le faire maintenant.

— Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? Et même si elle est vraiment journaliste, quelle importance ?

— Aujourd'hui, j'ai croisé Dave. Il en est persuadé.

— Tu sais aussi bien que moi ce que vaut l'avis de Dave.

— Ce n'est pas si important, en fait. Mais cela m'a fait cogiter à mon tour. Elle ne nous en a rien dit et, pourtant, les autres journalistes qui sont venus pour poser des questions n'ont jamais fait mystère de leur profession. Personne n'aimait les voir rôder dans le coin et ils le savaient très bien, mais ils ne cherchaient pas à dissimuler leurs véritables desseins.

— Alors elle ne doit pas être journaliste, conclut Nick. Ce n'est pas parce qu'elle est étrangère qu'elle est forcément à la recherche d'un papier.

— Eh bien... elle est américaine. Peut-être qu'elle emploie des méthodes différentes.

— Et si tu le lui demandais, tout simplement ?

— Bonne idée. »

Amy bâilla, mais ne fit pas mine d'éteindre ou de se recoucher.

« Elle m'a dit qu'elle était anglaise. Enfin, née en Angleterre. Sa mère était d'ici.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à cette femme ?

— Et toi, tu t'en moques ?

— Je l'ai à peine remarquée, dit-il, et c'était la stricte vérité.

— Je n'ai pas eu cette impression. »

Le visage d'Amy arborait une expression qu'il n'avait appris à reconnaître que très récemment : elle souriait avec sa bouche, mais pas avec ses yeux. Ce n'était jamais bon signe : il avait oublié de faire quelque chose qu'il devait faire ou qu'il croyait avoir fait. Et maintenant, elle avait croisé les jambes et baissait les yeux. Il voulut lui prendre la main, mais elle ne céda pas.

« Qu'y a-t-il, Amy ?

— Je t'ai vu dans le bureau, en train de rire et discuter avec elle. »

Il s'en souvenait à peine.

« Quoi ? Quand ça ?

— Ce matin. Elle était là, avec toi.

— Exact », fit Nick. Il fit mine de consulter une montre imaginaire. « En fait, je comptais lui rendre visite un peu plus tard dans la soirée. Cela ne t'ennuie pas si je la rejoins dans sa chambre dès maintenant ?

— Arrête, Nick !

— Écoute, ce n'est pas parce qu'une célibataire prend une chambre dans mon hôtel que... » Cette idée était si absurde qu'il ne prit même pas la peine de terminer sa phrase.

« Elle n'est pas célibataire, dit Amy, elle est mariée.

— Éteins la lumière, tu veux ? Toute cette histoire devient carrément débile.

— Non. Moi, je ne trouve pas.

— Comme tu voudras. »

Il tenta de s'installer confortablement, arrangea son oreiller et remonta ses couvertures, mais Amy resta assise sur le lit, raide de colère. Durant leurs ébats, elle n'avait rien laissé transparaître de ce qu'elle avait sur le cœur. Il se tourna et se retourna sans trouver le moindre réconfort, et durant tout ce temps Amy resta là, les yeux brillants, la bouche pincée en un rictus d'irritation. Il finit par s'endormir.

Le lendemain matin, Teresa prit sa voiture de location et alla faire un tour dans la campagne du Sussex ; mais le ciel était lourd de nuages sombres et véloces qui se bousculaient dans le ciel en dégorgeant des bourrasques de pluie. Par un temps pareil, impossible de profiter pleinement du paysage : elle n'eut qu'un bref aperçu des bois, des collines et des villages qu'elle traversait. Elle avait toujours du mal à s'habituer à la conduite à gauche et, midi approchant, décida qu'elle avait bien assez exploré la région.

Elle déjeuna au bar du White Dragon. Amy Cowyn la servit dans un silence qui lui parut hostile, mais, à sa demande, elle lui fit chauffer une quiche au microondes et la servit accompagnée de riz. Teresa s'assit à l'une des tables les plus proches du foyer et engouffra d'une main son repas indigeste tout en rédigeant de l'autre une lettre pour Joanna, la mère d'Andy. Durant tout ce temps, Amy resta assise derrière le comptoir, à feuilleter une revue sans lui prêter la moindre attention. Teresa se demanda ce qu'elle avait bien pu dire ou faire pour la froisser, mais sans s'en inquiéter plus que ça. Un peu plus tard, d'autres clients firent leur apparition, dissipant le silence pesant qui était retombé sur la pièce.

Après le déjeuner, elle reprit sa voiture et longea la côte jusqu'à Eastbourne, où elle trouva les bureaux du *Courrier*. Pour elle, il s'agissait surtout d'un premier contact : elle pensait en avoir pour deux ou trois jours à farfouiller dans les vieux papiers avant de trouver ce qu'elle cherchait. Mais, à sa grande surprise, elle constata que les archives du journal étaient entièrement numérisées. On l'installa dans une pièce petite mais confortable, et elle put avoir accès aux anciennes éditions à partir du terminal. En une demi-heure, elle avait téléchargé tout ce qu'elle voulait savoir sur Grove, y compris son casier judiciaire – uniquement des délits mineurs – et un compte rendu détaillé du massacre et de ses conséquences. En sortant, elle paya son disque souple, remercia la femme de la réception et revint à Bulverton en milieu d'après-midi. Si elle avait su que c'était possible – ou si elle avait posé la question – elle aurait pu télécharger ces mêmes informations directement depuis chez elle, via Internet. Voire de l'hôtel, s'ils disposaient d'un modem.

Elle remit son examen à plus tard et préféra faire un saut à l'hôtel afin de ranger le disque. Ensuite, elle consulta sa carte de la ville et localisa Brampton Road parmi ces innombrables petites rues en bordure de la ville. Elle calcula le chemin le plus court pour s'y rendre, puis s'empara de son magnétophone à cassettes. Elle y glissa les piles neuves qu'elle avait achetées le matin même et testa le niveau sonore. Tout semblait en ordre.

Brampton Road faisait partie de ces affreux lotissements d'après-guerre perchés en haut d'une colline et qui n'avaient pas le moindre attrait, sinon une jolie vue sur la Manche. Les lourds nuages du matin commençaient à se disperser et des cônes de lumière argentée illuminaient la surface opaque de la mer. Quant au lotissement lui-même, c'était un lieu monotone et déprimant.

Les maisons à terrasses et les immeubles de trois ou quatre étages présentaient les mêmes murs de briques rousses et s'alignaient en rangées uniformes, comme si l'architecte était tombé en panne d'imagination. Pour Teresa, l'ensemble évoquait les camps de l'Air Force de son enfance. Pas un seul arbre ne venait égayer les silhouettes anguleuses des constructions, et les jardins étaient rares. Il y

avait du béton partout : les chemins, les bancs, les allées, les murets. Les rues étaient bordées de voitures, des rangées entières garées avec deux roues sur le trottoir. Elle trouva un petit centre commercial comprenant un supermarché, un vidéoclub, un relais de télévision par satellite, un PMU et un pub. Une grande route escaladait le flanc de la colline et, par-dessus les rangées d'arbres, elle put distinguer les toits des camions lancés à grande vitesse. L'odeur des gaz d'échappement était omniprésente.

Lorsqu'elle trouva une place où se garer, Teresa abandonna sa voiture pour finir à pied ; elle sentit alors la morsure du vent glacial. Il était moins sensible dans la ville basse, mais là, lorsqu'il soufflait de la mer, les inégalités du terrain créaient des canaux naturels où les bourrasques venaient s'engouffrer. À voir l'angle qu'avaient pris la plupart des arbres en grandissant, elle en conclut que les vents ne s'apaisaient jamais, qu'ils continueraient de s'acharner sur ce morceau de terre jusqu'à la fin des temps.

Elle n'eut aucun mal à trouver la maison qu'elle cherchait. Dans ce quartier particulièrement déprimant, celle-ci semblait encore plus décourageante que les autres. Elle était inoccupée, pas de doute là-dessus : les fenêtres du haut étaient brisées, et toutes les ouvertures du rez-de-chaussée, y compris la porte, étaient scellées par des planches. Il y avait encore des traces de la bande orange de police, là, sur les marches de béton, au coin, dans la ruelle flanquant la demeure. La pelouse n'avait pas été tondu depuis plusieurs semaines, ou plusieurs mois, et bien qu'on soit en hiver, l'herbe avait poussé en longues touffes irrégulières.

C'était la dernière maison d'une longue rangée. Elle portait le numéro 24, ce qui lui confirma qu'il s'agissait bien de celle où habitait Gerry Grove durant les semaines précédant le massacre. À part son état de décrépitude – apparemment, elle avait été négligée depuis son heure de gloire –, rien ne la distinguait vraiment des autres. Teresa tira son appareil photo de son sac et mitrailla la maison sous plusieurs angles différents. Deux femmes montaient péniblement la colline, courbées sur leurs poussettes comme des mineurs sur un wagonnet ; elles ne lui prêtèrent aucune attention.

Elle tenta d'atteindre l'arrière de la maison, mais une vieille palissade de bois en bloquait l'accès. On avait scellé la porte avec un lourd verrou. Elle regarda à travers les interstices de la palissade, mais ne vit qu'un jardin mal entretenu et d'autres fenêtres aveuglées. Si elle l'avait vraiment voulu, elle aurait pu abattre des planches et se frayer un chemin, mais ce n'était probablement pas une bonne idée. C'était la police qui avait installé toutes ces protections ; peut-être surveillaient-ils encore la maison ? Mais qui voudrait inspecter cette ruine banale à pleurer, sinon quelques curieux inoffensifs ? Des gens comme Teresa ?

Elle battit en retraite et prit quelques photos des fenêtres du premier tout en se demandant pourquoi elle prenait cette peine. Ce n'était qu'une bicoque pourrie dans une rue bordée de bicoques pourries toutes semblables ; autant photographier chacune d'entre elles ou n'importe laquelle.

Sauf, bien sûr, que seule celle-ci avait de l'intérêt.

Toute cette histoire la déprimait. Teresa remit son appareil photo dans son sac et consulta à nouveau sa carte. Taunton Avenue n'était qu'à deux rues de là, parallèle à Brampton Road, plus haut sur la colline. Elle laissa la voiture là où elle l'avait garée et marcha dans cette direction.

Les femmes poussant leurs gamins avaient pris de l'avance, mais elles étaient toujours là, dans le lointain. La colline n'était pas très escarpée, mais le chemin était long jusqu'au sommet. Lorsque Teresa s'arrêta pour reprendre son souffle, elle vit que la rue serpentait sur un bon kilomètre avant de se perdre dans le centre de la ville. Ce ne devait pas être facile de devoir grimper ce raidillon tous les jours, surtout encombrée d'une poussette ou de lourds sacs à commissions.

Lorsqu'elle atteignit Taunton Avenue, les deux femmes continuèrent leur lente reptation. Au

moins, se dit Teresa avec un mélange de culpabilité et de soulagement, elle n'aurait pas à les rattraper et, peut-être, à leur dire quelques mots. Dans cet endroit désolé, elle était particulièrement consciente de son statut d'étrangère et savait qu'elle n'avait rien à attendre de quiconque. Elle avait déjà bien du mal à s'expliquer les raisons de ce voyage et n'était pas prête à devoir se justifier devant des inconnus.

Le 15, Taunton Avenue était une maison à demi-terrasse relativement bien entretenue, avec des rideaux à fleurs, une porte repeinte de frais et une allée de béton toute propre. Elle se dirigea vers la porte sans regarder les fenêtres, comme si, en levant les yeux, elle risquait de trahir le but de sa visite, puis appuya sur le bouton de la sonnette. Au bout d'un instant, on vint lui ouvrir. Il s'agissait d'une femme entre deux âges, solide et trapue, vêtue d'une blouse propre, mais aux couleurs passées. Elle avait l'air lasse, mais résignée. Elle toisa en silence sa visiteuse.

« Salut », fit Teresa, et elle regretta immédiatement sa familiarité importée des États-Unis. « Bonjour. Je cherche Mme Ripon.

— Que lui voulez-vous ? » dit la femme.

Un petit enfant, presque un bébé, trottina jusqu'à la porte et s'accrocha à la jambe de son interlocutrice tout en regardant Teresa. Sa bouche, sale, triturait une tétine, et son visage était blême.

« Vous êtes Mme Ripon ? Mme Elie Ripon ?

— Que voulez-vous ?

— Je suis en voyage... je viens des États-Unis. Accepteriez-vous de répondre à quelques questions ?

— Non.

— Est-ce là que vit M. Ripon ? renchérit Teresa.

— Qui le demande ?

— Moi », répondit Teresa, bien qu'elle sache que ce n'était pas ce qu'il fallait répondre, qu'elle ne ferait qu'irriter cette matrone hostile, et qu'elle-même n'était pas très brillante.

Teresa se sentait de plus en plus désemparée. Elle avait l'habitude de brandir son badge, qui lui ouvrait toutes les portes, et le cas échéant elle avait toujours la solution d'appeler des renforts. Son nom ne dirait rien à ce Steve Ripon, à lui comme à tous les habitants de cette ville. Même son badge, si elle le montrait, ne leur ferait ni chaud ni froid.

« Il ne me connaît pas, mais...

— Vous êtes du comité de soutien ? Il n'est pas là.

— Quand va-t-il rentrer ? » fit Teresa.

Elle savait déjà qu'elle n'arriverait à rien avec cette femme, qui, elle en était désormais convaincue, était la mère de Steve.

« Il ne me dit jamais où il va ni quand il rentrera. Qu'est-ce que vous lui voulez ? Vous ne me l'avez toujours pas dit.

— Lui parler, rien de plus. »

Il y avait quelque chose sur le feu, et l'odeur lui parvint des profondeurs de la maison. Elle lui parut à la fois repoussante et appétissante. De la cuisine maison ; cela faisait des années qu'elle n'y avait pas goûté. Pour quelqu'un comme elle, qui devait surveiller sa ligne de près, cela avait ses avantages et ses inconvénients.

« Oh, que non ! rétorqua Mme Ripon. Ce n'est jamais « rien de plus ». Si vous n'êtes pas envoyée par le fonds de soutien, c'est que vous venez l'interroger sur l'affaire Gerry Grove, n'est-ce pas ?

— Oui.

— L'ennui, c'est qu'il ne veut plus en entendre parler. Tout le monde en a marre, vous

comprenez ?

— Eh bien, j’espérais qu’il accepterait de s’en entretenir avec moi. »

Elle ne pouvait ignorer le visage de cette femme qui, depuis le début de leur entretien, lui présentait une expression délibérément neutre, dénuée de toute émotion.

« D’accord, dit Teresa. Voulez-vous bien dire à Stevie que je suis passée ? Je m’appelle Mme Simons, je suis descendue au White Dragon, sur Eastbourne Road...

— Stevie sait où il se trouve. Vous êtes envoyée par un journal ?

— Non.

— Par la télévision, alors ? Très bien, je lui dirai que vous êtes passée. Mais ne comptez pas trop sur lui. Ces derniers temps, il est plutôt renfermé – et si vous voulez mon opinion, ce n’est pas plus mal.

— Je sais, reprit Teresa. Je ressens la même chose.

— Je ne vous comprends pas, vous autres. Pourquoi ne cessez-vous pas de le harceler ? Il n’avait rien à voir avec la fusillade.

— Je sais », répéta Teresa.

Soudain, elle ressentit une bouffée de compassion envers cette femme. Que n’avait-elle pas dû subir au cours de ces derniers mois ! Steve Ripon était un des derniers à avoir vu Gerry Grove avant qu’il ne tire dans le tas. D’abord, on crut qu’il était son complice et, le jour qui suivit le massacre, la police l’arrêta alors qu’il descendait en ville dans sa vieille camionnette. Il leur dit qu’il était allé voir un ami à Brighton, et avait passé la nuit là-bas. L’enquête avait confirmé son alibi, et pourtant la police avait fait fouiller son véhicule et cette même maison sur Taunton Avenue. Dans la camionnette, les agents trouvèrent des munitions semblables à celles que Grove avait employées, mais Ripon leur dit qu’il ne savait pas d’où elles sortaient. Lorsque les experts examinèrent la boîte et son contenu, les seules empreintes qu’ils purent détecter étaient celles de Grove. À ce stade, la police avait accumulé bien assez de témoignages pour s’assurer que le meurtrier avait agi seul, et plus encore : s’il avait prémédité son acte, il n’en avait parlé à personne. Steve Ripon échappa donc à une inculpation pour port illégal de munitions, mais les autorités trouvèrent un moyen de le coincer : sa camionnette n’était pas assurée et, qui plus est, il n’avait même pas le permis.

Entre-temps, les journalistes avaient fait le siège de Taunton Avenue. Ils n’avaient eu de cesse qu’ils ne découvrent si l’un des habitants de cette rue détenait des informations sur les rapports qu’entretenaient Steve et Grove, voire sur Grove lui-même. Cette femme – la mère de Steve – avait dû supporter toute cette pression.

Teresa, qui avait connu une expérience fort similaire, ne pouvait ressentir que de la sympathie.

Lorsqu’elle atteignit la fin de l’allée, Teresa se retourna. Mme Ripon était toujours là, dans l’embrasure de la porte, pour s’assurer de son départ. Teresa eut envie de retourner la voir pour tout lui expliquer, la convaincre que, quoi qu’elle puisse penser, elle se trompait. Mais son entraînement lui avait appris à ne jamais s’expliquer tant que ce n’était pas indispensable : il valait mieux poser des questions et attendre des réponses qui pourraient être évaluées ultérieurement. Lorsque intervenait une situation impliquant un témoin civil, il fallait suivre le règlement. Quoi qu’il arrive.

L’ennui, c’est qu’elle avait laissé le règlement chez elle, avec tout le reste.

Elle retourna à l’hôtel et, une fois dans sa chambre, examina les liens informatiques dont Nick Surtees lui avait parlé. En fait, l’appareillage était simple et logique : il lui suffit de brancher son adaptateur et le témoin de batterie s’alluma aussitôt.

Elle travailla un moment sur les articles qu’elle avait téléchargés l’après-midi ; elle transféra le

tout sur son disque dur, puis sur son traitement de texte afin de pouvoir les lire et les adapter à sa guise.

En fait, elle comptait faire un compte rendu détaillé du jour du massacre. Elle ne se contenterait pas de décrire les exactions de Grove, mais aussi l'emplacement de ses victimes et son itinéraire reconstitué d'après les différents témoignages. À partir de là, elle emploierait les méthodes du Bureau : analyser les faits à rebours en les adaptant au schéma mental et émotionnel de Grove ; ensuite elle établirait un profil de sa personnalité, de sa psychologie, de ses motifs, et ainsi de suite. Et, bien sûr, les coupures de journaux lui serviraient de point de départ. Ensuite, elle examinerait les documents vidéo disponibles ; puis viendrait la partie la plus intéressante, mais indéniablement la plus pénible de son travail : l'interrogatoire des témoins.

Elle n'avait pas été bien brillante avec la mère de Steve Ripon. Elle ouvrit un dossier à son nom, mais celui-ci se révéla aussi bref et inintéressant que leur entretien lui-même. Elle ne nota guère plus que les deux faits qu'elle en avait tirés : primo, que Steve Ripon refuserait probablement de lui parler et, secundo, qu'il recevait de l'argent d'un fonds de soutien. Teresa ne connaissait pas grand-chose aux systèmes anglais de prestations sociales et n'avait donc pas la moindre idée de ce que cela signifiait ni de la façon dont elle pourrait le découvrir.

Il fallait qu'elle décide de la suite des événements. Le plus urgent et le plus important était certainement d'aller voir ce qu'elle pouvait tirer des archives de police. Mais là, elle n'avait pas le droit à l'erreur : même avec son accréditation du FBI, on ne la laisserait certainement pas fouiller à sa guise dans leurs dossiers, et comme elle ne connaissait pas le règlement, il valait mieux ne pas chercher à le contourner. Bien sûr, ici, son réseau habituel de contacts ne lui servait à rien. Et ce n'était pas tout. Par exemple, elle savait qu'il n'y avait pas d'équivalent des lois sur la liberté de l'information en Angleterre : le processus risquait d'être considérablement ralenti.

Les témoins étaient un obstacle en eux-mêmes, quoique d'un genre différent : après sa rencontre infructueuse avec Mme Ripon, Teresa ne voulait pas précipiter une autre entrevue, du moins pas sans y être préparée.

Elle était crevée ; elle se ressentait toujours du décalage horaire. Assise là, face à l'écran à cristaux liquides de son ordinateur, elle laissa dériver son regard dans le vide, et l'écran se dédoubla pour donner deux images qui se mirent à flotter dans des directions opposées. Elle fit le point, et les deux images redevinrent uniques, mais elle ne put se concentrer à nouveau. Elle se sentait comme fascinée par quelque chose qu'elle ne pouvait chasser de son esprit, même si pour cela il suffisait d'un léger effort de volonté. Elle fixa l'écran et pencha même la tête sur le côté, mais elle n'arriva pas à libérer son regard ou à pouvoir définir ce qui la captivait ainsi.

Finalement, elle cligna des yeux et le charme se dissipa.

Des yeux, elle fit le tour de la pièce. La chambre lui était déjà familière ; elle se sentait chez elle. Sa propreté fonctionnelle lui rappelait les centaines d'autres chambres d'hôtel qu'elle avait connues par le passé. Elle aurait juste préféré qu'il s'agisse d'un Holiday Inn ou d'un Sheraton ; quelque chose d'aussi anonyme à l'intérieur qu'à l'extérieur. Dans cette ville, tout le monde savait où se trouvait le White Dragon et, bientôt, tout le monde saurait qu'elle y était descendue.

En regardant par la fenêtre. Teresa sentit à nouveau que son regard dérivait tout en fixant un point inexistant. Cette fois-ci, elle était trop lasse pour résister. Le rectangle de jour déclinant, les quatre montants de la fenêtre dominaient son champ de vision. Au-delà, il n'y avait rien d'intéressant : une portion de mur, un ciel gris. Si elle s'avancait jusqu'à la fenêtre, elle verrait d'un côté le parking de l'hôtel et, de l'autre, un petit bout de la grand-route ; mais elle resta là, à fixer la fenêtre, totalement passive. On aurait dit que son esprit avait cessé de fonctionner, qu'elle s'était vidée de son énergie.

Peu à peu, la fenêtre parut se briser : des cristaux de lumière éblouissante, du blanc et des couleurs primaires s'infiltrèrent dans le ciel en scintillant avec une telle brillance qu'il était impossible de les regarder en face. Le mur entourant la fenêtre s'assombrit jusqu'à ne plus être qu'un cadre imprécis pour le rectangle de lumière qui emplissait sa vision. Mais cette radiance cristalline et instable continuait de dévorer l'image de la fenêtre, qu'elle ne pouvait déjà plus distinguer.

Teresa sentit monter la nausée et, une fois de plus, s'arracha d'un bloc à sa rêverie. Enfin, elle réalisa ce qui se passait et, alors que la panique l'envahissait peu à peu, elle chercha son sac à tâtons et y prit ses comprimés de Migralève. Ils étaient enveloppés dans de l'aluminium ; elle en cassa deux et les fourra dans sa bouche sans même prendre le temps de se verser un verre d'eau. Les comprimés lui collèrent brièvement au palais, mais elle les fit descendre de force.

Elle abandonna son ordinateur, sa chaise, sa table, se détourna de cette fenêtre mortelle, puis rampa sur le sol, les bras tendus à la recherche du lit. Elle s'y hissa et s'abattit sur les couvertures sans se soucier de la position de son corps, de sa tête. Elle resta là, inerte, en attendant que passe la crise. Des heures s'écoulèrent avant qu'elle puisse enfin s'endormir.

9

Bien des années plus tôt.

Elle s'appelait Sammie Jessup. Sammie et son mari, Rick, déjeunaient dans un restaurant familial, l'Al's Happy Burgabar, dans une petite ville du nom d'Oak Springs, sur la Highway 64 entre Richmond et Charlottesville. On était en 1958. Sammie et Rick étaient entourés de leurs trois enfants.

Ils étaient attablés face à la fenêtre, dans une petite alcôve en demi-cercle. La table était rattachée à un pied central. Les enfants s'étaient glissés à grand bruit sur la banquette, mais Sammie savait d'expérience que si Doug et Cameron étaient l'un à côté de l'autre, ils finiraient par se bagarrer et que, si Kelly se trouvait entre eux deux, elle ne mangerait rien du tout : elle les redisposa donc dans un ordre différent. Elle s'installa elle-même au centre, avec Doug et Kelly d'un côté et Rick et Cameron de l'autre.

Ils avaient terminé leurs hamburgers et leurs poulets grillés, leurs frites et leurs salades, et attendaient les glaces qu'ils avaient commandées lorsqu'un homme muni d'un fusil semi-automatique passa la porte du restaurant.

Il était si calme, si silencieux que, tout d'abord, personne ne le remarqua. Ce n'est que lorsque Sammie vit l'une des serveuses courir dans le couloir, puis glisser et s'effondrer sur une table, qu'elle comprit qu'il y avait quelque chose d'anormal. L'intrus se tenait à côté de la caisse ; il fit un pas en arrière tout en braquant nerveusement son arme à droite et à gauche. Tous l'avaient aperçu en même temps, mais avant que quelqu'un ait pu réagir, un autre homme portant la chemise orange commune aux employés de chez Al apparut derrière le salad-bar et tira sur l'intrus. Sa balle se perdit.

Dans un concert de hurlements, les clients tentèrent de se lever ou de se cacher sous les tables. La plupart se retrouvèrent coincés dans l'étroit espace séparant les tables et les banquettes qui faisaient le tour des alcôves. Sammie tendit instinctivement le bras vers Kelly et Cameron pour les attirer sur ses genoux. Cameron, qui avait douze ans et était plutôt grand pour son âge, la repoussa. Il voulait voir ce qui se passait. Sammie aperçut Rick qui se levait de sa chaise en tendant un bras protecteur vers Doug.

L'intrus réagit instantanément et violemment. Il tira sur son agresseur, puis s'avança dans le restaurant en canardant dans toutes les directions.

Une balle fracassa le crâne de Doug ; il fut projeté en arrière dans un jaillissement de sang. Sammie eut un hoquet de terreur et se tordit frénétiquement sur son siège. Une autre balle lui traversa le cou. Elle mourut peu après.

« J'ai horreur de ces séances d'entraînement », dit doucement Teresa à son amie Harriet Lupi, qui suivait le même cours. « J'en ai été malade toute la nuit.

— Tu veux abandonner ? demanda Harriet.

— Non.

— Moi non plus. Mais je me suis posé la question pas plus tard qu'hier. »

Elles attendaient l'arrivée de Dan Kazinsky dans le couloir, en compagnie de dix-sept autres recrues.

« Tu crois que cela s'est vraiment passé ? demanda Teresa.

— Ouais. J'ai vérifié.

— Oh, merde. C'est les plus durs.

— Ouais. »

Tout cela se déroulait il y avait bien des années.

Elle s'appelait Sammie Jessup. Sammie et son mari Rick déjeunaient dans un restaurant familial, l'Al's Happy Burgabar, dans une petite ville du nom d'Oak Springs, située le long de la Highway 64 entre Richmond et Charlottesville. On était en 1958. Sammie et Rick étaient entourés de leurs trois enfants.

Teresa eut le temps de regarder autour d'elle, de réfléchir, de prévoir. Le temps d'avoir peur. Elle regarda par-dessus son épaule, de l'autre côté de la fenêtre, et vit un homme armé d'un fusil qui traversait le parking d'un pas assuré.

Ils se trouvaient dans une alcôve en demi-cercle. Les enfants s'étaient bousculés à grand renfort d'exclamations pour se glisser au centre de la banquette capitonnée, mais Rick et elle avaient redistribué les places, ce qui leur avait donné une nouvelle occasion de chahuter. Maintenant, elle-même se trouvait au milieu de la banquette, coincée entre Cameron et Kelly ; vers l'allée, Doug se tenait lui-même à côté de Kelly et Rick à côté de Cameron.

Ils attendaient l'arrivée des glaces qu'ils avaient commandées lorsque l'homme au fusil passa silencieusement la porte.

Teresa vit l'une des serveuses qui courait dans l'allée, puis glissait et s'effondrait sur une des tables. L'intrus, caché derrière la caisse enregistreuse, fit un pas en arrière en braquant nerveusement son arme à droite et à gauche. Tous dans le restaurant avaient remarqué sa présence au même moment, mais avant que quiconque puisse réagir un employé en chemise orange vif apparut de derrière le salad-bar et tira sur l'intrus. Qu'il rata.

Tout le monde se mit à hurler ; certains tentèrent de se lever ou, au contraire, de se cacher sous les tables. La plupart d'entre eux se retrouvèrent coincés dans l'espace entre le rebord de la table et les banquettes. Teresa tendit le bras vers Kelly et Cameron pour les attirer sur ses genoux. Cameron, qui avait douze ans et était plutôt grand pour son âge, lui résista : il voulait voir ce qui se passait. Teresa aperçut Rick qui se levait sur son siège en tendant un bras protecteur vers Doug.

L'intrus tira plusieurs balles en direction de l'homme qui se tenait près du salad-bar, puis s'avança dans le restaurant en canardant dans toutes les directions.

Teresa eut un hoquet de terreur et se contorsionna frénétiquement sur son siège tout en agrippant le blouson de Doug pour l'attirer à couvert. Derrière eux, la fenêtre vola en éclats. Dans un surcroît de panique, Teresa s'empara de ses enfants et les fit glisser sous la surface dure de la table. Une balle frôla son cou et alla s'enfoncer dans l'épais coussin. Une autre balle projeta Rick en arrière et, alors que Teresa se tournait vers lui, l'impact de la troisième balle fit exploser sa nuque.

Teresa eut un hoquet de terreur et se contorsionna frénétiquement sur son siège tout en cramponnant le blouson de Doug pour le forcer à se cacher. Derrière eux, la fenêtre vola en éclats. Rick se levait lentement. Teresa se précipita sur lui, piétinant Cameron au passage. La balle traversa sa tempe.

Teresa eut un hoquet de terreur et se leva en appuyant désespérément sur les têtes de ses enfants. Rick se levait lui aussi. Une balle la frôla et fracassa la fenêtre derrière elle. Doug virevolta sous l'impact d'une autre balle ; son sang aspergea la table. Elle se jeta sur Cameron, l'aplatissant contre la banquette tout en repoussant Rick. La balle les traversa tous les deux et se ficha dans le tableau

accroché au mur, qui représentait un clown aux vêtements bigarrés. Elle entendit un hurlement – c'était la voix de Kelly – et l'homme qui tirait et tirait encore, puis un drôle de cliquètement au rythme horrible, étrangement étouffé.

Teresa et Rick s'étalèrent sur le sol ; elle roula sur le flanc en s'agrippant au pied de la table pour se redresser. Ses doigts glissèrent dans le sang qui maculait le bois. Une balle lui traversa la poitrine, et elle mourut peu de temps après.

Teresa eut un hoquet de terreur et hurla à ses enfants de se cacher. Elle-même se leva de son siège. Une balle siffla aux oreilles de Doug et fracassa la fenêtre derrière eux. Teresa sauta sur la surface dure de la table, puis plongea vers l'allée. L'homme braqua son fusil dans sa direction, mais elle s'accroupit et cavala tant bien que mal vers le salad-bar. Il y avait de la fumée partout, et l'air s'emplissait de hurlements stridents. Elle perdit de vue le tireur un bref instant, mais lorsqu'elle se dirigea vers une allée perpendiculaire, elle s'aperçut qu'il s'était mis sur le côté et l'attendait de pied ferme. Il lui décocha trois balles et fit mouche à chaque fois.

Teresa eut un hoquet de terreur et hurla à ses enfants de se cacher. Elle-même se leva de son siège. Une balle siffla aux oreilles de Doug et fracassa la fenêtre derrière eux. Teresa sauta sur la surface dure de la table, puis plongea vers l'allée. L'homme braqua son fusil dans sa direction, mais elle s'accroupit et cavala tant bien que mal en direction du salad-bar.

L'homme qui avait tiré sur l'intrus gisait là, sur le ventre, au milieu des cubes de glace et des fruits renversés.

Teresa s'empara de son revolver, vérifia rapidement qu'il était encore chargé, puis roula sur elle-même pour se cacher derrière un gros distributeur de Coca-Cola.

Il y avait de la fumée partout, et l'air s'emplissait de hurlements stridents. Teresa jeta un coup d'œil, mais ne put voir l'intrus. Elle changea de position en braquant le revolver devant elle. Son cœur battait à se rompre.

Lorsqu'elle vit à nouveau le tireur, il se dirigeait tout tranquillement vers la table qu'elle occupait avec sa famille. Il tourna le fusil vers ses enfants. Puis il ouvrit le feu.

Teresa le tua net, mais trop tard pour sauver sa famille.

Teresa ne put jamais maîtriser le scénario dénommé Oak Springs ExEx.

La dernière fois qu'elle y rentra, elle se retrouva dans le rôle du tireur : celui-ci s'appelait Sam McLeod et, plus tôt dans la journée, avait braqué une station-service. Il avait descendu l'employé et s'était enfui avec la caisse. Un mois plus tôt, il avait franchi la frontière du Kentucky, où il était recherché pour une série de braquages assortis de violences, pour entrer en Virginie-Occidentale. Le week-end précédent, il avait continué son chemin jusqu'en Virginie. En tant qu'ennemi public numéro un du moment, il n'avait plus rien à perdre et, avant d'entrer dans le restaurant Al's Happy Burgabar, il avait fauché plusieurs armes à feu dans une armurerie de Palmyra. On retrouva celles-ci dans sa camionnette, garée devant le restaurant.

Sous l'apparence de McLeod, Teresa entra dans le scénario ExEx au moment où le tueur garait sa camionnette pick-up. Elle mit un nouveau chargeur dans le semi-automatique, claqua la portière et se dirigea vers l'arrière du restaurant pour pouvoir surveiller le parking. Le trafic continuait de s'écouler sur la grand-route, mais le restaurant se tenait à l'écart, dans une petite clairière, et était complètement entouré d'arbres.

Après avoir constaté que personne ne la surveillait de l'extérieur, McLeod poussa d'un coup

d'épaule la porte du restaurant. Pleine d'assurance, le fusil posé sur son épaule, elle étudia froidement les clients et les employés. Une serveuse se tenait près de la porte et griffonnait quelque chose sur un bloc-notes posé près de la caisse enregistreuse.

« Ouvre bien grande la bouche et tu vas la sentir passer », fit-elle en braquant le fusil.

La serveuse leva les yeux, puis battit immédiatement en retraite en criant des mots incohérents. Après quelques pas, elle entra en collision avec l'une des tables, lesquelles étaient lourdes, métalliques et reliées au sol par une colonne centrale. Elle s'étala par terre. McLeod aurait pu la tuer ici et maintenant, mais il n'avait rien contre elle.

McLeod entendit un coup de feu et se tourna dans cette direction, étonnée. Quelqu'un tirait sur *elle* ? Elle traversa le restaurant, enjambant la serveuse étalée par terre, pour voir de qui il s'agissait. C'était un crétin vêtu d'une chemise débile qui s'était planqué près du salad-bar et brandissait un minuscule revolver de lopette. Il laissa passer sa chance de tirer à nouveau alors que McLeod se dirigeait vers lui.

Près de la fenêtre, dans l'une des alcôves en demi-cercle, une jeune famille était rassemblée devant une table couverte d'assiettes vides, de verres et de serviettes froissées. La femme, la mère, se levait tout en appuyant sur la tête de ses enfants pour les pousser à se cacher sous la table. McLeod s'arrêta un instant pour les dévisager. Apparemment, elle ne pensait qu'à ses enfants. Elle n'avait pas peur de lui.

Teresa tira dans sa direction sans prendre la peine de viser, puis continua vers le salad-bar, là où l'homme au revolver jouet était toujours debout, paralysé par la peur.

Teresa décida de leur épargner toute autre inquiétude due à sa présence. Elle retira le revolver des mains de l'homme du salad-bar, vérifia qu'il était toujours chargé, puis fourra le canon dans sa propre bouche. Quelques secondes plus tard, elle était morte.

Plus tard, Teresa dut visionner des enregistrements du scénario ExEx sur la fusillade d'Oak Springs. On lui montra les passages où elle n'avait pas adopté la bonne attitude, puis ils étudièrent les autres possibilités qui s'ouvraient à elle et les réactions appropriées.

(En juillet 1958, Sam Wilkins McLeod, autrefois détenu au pénitencier de l'État du Kentucky avant de s'évader de cette même institution, péta les plombs et attaqua au fusil automatique un restaurant sur la Highway 64, où il abattit sept personnes, dont un enfant. Une jeune femme du nom de Samantha Karen Jessup tenta de l'immobiliser, mais McLeod la tua net. Elle n'avait aucun lien de parenté avec l'enfant mort.)

10

Après le petit déjeuner, Mme Simons monta dans sa chambre ; lorsque Amy eut fini de débarrasser le restaurant et la cuisine, elle passa au bureau et découvrit qu'ils avaient reçu un fax. Elle arracha la feuille de papier et lut le message.

Sa première réaction fut de courir au premier pour le montrer à Nick, mais il dormait toujours et elle savait qu'il n'aimait pas qu'on le réveille trop tôt.

Elle préféra donc s'en charger elle-même ; il aurait tout le temps de le lire plus tard. Une demi-heure plus tard, elle avait rédigé sa réponse qu'elle faxa au numéro donné, à Taïwan, confirmant ainsi une réservation à l'hôtel White Dragon de Bulverton pour quatre chambres avec doubles lits devant recevoir un occupant chacune, en demi-pension, à partir du lundi soir de la semaine prochaine, pour une période de deux semaines minimum avec une option illimitée d'extension du séjour. Sur son fax, elle précisa les tarifs de l'hôtel. À la fin de la lettre, elle demanda de la façon la plus polie qui se puisse concevoir de quelle façon ils entendaient régler la note.

Une demi-heure plus tard, elle faisait une photocopie du fax originel pour leurs archives et, lorsqu'un nouveau fax lui parvint avec la réponse, parcourut le programme de réservations que Nick avait installé sur l'ordinateur – mais qui, ces derniers mois, n'avait pas servi à grand-chose.

Dans un anglais formel mais approximatif, on lui signifiait l'ouverture d'un compte à l'agence de la Midland Bank à Bulverton ; il lui suffirait de s'y rendre pour arranger un transfert direct sur le compte du White Dragon, en livres sterling bien sûr. Les reçus devaient être envoyés directement au quartier général de la compagnie, situé à Taipei. Après ce qu'elle prit pour une série de salutations orientales pour le moins exotiques, elle tomba sur la signature au bas du fax : Mr. A. Li, de la Division de développement des Projets, Corporation GunHo, Taipei.

Tout au bas du message, on avait inscrit les noms des quatre cadres de GunHo pour qui on avait fait les réservations. Amy les fixa quelques instants, puis monta au premier avec le fax. Nick dormait toujours.

La journée suivit son morne cours ; Nick fit bel et bien une apparition aux alentours de midi, mais apparemment il était d'une humeur massacante. Amy savait d'expérience que, ces jours-là, il valait mieux le laisser tranquille.

Dans l'après-midi, elle partit faire une petite promenade à pied. Elle s'en voulait de l'importance que prenaient les sautes d'humeur de Nick et de la façon dont elles influençaient sa propre existence, même lorsqu'elle se contentait de les anticiper. Pourtant, c'était plutôt une bonne nouvelle : depuis le grand cirque médiatique de l'été dernier, ce serait sans doute la première fois qu'ils se retrouveraient avec presque la moitié des chambres occupées, et les finances de l'hôtel prenaient un tour favorable. En plus, comme ces gens de Taïwan avaient opté pour la demi-pension – ce qui voulait dire qu'ils dîneraient à l'hôtel tous les soirs –, ils pourraient aller jusqu'à embaucher du personnel, même si ce n'était que pour une durée limitée. En traversant le parc de la Vieille Ville, Amy calculait déjà l'assistance dont elle aurait besoin aux cuisines, au restaurant et pour tenir les chambres. À l'idée de devoir payer des employés supplémentaires, Nick pousserait certainement des cris d'orfraie, mais d'un autre côté l'hôtel était sûr de dégager un solide profit durant les deux prochaines semaines, et

peut-être même au-delà.

Lorsque Amy retourna à l'hôtel, elle remarqua que la voiture de Nick n'était plus là où il l'avait garée ; elle put donc l'éviter tout le reste de la journée. Par le passé, et notamment durant leur jeunesse, elle avait pu discerner bien des aspects de sa personnalité, et cette sorte de bouderie destructrice n'en faisait pas partie.

Ce soir-là, après avoir préparé et servi le dîner de Teresa Simons, Amy passa au bar, où elle savait pouvoir trouver Nick. Il était bien là, derrière le comptoir, juché sur son tabouret, un livre de poche ouvert sur ses genoux. Six clients étaient installés à une table près de la fenêtre. Le juke-box passait un disque.

« Je me suis dit que cela pourrait t'intéresser », dit-elle d'un ton qui se voulait naturel.

Elle lui tendit l'original du fax au papier thermique enroulé sur lui-même, puis s'empara d'une serviette et essuya le comptoir qui n'en avait nul besoin pendant qu'il lisait le document.

« Deux semaines, dit-il. C'est super.

— Il va y avoir du boulot.

— Beaucoup de boulot. Et que faudra-t-il servir à ces hôtes chinois ?

— Oh, ils l'ont spécifié. » Elle se pencha et lui désigna une phrase inscrite en toutes lettres. « Ils disent qu'ils se contenteront de cuisine internationale.

— On n'est pas plus avancés. Dommage qu'on n'ait pas de chef.

— Mais on peut s'en sortir ! Nick... allons, dis-moi que tu es content.

— Bien sûr que je le suis. » Il passa sa main autour du cou d'Amy et l'attira doucement pour l'embrasser. « Mais... avons-nous quatre chambres à double lit à leur offrir ? Nous n'avons que dix chambres, et six ont des lits simples ou jumeaux. Mme Simons a pris l'une des doubles, je crois ?

— C'est de ça que je voulais te parler. Crois-tu qu'on puisse lui demander de changer de chambre ?

— Tu lui en as parlé ?

— Pas encore. La réservation n'est arrivée qu'aujourd'hui. Je me suis dit qu'il valait mieux ne rien faire tant que les Taïwanais ne l'auraient pas confirmée.

— Mais c'est une réservation définitive.

— Oui.

— Je pense qu'elle n'aime pas trop cet endroit, dit Nick. Elle ne se plaint pas ouvertement, mais je suis sûr qu'elle ne s'y sent pas à l'aise. Certaines remarques ne trompent pas.

— Je le crois aussi. Peut-être qu'elle a envie de s'en aller. Ces nouveaux venus lui donneront une bonne excuse pour débarrasser le plancher.

— Parce qu'il lui en faut une ?

— Je ne sais pas. Elle est si polie qu'il est impossible de savoir ce qu'elle pense vraiment. »

Nick posa le fax sur le comptoir ; le papier en arc de cercle y décrivit une sorte d'arche creuse. Amy le ramassa à nouveau.

« Ces noms n'ont rien de bien chinois, dit-elle. Kravitz, Mitchell, Wendell, Jensen.

— Corporation GunHo, reprit Nick. Pas très chinois non plus. Vaguement oriental, mais de nos jours c'est de plus en plus difficile à discerner. Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? Tant qu'ils paient leur séjour, ils sont les bienvenus.

— Tu as remarqué que deux d'entre eux sont des femmes ?

— Oui, je l'ai remarqué, répondit Nick. Qu'en dis-tu, Amy ? Crois-tu qu'on pourra s'en sortir par nous-mêmes, ou faudra-t-il penser à embaucher un ou deux extra ? »

11

Assis derrière son comptoir, Nick attendait qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi. Et pourtant, il ne se faisait guère d'illusions : que pouvait-il bien arriver de si passionnant dans ce pub désert ?

Dick Cooden et son amie June jouaient au billard ; trois hommes qui bossaient dans un garage de Bexhill se tenaient tout au bout du bar et descendaient pinte sur pinte ; l'une des tables près de la porte abritait un groupe de jeunes qui lui semblaient dangereusement proches de l'âge minimal requis par la loi pour fréquenter les pubs, mais il n'avait aucune envie de leur demander leurs papiers. D'autres clients étaient entrés et sortis plus tôt dans la soirée, et il y avait toujours un ou deux poivrots pour déclarer forfait peu avant l'heure de fermeture. Ainsi, il pouvait rester tranquillement assis derrière son comptoir, ce qui, somme toute, lui convenait parfaitement. Amy était allée se coucher. Il ferait la fermeture dans une demi-heure, lorsque les types de Bexhill seraient rentrés chez eux.

C'est alors que Teresa Simons entra et commanda un bourbon *on the rocks*. Il lui versa une dose et chercha la glace sous le comptoir, mais lorsqu'il se retourna, elle avait déjà liquidé son verre d'un trait. Il avait toujours cru les Américains incapables de boire quoi que ce soit sans au moins un cube de glace.

« Vous autres Anglais servez des petites doses, dit-elle. Mettez-m'en un autre. »

Il allait changer son verre, mais elle s'y cramponna.

« Si je vous donne la recette de mon cocktail préféré, auriez-vous la gentillesse de me le préparer ? Comme ça, la prochaine fois que je vous demanderai un bourbon, vous saurez comment je l'aime. »

Il acquiesça ; elle lui demanda donc de prendre un grand verre et d'y mettre plusieurs morceaux de glace, deux doses de bourbon, et lui fit ajouter un trait de soda.

Il nota le prix de ses deux consommations sur le bloc qu'il gardait sous le comptoir.

« Est-ce que vous avez trouvé ce que vous vouliez en ville ? » demanda-t-il, puisque faire la conversation rentre dans les attributions de tout barman qui se respecte.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que je cherche quelque chose ?

— Vous n'avez pas l'air d'une touriste. J'en conclus que si vous êtes là, c'est pour des raisons professionnelles.

— Si l'on veut. Pourquoi ? Il y a des gens qui viennent passer leurs vacances à Bulverton ?

— Oh, il y en a. Mais pas autant que par le passé. Les plus fidèles trouvent que cette ville a un certain cachet.

— Elle est très jolie, mais un peu déprimante.

— La plupart des gens du coin vous diront qu'il y a une bonne raison à cela. Vous devez savoir ce qui s'est passé l'an dernier.

— Oui... c'est aussi pour ça que je suis venue.

— Amy vous prenait pour une journaliste.

— Qu'est-ce qui a pu lui donner cette idée ? Disons que... mon intérêt est beaucoup plus personnel.

— Désolé, fit-il, surpris, car la conclusion d'Amy lui semblait tout à fait logique. Je ne savais pas.

Un de vos parents est impliqué dans la tragédie ?

— Non, ce n'est pas ça. »

Elle pivota subitement, lui tournant littéralement le dos, et regarda par la fenêtre. Le givre s'accumulait au bas des vitres et ne laissait filtrer que le halo des phares signalant le passage du trafic. Les trois hommes de Bexhill commandèrent une autre tournée : Nick alla les servir. Lorsqu'il revint, Teresa Simons faisait à nouveau face au bar, les coudes sur le comptoir, et faisait tourner son verre vide entre ses doigts. Elle lui fit signe de lui en verser un autre, ce qu'il fit, avec un verre propre et des cubes de glace tout frais.

« Et vous, Nick ? Vous me permettez de vous appeler Nick ? Vos parents se sont retrouvés pris dans la fusillade, n'est-ce pas ?

— Oui, ils ont été tués tous les deux.

— Vous n'en parlez jamais ?

— Pas souvent. Lorsque vous avez épuisé toutes les platitudes qu'il convient de dire dans de telles circonstances, il ne reste plus grand-chose.

— Cet hôtel était à eux, non ?

— Oui.

— Vous préférez ne pas en parler, n'est-ce pas ?

— Il n'y a rien à en dire. Ils m'ont laissé l'hôtel, et je suis toujours là. Pour moi, cet épisode fut moins traumatisant que pour d'autres habitants du coin.

— Dites-moi tout. »

Il réfléchit un instant à la meilleure façon d'exprimer des sentiments qu'il n'avait jamais vraiment cherché à définir. Il se souvint de la façon dont il avait réagi après le massacre. Lorsqu'il réalisa qu'il ne pourrait supporter le poids de la catastrophe, il s'était mis à penser sous forme de clichés. Et d'autres ne tardèrent pas à employer les mêmes phrases vides de sens : les reporters de la télévision, les pasteurs à l'heure du sermon, les journalistes de la presse écrite, les visiteurs bien intentionnés. Ces phrases, qu'il finit par connaître par cœur, réussissaient à la fois à occulter la vérité tout en résumant son essence même. Il apprit les avantages de la non-pensée, la non-articulation. La vie reprit son cours et il suivit le flot, parce que comme ça il n'avait plus besoin de réfléchir.

« D'abord, dit-il précautionneusement, il y eut tous ces morts qui sont venus me hanter. Comme il y avait longtemps que j'avais quitté la ville, je ne les connaissais plus personnellement, mais je savais qui ils étaient. Leurs noms ne cessaient d'apparaître sur les listes et leur histoire s'étalait partout. Toute cette douleur, tous ces regrets. Des parents, proches ou éloignés, des enfants, des amants défunts et même les quelques étrangers, tous ces gens revenaient sans cesse dans mes moindres pensées. D'abord, cela n'eut rien pour me surprendre : les survivants étaient en état de choc, mais dans de telles circonstances il n'y avait rien de plus normal, n'est-ce pas ? Mais plus j'y réfléchissais, plus toute cette histoire me semblait compliquée. Je n'y comprenais plus rien. Alors j'ai cessé de penser. »

Teresa faisait tourner les glaçons dans son verre en évitant son regard.

« C'est marrant en fait, mais d'une certaine façon c'est ceux qui ont été tués qui s'en tirent le mieux.

Ils n'ont pas dû continuer à vivre avec ce poids sur leurs épaules. C'est encore pire que la mort. Les gens se sentent coupables de s'en être tirés alors qu'ils ont perdu une épouse ou un mari. Sans oublier les blessés. Certains ont vite guéri, mais d'autres en resteront marqués à vie. L'une d'entre eux est une adolescente.

— Shelly Mercer, dit Teresa.

— Vous la connaissez ?

— Oui, j'en ai entendu parler. Comment va-t-elle maintenant ?

— Elle est sortie du coma et de l'hôpital, mais ses parents ne pouvaient pas s'occuper d'elle. Ils ont dû la mettre dans une institution spéciale, à Eastbourne. »

Un jour, il était allé rendre visite à Shelly alors qu'elle se trouvait toujours dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital Conquest de Hastings. Un petit groupe de gens de la ville avait fait le déplacement, comme attirés par cet étrange lien qui les unissait tous, et qui n'était probablement qu'un sentiment de culpabilité.

Oh, bien sûr, ils avaient une excuse toute trouvée : la radio/CD que les gens de la ville lui avaient achetée. Avant de se faire tirer dessus, Shelly économisait pour s'en offrir une, et tout le monde s'était cotisé. Ils lui apportèrent donc leur cadeau, et il y eut une petite cérémonie pendant qu'un journaliste du *Courrier* prenait des photos. En voyant Shelly, Nick avait reçu un choc : ce n'était qu'une enfant couverte de bandages, maintenue en vie par tout un appareillage de tubes et de goutte-à-goutte et constamment sous monitoring. Il pouvait à peine voir son visage, et personne n'aurait pu dire si elle était consciente ou non et, le cas échéant, si elle comprenait qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire à son chevet. Ils laissèrent le lecteur CD dans son emballage, déposèrent leurs cartes et leurs fleurs et s'en allèrent.

« Et vous vous intéressez vraiment à toute cette histoire ? » demanda-t-il à Teresa.

Elle lui répondit avec une telle promptitude et une telle férocité qu'il se laissa surprendre une fois de plus.

« Fortement, oui. Et vous ? »

Elle le regardait sans ciller, si proche de lui qu'il en conçut une certaine gêne. Les différents éclairages du bar se mélangeaient, si bien qu'il n'aurait pu dire de quelle couleur étaient ses yeux, juste qu'ils étaient pâles. Il n'y avait jamais pensé auparavant, et maintenant ils éclipsaient tout le reste de la salle.

Elle prit son verre et but une gorgée. Il entendit s'entrechoquer les cubes de glace. Ce qui lui rappela un bar de Saint Louis où il traînait durant des vacances aux États-Unis, il y avait quelques années de cela. On était au beau milieu de l'été, et il faisait une chaleur à crever. Tout autour de lui, dans la fraîcheur de l'air conditionné, des Américains faisaient cliqueter des glaçons dans de grands verres. Partout dans cet immense pays, on utilisait chaque jour des montagnes d'énergie fossile pour faire geler de l'eau afin de rendre les boissons plus rafraîchissantes. Durant ces trois jours que Teresa avait passés au White Dragon, ils avaient employé deux fois plus de glace que d'habitude. Chaque jour, ils mettaient deux casiers supplémentaires dans le congélateur pour le cas où leur cliente américaine en voudrait davantage. Et elle était là, en train de les faire s'entrechoquer dans son verre.

« Eh bien ? » dit-elle en le reposant.

Au bout de deux verres, elle avait déjà adopté cette franchise proche de la brutalité que certains tirent de la boisson.

« Et vous ? En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Cela me touche tout aussi profondément. Enfin, je crois. Je n'y ai jamais pensé en ces termes.

— Vous avez surmonté le drame ?

— Je commence à m'en remettre.

— Écoutez, si quelqu'un vous demande ce que je fais là, dites-leur que je suis une sorte d'historienne.

— Est-ce vraiment ce que vous êtes ?

— Si l'on veut », fit-elle, mais elle prit un air pensif et se tourna vers les hommes de Bexhill, qui riaient bruyamment. « Je ne cesse d'oublier ce que vous autres avez enduré. Avez-vous entendu parler

d'un endroit du nom de Kingwood City. Texas ?

— Non.

— Et je n'avais encore jamais entendu parler de Bulverton. Cela doit établir une sorte de lien entre nous, faute de mieux.

— Ce qui s'est passé à Kingwood est-il semblable à notre catastrophe ?

— Kingwood City. Exactement.

— Une fusillade ? Et vous y avez laissé quelqu'un ?

— Mon mari. Andy. Il s'appelait Andy Simons, il travaillait pour le gouvernement fédéral et s'est fait abattre à Kingwood City, Texas. C'est pour ça que je suis là, à Bulverton, East Sussex. Parce qu'un salopard de merde a tué mon mari. »

Elle baissa la tête, mais lui tendit son verre. À part les cubes à moitié fondus, il était vide. Elle ne dit rien, mais son geste était éloquent : il lui versa un autre double.

« Merci. »

Elle leva à nouveau les yeux sur lui, mais son regard n'était plus si assuré. Ses pupilles avaient ce côté vitreux que savent reconnaître ceux qui ont travaillé derrière un comptoir et attendent l'heure de la fermeture. Elle s'enivrait plus vite que Nick ne l'aurait cru. Pendant que sa cliente actionnait le siphon à soda avec un air de totale concentration, il ajouta tranquillement une nouvelle somme à son ardoise.

« Voulez-vous parler de ce qui s'est passé ? » dit-il.

Il était LE barman compatissant, membre non bénévole de l'Association d'Entraide aux Poivrots et aux Malheureux.

« Pas plus que vous. »

Les gamins se levèrent en faisant grincer leurs chaises sur le parquet, et se dirigèrent vers la porte dans le plus grand désordre, abandonnant une table jonchée de verres vides et de sachets de chips. Une colonne de fumée particulièrement consistante s'élevait du cendrier. Nick alla débarrasser la table, puis éteignit les braises de mégots et de papier avant de laver le cendrier dans son évier, sous le bar. C'est alors que la porte s'ouvrit et qu'Amy fit son apparition.

« Tu veux que je prenne le relais ? demanda-t-elle avec un coup d'œil soupçonneux en direction de Teresa Simons.

— Non, c'est bon. Je ne vais pas tarder à fermer. »

Il se redressa. Elle lui fit signe de la suivre tout au bout du bar.

« Mme Simons va bien ? demanda Amy par-dessus la musique qui s'écoulait du juke-box, effet secondaire du passage des gamins.

— Elle boit bourbon sur bourbon, mais elle n'a pas un long chemin à faire pour rentrer.

— Si elle tombe raide, tu comptes la porter à l'étage ? »

Il eut un geste d'irritation.

« Arrête, Amy ! D'ailleurs, je croyais que tu étais allée te coucher.

— Je n'avais pas sommeil. Je pouvais vous entendre parler, là en bas.

— Écoute, je suis le barman. Celui à qui on vient raconter ses malheurs.

— Elle a bien des soucis, non ?

— Comme nous tous.

— C'est marrant, mais on dirait qu'à chaque fois qu'elle descend au pub, c'est toujours lorsque je n'y suis pas.

— Peut-être se confie-t-elle plus facilement aux hommes.

— Et que t'a-t-elle confié récemment ?

— On en parlera plus tard, Amy, d'accord ?

— Elle ne peut pas nous entendre.

— Inutile. Il suffit de te voir pour comprendre.

— Je n'ai pas vraiment le choix. »

Elle élevait peu à peu la voix ; Nick s'en alla et passa de l'autre côté du bar. Il actionna le bouton caché sur le flanc du juke-box : celui-ci s'éteindrait de lui-même à la fin du dernier morceau.

« Si tu comptes fermer, il faut changer le tonneau de Guinness pression, dit Amy.

— Je m'en occuperai demain matin.

— Pourtant, c'est toi qui dis toujours qu'il vaut mieux laisser reposer la Guinness toute une nuit.

— Je le ferai demain matin, Amy. »

Elle haussa les épaules et s'en alla, passant la porte menant à l'hôtel proprement dit. Nick pensa avec angoisse à ce qui se passerait lorsqu'il irait se coucher à son tour et le tour que prendrait leur conversation, qui s'annonçait inévitable. Après toutes ces années, il n'avait toujours pas appris à connaître Amy.

Teresa Simons avait une fois de plus liquidé son verre, mais maintenant elle se tenait toute droite sur son tabouret, les mains posées sur le comptoir.

« Vous allez fermer, ai-je cru entendre ?

— Pas pour vous. Vous êtes en résidence. Vous pouvez rester toute la nuit si vous le souhaitez.

— Non, merci, monsieur Surtees. Ce n'est pas mon genre.

— Nick, précisa-t-il.

— Oui, nous étions d'accord là-dessus. Ce n'est pas mon genre, Nick. À vrai dire, je n'aime même pas vraiment le bourbon. C'était la boisson préférée d'Andy. Je m'y suis mise à cause de lui et n'ai jamais eu le courage de lui dire ce que j'en pensais. Avant, je me contentais de bière. Vous connaissez les bières américaines, n'est-ce pas ? Comme elles sont dégueulasses, il faut les servir glacées pour en anesthésier le goût. Voilà pourquoi les gens comme Andy boivent du bourbon. Et même, il n'en buvait pas tant que ça. Il disait qu'il devait garder toute sa tête, sinon on lui retirerait son badge.

— C'était un policier ?

— Si l'on veut.

— Il était flic comme vous êtes historienne : si l'on veut ? »

Elle se tenait debout et semblait très stable pour quelqu'un qui avait descendu une telle quantité de bourbon en si peu de temps.

« Oh, j'imagine que cela n'a plus vraiment d'importance. Andy était agent spécial du Bureau.

— Le FBI ?

— C'est ça.

— Et il s'est fait tuer en service ?

— Seconde bonne réponse. À Kingwood City, Texas. Un trou perdu dont personne n'a jamais entendu parler, même aux États-Unis. Même au Texas, j'imagine. Comme Bulverton. Tout à fait comme Bulverton, sauf que ce n'était pas du tout la même chose. Le nom d'Aronwitz vous dit quelque chose ? John Luther Aronwitz ?

— Je ne suis pas sûr de...

— Aronwitz habitait Kingwood City, continua-t-elle sans se soucier de sa réponse. C'était un homme tranquille que personne ne connaissait vraiment. Il restait chez lui avec sa mère. Parfois, on le voyait dans le supermarché du coin, mais il n'avait pas d'amis officiels et il ne parlait pas beaucoup. Il avait un casier, quelques délits mineurs. Cela vous rappelle quelqu'un ? Comme on était au Texas, il conduisait une vieille camionnette avec deux fusils dans son râtelier. Là-bas, cela n'a rien

d'inhabituel. Un type sans histoires, un peu comme Gerry Grove ? L'année dernière, il a pété les plombs sans qu'on puisse dire pourquoi. Il a pris ses fusils et s'est mis à tirer dans le tas. Il a tué, tué et tué. Des hommes, des femmes, des enfants. Comme Grove. Peu lui importait qui il descendait, l'essentiel, c'était de les voir tomber. Il a fini coincé avec ses deux otages dans un centre commercial de merde, un trou à rats à moitié désert à la sortie de la ville, sur l'Interstate 20. C'est là qu'Andy l'a trouvé et c'est là qu'Andy est mort. Vous y êtes, Nick ?

— Oui.

— Vous en avez entendu parler, Nick ? Parce que si c'est le cas, vous faites partie d'une minorité.

— J'en ai entendu parler, répondit-il. La presse a tenté de monter l'affaire en épingle. Par contre, j'avais oublié le nom du patelin. On connaît mieux...

— D'accord, alors vous faites partie de cette minorité, Savez-vous quand cela s'est produit ?

— L'an dernier, avez-vous dit. C'est ça... à la même date.

— Le 3 juin de l'année dernière. C'est le jour où Andy est mort. Et tout ça parce qu'un péquenaud du nom d'Aronwitz a pété les plombs et chargé son fusil.

— Le 3 juin ? C'est le jour où...

— Oui, c'est le même jour où. Le jour où Gerry Grove a disjoncté. Vous parlez d'une coïncidence, non ? »

Plus tard, lorsque Mme Simons eut regagné sa chambre d'un pas mal assuré, Nick ferma le bar, boucla les portes et éteignit les lumières. L'hôtel était silencieux. Il passa dans la chambre à coucher. Amy était encore éveillée ; assise sur le lit, elle lisait un magazine. Son humeur avait changé ; apparemment, leur dispute l'avait calmée.

12

Au moment de sa mort, Andy Simons avait quarante-deux ans et avait dix-huit années de carrière à son actif en tant qu'agent spécial du FBI. Il était spécialiste en psychologie criminelle, avec une préférence pour les agressions, les tueurs en série et les meurtres de masse.

Andy se considérait lui-même comme un bon agent ; il croyait en ses méthodes et était dévoué à sa cause. Lorsqu'il était hors service, il savait se relaxer, mais une fois sur la brèche il se concentrait corps et âme sur la mission en cours. Il œuvrait toujours sur le terrain, bien que ces dernières années son travail l'amenât à fréquenter de plus en plus les laboratoires et de moins en moins la rue.

Il se trouvait à la Division de psychologie criminelle, attachée au bureau de Fredericksburg, en compagnie de treize autres agents fédéraux. Ils planchaient sur la construction de modélisation informatique des schémas psychoneuraux des tueurs en série répertoriés ou soupçonnés ; une tâche longue, ardue et pénible s'il en est. Leur travail se fondait principalement sur les fichiers tirés du Centre national d'information criminelle affilié au Bureau lui-même ; ainsi, ils avaient accès à des données extraites des ordinateurs de la police et des rangers du pays tout entier, mais aussi d'Europe, d'Amérique latine et d'Australie. Les profils psychopathologiques qu'ils dessinaient – bases de leurs modélisations informatiques – s'étendaient non seulement aux tueurs, mais aussi à leurs victimes.

Ils étudiaient une théorie qui voulait que, en cas de crime considéré « sans mobile apparent » – c'est-à-dire lorsque les victimes mouraient sans raisons objectives, sinon le fait de s'être trouvées au mauvais endroit au mauvais moment –, il existait en fait une connexion psychoneurale entre l'agresseur et la victime.

D'après leurs études, le moment de la rencontre entre ces deux inconnus semblait activer une détente psychologique dans l'esprit du tueur en puissance ; ils ne savaient pas encore quels facteurs entraient en jeu, mais présumaient qu'on pouvait se référer à la proverbiale goutte d'eau qui fait déborder le vase, celle qui avait pour effet de transformer les asociaux ou les déficients mentaux en meurtriers. De plus en plus, on considérait que l'apparition d'une victime potentielle et apparemment innocente contribuait à court-circuiter les neurones des sujets à risques.

Il fallait aussi prendre en compte d'autres liens de causalité plus traditionnels, répertoriés et analysés depuis le début du siècle. Souvent, après leur capture, les tueurs en série accusaient la rancœur accumulée au bout de longues périodes de détention : à les entendre, c'était la goutte d'eau qui, à leur sortie, faisait d'eux des meurtriers sociopathes. Néanmoins, il ne fallait pas prendre cela pour agent comptant. Il y avait d'autres facteurs, sinon tout condamné relâché après avoir purgé une longue peine de prison se transformerait en tueur en série. Parmi ces facteurs locaux ou personnels, certains étaient jugés pertinents : un fort ressentiment dirigé contre une institution, une personne ou un événement, une augmentation de la fréquence des délits, y compris sexuels, une réduction du statut socio-économique dû à la perte d'un emploi, des bouleversements domestiques, et ainsi de suite.

Andy Simons s'intéressait particulièrement à une affaire précise, qui servit de point de départ aux recherches de la Division.

En 1968, un mécanicien automobile au chômage du nom de Mack Sturmer tua par balles trois de ses anciens collègues durant leur pause de midi. Sturmer avait été viré par la direction de la Ford

Motor Company deux jours avant l'incident – à cause de son fort taux de retard, voire d'absentéisme durant les six dernières semaines. Le jour de la fusillade, il avait réussi à s'introduire dans l'usine Ford durant l'heure du déjeuner. Il savait où trouver les employés, bien que, comme il fut établi lors du procès, il ne connût pas personnellement les victimes.

Sturmer n'était pas natif de Détroit, mais de l'autre rive du lac Érié ; après une enfance à Lorain, Ohio, il s'était installé à Ann Arbor, Michigan, aux alentours de 1962. Après une série de crimes de plus en plus violents, y compris plusieurs cas de harcèlement et tentatives de viol, Sturmer partit pour Détroit, où il trouva du travail. Malgré un casier judiciaire long comme le bras et plusieurs séjours au pénitencier d'État, Sturmer fut embauché chez Ford et, durant les premiers mois, fut un employé, sinon modèle, du moins acceptable. Il vivait seul dans un foyer du quartier de Melvindale et ne se mélangeait guère à ses collègues. Durant les week-ends, il fréquentait les bars et les clubs où, parfois, il achetait les faveurs des hôtes.

Il collectionnait les armes à feu et, au moment de son arrestation, on découvrit chez lui treize armes de tailles et de puissances différentes. La plus formidable de toutes était une carabine Iver Johnson M1, dont il se servit pour tirer sur les employés, mais il possédait aussi plusieurs revolvers et en portait un sur lui le jour du crime.

Dans cette affaire, il convenait de noter que Sturmer ne connaissait rien de ses victimes, sinon qu'elles travaillaient chez Ford ; en ce sens, on peut dire qu'il les avait choisies au hasard. Il tira sur sept personnes ; trois moururent des suites de leurs blessures, les autres finirent par guérir après un séjour plus ou moins long à l'hôpital. Peu après, Sturmer fut maîtrisé par les hommes de la sécurité de chez Ford, qui le remirent à la police. Durant les interrogatoires, il prétendit que l'un des hommes avait reniflé bruyamment plusieurs fois, durant son service, et ce avec l'intention explicite de lui nuire. C'est le seul élément qu'il fournit susceptible d'éclairer ses motivations.

L'affaire Sturmer fut la première qu'Andy Simons eut l'occasion d'étudier en détail lorsqu'il se mit à travailler pour la division. La première fois qu'il feuilleta les rapports, il constata que la plupart des gens impliqués dans l'affaire étaient toujours en vie ; il put donc les interroger à nouveau, mais en employant les techniques actuelles, plus quelques expérimentations de son cru visant à planifier les connexions psychoneurales entre les divers participants de la fusillade.

Par exemple, l'épouse d'une des victimes indiqua dans sa déposition qu'elle avait souvent repéré Sturmer dans un bar du coin, où elle travaillait comme serveuse. Ces éléments furent rejetés lors du procès : le bureau du District Attorney considéra qu'ils n'avaient aucun rapport avec les meurtres. Rien ne laissait croire que Sturmer ait connu cette femme ou même qu'il l'eût remarquée ; ou si c'était le cas, il n'aurait pas pu l'identifier comme l'épouse de quelqu'un qui travaillait chez Ford aux mêmes heures que lui. Néanmoins, d'après les nouvelles théories étudiées par la Division de psychologie criminelle, Andy y lut un lien tangible entre Sturmer et l'un des hommes qu'il avait assassinés.

À partir de cette même épouse d'une des victimes, on put établir un second et un troisième lien avec Sturmer : celle-ci connaissait la propriétaire du foyer de Melvindale où résidait le meurtrier.

Finalement, autre détail plein de signification : son mari et elle s'étaient installés à Détroit douze mois après Sturmer. À nouveau, dans le cadre d'une enquête traditionnelle, cette information aurait été négligée, car n'ayant aucune relation avec le meurtre lui-même ; mais en termes de planification psychoneurale, elle était d'une importance considérable. Le changement d'habitat était très commun dans les affaires de folie meurtrière, qu'il concerne le coupable ou ses victimes.

Il était logique de présumer qu'un criminel donné devait présenter des douzaines de liens semblables avec des gens qui ne deviendraient pas forcément ses victimes. Au premier coup d'œil, ces

connexions éparses ne semblaient pas plus fructueuses que les autres examens. Mais selon les termes de la Division, l'affaire Sturmer était un paradigme : son casier indiquait une escalade dans ses activités criminelles, il avait changé d'État peu avant l'incident, il habitait et travaillait à proximité de ses victimes et il y avait eu un point culminant sous la forme d'une crise de folie meurtrière.

Parallèlement aux activités habituelles d'Andy Simons dans le cadre du Bureau, celui-ci se lança dans une entreprise qui devait lui prendre plusieurs années.

La Division avait pour but de produire une base de données intégrées des crimes violents aux États-Unis avec une emphase sur ce qui, aux yeux du grand public, pouvait passer pour des crimes commis « au hasard » sur des victimes innocentes : les fusillades depuis un véhicule motorisé, les forfaits des tueurs psychopathes et les cas où des passants sont blessés ou tués par des balles perdues.

S'il réussissait à dégager des schémas de ces actes de violence, ceux-ci n'étaient guère fiables, ce qui nuisait considérablement à la crédibilité de la Division par rapport aux autres départements du Bureau.

Parmi ceux qui y travaillaient, personne n'aurait admis qu'ils puissent chercher un moyen de prévenir de tels actes, et pourtant c'était inévitablement l'image que les autres s'en faisaient. Les gens des autres bureaux prirent peu à peu la déplaisante habitude d'appeler la division de Fredericksburg pour annoncer qu'ils venaient de résoudre une affaire et voulaient savoir où serait commis le prochain crime afin de se préparer à intervenir. Mais comme toutes les plaisanteries un peu trop faciles, celle-ci finit par ne plus faire rire personne.

Entre autres attributions, l'agent Simons était chargé de tenir des conférences pour les visiteurs autorisés à entrer dans leurs bureaux ; ce fut donc lui qui décrivit le but ultime des modélisations informatiques : « Définir les zones à risques pour anticiper les agressions. »

Tôt ou tard, affirmait-il, la Division pourrait proposer des schémas directeurs fondés sur des données géographiques, économiques et sociologiques permettant de mesurer statistiquement les chances d'agressions. On pouvait déjà observer de tels résultats obtenus à partir des observations de routine du Bureau et de la police, ce qui, à nouveau, tendait à déprécier le caractère unique de leur travail, mais la Division proclamait – en employant le jargon du Bureau – qu'à force d'accumuler les données leurs prédictions gagneraient en efficacité.

En privé cependant, Andy admettait ouvertement qu'il leur faudrait bien dix ans, quinze peut-être, avant qu'ils n'aient une idée beaucoup plus nette des conditions sociales et des autres facteurs susceptibles d'engendrer de tels phénomènes, mais qu'ils pouvaient procéder à toutes les modélisations informatiques au monde sans jamais pouvoir quantifier le côté fondamentalement imprévisible de la nature humaine.

La Division suivait aussi de près ce qui se passait dans le monde entier et, là où les circonstances semblaient justifier leur intérêt, ils évaluaient soigneusement les faits avant de procéder à une première esquisse de profil psychoneural. Néanmoins, c'était aux États-Unis, la capitale mondiale du crime, qu'ils trouvaient l'essentiel de leurs données.

Andy Simons était plongé dans ce travail détaillé, technique, ennuyeux, sans débouché immédiat, lorsque toute une partie du Texas, de l'ouest de Fort Worth au nord d'Abilene, prit peu à peu ce que la Division appelait une importance psychoneurale.

Cette partie du Texas ne comprenait que peu de nappes de pétrole exploitables et était traditionnellement vouée aux fermes et aux ranches, dont certains très florissants, mais la majorité beaucoup moins. Dans les années 50, on l'avait qualifiée de DIR (Développement industriel réduit), vu l'absence de toute mesure incitant les sociétés à s'implanter dans la région. Au début des années 80, quelques compagnies d'informatique et de microprocesseurs vinrent malgré tout s'installer sur

place, attirées par le bas prix des terrains et le faible taux d'imposition. En conséquence, la région connut un afflux de population de classe moyenne qui ne cessa de croître au milieu de la décennie alors que la flambée des prix du pétrole provoquait un nouveau boom économique dans un État déjà prospère.

Du point de vue de la Division, cette délocalisation en masse était le premier pas menant à la création d'un environnement générateur d'explosions violentes. Vers la fin de la décennie, lorsque les prix du pétrole chutèrent et que la macroéconomie et les impôts entamèrent une remontée spectaculaire, l'industrie florissante mais jeune du silicium entra dans une phase de restructuration et de dégraissage, avec pour résultat la création d'une importante classe défavorisée. C'était la seconde étape du processus.

Cette région du Nord Texas ne tarda pas à souffrir d'une vague de crimes : agressions, viols, braquages à main armée et homicides. Au début des années 90, pour la Division, la région était passée de « statistiquement négligeable » à « statistiquement importante ».

Andy Simons et son équipe se rendirent plusieurs fois dans la région d'Abilene pour établir des liaisons avec les officines locales du Bureau et la police locale. Andy s'assura qu'ils seraient constamment informés, lui et son équipe, de la progression des schémas criminels, de la circulation des armes à feu, des pratiques des tribunaux et des règlements locaux en termes de liberté conditionnelle.

Donc, ce n'était pas une coïncidence si Andy Simons se trouvait à Abilene le 3 juin, jour où un homme du nom de John Luther Aronwitz décida de prendre sa camionnette pour se rendre à l'église avec sa collection d'armes disposée sur le siège arrière, toutes prêtes à tirer.

13

« Avez-vous déjà tiré avec une arme à feu, Nick ? »

Il était en train d'installer une bouteille de spiritueux sur le présentoir de verre, cet appareil qui servait ces doses anglaises microscopiques, mais lorsqu'elle lui posa la question il se figea un court instant. Puis il sortit de sa transe et se tourna vers elle. Teresa était à nouveau perchée sur le tabouret du bar, entourant son verre de ses mains sans le toucher.

« Non, dit-il. Pourquoi cette question ? »

— Est-ce que vous en avez jamais eu envie ?

— Non.

— Et maintenant ?

— C'est une question purement rhétorique. Dans ce pays, la loi interdit de porter des armes à feu.

— Ils ont tenté d'en faire autant dans certains coins des États-Unis, mais ça n'a jamais rien donné.

Les gens n'ont qu'à se rendre dans l'État voisin pour acheter tout ce qu'ils veulent.

— Ici, c'est impossible. Elles sont interdites dans le pays tout entier.

— Mais vous pouvez aller en France, non ?

— C'est ce que font certains, oui.

— Alors pourquoi pas vous ?

— Écoutez, je me fiche pas mal d'avoir un revolver ! rétorqua-t-il. Je n'aurais jamais l'idée de m'en procurer un.

— C'est bon, je m'excuse. Je voulais juste faire la conversation. »

Elle jeta un coup d'œil circulaire à la salle qui, si tôt dans la soirée, était encore déserte. Malgré l'heure peu avancée, elle avait déjà liquidé trois doubles bourbons et s'ennuyait ferme. Malgré tout le travail qu'elle avait abattu, Teresa commençait à croire qu'elle perdait son temps.

« Ce n'est rien », fit Nick. Il ramassa deux barils de bière vides. « Excusez-moi il faut que je porte tout ça à la cave. »

Et il quitta le bar. Elle regretta de ne pas avoir commandé une autre tournée avant qu'il s'en aille : son verre était presque vide. Ce soir-là, elle était descendue au bar dans un seul but : se saouler la gueule le plus vite possible, puis aller s'écrouler sur son lit.

Néanmoins, elle était encore assez sobre pour s'entendre parler, et elle déplorait le tour qu'avait pris la conversation. Quelle idée de tenir un tel discours sur les armes à feu ? Elle serra le poing, enfonçant ses ongles dans sa chair. Toute sa vie, elle n'avait cessé de proférer des âneries ; toute sa vie, elle s'était juré de faire plus attention à ce qu'elle disait. Et Dieu sait si elle avait bien choisi son endroit ! Vous aimez les armes à feu, Nick ? Oh, oui, surtout depuis qu'un taré a abattu mes parents et la plupart de mes connaissances. Les Américains ont débarqué. Elle était si gênée que sa peau la picotait ; elle resta assise là, très raide, priant pour que Nick ne revienne pas tout de suite, pas avant qu'elle n'ait repris le contrôle d'elle-même.

Elle n'aurait pas dû s'en faire. Son séjour à la cave fut plus long qu'elle ne l'aurait cru : elle eut donc tout le loisir de battre sa coulpe.

Elle se souvint d'une technique qu'elle avait déjà employée pour se remettre les idées en place :

faites une liste mentale, occupez-vous l'esprit.

Qu'avait-elle donc accompli depuis qu'elle était en ville ? Rapports des journaux locaux : néant. Les journaux nationaux : il y en avait, mais lorsqu'elle avait voulu accéder aux sites web du *Guardian* et de *l'Independent*, leurs archives étaient bouclées. Elle ferait une autre tentative un peu plus tard. Entretiens de police : complets, mais pourquoi tant d'agents avaient-ils déménagé depuis le massacre ? Étaient-ils partis de leur plein gré ou les avait-on aidés à se décider ? Vidéos : elle en avait déjà visionné un paquet et il lui en restait encore beaucoup, mais comme elle l'avait constaté, la plupart étaient déjà passées sur CNN ou d'autres réseaux américains.

Témoins. Ellie Ripon n'avait pas voulu lui dire où se trouvait Steve, mais cela pouvait s'expliquer : il était en garde à vue à la prison de Lewes à la suite d'une plainte pour cambriolage. Son avocat avait dit à Teresa qu'il espérait pouvoir le faire libérer sous caution la semaine suivante, lorsqu'il passerait à nouveau devant les tribunaux. Teresa comptait l'interviewer à ce moment-là. Sa seconde tentative auprès d'Elie Ripon avait été tout aussi infructueuse que la première. Elle avait interrogé Darren Naismith, Mark Edling et Keith Wilson ; Grove buvait un verre avec eux avant le drame. La caissière de la station Texaco, Margaret Lee, refusait d'être interviewée, mais ce n'était pas bien grave : Teresa avait trouvé la vidéo d'un long interrogatoire mené l'an dernier par un reporter de la télévision. Tom et Jennie Mercer, les parents de Shelly, la jeune fille gravement blessée, avaient accepté de la recevoir le lendemain. Elle avait localisé et rencontré environ une douzaine de témoins oculaires ; à nouveau, la plupart d'entre eux n'avaient aucune envie de lui parler, mais Teresa avait assemblé les bribes de conversation qu'elle avait pu glaner pour en tirer une description relativement précise des événements. Elle cherchait toujours à localiser Jamie Connor, le petit garçon qui s'était retrouvé pris au piège dans la voiture de ses parents et avait assisté aux derniers moments de la fusillade dans Eastbourne Road.

Localement : Teresa avait couvert tous les aspects de la tragédie, du front de mer jusqu'à l'aire de pique-nique dans les bois, près de Ninfield, en passant par la station-service Texaco et les rues de Bulverton elles-mêmes. Elle avait identifié et minuté tous les incidents qu'elle avait pu trouver. Il lui restait néanmoins quelques anomalies à résoudre : il y avait un trou dans le déroulement des événements et quelque chose avait sauté, mais rien qu'une investigation plus serrée ne permettrait de résoudre.

Amy traversa le bar ; elle salua Teresa d'un hochement de tête et d'un sourire. Cela signifiait qu'elle était occupée par une tâche quelconque et ne voulait pas s'attarder. Elle allait repartir lorsque Teresa l'apostropha.

« Amy, puis-je avoir un autre verre ? »

Sans un mot, la jeune femme tourna les talons, passa devant le comptoir et lui prépara un *highball* au bourbon.

« Vous comptez dîner chez nous ce soir ? »

— Je ne sais pas encore », répondit Teresa.

Elle fit tourner son verre entre ses doigts en pensant à ce que diraient certains gros buveurs du Bureau : elle avait déjà bien attaqué le plat de résistance.

Amy nota le prix de sa consommation sur l'ardoise de Teresa, puis, sans un mot de plus, reprit sa tâche là où elle l'avait laissée.

À nouveau seule, Teresa se demanda ce qu'elle avait pu faire pour qu'Amy lui en veuille ainsi. En fait, ils semblaient l'éviter tous les deux. Elle se sentait de plus en plus dans le rôle de l'Américaine bornée qui jouait les grandes gueules, se mêlait de ce qui ne la regardait pas et dérangeait tout le monde. Peut-être était-ce là la raison pour laquelle elle avait quitté l'Angleterre, cet esprit british

informulé mais omniprésent, et dont elle était exclue ? Non : à l'époque, elle n'était qu'une enfant. Elle n'aurait jamais remarqué quelque chose de si subtil. Elle but une rasade de bourbon, s'arrêta à mi-chemin et posa le verre devant elle, sur le comptoir.

Elle commença à regretter de s'être mise à boire si tôt dans la soirée. Et qu'il n'y ait pas davantage de clients dans le bar. Et surtout, de ne pas être ailleurs.

Tout conspirait pour donner à cette grande salle une atmosphère sinistre : les phares qui formaient de grandes taches en mouvement sur le verre dépoli des fenêtres, les striures de pluie sur la partie supérieure transparente de ces mêmes panneaux, comme soulignés par la clarté glauque des réverbères et le grand lustre central éblouissant. Peut-être qu'un peu de musique lui conférerait un supplément d'âme ? Elle marcha vers le juke-box et y glissa une pièce, mais lorsqu'elle voulut enregistrer sa sélection, rien ne se produisit. Elle se souvint d'avoir vu Nick éteindre l'appareil lorsqu'il faisait la fermeture, mais lorsqu'elle jeta un coup d'œil derrière la machine, elle ne vit pas la moindre manette.

L'atmosphère oppressante de ce bar désert et silencieux lui tapait sur les nerfs. Elle avait déjà trop bu, elle le savait, et elle se demandait si elle ne ferait pas mieux d'aller terminer son verre dans sa chambre avant de se coucher et tout oublier. Encore une fois. En regagnant son tabouret, sinuant entre les chaises, elle se cogna contre l'une des tables, qu'elle déplaça légèrement. Elle la remit en place avec des gestes soigneux, calculés.

Lorsqu'elle se rassit, une soudaine clarté l'éblouit, comme si on venait d'allumer un projecteur. Elle pivota sur son siège et vit que les fenêtres du mur opposé étaient illuminées comme en plein jour. Cette impression était si tenace qu'un instant Teresa se demanda si elle ne s'était pas endormie d'un bloc pour se réveiller plusieurs heures plus tard sans percevoir la moindre transition.

Elle fit glisser son poids sur une jambe, descendant à moitié de son tabouret, pour traverser la salle. Un mouvement derrière elle la surprit : elle comprit qu'un homme devait être entré dans le bar sans qu'elle l'entende en passant par le couloir. Elle se retourna pour lui faire face. L'homme en question était grand, entre deux âges, avec des cheveux gris et un visage aux traits fins. Ses yeux bleus étaient braqués sur l'une des fenêtres. Il posa le morceau de tissu qu'il tenait en main et passa derrière le comptoir sans quitter la fenêtre des yeux.

Il se tourna et cria en direction du couloir :

« Mike ! Tu es là ? »

Pas de réponse. Il leva la trappe du comptoir et traversa la salle d'un pas pressé. La trappe retomba avec un claquement sec. Il se dirigea vers la porte donnant sur Eastbourne Road.

C'est alors que Teresa s'aperçut de la présence de plusieurs autres clients. Ils étaient quatre en tout, tous des hommes. L'un d'entre eux était assis à une table, un verre de bière posé contre ses lèvres, mais les autres étaient debout et regardaient les vitres dépolies comme s'ils cherchaient à discerner la rue de l'autre côté des fenêtres. Le juke-box jouait une vieille chanson d'Elton John.

Il y eut plusieurs détonations en provenance de l'extérieur. L'homme grisonnant, qui avait presque atteint la porte, s'agenouilla soudain. Il se tourna vers le comptoir.

« Mike ! Y a quelqu'un dehors avec un fusil ! »

Bizarrement, il repartit vers la porte, l'ouvrit en grand et sortit sur le seuil. Maintenant, les quatre autres hommes se massaient contre les fenêtres et se tenaient sur la pointe des pieds pour regarder au-dessus du verre dépoli.

Teresa se sentit glisser loin, loin de ce qu'elle pensait être la réalité ; l'esprit en déroute, elle se laissa tomber de son tabouret tout en s'accrochant à la surface polie du comptoir.

La porte du couloir s'ouvrit, laissant le passage à une femme d'un certain âge, mais encore belle et élancée. Elle entra en coup de vent dans le bar.

« Jim ? » Elle regarda Teresa droit dans les yeux. « Est-ce que Jim m'a appelé ?

— Jim est le...

— Il est là-dehors ! hurla l'un des hommes qui se tenaient devant la fenêtre. Y a un crétin qui marche dans la rue en tenant un fusil !

— *Jim !* »

La femme franchit la trappe du comptoir au moment même où l'une des fenêtres explosa, projetant des éclats de verre dans toutes les directions. Les quatre hommes s'effondrèrent sur le sol ; le sang giclait déjà, souillant le parquet. La femme se retourna brusquement, probablement atteinte par les shrapnels de verre, enfouit son visage entre ses mains et s'accroupit, mais continua néanmoins de progresser vers la porte. Teresa vit couler du sang entre ses doigts. Elle s'adossa brièvement à la porte ; crut qu'elle allait tomber, mais elle réussit à s'accrocher. La lumière aveuglante du soleil la métamorphosa en une silhouette aux bords incandescents. Une jeune femme fit irruption dans le bar, repoussant la forme accroupie. À ce moment précis, il y eut une autre série de coups de feu en succession rapide, et la femme plus âgée fut projetée en arrière par la force des impacts.

La lumière du soleil disparut aussi brutalement qu'elle était apparue, et Teresa se retrouva à nouveau seule dans le bar. Tout était comme avant : le lustre, les fenêtres aux vitres assombries, ce désert sinistre. Combien de temps était-elle ainsi revenue en arrière ? L'instant d'un regard, la rencontre d'un souvenir fugace, quelques secondes, quelques minutes ?

Elle se tenait toujours là où elle était au moment où la fenêtre avait volé en éclats : à moins d'un mètre de son tabouret, les mains tendues pour se cramponner au comptoir.

Le juke-box était silencieux et la trappe était encore béante : lorsque la femme l'avait franchie pour se précipiter vers la porte, elle n'avait pas pris la peine de la refermer. Était-elle déjà ouverte avant son étrange vision ? Était-ce Nick qui l'avait laissée ainsi ? Normalement, elle devait rester close.

Teresa fixa son verre inachevé en tentant de ne pas penser à l'effet que la boisson pouvait avoir sur elle. Et maintenant qu'elle y pensait, elle sentait venir les prémices d'une nouvelle migraine qui était là, quelque part, attendant de fondre sur elle. L'alcool était un ennemi ; si elle avait bu, elle ne pouvait pas prendre ses comprimés. Ou alors, à ses risques et périls.

Elle se rassit sur son tabouret ; maintenant, elle ressentait tous les symptômes de l'ivresse. Elle n'était plus qu'une conne d'ivrogne, une ivrogne qui avait des hallucinations, qui allait gerber partout.

Mais elle tint bon et, lorsque Nick revint, elle était toujours là, assise au comptoir, la mine lugubre. Lui portait deux casiers de bouteilles de bière, l'un posé sur l'autre. Il les laissa tomber lourdement sur le sol, à côté du comptoir.

« Tout va bien, madame Simons ?

— Teresa. Appelez-moi Teresa. Est-ce que tout va bien ? Non, pas vraiment. Ne m'appelez plus madame Simons.

— Je peux vous servir quelque chose ?

— Non, ça ira. Pas d'alcool quand on a l'estomac vide. Regardez ce qui arrive, sinon. »

Elle agita la main pour se désigner elle-même.

« Je peux vous faire du café.

— Non, ça ira. Mais plus de bourbon. Je vais d'abord finir celui-là. »

Mais elle ne le pensait pas vraiment et resta là, à fixer son verre pendant que Nick se chargeait de ranger les bouteilles sur les étagères du réfrigérateur.

« Qui est ce type qui vient parfois vous aider derrière le comptoir ? demanda-t-elle.

— Jack, vous voulez dire ?

— Vraiment ? C'est son nom ?

— Jack Masters. Il bosse ici le samedi et, parfois, le vendredi.

— Jack. Parmi ceux qui travaillent ici, y a-t-il quelqu'un qui s'appelle Mike ? »

Il secoua la tête.

« Non. Pas depuis que je suis là.

— Un type du nom de Mike ?

— Non.

— Et un couple entre deux âges, cela vous dit quelque chose ? Est-ce qu'ils travaillent ici, derrière le bar ? L'un d'entre eux s'appellerait Jim. »

Il se redressa et reposa le casier vide.

« Vous parlez de mes parents ? Dans le temps, c'était eux qui tenaient cet hôtel.

— Je ne crois pas.

— Ma mère s'appelait Michaela. Parfois, mon père la surnommait Mike.

— Oh, merde, dit Teresa. Mike. Je l'ai vue, elle est entrée dans ce bar. Je suis désolée, je suis pétéée comme un coing, cela ne se reproduira pas. Je vais tout oublier. Je monte au premier. »

Et elle y parvint en se cramponnant à la rampe de l'escalier. Sa migraine s'enflait, lui donnant la nausée, et elle ne fit rien pour la refouler. Elle vomit dans les toilettes en faisant de son mieux pour ne pas tout salir, mais avec d'horribles haut-le-cœur qui devaient s'entendre dans tout le bâtiment. Elle n'avait plus assez d'énergie pour se soucier de l'avis des autres. Ensuite, elle se lava le visage, but de l'eau, prit un Migralève, puis s'allongea sur son lit et s'abandonna totalement.

Kingwood City, Texas, ne différait guère des autres villes-satellites qui poussaient autour d'Abilene. Avant l'arrivée des boîtes d'informatique, ce n'était qu'une petite bourgade de fermiers perdue au milieu des plaines, mais elle s'était rapidement étendue durant les années 80. Le vieux centre-ville originel avait été jalousement sauvegardé, et parfois l'hôtel de ville le louait à des compagnies cinématographiques ou télévisuelles. C'est là que prospéraient les restaurants bio et les magasins d'artisanat local. On y trouvait aussi un petit centre au développement intensif composé de banques, de compagnies d'assurances, d'hôtels, d'agents immobiliers, de complexes d'accueil et de bureaux de relations publiques.

Au nord de la ville s'étendait une avenue de six ou sept kilomètres bordée de centres commerciaux, de plazas, de vendeurs de voitures, de bars à hamburger, de supermarchés et de complexes industriels, ces bâtiments caparaçonnés de verre miroir qui avaient assuré le développement de la ville. Dans cette même zone, on trouvait six terrains de golf tout neufs, un aéroport pour avions privés et une marina sur les bords du lac Hubbard. Le reste se composait de banlieues pour ressortissants de la classe moyenne qui s'étendaient d'est en ouest vers l'Interstate 20 pour créer un nouveau nid à embouteillages.

L'hiver, Kingwood City essuyait les vents glaciaux venant du nord, qui balayaient plaines et montagnes, mais durant les interminables étés qui s'étiraient du début mai à la fin octobre, les nuits et les jours se transformaient en étuves et l'air était aussi irrespirable que la fumée d'une chaudière.

Le 3 juin, Andy se trouvait à Abilene pour y rencontrer le chef de section de l'antenne locale du Bureau, l'agent spécial Dennis Barthel. Ce n'était qu'une conférence de routine, semblable à toutes celles qu'Andy avait tenues aux quatre coins du pays avec d'autres responsables, bien que, durant les mois précédents, les anticipations démographiques prévues par les modélisations informatiques aient conféré une certaine pertinence à ses voyages au Texas.

Il se trouvait dans le bureau de Barthel lorsqu'un message lui parvint : c'était la police locale qui lui annonçait qu'il y avait eu un hold-up suivi d'une fusillade à l'église baptiste de North Ramsay Street. Le coupable avait pris un, ou plutôt une otage, et ils s'étaient rendus au centre commercial North Cross, où il avait abattu plusieurs autres personnes avant que la sécurité n'intervienne. Pour l'instant, il était coincé dans le bureau du centre commercial, où il détenait deux autres otages.

Le FBI peut être appelé pour intervenir sur toute sorte de crimes : en théorie, son champ d'action est limité à trois cents catégories de violations fédérales, bien que le détail de ces violations ne cesse de changer selon l'évolution des législations et des événements. En général, une simple fusillade ne suffirait pas à attirer l'attention du Bureau. Il fallait qu'il y ait un élément supplémentaire : qu'une organisation criminelle soit dans le coup ou que la délocalisation du coupable ait pour raison le trafic de narcotiques, le terrorisme, l'espionnage ou une extrême violence. De plus, il fallait que le lieu du ou des crimes chevauche au moins deux États.

Dans ce cas précis, le tireur avait été identifié par des témoins présents à l'église : il s'agissait de John Luther Aronwitz, qui était connecté à l'Église, peut-être comme ouvrier ou simple pratiquant. Néanmoins, l'ordinateur de la police leur confirma qu'Aronwitz avait un casier répertoriant diverses

agressions violentes alors qu'il habitait dans l'État voisin d'Arkansas. D'après les archives, les crimes cessèrent avec son installation au Texas, trois ans plus tôt.

Lorsque Andy se rendit à Kingwood City par cet après-midi étouffant de juin, Aronwitz était toujours en liberté. Andy était seul dans sa voiture. Son partenaire, Danny Schneider, qui était au bureau lorsqu'ils reçurent le coup de fil, le rejoindrait dès que possible. Andy ne s'était pas arrêté pour appeler Teresa, sans doute parce que en apparence la police avait déjà maîtrisé la situation.

La réalité était bien différente. Aronwitz était certes encerclé par la police, mais l'entrepôt des livraisons comprenait de grandes baies vitrées et était relié à l'arrière du bâtiment par une longue passerelle de métal assez large pour permettre la circulation des chariots élévateurs, désormais abandonnés en désordre sur toute sa longueur. Si l'on y ajoutait les grandes portes métalliques qui séparaient les différentes baies, Aronwitz ne manquait pas d'endroits où se cacher.

Lorsque Andy arriva sur les lieux, les commandos SWAT tentaient d'accéder aux entrepôts de l'intérieur pendant que d'autres policiers retenaient l'attention d'Aronwitz, alors caché dans la zone des services. Au cours de l'opération, l'homme avait blessé par balles deux des agents ; l'un d'entre eux était mort. Il avait aussi abattu l'un des otages, et son cadavre gisait à découvert, là où les longs objectifs des caméras TV massées derrière les cordons de police pouvaient choisir le meilleur angle. Cet après-midi-là, Aronwitz avait déjà quatorze morts à son actif ; le nombre de blessés restait à déterminer.

Andy Simons devait devenir sa quinzième et dernière victime.

Lorsqu'il se présenta, l'officier des SWAT qui dirigeait le commando lui expliqua la situation. Andy fit remarquer qu'il existait un autre moyen d'accéder à l'entrepôt : en passant par les conduits d'aération. Ils étudièrent la question, estimèrent que c'était jouable, puis envoyèrent un détachement de policiers assistés de quelques membres de la direction du centre pour exécuter le plan de Simons. Peu après, quelqu'un vit Aronwitz qui ouvrait l'une des trappes d'inspection et descendait dans les conduits. Les policiers en conclurent avec satisfaction que cette affaire serait bientôt terminée ; ils s'avancèrent, prêts à effectuer une arrestation. Andy suivit le mouvement. Quelques instants plus tard, le criminel ressortait dans un autre secteur du sous-sol et ouvrait le feu sur les agents. Ceux-ci ripostèrent ; Aronwitz tomba raide mort, mais pas avant d'avoir logé une balle dans la tête d'Andy, qui mourut quelques secondes plus tard.

15

La première pensée qui traversa l'esprit de Teresa fut : comment font-ils pour que les voitures fassent si vraies ? Ils ont de *vieilles* bagnoles ? Et la ville ! Elle tournoya sur elle-même, stupéfaite, en regardant les immeubles. Où les trouvent-ils, comment les construisent-ils ? Et qui sont tous ces gens ? Des acteurs ? Ils sont payés pour faire ça ?

Mais il y avait un homme en armes un peu plus loin dans la rue. Il s'appelait Howard Unruh, et elle était chargée de le désarmer et de l'arrêter.

Elle se trouvait à Camden, New Jersey, il était midi, le 9 septembre 1949. Elle ne jouait pas un rôle : c'était un des scénarios ExEx où le sujet gardait son identité tout au cours de la simulation.

Teresa se laissa distraire par les voitures, le bruit de la circulation, le grondement de la ville. Les rues débordaient de breaks et de grosses limousines noires ou gris foncé, certaines débordantes de chromes, d'autres avec des boiseries sur leurs flancs, toutes énormes, lentes et encombrantes. Les camions faisaient un bruit de ferraille. Des passants portant des vêtements amples et des chapeaux démodés se massaient sur les trottoirs.

C'est un film ! se dit-elle. Voilà le truc ! Ils font appel à une de ces compagnies de Hollywood qui louent de vieilles voitures aux studios. Et pour le reste, ils embauchent des figurants !

Elle entendit un nouveau coup de feu, plus proche que le précédent, mais Teresa n'avait pas encore l'expérience des situations extrêmes et le côté purement physique des simulations la déroutait. Elle voulait courir dans les rues, arrêter de force le trafic, puis parler à l'un des conducteurs. Qui êtes-vous ? Combien vous paie-t-on pour faire ça ? Faut-il que vous rendiez la voiture à la fin de la journée ? Je peux monter avec vous ? Où allez-vous ? Pouvons-nous quitter la ville ? Pouvez-vous m'emmener à New York ?

Elle savait que tout ce qu'elle ferait dans le cours du scénario serait contrôlé et enregistré : elle se mit donc à marcher le long de la rue, devant des grands magasins et des immeubles de bureaux. C'était comme de passer ses premières minutes dans un pays étranger : tout semblait différent, les constructions, les bruits, les odeurs. Tous ses sens étaient survoltés. Elle entendait des klaxons à l'ancienne, des moteurs brinquebalants et mal réglés, le carillon d'une cloche, des gens partout, dont certains parlaient avec l'accent inimitable du New Jersey. L'air sentait la fumée de charbon, l'huile de vidange et la transpiration. Chaque détail était d'une authenticité scrupuleuse, presque maniaque. Au fil des minutes, elle ne cessait d'en remarquer de nouveaux : le maquillage outrancier des femmes, les vêtements informes et mal ajustés que portaient les badauds, les publicités en forme de grandes affiches collées ou peintes directement sur les murs ; pas de néons, pas d'enseignes lumineuses en relief ; pas de logos de cartes de crédit sur les portes de verre.

Cet endroit lui semblait étrange, mais aussi vaguement dangereux : une enclave au bord du chaos. Comme pour mieux l'en persuader, il y eut une nouvelle série de coups de feu.

D'autres personnes avaient remarqué les détonations. Une petite foule s'était amassée au croisement suivant et regardait l'autre bout de la rue. Elle eut envie de les rejoindre pour écouter ce qu'ils se disaient, découvrir ce qu'ils savaient.

Puis, finalement, elle se souvint de la raison de sa présence. Teresa tira son revolver du holster caché sous son blouson, puis partit dans la rue à la recherche de Howard Unruh.

Un peu plus loin, deux policiers en voiture la dépassèrent ; ils allaient dans la même direction qu'elle. L'un d'eux se penchait par la portière et braquait sur la rue un fusil qu'il tenait à deux mains. Il vit Teresa, dit quelque chose, et la voiture s'arrêta dans un crissement de pneus. Alors que Teresa se tournait vers eux, le policier au fusil visa sa poitrine et l'abattit du premier coup.

Dan Kazinsky, son instructeur à l'académie du FBI de Quantico, lui dit :

« Il ne faut pas sortir son revolver trop longtemps à l'avance. Il ne faut pas courir dans la rue avec une arme en main. Et *surtout* lorsque à l'autre bout de cette rue il y a un tireur qui canarde tout ce qui bouge, et *surtout* quand d'autres policiers se trouvent dans cette même rue, des policiers qui ont pour ordre de mettre fin à cette situation de la façon la plus sommaire. Dès que vous voyez un flic, vous lui montrez votre carte. C'est sa ville, pas la vôtre. Restez concentrée sur votre tâche, agent Simons.

— Oui, monsieur.

— N'oubliez pas, ce n'est pas une promenade de santé.

— Oui, monsieur. »

Teresa accepta ces critiques le plus calmement possible. Elle se passa la vidéo, prit des notes et réserva des heures supplémentaires au stand de tir. Elle retourna aux ateliers de profilage des agresseurs, d'où elle était déjà sortie avec les honneurs. Elle écrivit un article sur les interventions armées. Puis fit une nouvelle tentative.

C'est un film ! se dit-elle. Voilà le truc ! Ils font appel à une de ces compagnies de Hollywood qui louent de vieilles voitures aux studios. Et pour le reste, ils embauchent des figurants ! Elle s'émerveilla du soin apporté aux moindres détails.

Il y eut un nouveau coup de feu, plus proche cette fois-ci. Elle rejoignit le croisement, où une petite foule s'était massée. Tous regardaient à l'autre bout de la rue. Un instant, elle se laissa distraire par les vêtements amples des hommes et le rouge à lèvres outrageusement vif des femmes.

Elle passa une main sous son blouson, vérifia qu'elle pouvait en extraire son revolver en un clin d'œil, puis partit d'un pas fatigué le long de la rue, dans la direction des coups de feu. Lorsque retentit une nouvelle détonation, elle s'aperçut que Howard Unruh se trouvait de l'autre côté de la chaussée ; elle la traversa donc, filant entre les breaks et les limousines pour se cacher à l'angle d'un immeuble.

Une voiture de police passa dans la rue. L'un des policiers se penchait par la portière ; il tenait un fusil à deux mains et le braquait vers la rue. Il vit Teresa, dit quelque chose au conducteur, et la voiture s'arrêta. Teresa tira sa carte d'identification du Bureau, accrochée à sa ceinture, et la leur tendit ; les policiers acquiescèrent d'un air encourageant et la voiture reprit son chemin.

Teresa vit alors le premier cadavre, au coin de la rue, affalé contre une poubelle, à laquelle il restait accroché par un bras. Sa tête ballottait, inerte, et du sang maculait sa nuque et son dos. Une balle siffla aux oreilles de Teresa, qui se jeta à terre. On avait tiré depuis une fenêtre, quelque part au-dessus de sa tête. L'homme mort la dévisageait de ses yeux vitreux. Elle recula, horrifiée, et passa à nouveau le coin de la rue. Teresa tira son revolver, l'arma, raffermi sa prise sur la crosse, et le braqua droit devant elle.

Elle entra dans l'immeuble par la grande porte et, en chemin, vit d'autres victimes qui jonchaient le hall. Certaines étaient encore en vie et appelèrent à l'aide sur son passage, alors qu'elle braquait nerveusement son arme sur le moindre recoin, le moindre obstacle. Elle était dans une banque, réalisait-elle. Tout ce marbre, ces grandes vitres, ces immenses comptoirs. Une banque.

Les policiers commençaient à affluer devant le bâtiment ; l'un d'entre eux s'était muni d'un haut-parleur et exhortait Unruh à se rendre. Teresa s'arrêta pour passer en revue les règles à respecter. Elle pouvait tenter d'appréhender le tireur par ses propres moyens ou en compagnie de tout autre membre du Bureau dépêché sur les lieux. Ou elle pouvait se mettre à la disposition de la police en attendant l'arrivée des renforts que le Bureau ne manquerait pas d'envoyer. Elle y réfléchit à s'en griller les neurones. Ce n'était pas une situation réelle ; ce n'était qu'un entraînement. Est-ce qu'ils l'enverraient au cœur d'une simulation pareille pour qu'elle se range sagement du côté de la police ?

Teresa connaissait la réponse. Elle se précipita le long de cet interminable couloir, puis passa rapidement mais prudemment des doubles portes pour arriver à une cage d'ascenseur occupant le centre de l'escalier en spirale.

Elle monta les marches deux à deux sans cesser de braquer son revolver. Elle s'arrêta, écouta, réfléchit, visa le haut de l'escalier, ses recoins. À l'étage suivant, elle tomba sur d'autres doubles portes ; Teresa braqua son arme sur les panneaux pour le cas où Unruh ferait une entrée fracassante.

Et c'est ce qu'il fit. Il lui tournait le dos et reculait, à demi accroupi, avec un luxe de précautions.

« *FBI !* hurla Teresa. *On ne bouge plus !* »

Surpris, Unruh se tourna vers elle, fusil en main. Il actionna le levier de chargement, sans se presser, mais avec une précision sinistre ; elle entendit une série de déclics sonores. Puis il leva tranquillement le fusil, visa la jeune femme et appuya sur la détente.

« Oh, merde », dit Teresa juste avant que la balle ne lui déchire la gorge.

« Vous étiez en 1949, dit l'agent Dan Kazinsky. En 1949, vous ne dites pas « On ne bouge plus ! »

aux suspects.

— Je m'entraîne pour notre époque, monsieur, répondit Teresa.

— Vous devez vous mettre dans la peau de votre rôle, agent Simons, rétorqua Kazinsky. Nous n'avons pas inventé toute cette histoire. Howard Unruh a bel et bien existé, et l'événement auquel vous prenez part fait partie de l'histoire du Bureau. M. Unruh a fait la Seconde Guerre mondiale, dans les unités motorisées. Il est revenu en 1946 avec un fusil de service qu'il a réussi à faucher et, en 1949, s'en est servi pour tuer treize innocents à Camden. New Jersey. Des agents du Bureau ont réussi à le maîtriser ; il fut déclaré malade mental et finit ses jours dans un asile fédéral.

— Oui, monsieur, dit Teresa qui avait étudié l'affaire Unruh avant d'entrer dans l'ExEx pour la première fois. Comment ont-ils pu reproduire la ville dans tous ses détails, les voitures et tout le reste ?

— Je n'en sais rien. C'est costaud, n'est-ce pas ? En fait, ce luxe de détails a pour but de vous aider. La prochaine fois, regardez-vous dans une vitrine de magasin, ou un miroir, si vous en trouvez un. Familiarisez-vous avec les vêtements que vous portez, avec votre coupe de cheveux, votre apparence générale. Entrez dans la peau de votre personnage. Votre tâche est d'appréhender M. Unruh, seule ou avec une équipe d'agents du Bureau, selon la façon dont vous percevez la situation. Vous êtes prête à y retourner ?

— J'ai un mot du docteur, monsieur, dit-elle. On m'a assigné une autre session pour la semaine prochaine, mais j'ai des problèmes de valve. »

Elle désigna le sceau de plastique implanté dans son cou, protégé par un morceau de gaze maintenu par un pansement. Après sa dernière entrée dans l'ExEx Unruh, l'incision sur son cou s'était infectée : il fallut nettoyer la plaie et changer la valve, ce qui retarda son entraînement de trois jours.

Elle ne savait pas si elle regrettait ce délai ou, au contraire, s'en satisfaisait. Son entraînement n'était pas terminé, loin de là, et jusqu'à présent ses résultats étaient plutôt décevants. D'un côté, elle voulait en finir le plus vite possible, et de l'autre elle avait envie de gagner du temps afin de pouvoir reprendre les sessions plus tard, lorsqu'elle serait mieux préparée. Andy avait suivi un cours semblable il y avait deux ans et l'avait qualifié de « jeu d'enfant ». Pour lui peut-être, mais Teresa savait que bien d'autres recrues rencontraient tout autant de difficultés qu'elle-même. Mais pas toutes. La valve de Harriet Lupi s'était aussi infectée, mais Harriet s'était rétablie très vite et, à l'heure actuelle, se trouvait bien plus avancée que Teresa.

Le lendemain, l'infirmière de l'aile médicale lui dit que son infection était en train de s'arranger et l'autorisa à reprendre les ExEx.

Elle était dans une banque, réalisa-t-elle. Tout ce marbre, ces grandes vitres, ces immenses comptoirs. Une banque. Les policiers commençaient à affluer devant le bâtiment ; l'un d'entre eux s'était muni d'un haut-parleur et exhortait Unruh à se rendre. Elle se précipita le long de cet interminable couloir, puis passa rapidement mais prudemment des doubles portes pour arriver à une cage d'ascenseur occupant le centre de l'escalier en spirale.

Elle monta les marches deux à deux sans cesser de braquer son revolver. Elle s'arrêta, écouta, réfléchit, visa le haut de l'escalier, ses recoins. À l'étage suivant, elle tomba sur d'autres doubles portes ; Teresa braqua son arme sur l'ouverture pour le cas où Unruh ferait une entrée fracassante. Elle vit bouger une ombre de l'autre côté des portes ; elle alla ouvrir l'un des panneaux d'un coup de pied. Unruh était là, le fusil levé. Il se tourna vers elle.

« Lâchez votre arme ! » cria Teresa, mais Unruh, sans se presser, actionna le levier de chargement ; elle entendit un dé clic sonore.

Très calme, il braqua son arme sur elle. Teresa ouvrit le feu. Elle l'atteignit au bras. Il virevolta, laissant tomber son fusil. À demi accroupi, il tira un automatique passé dans sa ceinture et tenta de le braquer sur Teresa. Celle-ci s'avança rapidement derrière lui et posa son revolver sur sa tempe.

« Lâchez ce pistolet ! À plat ventre ! »

Au bout de quelques instants, Howard Unruh obtempéra.

« Harriet ? C'est Teresa.

— Salut ! Comment tu t'en sors ?

— Je l'ai eu ! J'ai arrêté Unruh !

— Vraiment ? Je n'y suis jamais arrivée. J'ai réussi à le blesser, mais je suis tombée à court de munitions. La police locale est intervenue et l'a emmené. Dan Kazinsky m'a recalée avant de me faire passer à autre chose. Comment as-tu fait pour le coincer ? »

Et toutes deux continuèrent leur conversation. Plus tard, Teresa demanda :

« Dis, Harriet, est-ce que tu es déjà allée à Camden, dans le New Jersey ?

— Non. Et toi ?

— J'ai l'impression de connaître le coin. Comment font-ils pour que tout fasse si vrai ? Les bâtiments, les voitures... incroyable !

— T'es-tu jamais retrouvée au Texas un jour de grande chaleur ?

— Non.

— Alors c'est que tu n'es pas encore passée par Whitman. Exact ?

— Exact.

— C'est le suivant sur la liste. C'est pas du gâteau, crois-moi. Et tu vas en être malade. »

Midi, le premier août 1966, à Austin, Texas. Un ancien boy-scout et Marine du nom de Charles Joseph Whitman alla se percher sur la terrasse de la tour de l'Université du Texas, laquelle dominait Guadalupe Street, surnommée « The Drag ». Il avait en sa possession un fusil Remington magnum 6 mm avec un viseur Leopold, plus un chariot de location et un sac de marin vert. Posés sur celui-ci ou étalés autour de Whitman, il y avait des paquets de cacahuètes, des sandwiches, des boîtes de pâté et de salade de fruits, une autre de raisins secs et deux jerrycans, l'un rempli d'eau, l'autre d'essence, un rouleau de corde, des jumelles, une cantine, un flacon de spray déodorant Mennen, du papier toilette, une machette, un couteau de chasse Bowie, une hachette, un fusil Remington de calibre 35, une carabine de calibre 30, un revolver Smith & Wesson 357 Magnum, un automatique Luger 9 mm, un fusil de chasse à canon scié, un pistolet Galesi-Brescia, des chargeurs de trente cartouches et plus de sept cents balles.

La nuit d'avant, Whitman avait assassiné sa mère, puis son épouse. Quelques minutes plus tard, alors qu'il se rendait à la tour, il avait abattu un réceptionniste et une famille de visiteurs. Maintenant, il se tenait accoudé au parapet et regardait la foule qui peuplait « The Drag » dans la lunette télescopique de son fusil.

Teresa Simons était là, dans la chaleur et l'humidité de l'été texan, et regardait des sandales faites main exposées dans une des échoppes d'artisanat. Elle n'avait pas encore remarqué le tueur. L'air était empli de senteurs de cèdre, de goudron surchauffé et de l'encens que l'on vendait dans la majorité des échoppes. Quelque part, on jouait à plein tube le nouveau 45-tours des Beatles, *Paperback Writer*. Teresa sourit et en écouta les paroles ; la chanson lui rappelait un garçon qu'elle avait connu il y avait vingt ans de cela.

Elle continua son chemin et regarda les marchandises qu'offrait le présentoir suivant : des posters

de couleurs vives, des sacs de cuir à pompons, des chemises de mousseline brodées et tout le nécessaire pour la culture du cannabis. Elle fut la première victime de Whitman : une balle lui traversa le dos.

L'ExEx de la tour d'Austin était l'une des missions les plus difficiles, et Teresa passa tout un hiver à tenter d'en venir à bout. Mais elle finit par l'emporter.

À l'heure du déjeuner, Teresa descendit au bar de l'hôtel pour commander des sandwiches. C'est Amy qui se trouvait alors derrière le comptoir, et Teresa se dit qu'elle semblait moins renfrognée qu'à leur dernière rencontre ; mais la jeune femme repartit tout de suite après l'avoir servie, laissant Teresa seule dans la grande salle déserte. Elle but un verre d'eau minérale glacée, ce qui lui parut fort raisonnable, et s'octroya par la suite une petite tasse de café. Le pub resta parfaitement normal, solidement ancré dans la réalité. Nick et Amy firent quelques passages pour servir les clients occasionnels.

De retour dans sa chambre, Teresa consulta une fois de plus sa carte de Bulverton. Elle y dénicha Welton Road, coincée dans un entrelacs de petites rues situées près du Ridge, la route circulaire qui bordait les collines jusqu'au nord de Bulverton, telle une frontière séparant la ville de la campagne.

Elle prit sa voiture pour gagner Welton Road ; une fois sur place, elle découvrit que cette rue faisait partie d'un complexe industriel récent. De nombreux immeubles vastes et anonymes, faits de béton préfabriqué avec des façades de brique, bordaient les rues. La plupart des bâtiments commerciaux semblaient plutôt abriter des industries légères : d'après les panneaux, il s'agissait de compagnies de logiciels informatiques, de fournisseurs d'emballages, de manufactures de composants électroniques et d'agences de coursiers. Dans un tel environnement, l'immeuble de l'expérience extrême n'avait rien de particulièrement remarquable, et elle passa devant par deux fois sans le distinguer des autres. En guise d'identification, il ne comportait qu'un minuscule panneau près de la porte annonçant : GunHo ExEx. Le bâtiment comportait peu de fenêtres et une seule entrée, plus un vaste parking devant la façade. Teresa s'y engagea, mais malgré sa taille le parc était bondé et elle ne put trouver la moindre place libre : Teresa dut aller se garer au bord de la route, à quelques dizaines de mètres de là.

En verrouillant sa portière, elle s'aperçut que quelqu'un venait de quitter le bâtiment. Elle le reconnut sur-le-champ : c'était l'homme du marché de la Vieille Ville, celui qui s'était montré si agressif envers Amy. Elle se dirigea immédiatement vers l'arrière de la voiture, ouvrit le hayon et se cacha derrière ; ainsi, elle put observer l'inconnu à travers la vitre teintée. L'homme s'éloigna de l'entrée d'un pas vif, traversa le parking et rejoignit une voiture garée assez près de la sienne. Il n'eut pas l'air de remarquer sa présence ; il n'avait aucune raison de se méfier.

Teresa attendit qu'il se soit éloigné, bien qu'elle-même n'aurait su dire pourquoi elle prenait toute cette peine pour l'éviter. Elle verrouilla ses portières, puis se dirigea vers le bâtiment. Une double porte de verre donnait sur une réception des plus conventionnelles, où une jeune femme trônait derrière un grand bureau.

À première vue, l'endroit était surpeuplé. Il y avait des gens partout. Cinq personnes étaient assises dans une salle d'attente tout près de la réception et deux autres faisaient le pied de grue devant le bureau. La jeune réceptionniste parlait au téléphone tout en griffonnant sur son bloc de sa main libre. Sur le côté de la table gisait un amas de paquets cachetés attendant d'être envoyés à leurs destinataires ou que ceux-ci viennent les récupérer.

Au-delà de la salle d'attente, il y avait une porte dotée d'un panneau transparent ; curieuse, Teresa

s'en approcha et regarda à travers. Un panneau accroché au-dessus de la porte arborait une inscription dont le lettrage émulait les graffiti bombés que l'on trouvait partout et proclamait : CYBERVILLE UK. Au-delà s'étendait une longue salle mal éclairée, dépourvue de fenêtres et équipée d'au moins une douzaine de PC, tous allumés, tous en main. Teresa comprit soudain ce qu'était cet endroit : un cybercafé. Les clients ne cessaient de consulter Internet pour télécharger et effacer des graphiques, sacrifiant ainsi à leur quête personnelle et incessante de données. À l'autre bout de la pièce, on avait installé des jeux vidéo d'arcade, mais personne ne s'en servait. La plupart des clients, tous absorbés par les gribouillis électroniques qui défilaient sur l'écran, semblaient très, très jeunes.

Elle retourna dans la réception et attendit son tour. Finalement la jeune femme, dont le badge portait le nom de Paula Willson, du département d'assistance aux consommateurs, se tourna vers elle.

« Je peux vous aider ? demanda-t-elle.

— J'aimerais utiliser votre équipement ExEx.

— Oui, nous avons ce qu'il vous faut. Vous êtes membre ?

— Non. Est-ce absolument nécessaire ?

— Oui, à moins que vous ne fassiez déjà partie d'un club associé.

— J'ai déjà utilisé les ExEx aux États-Unis, mais pas sur des équipements publics. C'était... du matériel d'entraînement. »

Paula Willson tira un formulaire d'une pile posée sur son bureau et le lui tendit.

« Si vous voulez bien remplir ceci, dit-elle, nous pouvons vous inscrire immédiatement sur nos fichiers. Comptez-vous vous servir de nos appareils sur-le-champ ?

— Oui, si c'est encore possible.

— Nous sommes toujours plus ou moins complets, mais nous avons un ou deux créneaux pour cet après-midi. Les jours de semaine sont toujours moins chargés que le week-end. » Elle avait tourné la feuille de papier dans sa direction et la tapota du doigt. « Il vous suffit de remplir ce formulaire d'identification. Ensuite, nous vous demanderons de payer votre adhésion. Nous acceptons les cartes de crédit.

— Et après l'avoir rempli, c'est à vous que je devrai le donner ?

— En effet, Puis-je vous aider ? »

Elle se tournait déjà vers deux jeunes gens qui étaient rentrés dans le bâtiment durant leur échange et se tenaient derrière Teresa. Celle-ci prit le formulaire et l'emmena dans la salle d'attente. Elle s'installa sur l'un des canapés de cuir noir et se pencha pour poser la feuille sur la table de verre qui se trouvait devant elle. L'en-tête proclamait ; *Corporation GunHo-Expériences Extrêmes et accès Internet.*

Comparée à certaines paperasses qu'elle avait dû remplir aux États-Unis, celle-ci était relativement sobre ; on y trouvait les requêtes habituelles – décliner son identité, son statut social et financier, son métier – mais rien de tout ça ne la dérangeait. Par contre, lorsqu'elle en vint aux questions concernant son emploi, elle eut une hésitation : comment pouvait-elle résumer ses fonctions au sein du Bureau ? Celui-ci n'avait jamais promulgué de directives à ce sujet, si bien que, lorsqu'il fallait remplir des questionnaires de ce style aux États-Unis, elle faisait comme les autres agents et employait des termes vagues tels que « fonctionnaire du gouvernement américain » ou « attachée au département de justice », tandis que leur travail proprement dit rentrait dans la catégorie « service public » ou « employé fédéral ». Elle préféra éluder la question et passer à la page suivante.

Là, elle trouva une série de questions concernant l'usage qu'elle entendait faire de l'équipement auquel on lui proposait d'accéder : tout un éventail de possibilités était ainsi répertorié, d'un simple e-mail en passant par les téléconférences, le surf sur Internet et, enfin, les scénarios d'expériences

extrêmes. En cas de réponse positive, il fallait donner d'autres précisions regroupées sous les bannières « emploi général » et « emploi spécifique », chacun flanqué d'une longue liste d'options, puis choisir les modules d'entraînement. Elle parcourut la liste des yeux en s'extasiant de tout ce qui se trouvait à sa disposition.

Elle se limita d'elle-même à deux choix : l'option concernant les scénarios en général, parce qu'elle ne savait pas exactement ce qui était disponible et qu'une telle définition semblait lui laisser toute latitude de choisir par la suite, et dans les modules d'entraînement, l'option « Tir sur cible au pistolet ». Une note précisait que, pour ce choix, les impétrants devaient produire une licence ou une accréditation, plus une référence de leur employeur ou de la police.

Elle le cocha néanmoins avant de revenir au tout premier feuillet. Pour ce qui est de son employeur, elle écrivit « Département de Justice des États-Unis – FBI », et se qualifia d'« agent fédéral » ; là où on demandait le nombre d'années qu'elle avait passées au service de ce même employeur, elle précisa « 16 ».

Teresa attendit de nouveau à la réception avant de pouvoir rendre le formulaire, puis encore une fois, alors que Paula Willson le parcourait des yeux.

« Merci, finit-elle par dire. Puis-je voir votre carte d'identité et votre carte de crédit, s'il vous plaît ? » Teresa lui tendit sa carte du Bureau et sa Visa à l'effigie de la Baltimore First National. La jeune femme passa cette dernière dans la fente d'un lecteur électronique et, tout en attendant la réponse, jeta un coup d'œil à son identification. Elle lui rendit le tout sans le moindre commentaire, puis pianota sur le clavier de son ordinateur avant de déclarer :

« Je ne suis pas qualifiée pour vous donner l'autorisation d'accéder au stand de tir au pistolet. Voulez-vous bien attendre quelques minutes afin que j'en réfère à mon supérieur ? »

— Bien sûr. Allez-y. Mais vous m'avez dit que vous aviez quelques créneaux pour cet après-midi. Imaginons que ma candidature soit acceptée : puis-je en réserver un dès maintenant ? »

Paula Willson eut l'air surpris, mais continua de pianoter sur son clavier et, au bout d'un instant, dit :

« Eh bien, notre logiciel de tir à la cible est libre pour trois heures et demie, dans à peine une heure. Et le prochain créneau est à cinq heures. Ou préférez-vous employer les scénarios généralistes ? »

— Je prends le créneau de trois heures et demie », s'empressa de répondre Teresa.

Celle-ci redoutait toujours les scénarios complets et ce qui en découlait : l'afflux de sensations physiques incroyables, le fait d'être soudain arrachée à la réalité. D'un autre côté, elle savait très bien à quoi ressemblaient les systèmes ExEx qui étaient régulièrement employés par le Bureau. Ce qui ne l'empêcha pas de demander :

« Et les autres scénarios ? »

— Pour aujourd'hui, tous sont réservés. Mais il y a encore deux heures de libres pour demain. »

Teresa ne s'attendait pas à un tel délai : elle croyait pouvoir entrer immédiatement dans le scénario, comme elle le faisait à l'académie.

« Vous êtes toujours aussi surchargés ? demanda-t-elle. »

— À peu près. Ces derniers temps, l'ExEx est devenu beaucoup plus populaire qu'il ne l'était l'an dernier. Et c'est encore pire dans les grandes métropoles. Par exemple, à notre centre de Maidstone, il y a une liste d'attente de quatre mois rien que pour s'inscrire. À Londres et dans quelques autres grandes villes, il faut compter un an. Bientôt, nous ne pourrons plus accepter de nouveaux membres : nous tournons déjà au maximum de nos capacités.

— Je ne savais pas que l'ExEx avait pris une telle importance.

— Et pourtant, c'est le cas. » La jeune femme se tourna vers son écran. « Alors ? Dois-je vous réserver le créneau de trois heures trente ?

— Oui. Merci. Ensuite, je m'arrangerai pour prévoir mes séances. »

Une imprimante implantée dans le bois même du bureau émit un crissement étouffé et expectora un rouleau de papier animé de tressautements rythmiques. Paula Willson l'arracha et le tendit à Teresa pour qu'elle le signe. C'était une facture de carte de crédit.

« Autant vous donner notre liste de tarifs, ajouta la réceptionniste en tendant à Teresa une brochure en papier glacé. En temps voulu, nous vous enverrons une copie du règlement réservée aux nouveaux membres.

— Si toutefois ma candidature est acceptée.

— Je ne vois pas pourquoi ils la refuseraient. Je crois que vous allez être notre premier agent du FBI. »

« Puis-je parler à Mlle Amy Colwyn, je vous prie ? »

C'était une voix à l'accent américain, celle d'un homme qui parlait avec détermination, mais en faisant un effort de politesse.

« C'est moi, répondit Amy, soudain consciente de son propre accent anglais.

— Mademoiselle Colwyn, je vous appelle pour vous prévenir que nous descendrons dans votre hôtel dès ce soir.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Ken Mitchell, de la GunHo Corporation. Notre quartier général de Taïwan vous a bien envoyé une réservation ? » Sa voix se fit plus forte, comme s'il posait une question, alors qu'il se contentait indéniablement d'énoncer un fait. « Je suis bien à l'hôtel White Dragon ?

— Oui, monsieur. Tout sera prêt pour ce soir.

— Très bien. Nous venons d'atterrir à l'aéroport de London Heathrow et j'ai avec moi une copie de la réservation tirée de nos archives. Je voulais spécifier que, lorsque notre compagnie loue les services d'un petit hôtel tel que le vôtre, nous demandons expressément à en être les seuls occupants. C'est une condition impérative, et je vois que vous n'avez pas confirmé ce point dans votre lettre – et pourtant, nos gens vous l'ont certainement signifié au moment de prendre la réservation.

— Les seuls occupants ?

— Oui, je me doutais qu'il faudrait revenir là-dessus. Nous aimons prendre nos aises.

— J'ai confirmé personnellement la réservation, et je ne me souviens pas de cette clause. Mais toutes nos chambres sont isolées et...

— Vous n'avez toujours pas percuté, n'est-ce pas ? Il ne doit pas y avoir d'autres clients dans l'hôtel. Pas *un seul*. C'est compris ?

— Oui, monsieur Mitchell.

— Très bien. Nous partons sur-le-champ.

— Vous aurez peut-être du mal à trouver l'hôtel ? Je peux envoyer quelqu'un vous chercher à la gare...

— Mademoiselle, nous ne prenons jamais le train », rétorqua M. Ken Mitchell de Taïwan avant de lui raccrocher au nez.

Un peu plus tard, Amy alla jeter un coup d'œil dans le pub. Nick était assis là, tout seul, un journal étalé entre ses genoux et le comptoir.

« As-tu vu Mme Simons cet après-midi ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il sans lever les yeux. Je crois qu'elle est sortie. Tu as regardé dans sa chambre ?

— Ces Américains de Taïwan viennent de téléphoner. Ils disent qu'ils veulent avoir tout l'hôtel à leur disposition.

— Pas de bol. » Il reposa son journal, prit son verre 190 et but une gorgée. « On ne peut pas y faire grand-chose.

— Ce type m'avait l'air très sûr de lui. Cela ne me plaît guère.

— Peut-être qu'on pourrait refiler cette bande de yuppies à quelqu'un d'autre.

— Tu rigoles ? Tu sais combien d'argent ils représentent ?

— Alors Mme Simons acceptera peut-être de changer d'hôtel. Tu m'as dit toi-même qu'elle ne se plaisait pas chez nous.

— Depuis, je lui ai carrément posé la question, répondit Amy. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas à se plaindre et souhaitait rester.

— Alors pourquoi cette discussion ?

— C'est *ion* hôtel, Nick ! Ces gens de Taïwan refusent de le partager ; du moins c'est ce qu'ils m'ont affirmé. La loi leur donne-t-elle raison ? Peuvent-ils nous forcer à renvoyer un autre client ?

— Je suis le seul qui puisse décider une chose pareille. Et c'est hors de question. »

Il ne cessait de retourner à son journal, et Amy en conçut une certaine irritation. Elle le planta là et retourna à la réception.

Elle s'assit derrière le bureau et survola du regard l'amas de paperasses qui jonchait sa surface avant de remarquer les factures qui s'étaient amassées depuis la semaine dernière. Nick s'était contenté de les jeter sur la pile.

Elle les feuilleta distraitement, puis partit en quête de leur dernier relevé bancaire. Elle alluma l'ordinateur, attendit qu'il se charge et chercha le dossier où elle référençait chaque chèque qu'ils émettaient. Elle remarqua quelques petites différences et, au bout de quelques minutes, se plongea dans sa comptabilité : tâche routinière s'il en est, mais réconfortante.

« Je vais prendre un bain au premier » lança Nick en passant devant la porte.

Il lui lança le journal qui atterrit sur le bureau, délogeant les feuilles de papier qu'elle venait de trier.

« Il y a quelqu'un au bar ? lui cria-t-elle.

— Pas pour l'instant. »

Elle jeta un regard furibond sur la première marche de l'escalier qu'il venait de monter. Une fois de plus, elle eut la désagréable sensation d'être prise au piège, là, dans cet hôtel. Elle n'arrivait toujours pas à définir le lien qui la rattachait à Nick et, en fait, était toujours incapable de dire pourquoi elle s'était installée chez lui. D'une certaine façon, en s'occupant de l'hôtel, elle évitait de penser au moment inévitable où il lui faudrait décider ce qu'elle voulait faire de sa vie.

Chaque jour, elle se disait qu'elle pouvait tout abandonner et s'en aller, comme ça, du jour au lendemain. Oui, continuait-elle, ce serait si facile. Mais elle finissait toujours par se raviser. Partir, oui, mais pour où ? À Bulverton, elle n'avait nulle part où aller, et pas davantage à Eastbourne ou toute autre ville côtière. Elle les avait toutes écumées dans sa jeunesse, qui, lorsqu'elle y pensait, n'était plus si proche que ça. Les années avaient passé bien trop vite à son goût. Rien n'était plus comme avant. Il y avait eu la mort de Jase, bien sûr, mais aussi le fait que tous ses anciens amis s'étaient mariés ou avaient quitté la ville. Mais l'expatriation n'était pas une solution miracle : elle ne se débarrasserait pas si facilement de ce ressentiment qui était là, tapi en elle. Si elle voulait vraiment changer de vie, il faudrait qu'elle s'en aille pour de bon, loin de Bulverton et du Sussex.

Londres semblait la destination la plus évidente, mais la capitale ne la tentait pas plus que ça. Pourquoi pas l'étranger ? Une fois de plus, elle se dit qu'elle aurait dû avoir le courage d'accepter l'invitation de Gwyneth et d'aller voir à quoi ressemblait la vie à Sydney.

Mais, à Sydney ou ailleurs, il y aurait toujours un autre Nick Surtees.

Elle retourna à sa comptabilité. Rien de bien terrible, juste une liste de chèques enregistrés dans un ordinateur, qu'il lui faudrait comparer avec le relevé de la banque. Ils étaient encore plus fauchés qu'ils le croyaient, ou qu'ils voulaient se l'avouer. Leur découvert s'était considérablement creusé

tandis que leurs revenus ne cessaient de diminuer. Ces nouveaux arrivants étaient leur dernier espoir : leurs rentrées d'argent étaient certes erratiques, mais même s'ils n'avaient qu'un seul client en résidence, comme Teresa Simons, ils pouvaient encore faire tourner la baraque et engranger des profits.

Nick savait-il tout cela ? Et s'en souciait-il seulement ? Elle se souvint de l'expression désagréable qu'il arborait en montant l'escalier et, pendant qu'il faisait couler son bain, écouta les gargouillements de la tuyauterie comme s'ils se faisaient l'écho de ses propres regrets.

Mais qu'est-ce qui pouvait bien l'avoir jetée dans ses bras ? Le temps qu'elle comprenne dans quel pétrin elle s'était fourrée, il était déjà trop tard. Il ne faut jamais souffler sur des braises éteintes, elle le savait bien ; sa mère lui avait énoncé ce dicton lorsqu'elle était enfant. À l'époque, elle ne l'avait pas écoutée, mais maintenant elle en faisait l'expérience. Au fil des disputes, ses parents avaient rompu des centaines de fois avant de souffler désespérément sur les cendres dans l'espoir de sauver ce qui ne pouvait plus l'être. Et maintenant, il y avait Nick. Lorsqu'ils étaient ados, leur relation avait déjà quelque chose de bancal et, après ces derniers mois passés en sa compagnie, Amy avait compris qu'elle le resterait.

Elle savait tout ça, oui, mais restait néanmoins piégée par le passé. Et ce n'était pas fini, loin de là.

Elle entendit la porte extérieure du parking qui s'ouvrait, puis se refermait. Elle fit rouler son fauteuil de bureau jusqu'à la porte et tendit le cou pour regarder dans le couloir. Teresa se dirigeait vers l'escalier avec à l'épaule un sac si lourd qu'elle chancelait sous son poids.

« Madame Simons ! Teresa ! »

L'Américaine s'arrêta, puis se tourna vers Amy.

« Salut, fit-elle d'une voix joyeuse, bien que son visage trahisse sa fatigue.

— Je me demandais justement si vous comptiez dîner à l'hôtel ce soir.

— Eh bien... je ne me suis pas encore posé la question. Mais pourquoi pas ? Vous avez quelque chose à me proposer ?

— Ce que vous voudrez. »

Amy alla chercher le menu, posé tout en haut de l'armoire à dossiers, et le lui tendit.

« Nous avons en réserve à peu près tout ce qu'il y a sur la carte, mais si vous voulez vous décider dès maintenant, ou si vous désirez autre chose, j'ai encore le temps d'arranger ça. »

Teresa parcourut le menu des yeux, mais très vite : de toute évidence, elle avait l'esprit ailleurs. Finalement, elle lui rendit le morceau de carton.

« Je verrai un peu plus tard, dit-elle. Pour l'instant, je n'ai pas faim. »

Amy se reprocha intérieurement d'avoir abordé ce sujet. En fait, elle voulait demander à Teresa – le plus gentiment, le plus délicatement possible – si elle ne voyait pas d'inconvénient à changer d'hôtel, mais au moment psychologique elle n'avait pas su trouver les bons mots. Ou même la volonté nécessaire.

Elle regarda Teresa sans rien dire, ce qui était une autre façon de repousser l'instant fatidique. Si seulement Nick était là pour s'en charger ! Elle se demanda à quelle heure débarqueraient ces Taïwanais à l'accent et aux noms américains, mais aussi s'il y avait un moyen de découvrir ce que la loi préconisait dans pareil cas. Est-ce qu'un client, ou un groupe de clients, pouvait *vraiment* exiger de disposer de l'hôtel tout entier ? Lorsqu'il s'agissait de stars du cinéma ou de politiciens en vadrouille, cela devait être possible, mais ils devaient sans doute mieux préparer les choses. Ou du moins, faire preuve d'un minimum de délicatesse. Et de toute façon, qu'est-ce qu'une vedette de cinéma viendrait faire au White Dragon ? Problème réglé, donc. Peut-être que, dans un cas pareil, l'argent faisait la différence : si une ou plusieurs personnes tenaient tant à rester seules, ils n'avaient qu'à louer toutes

les chambres pour n'occuper que les meilleures. Mais que se passait-il s'il y avait déjà des clients dans l'hôtel ?

« J'ai du travail à faire là-haut, dit Teresa. Je descendrai boire un verre un peu plus tard.

— Très bien. Je crois que Nick a quelque chose à vous dire.

— Ah, bon ? Vous savez de quoi il est question ? »

Amy secoua la tête pour mieux éviter un problème qu'elle considérait de plus en plus du ressort de Nick, et non du sien.

« Très bien, à plus tard. »

Elle leva son sac si lourd et le passa à son épaule. Un instant plus tard. Amy entendit ses pas sur la moquette de l'escalier.

Amy descendit le classeur consacré aux réservations et trouva les quelques fax qu'elle avait échangés avec M. A. Li, de Taïwan. Elle vérifia consciencieusement tout ce qui était écrit sur chacune des feuilles de papier qu'elle avait reçues. En gros, la corporation GunHo de Taipei voulait des chambres séparées avec double lit pour quatre clients adultes, deux hommes et deux femmes du nom de Kravitz, Mitchell, Wendell et Jensen. Toutes les dépenses des invités devaient être mises sur le compte de la compagnie ; à la fin de chaque semaine, l'un des quatre clients en question vérifierait et signerait la facture qui, ensuite, serait faxée à leurs bureaux de Taipei, à l'attention de M. Li. Un compte équivalant au montant de la facture, en dollars ou en livres, serait mis à leur disposition à la Midland Bank de Bulverton, et ils pourraient réaliser la somme en question sur simple demande. La réservation n'était confirmée que pour deux semaines, mais avec une option permettant d'étendre indéfiniment leur arrangement. Pour tout complément d'information, ils n'avaient qu'à contacter directement M. Li.

Amy éplucha les documents, mais il n'y avait pas de clause spécifiant une quelconque exclusivité d'occupation de l'hôtel.

Elle consulta sa montre et calcula mentalement le temps que prendrait le voyage de Heathrow à Bulverton. S'ils faisaient au plus vite, ils seraient là dans le courant de l'heure suivante, mais de toute façon ils arriveraient certainement ce soir. Et elle n'avait encore rien préparé.

Elle monta au premier. Nick était étendu sur son lit, nu comme un ver, et fumait une cigarette.

« Nous sommes en milieu d'après-midi et il ne se passe toujours rien, dit-il. Tu ne veux pas venir t'allonger un moment ? »

Sa première impulsion fut de tourner les talons et sortir de la chambre. Elle appréciait encore tout ce qu'ils pouvaient faire dans un lit, mais ces derniers temps Nick semblait y passer l'essentiel de ses après-midi. Elle préféra hausser les épaules.

« J'ai une question à te poser, dit-elle, et il faut que tu me répondes tout de suite. Est-ce vrai, ce que tu m'as dit tout à l'heure ? Es-tu vraiment le seul qui puisse obliger un client à partir ?

— Qu'est-ce qui te tracasse, Amy ?

— Ce que j'ai tenté de t'expliquer un peu plus tôt.

— Ne t'en fais pas pour ça. »

Elle s'assit au bord du lit et ne put s'empêcher de passer une main sur sa poitrine. Sa peau était douce, lisse et propre.

« Je ne veux pas qu'on perde tout cet argent, dit-elle. Cette réservation pourrait résoudre une bonne partie de nos problèmes financiers. Enfin, pour toi, mais pour moi aussi.

— Laisse-moi faire. J'ai fait venir un double lit supplémentaire rien que pour eux, ils s'en contenteront bien. Quand arrivent-ils ?

— Ils peuvent débarquer à tout moment. Ils ont appelé de Heathrow il y a une heure ou deux pour dire qu'ils venaient directement par la route.

— Le trajet est toujours plus long qu'on le croit, fit Nick. Allez, déshabille-toi.

— Non, je préfère rester en bas. Et s'ils débarquaient sans crier gare ? »

Il ne dit rien, mais tira sur les boutons de sa robe d'un air buté. Dans sa hâte, il n'arriva pas à les défaire : elle s'écarta donc et retira elle-même son vêtement. Puis elle s'allongea à côté de lui et sentit ses mains qui faisaient glisser sa culotte le long de ses cuisses. Une sensation qu'elle appréciait toujours autant.

Plus tard, alors qu'ils gisaient sur le lit, lovés l'un contre l'autre, ils entendirent le grondement d'un moteur surpuissant. Le véhicule s'arrêta dans le parking, sous leurs fenêtres. Le cliquètement de la boîte de vitesses leur parvint alors que le chauffeur cherchait une place dans l'espace limité.

« Je le savais ! s'écria Amy. C'est les Américains. »

Elle s'éloigna de Nick qui roula sur le côté en feignant le dégoût ; en fait, Amy savait très bien que, lorsqu'ils avaient terminé leurs joutes amoureuses de l'après-midi, il était le premier à prendre ses distances : soit il faisait une petite sieste, soit il retournait lire le journal.

Elle sortit du lit, toute nue, et alla jeter un coup d'œil dans le parking. Elle vit un énorme camion vert sombre qui manœuvrait tout près de la voiture de Teresa Simons. L'engin arborait ce qui ressemblait à une antenne satellite, maintenant repliée dans un logement spécial creusé dans le toit. À côté, on avait peint le nombre 14 dans une teinte d'un vert plus clair que la carrosserie. Amy se demanda qui pouvait bien tracer un numéro d'identification sur le toit d'un camion, là où bien peu de gens auraient l'occasion de le lire.

Une jeune femme aux cheveux châains et courts descendit par la portière du passager et passa à l'arrière du camion pour guider le conducteur qui s'escrimait toujours sur son volant. Elle leva les yeux vers la fenêtre où se tenait Amy et, un bref instant, leurs regards se croisèrent.

Amy savait que, de son angle de vision, la femme ne distinguerait guère que son visage, mais elle recula néanmoins et alla ramasser ses vêtements qui jonchaient la moquette.

« Ils sont là ! » dit-elle à Nick.

Elle enfila son soutien-gorge à l'envers, l'agrafa sous ses seins, puis le retourna et mit les bretelles en place. Elle passa sa culotte, puis chercha sa robe des yeux. Nick avait roulé sur le côté et lisait le journal de la veille, ou faisait semblant.

« C'est bon, Nick, dit-elle. Je peux descendre l'escalier toute seule.

— Je le savais. »

Mais il lui décocha un sourire, jeta son journal sur le sol et, après un coup d'œil furtif vers le parking, entreprit de s'habiller. Elle fut prête avant lui, mais il lui prit le bras et l'embrassa.

« Si tu veux, dit-il, je m'occupe de préparer le dîner. Et je tiendrai le bar.

— Ce n'est pas une obligation.

— Peut-être que si. Cela fait un bout de temps que je n'ai pas mouillé ma chemise.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as gagné le gros lot ?

— Non... mais je préparerai néanmoins le dîner. Ne serait-ce que parce que j'en ai envie. »

Elle lui rendit son baiser, puis posa ses deux mains sur sa poitrine et le repoussa.

« Ces gens vont vouloir signer le registre des entrées », dit-elle.

Amy réussit à regagner la réception avant l'arrivée des Américains et eut donc le temps de se donner une contenance : elle fit semblant de s'occuper de ses paperasses. Quelques secondes plus tard, la porte du parking s'ouvrit et, avant même de lever les yeux. Amy sentit la présence de deux silhouettes.

« Bonjour, madame », fit poliment une voix à l'accent américain.

Elle se tourna vers le guichet. C'était la jeune femme qu'elle avait vue depuis la fenêtre, accompagnée d'un homme d'une trentaine d'années.

« Bonjour, répondit-elle.

— Nous avons une réservation. »

Amy lui tendit le registre des entrées.

« Si vous voulez bien remplir quatre fiches, dit-elle. Et... puis-je voir vos passeports ?

— Bien sûr. »

Ils effectuèrent les formalités sans aucun problème. Les deux personnes restantes rejoignirent les premiers venus et remplirent à leur tour les paperasses requises.

« Vous avez réservé quatre chambres individuelles, chacune pourvue d'un lit à deux places ?

— Exact.

— Très bien, mais comme notre hôtel est de taille assez réduite, nous allons devoir vous séparer. Il y a deux chambres contiguës au premier et deux autres à l'étage suivant. Ce que vous appelez le second et le troisième étage, je crois^[1]. De toute façon, elles ne sont séparées que par un escalier. »

Ils acquiescèrent sans sourciller. Amy leur tendit les cartes d'accès électroniques en les mêlant volontairement. Elle se demanda comment ils se partageraient les lieux : les femmes prendraient-elles les chambres adjacentes ? Les deux autres, celles du second et dernier étage, nichées sous le vieux toit, étaient plus petites, mais avaient vue sur la mer, dans le lointain.

« Cela devrait aller », dit l'homme dont Amy avait lu le nom sur la carte d'identité : Dennis Kravitz.

Il regarda les autres, qui acquiescèrent ou haussèrent les épaules. L'une des femmes – Acie Jensen, d'après sa carte – avait pris quelques brochures pour touristes sur le présentoir et les parcourait rapidement.

« Écoutez, notre camion là-dehors est rempli de matériel assez coûteux. J'ai remarqué que votre parking n'était pas fermé à clé. Y a-t-il moyen de le mettre en sécurité durant la nuit ?

— La cour est éclairée. Si vous le voulez, nous pouvons placer une barrière devant votre véhicule pour éviter que quelqu'un ne cherche à le déplacer. »

Dennis Kravitz fronça les sourcils.

« Ce n'est pas le camion lui-même qui nous importe, mais le matériel qui se trouve à l'intérieur. Si la cour est ouverte à tous les vents, comment pouvons-nous être certains que personne ne viendra y jeter un coup d'œil ?

— Il n'y a pas de problème, répondit-elle. À Bulverton, la criminalité est proche de zéro.

— Ce n'est pas ce qu'on nous a dit », rétorqua Acie Jensen de l'autre côté de la pièce.

Elle feuilletait une brochure sur le château de Bodiam, mais ne leva pas les yeux.

« Enfin, ce n'est pas ce que j'entendais par « criminalité ».

— Comme vous voudrez », fit la femme sans s'intéresser davantage à la question.

Elle traversa la pièce pour s'entretenir calmement avec les autres. Ils ramassèrent leurs cartes magnétiques et se dirigèrent vers leurs chambres sans plus de commentaires. S'ils l'avaient demandé, Amy aurait pu envoyer Nick s'occuper de leurs bagages, mais apparemment ils n'avaient besoin de personne.

Les Américains s'affairèrent pendant un temps pour récupérer leurs valises et leurs affaires dans le camion et les monter à leurs étages respectifs, mais au bout d'un moment le silence retomba sur l'hôtel.

Conformément à sa promesse, Nick descendit peu de temps après, jeta un coup d'œil aux papiers

qui jonchaient le bureau, puis passa dans la cuisine. Amy resta à la réception, à écouter les bruits étouffés du bâtiment : les pas sur les vieux parquets au-dessus de sa tête, l'eau qui s'écoulait dans des canalisations tout aussi antiques, Nick qui s'affairait dans la cuisine. Amy prit conscience que c'était la première fois depuis les jours qui suivirent le massacre que l'hôtel comptait plus d'un ou deux clients à la fois. Peut-être qu'en fin de compte la vie pourrait reprendre ce qu'il convenait d'appeler son cours normal.

Une demi-heure plus tard, Teresa Simons passa à son tour la porte donnant sur l'extérieur, décocha un sourire amical à Amy, puis monta l'escalier pour regagner sa chambre.

Le lendemain matin, Teresa retourna aux bureaux de l'ExEx. En fin de compte, elle employa les deux heures de scénario qu'elle avait retenues puis, après une excursion timide au royaume du tir sur cible virtuelle, réserva pour une autre séance.

Mais malgré tout, l'idée de plonger pour de bon dans l'univers inconnu du virtuel la rendait nerveuse, et, une fois dans la chambre de simulation, elle demanda l'assistance d'un technicien.

« Vous êtes nouvelle ? » demanda le jeune homme qu'identifiait son badge : Angus Jackson, relations clients.

« Je me suis entraînée sur des ExEx aux États-Unis, répondit-elle. Des scénarios d'interdiction.

— Terminaux ou non ?

— Les deux. »

Teresa se dit qu'elle n'avait plus à garder le secret sur son travail et ses implications et décrivit à l'employé les scénarios dans lesquels elle avait plongé.

« Très bien, répondit Angus Jackson. Nous n'en manquons pas. Je présume que vous savez comment arrêter un scénario ?

— Oui. Au Bureau, nous employons l'acronyme LIVER.

— Je ne le connais pas. »

Teresa lui expliqua ce qu'il signifiait, et il acquiesça. Ils n'avaient pas les mêmes procédés mnémotechniques, mais le résultat était le même. Il la laissa attendre deux minutes, puis revint avec l'habituelle fiole scellée remplie de nano-puces.

« Je vais vous expliquer ce que j'ai fait, dit-il. Pour les nouveaux clients, nous préparons des assortiments d'anthologie. Celui-ci est une sélection au hasard des scénarios tels qu'en emploient actuellement la plupart des agences de police. Il est probable que vous reconnaissiez certains d'entre eux. C'est une vraie mixture que nous avons tirée d'une bibliothèque comprenant environ neuf cents situations différentes. Vous avez réservé deux heures : vous avez donc le choix entre surfer à travers la sélection jusqu'à ce que votre temps soit écoulé, auquel cas vous en serez éjectée automatiquement, ou bien vous pouvez sortir lorsque vous en aurez assez.

— Sont-ils terminaux ou non terminaux ? demanda Teresa.

— Tous sont non terminaux. Cela vous convient ?

— Je préfère ça, oui. »

Teresa écuma son univers habituel, celui des explosions de violence, désamorçant chaque problème qui lui était présenté à l'aide des armes fournies par les rédacteurs du logiciel.

À São Paulo, au Brésil, en 1995, un combat au couteau éclata dans un club de salsa mal éclairé ; la pénombre qui régnait dans la salle compliquait la situation, mais une seule balle incapacitante mit fin à l'altercation, LIVER. À Sydney, Australie, en 1989, un jeune camé muni d'un revolver s'était mis à tirer dans le tas ; la résolution était assez simple – interdiction et arrestation – mais elle se révéla physiquement très éprouvante, LIVER. À Kansas City, Missouri, 1967, alors qu'elle était encore hors d'haleine après le dernier scénario, Teresa se retrouva en plein siège McLaughlin, l'un de ceux qu'elle

avait déjà abordés au Bureau. Un ex-flic du nom de McLaughlin s'était barricadé dans la maison de sa femme, dont il était séparé, et tirait sur tout ce qui bougeait. Comme elle connaissait le scénario par cœur et voulait passer au suivant, Teresa se dirigea vers le flanc de la maison, s'infiltra dans le sous-sol et abattit McLaughlin au bas des escaliers. Si elle était encore à l'entraînement, Dan Kazinsky l'aurait forcée à y retourner et faire les choses dans les règles (c'est-à-dire arrêter McLaughlin), mais elle préférait accéder à des scénarios qu'elle ne connaissait pas déjà. **LIVER.**

Le scénario suivant était déjà plus complexe ; elle ne l'avait jamais abordé, et à peine y fut-elle entrée qu'elle s'y plongea entièrement.

San Diego, Californie, 1950 : William Cook avait déjà enlevé et assassiné une famille de cinq personnes dans le Missouri et fuyait la police. Il avait pris un autre homme en otage et ils s'étaient rendus à San Diego dans la voiture qu'il avait volée à la famille en question.

Teresa entra dans le scénario ExEx au moment où la Pontiac de Cook se faisait repérer sur la route 8 ; plutôt que de tenter une manœuvre d'interception hasardeuse, la police et les agents fédéraux préférèrent attendre que Cook soit entré dans la banlieue de San Diego pour l'arrêter ou l'appréhender au moment où il descendrait de voiture. Des voitures de police en civil surveillaient minutieusement sa trajectoire.

Une fois de plus, elle s'émerveilla du soin apporté au moindre détail, tant des décors que de la reconstitution historique. C'était souvent le cas avec les incidents déjà anciens, avait-elle pu constater. Dan Kazinsky expliquait ce fait par la qualité des souvenirs relatifs à ces événements. Les événements les plus éprouvants, les plus traumatisants ont tendance à survivre beaucoup plus longtemps dans les mémoires. Teresa et les autres recrues avaient remarqué que les scénarios ExEx décrivant des faits récents étaient parfois brouillés, comme si les témoins avaient fait impasse sur certains passages.

Elle entra dans le scénario Cook par une journée étouffante ; le vent marin secouait les palmiers, gonflait les auvents des magasins et faisait battre dangereusement les panneaux indicateurs suspendus. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, mais les bourrasques embrasées charriaient du sable en provenance des plages toutes proches. Les cheveux s'envolaient et les vêtements vous collaient au corps. Des voitures luisantes aux formes arrondies arpentaient paresseusement les rues. Un DC-3 de la Pan American tournait au-dessus de la ville en attendant de se poser à l'aéroport, et le soleil se reflétait sur l'aluminium de ses ailes et ses moteurs. Des hommes en uniforme de la Navy se pressaient autour d'un camion militaire garé dans le parking d'un bâtiment flanqué d'un drapeau américain.

Teresa n'avait pas le temps de regarder le paysage. Le scénario n'attendait pas : il continuait sa progression inéluctable.

Elle avait une clé en main et, au moment où elle entra dans l'image, elle courait en direction d'un groupe de voitures garées en diagonale par rapport au trottoir. Elle était hors d'haleine, et son dos et ses jambes étaient douloureux. Elle recula mentalement, et peut-être physiquement, devant l'impact sensoriel de ce scénario né d'une mémoire collective. Elle avait trop chaud, le vent l'empêchait de respirer et une poussière en suspension lui entra dans l'œil. Elle se retourna en clignant des paupières pour la déloger. Il fallait qu'elle se concentre sur le scénario en cours. Elle voulait conserver sa propre individualité, ses propres réactions. Une fois débarrassée de la poussière, elle se tourna, assez vite pour entrevoir l'un des bâtiments qui se trouvaient derrière elle – une sorte de magasin, une quincaillerie ou un ferrailleur – qui, alors qu'elle continuait de regarder dans sa direction, clignota avant de s'enraciner dans la réalité. Cette vision fut si rapide qu'elle l'avait peut-être imaginé, mais d'une façon perverse, cette faille dans la réalité extrême lui parut réconfortante : même toute cette

technologie dernier cri n'était pas cent pour cent infaillible.

Elle se dirigeait vers un break Chevrolet bleu et argent mais, une fois de plus, contra le scénario et préféra obliquer vers une Ford verte garée juste à côté. Elle se brûla les mains sur le métal surchauffé de la poignée : elle préféra abandonner et repartit vers la Chevrolet. La portière n'était pas verrouillée : elle put donc se laisser glisser sur l'immense banquette, étalant voluptueusement son corps massif.

Elle mit la clé de contact dans son logement du premier coup, puis baissa la vitre du côté du conducteur.

Quelques instants plus tard, elle se dirigeait vers le nord le long de la 30^e Rue pour tourner sur la droite à l'intersection d'University.

C'était la première fois qu'elle conduisait dans un ExEx, et c'était une sensation exaltante. Deux impressions prédominaient. La première était un sentiment de sécurité absolue : la voiture ne pouvait pas avoir d'accident, elle ne pouvait pas se faire mal, parce qu'elle n'agissait pas seule et ne pouvait prendre ses décisions par elle-même. Le scénario était déjà écrit et elle n'avait plus qu'à se laisser emporter. Elle avait tourné à droite parce que c'était là qu'elle devait se rendre ; elle atteignit la grande intersection de Wabash Avenue, où elle prit sur la gauche ; puis elle emprunta l'autoroute et accéléra pour rejoindre la circulation. Le soleil s'infiltrait par la fenêtre, lui brûlant le bras et le visage. Elle remonta donc la vitre et rabattit le pare-soleil.

Ce geste, cette décision renforcèrent la seconde impression, qui contredisait la première : elle pouvait défier le scénario et agir de façon indépendante. Elle pouvait mettre le pied au plancher et continuer son chemin vers l'est ou le nord de la ville pour parcourir cette immense Amérique virtuelle qui s'étendait devant elle, au-delà de l'horizon immédiat de la simulation, la laisser prendre forme et se dérouler devant elle comme un tapis lisse et sans accroc.

Elle préféra ouvrir la boîte à gants et en tirer le pistolet automatique qui s'y trouvait.

Tout en conduisant, elle vérifia qu'il était bien chargé, puis le posa à côté d'elle, sur le siège. Elle mit la radio : l'orchestre de Duke Ellington jouait un instrumental du nom de *Newport Up*. Comment pouvait-elle le savoir ? Elle n'avait jamais eu de disques de Duke Ellington et aurait bien du mal à reconnaître le son de l'orchestre et encore plus à identifier un morceau en particulier.

Elle s'étira sur son siège et continua son chemin, les bras tendus, la tête posée sur le coussin, la radio allumée, baignée par le soleil et bercée par le grondement mélodieux du trafic des années 50 qui s'écoulait tout autour d'elle.

Quelques instants plus tard, elle vit des lumières et un barrage de police droit devant elle. La plupart des voitures contournaient l'obstacle sur la gauche, mais elle ralentit, mit son clignotant et se dirigea droit sur le cordon de police. Elle s'arrêta et serra le frein à main, faisant grincer la poignée. Un agent se dirigea vers elle et se pencha pour regarder à l'intérieur de la voiture.

Soudain, elle ne sut trop quoi lui dire. Avait-elle décidé de son propre chef de stopper devant le barrage ? Ou était-ce ce que devait faire la conductrice de cette voiture ? L'agent n'était plus qu'à quelques pas du capot, la main tendue pour lui signaler de ne pas repartir.

Teresa se décida instantanément : si elle n'avait pas suivi les autres voitures, c'était de sa propre initiative. Elle contrôlait la situation. Elle eut un geste issu d'une longue habitude et plongea sa main dans sa poche pour en tirer sa carte d'identité du FBI, mais celle-ci n'était pas là !

Elle se regarda pour la première fois et constata qu'elle portait les vêtements d'une autre. Elle était obèse ! Elle s'habillait n'importe comment ! Ses bas étaient filés ! Elle prit sa ceinture, là où elle mettait son badge, mais là, sous les multiples replis de son corps grassouillet qui débordait jusque sur ses genoux, elle ne trouva qu'une mince ceinture de plastique.

Elle se pencha pour jeter un coup d'œil dans le rétroviseur et vit une femme noire entre deux âges qui la dévisageait d'un air soucieux.

« Madame, cette zone est interdite au public », dit le policier en se penchant par la portière.

Teresa remarqua que. Dieu sait comment, la vitre s'était rabaisée pendant qu'elle conduisait, pendant qu'elle était sortie de la simulation.

« Veuillez faire marche arrière et rejoindre le trafic.

— Je suis l'agent fédéral Simons, attaché au commissariat de Richmond », dit Teresa.

Trop tard : l'agent venait de voir l'automatique posé sur le siège du passager.

« Madame, veuillez lever lentement les mains et descendre de la voiture... »

Mais soudain l'ExEx se termina ; l'esprit frustré et survolté de Teresa s'emplit d'une lumière blanche cristalline et un rugissement statique fit vibrer ses tympans.

Teresa retourna dans son propre semblant de réalité : une petite pièce froide aux murs peints en blanc et avec un néon accroché au plafond. Elle était allongée sur un banc étroit recouvert d'une feuille de papier crème qui émit un bruissement lorsqu'elle se leva. Elle perçut le murmure de l'air conditionné et les voix étouffées de ceux qui étaient là, tout près, dans une autre salle ou un couloir. À peine eut-elle quitté le scénario que Teresa prit conscience de son entourage et de ce qu'elle venait de faire ; ce qui, en soi, était un progrès considérable par rapport à la période de convalescence qui suivait le traumatisme d'un événement terminal lorsqu'elle était au Bureau.

Une technicienne se tenait dans l'embrasement de la porte. Dès qu'elle vit remuer Teresa, elle alla se tenir à ses côtés.

« Comment allez-vous, madame Simons ? fit-elle en la parcourant d'un regard professionnel.

— Ça ira.

— Alors tout va bien ? »

Elle l'aida à s'asseoir et s'occupa immédiatement de la valve à nanopuce située à la base de son cou. En général, Teresa était inconsciente durant cette procédure : la curiosité la poussa à regarder comment procédait la technicienne. Mais son angle de vision était faussé et elle entrevit juste un appareil en forme de seringue qui se déployait, sentit une pression sur son cou, un éclair de douleur, puis une légère vibration qui n'avait rien de désagréable. Tout ce qu'elle pouvait distinguer, c'était le badge portant le nom de la technicienne : Patricia Tarrant, Service clientèle. Au moment où elle retira la seringue, la valve heurta un point douloureux sous la peau, ou autour de la valve elle-même. Elle leva la main et frotta délicatement l'endroit en question.

Teresa regarda Patricia Tarrant qui transférait le contenu de la seringue – les nanopuces en suspension dans un liquide pâle – dans une éprouvette de verre, qu'elle déposa ensuite dans le cabinet au pied du banc. Elle activa alors un mécanisme quelconque, et les signaux lumineux clignotèrent brièvement.

« Très bien. Lorsque vous serez prête à sortir d'ici, j'aimerais que vous veniez remplir quelques formulaires. »

Teresa était encore à San Diego, sur la route balayée par un vent brûlant. Avant que la technicienne ait pu quitter la petite pièce, elle lui demanda :

« Je n'étais encore jamais tombée sur ce scénario Cook.

— Cook ?

— William Cook. »

Teresa fit un effort pour se souvenir des détails, mais les images de la réalité extrême l'éblouissaient, et elle avait du mal à discerner le vrai du faux.

« San Diego, 1950. Cela parle d'un type en cavale avec un otage.

— Je ne sais pas. Étiez-vous dans une collection à entrée aléatoire ?

— Oui, c'est ça. Des aléatoires non terminaux. Une anthologie de scénarios. »

Elle suivit Mme Tarrant jusqu'à un poste de travail tout proche, pourvu d'un énorme écran d'ordinateur et de manuels aux reliures à spirale.

« Je ne savais pas quels logiciels étaient disponibles, et l'un de vos collègues m'a suggéré de prendre une collection. J'ai tenté le coup.

— Je peux vous identifier le scénario », dit Patricia Tarrant en se tournant vers son ordinateur.

Elle se mit à pianoter sur son clavier en fixant son écran.

« Je n'étais pas là sous mes propres traits, fit Teresa pour l'aider, mais je me souviens de qui j'étais et de ce que je faisais. Jusque-là, je n'ai employé des scénarios du FBI qu'avant...

— Oui, nous y voilà. William Cook, 1950. Nous avons des volumes entiers sur lui. Savez-vous de quel scénario il s'agissait ?

— J'occupais le corps d'une femme entre deux âges, reprit Teresa. Obèse, hors d'haleine, avec un break argent et bleu. Une Chevrolet.

— Ce doit être celui-ci, répondit Patricia en désignant l'écran. C'est le seul scénario qui ait été utilisé cette semaine : c'est donc certainement le vôtre. Le témoin s'appelait Eisa Jane Durdle ; soixante-neuf ans, adresse 2213, North Sea Road, San Diego. Je me demande comment ils l'ont retrouvée.

— Ils ?

— Les gens qui rédigent les logiciels. C'est un shareware. Les producteurs de sharewares n'ont pas souvent des scénarios à témoins. Peut-être la connaissaient-ils ? Non, elle doit être morte aujourd'hui. Je me demande comment ils ont fait ?

— Elle n'était qu'un témoin ? Mais... elle portait une arme.

— Vraiment ? Ce doit être possible. Je veux dire, dans ce genre de scénario, il vaut mieux avoir un revolver à portée de la main, n'est-ce pas ? Il est possible qu'elle en ait possédé un, ou sinon le programmeur l'a rajouté. »

Teresa se rassit, surprise. Elle toucha à nouveau le point douloureux sur son cou. La sensation désagréable ne voulait toujours pas passer.

« Je ne pensais pas que vous employiez des sharewares.

— Nous faisons feu de tout bois. Nous avons toujours quelqu'un qui farfouille dans la masse de ce qui est disponible. Ou bien c'est notre bureau central qui s'en charge. Si vous n'en vouliez pas, il fallait le spécifier avant.

— Cela n'a pas d'importance. C'était plutôt intéressant. En fait, je n'ai jamais vu d'ExEx aussi convaincant. J'aimerais bien refaire une tentative. »

Patricia trouva un paquet de Post-it et nota les références du scénario sur la feuille du dessus. Elle la décolla et la tendit à Teresa.

« Il y a combien de temps que vous avez employé pour la dernière fois les équipements ExEx ?

— J'étais là hier. L'une de vos collègues s'est occupée de moi. Je ne me souviens pas de son nom. » Patricia acquiesça. « Je me suis servie du champ de tir à la cible et ne suis restée qu'une heure. À part ça, cela fait un an, deux peut-être. Mais à l'époque j'employais les équipements ExEx du Bureau, et j'ai toujours pensé qu'ils disposaient du meilleur matériel possible. Durant l'entraînement, nous étions surveillés de près. Vous pouvez probablement imaginer la façon dont fonctionne le Bureau. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant d'autres scénarios. »

Patricia indiqua une pile de cartons empilés contre le mur, de l'autre côté de la pièce.

« Vous devriez voir certains des logiciels qui nous parviennent ces derniers temps. Voilà tout ce que nous avons reçu rien que la semaine dernière. Le problème n'est pas de mettre la main sur les programmes, mais plutôt de sélectionner ceux que nous pouvons employer en toute sécurité. Une organisation gouvernementale telle que le FBI n'aurait jamais le temps de vérifier tout ce qui sort : ils piochent donc dans les programmes commerciaux. Avec ceux-ci, on ne risque rien, mais ce n'est pas forcément les plus intéressants. Les plus audacieux ont été délégalisés.

— Et en pratique, y a-t-il de grandes différences ? demanda Teresa. Vous avez parlé de sécurité. Est-il dangereux d'employer des sharewares ?

— Non, bien sûr, il n'y a pas le moindre risque physique. Mais les programmes commerciaux sont toujours répertoriés et disposent de fondations solides.

— Je suis larguée.

— Par « fondations », on désigne le fait que les scénarios sont basés sur les témoignages des témoins, sur des régressions hypnotiques, des évaluations, des documents historiques. Ils se servent de films ou d'archives télévisées, si toutefois il en existe, et reviennent toujours sur les lieux de l'incident. Un scénario commercial essaie toujours d'être le plus fidèle possible dans sa reconstitution de l'événement. De plus, lorsque le logiciel nous parvient, c'est avec une disquette contenant des tonnes de documentation : tout, ou presque, est vérifiable. Nous faisons aussi nos propres scénarios. GunHo, la compagnie à qui appartient ce bâtiment, a débuté comme producteur de logiciels. Avec les sharewares, nous devons nous contenter de ce qu'il y a. Nous faisons toutes les vérifications possibles, et nous connaissons très bien certaines des boîtes qui les produisent, mais s'il y a une chose qu'on ne peut assurer, c'est bien l'authenticité des scénarios. Certains sont extraordinaires : ils sont assortis d'évaluations psychologiques ou de régressions que les grosses compagnies n'ont pas su dénicher, ce qui apporte vraiment quelque chose de nouveau.

— J'ai déjà chargé des sharewares sur mon PC, dit Teresa. En général, il y a toujours quelque chose qui cloche. Comme s'ils étaient inachevés.

— En effet, c'est bien ça, l'autre problème. De notre point de vue de fournisseur, nous ne pouvons pas présumer de la qualité de la programmation. Il y a pas mal de déchet, notamment lorsque ce sont des gosses qui les produisent : ils amalgament des bribes d'autres scénarios ou fouillent les bibliothèques pour trouver des documents qui ressortent du domaine public ou, tout simplement, se fichent pas mal des fondations. D'autres font l'inverse : on trouve des scénarios où le moindre détail est reconstitué avec une minutie proche de la maniaquerie. Parfois, je me demande comment ils font. »

Tout en parlant, Patricia feuilletait négligemment leur banque de données, et Teresa regardait l'écran. Elle remarqua qu'il y avait au moins une vingtaine de scénarios différents rattachés à l'affaire Cook.

« Je peux en essayer d'autres ? demanda-t-elle.

— Si vous vous intéressez vraiment à l'histoire de Cook, c'est même conseillé. Nous avons un scénario du FBI et un autre de la police. Historiquement parlant, ce sont les plus précis. Les autres sont probablement des sharewares.

— Je ne m'intéresse pas spécifiquement à cette affaire, répondit Teresa, mais il serait intéressant de la considérer sous des angles différents.

— En ce cas, vous devriez voir M. Lacey. Vous l'avez rencontré ?

— Était-il de service hier ?

— Oui.

— Alors je l'ai croisé.

— C'est lui qui s'occupe des modules éducatifs. Nous sommes affiliés à l'université du Sussex et disposons de toute sorte de cours ou d'études. Voulez-vous signer pour l'un d'entre eux ?

— Non, s'empressa de répondre Teresa. Pas pour l'instant. Mais j'aimerais bien retenter le scénario Eisa Durdle.

— Pas de problème. Vous voulez y aller dès maintenant ? Plusieurs réservations ont été annulées aujourd'hui, ce qui fait que nous avons des heures disponibles. »

Teresa y réfléchit un instant. La valve insérée dans son cou eut un nouvel élan douloureux.

« Non, je ne pense pas. Pas aujourd'hui. Mais si cela ne vous ennuie pas, pourriez-vous chercher deux autres affaires ?

— O.K.

— Avez-vous quelque chose sur Charles Joseph Whitman ?

— Il me semble, répondit Patricia tout en pianotant sur son clavier. C'était au Texas en 1966, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Oui, nous en avons tout un paquet. Voyons... »

Teresa vit défiler le nom de WHITMAN sur le côté gauche de l'écran alors que Patricia gardait son doigt pressé sur l'une des touches. Finalement, elle lui répondit :

« Nous avons deux cent vingt-sept scénarios principaux sur Charles Whitman. Avec les logiciels associés par hyperliens, cela doit faire pas loin de vingt mille points d'accès. L'affaire Whitman est l'une des plus populaires sur le marché. Bien qu'elle ne soit pas en tête de liste.

— Lequel est le plus demandé ?

— L'assassinat de Kennedy, bien sûr.

— Bien sûr, répéta Teresa en se demandant pourquoi elle n'y avait pas pensé toute seule. Les scénarios sur Whitman sont des sharewares ?

— En majorité, mais Whitman a aussi engendré une bonne quantité de programmes commerciaux. » Elle désigna le sommaire qui était apparu tout en bas de l'écran. « Le FBI en a soixante, mais ils ne sont pas à la disposition du public. Quoique, j'imagine que vous devez sans doute pouvoir y rentrer. Ceux dont nous disposons proviennent du département de police de Travis County, de la police d'Austin City, des Texas Rangers, du Centre de recherches humaines de l'université du Texas, de la Fox 2000, de la Paramount, de MTV, du Playboy Channel, de CNN – CNN a toute une bibliothèque sur l'affaire Whitman – et nos propres compilations maison. Vous voulez en essayer quelques-unes ?

— Pas pour l'instant. Voulez-vous bien jeter un coup d'œil à Aronwitz ?

— Comment l'épelez-vous ? »

Teresa s'exécuta. Sa voix lui parut étrangement pâteuse.

« Très bien, fit Patricia. Kingwood City, Texas. Voyons voir. À nouveau les Texas Rangers, la police d'Abilene. Le FBI propose quinze scénarios non accessibles au public, police de Kingwood County, nous en avons trois maisons. Encore CNN, Fox News Network, NBC, quelques chaînes religieuses. Tout le reste est du shareware. Il n'y en a pas beaucoup, mais la plupart proviennent de sources que j'ai déjà citées. Ce doit être du bon matériau. Vous voulez que je les examine pour la prochaine fois ?

— Je ne suis pas encore tout à fait décidée.

— Vous êtes sûre que ça va, madame Simons ? »

Patricia la regardait d'un air inquiet.

« Je pense que oui. Pourquoi ?

— Cette valve vous gêne ?

— Cela fait longtemps que je ne m'en suis pas servie. Peut-être que, dans ce pays, vous employez des connexions d'une taille différente.

— Elles sont certainement au standard international. » Patricia décrocha le téléphone interne. « Je vais faire venir l'infirmier pour qu'il vous examine. Cela ne prendra qu'une minute. Allô ? »

Teresa s'assit tout en maintenant sa valve en place comme si elle risquait de la perdre. Son esprit ne cessait de dériver pour se retrouver dans le San Diego de la simulation ; elle revoyait le choc qu'elle avait ressenti en y entrant, le vent chaud et la poussière qui s'était logée dans son œil, la sensation de conduire une Chevy de 1940 sur une route immense, l'odeur des sièges en cuir, les suspensions molles, le levier de vitesses placé sur le côté du volant, la poignée du frein à main surgissant de sous le tableau de bord. Des souvenirs qui évoquaient... eh bien, des souvenirs, des vrais, les siens, comme si tout cela lui était effectivement arrivé.

Et pourtant, seul ce bâtiment était réel : ce centre d'utilisation, avec ses ordinateurs, ses meubles fonctionnels, les cabines, les piles de logiciels encore sous emballage, la valve douloureuse dans son cou.

« L'infirmier sera là dans une minute, dit Patricia. Mieux vaut prendre toutes les précautions possibles. Il y a toujours un risque d'infection.

— Vous avez raison.

— En attendant, voulez-vous bien me signer ceci ? »

Elle passa à Teresa une planchette sur laquelle une liasse de papiers était maintenue par un clip. La première feuille était un formulaire de désistement, puis une facture avec une autorisation de débit détachable sur sa carte de crédit, Teresa la signa d'une main mal assurée et lui rendit la planchette.

La jeune femme vérifia les signatures, puis déchira les premières feuilles et les donna à Teresa, ne gardant que les doubles.

« Votre cou va mieux ?

— Pas vraiment.

— L'infirmier ne va pas tarder.

— Écoutez, je vous remercie de tout ce que vous avez fait, dit Teresa.

— C'est mon boulot. Je suis censée assister les clients.

— Non, je veux dire, pour tout ce que vous m'avez dit à propos des sharewares.

— Ce n'est rien. »

Teresa se sentait au bord de l'évanouissement. Elle fixa l'écran de l'ordinateur, qui montrait toujours la liste des scénarios sur Aronwitz. Elle savait que, quelque part au milieu d'eux, voire dans tous, se cachait l'image d'Andy. Si elle y entrait, elle pourrait le revoir, lui parler...

Un sentiment douloureux, poignant, monta en elle. Teresa ferma les yeux, tentant de se contrôler.

Elle n'avait pas besoin d'aller en Angleterre pour cela, et elle le savait très bien. Quelques semaines après la fusillade, lorsque les scénarios ExEx étaient arrivés, son chef de section lui avait offert un accès illimité aux dossiers du Bureau. Elle avait refusé tout en sachant que ce ne serait pas la seule fois qu'on le lui proposerait. L'idée d'être là tout en sachant qu'il allait mourir... Encore et encore... c'eût été insupportable.

Teresa tenta de se changer les idées tout en attendant l'infirmier.

« Vous avez des scénarios sur Gerry Grove ?

— Pas pour le moment. Uniquement des sharewares que nous allons remplacer. Ils ne sont pas terribles. On est en train d'en préparer deux, et ils devraient être prêts dans quelques jours. L'un avant, l'autre après. Vous voyez ce que cela signifie.

— Non, fit Teresa. Que voulez-vous dire par là ? »

Patricia décrocha à nouveau son téléphone.

« Vous êtes sûre que ça va, madame Simons ?

— Oui. Avant et après quoi ? »

Mais elle n'arrivait plus à tenir le fil de la conversation. Durant les deux dernières minutes, cette désagréable sensation de nausée n'avait cessé de croître. Elle voulait en savoir plus sur cette jeune femme si efficace, mais en même temps sa vision était comme brouillée. Elle s'assit sur le bord du bureau, où elle se tenait pour regarder l'écran. Elle ne pouvait même plus tourner la tête. Patricia parlait à nouveau au téléphone, mais Teresa n'entendait pas ce qu'elle disait.

Un grand jeune homme en blouse bleue apparut, se présenta comme l'infirmier de service et s'excusa du retard. Il l'aida à se lever, puis à se rendre jusqu'au dispensaire, situé à l'autre bout du bâtiment, loin des équipements ExEx. Teresa réussit à tenir jusque-là, mais à peine la porte refermée, elle fut prise de vomissements.

Une heure plus tard, elle rentrait à son hôtel. Elle se rendit tout droit dans sa chambre et se mit au lit.

Au petit déjeuner, elle avait pu entendre des voix à l'accent nasal caractéristique. Apparemment, les Américains avaient pris d'assaut l'hôtel, ou du moins ils parlaient si fort qu'elle se sentait encerclée. C'était des Yankees de la pire espèce, se dit Teresa avec une certaine injustice, ceux qu'elle détestait par-dessus tout : jeunes, ambitieux, brutaux, bruyants, superficiels. Elle méprisait leurs vêtements, coûteux mais dépourvus de goût, leurs accents ternes du Midwest et la façon maladroite dont ils se comportaient face à tout ce qui pouvait être typiquement british. Face à eux, elle se sentait devenir snob.

Bon, d'accord, ils se comportaient en touristes au sens le plus péjoratif du terme. Mais étaient-ils pour cela de mauvais Américains ? Ou de mauvaises personnes, tout simplement ? Elle n'en savait rien, mais n'arrivait pas à surmonter ces sentiments qui, pourtant, ne lui plaisaient guère.

En général, elle préférait accorder un *a priori* favorable à ceux qu'elle rencontrait, exerçant en cela une sorte de confiance instinctive. Mais ce jour-là, elle n'avait aucune envie d'être gentille. Après deux jours de calme plat où elle n'avait pas fait grand-chose, sinon déprimer dans sa chambre, elle se sentait beaucoup mieux et ne demandait qu'à retirer le bandage collé sur sa nuque. Elle était toujours sous antibiotiques. Dans des toilettes publiques, elle avait trouvé une balance et, si cet engin était bien réglé, elle avait perdu deux kilos et demi depuis son arrivée en Angleterre. C'était plutôt une bonne nouvelle : durant les mois de deuil qui avaient suivi la mort d'Andy, elle avait cessé de surveiller son poids et avait du mal à rentrer dans ses vêtements. Dans l'avion qui l'amenait en Angleterre, elle avait déboutonné le haut de sa jupe en se disant que les longs trajets vous ballonnaient toujours un peu, bien qu'elle sût que la réalité était bien plus prosaïque. Mais maintenant, il y avait du progrès.

Malgré tout, elle ne pouvait ignorer ces Américains qui avaient pris possession de l'hôtel. Dès qu'elle se sentit mieux et put à nouveau circuler dans les couloirs, elle ne cessa de buter sur l'un ou sur l'autre. Ils exerçaient sur elle une fascination presque morbide. Ils irradiaient l'hypocrisie et l'ambition, et semblaient détester tous ceux qu'ils croisaient. Ils semblaient même avoir du mal à se supporter entre eux, bien qu'ils tentassent mollement de contenir leur amertume et ne réussissent qu'à la rendre plus évidente encore.

Elle admirait le calme dont Amy faisait preuve lorsqu'elle les servait. Elle s'arrangeait toujours pour échanger quelques mots avec eux, leur souriait, et ni son visage ni son langage corporel ne trahissaient la moindre contradiction. Apparemment, elle était contente de les retrouver chaque matin au petit déjeuner ; mais Teresa savait qu'elle devait partager ses propres sentiments.

Teresa avait passé la journée à rêver de l'Amérique du temps jadis, où un vent chaud vous balayait le visage et où l'horizon semblait s'étendre à l'infini. Cette idée la stimulait : explorer, repousser les limites de la réalité, s'aventurer au-delà des bornes du scénario. Elle sentait une affinité confondante avec Eisa Durdle, la femme grosse et âgée qui conduisait une immense voiture, qui avait un revolver dans sa boîte à gants et qui arpentait les grandes autoroutes de la Californie du Sud.

Le jour d'avant, elle avait appelé le centre médical d'ExEx et avait pris rendez-vous pour qu'on lui retire son bandage. Si l'infection était passée, elle pourrait entamer immédiatement son exploration du scénario. Les extrêmes l'attiraient comme le plus puissant des narcotiques.

Quelques minutes plus tôt, alors que Teresa quittait sa chambre pour gagner sa voiture, elle vit l'un des jeunes hommes qu'elle avait croisés au petit déjeuner qui se tenait là, immobile, dans le couloir. Elle lui jeta un regard, puis esquissa un sourire poli et continua son chemin. Mais il l'arrêta en cours de route.

« Excusez-moi, m'dame ? Je voulais juste vous dire bonjour. Je m'appelle Ken Mitchell, et je suis américain. Je suis de passage.

— Bonjour. »

Teresa fit de son mieux pour atténuer son propre accent afin d'éviter toute amorce de conversation. Par politesse, elle ajouta :

« Enchantée. Je m'appelle Teresa Simons.

— Enchanté, madame Simons. Puis-je vous demander si vous résidez dans cet hôtel ?

— Oui.

— O.K., c'est bien ce que je pensais. » Il regarda en direction de la porte qu'elle venait de passer comme s'il venait d'établir une vérité première. « Vous êtes là avec votre famille, votre compagnon ?

— Non, je suis venue seule. »

Non, mais pour qui se prenait-il ? Et pourquoi lui avait-elle répondu ? Elle fit un pas en avant. Lui-même fit un pas de côté comme si de rien n'était, bien qu'il lui bloquât toujours le chemin.

« Madame Situons, comptez-vous partir bientôt ?

— Non. »

Elle lui répondit en imitant autant que possible l'accent anglais, mais de toute évidence il se fichait pas mal de ces subtilités. Son attention se limitait à sa simple présence, qu'il semblait déplorer.

« Très bien, m'dame. Nous y veillerons.

— Merci. »

C'était la seule chose qui lui passât par l'esprit, mais toute maladroite que fût la réponse, elle lui fournissait un mot de la fin.

Elle passa donc, et un vague relent de savon monta jusqu'à ses narines. La peau du jeune homme était si blanche et si saine qu'elle en devenait écœurante. Teresa descendit l'escalier, puis se dirigea vers le parking. Elle bouillait encore intérieurement ; un sentiment d'irritation qui lui était familier. Toute sa vie, elle était tombée sur des gens tels que ce jeune homme ; en venant en Angleterre, elle croyait en être débarrassée, mais elle venait d'en avoir le démenti. Peut-être étaient-ils partout, ces Américains qui, jadis, restaient chez eux, mais étaient devenus un produit d'exportation. Ils ressemblaient à une publicité vivante visant à promouvoir une vision déformée de *l'American way of life*, un monde peuplé de jeunes hommes et femmes propres, bien éduqués, grassement payés, au verbe paisible et à la politesse toute superficielle, des stéréotypes qui poursuivaient de vaines carrières, tous égocentriques au point de ne rien voir, ne rien ressentir de ce qui se passait autour d'eux.

Sa voiture de location disparaissait derrière la masse du camion qui avait véhiculé ces jeunes Américains. L'une des femmes était assise sur le siège passager, la portière ouverte, et examinait une carte du sud-est de l'Angleterre qu'elle avait étalée sur ses genoux. Si elle leva les yeux au passage de Teresa, celle-ci ne remarqua rien : elle n'avait qu'une idée en tête, quitter les lieux le plus vite possible.

Elle démarra et, après s'être extirpée de l'ombre du camion, fonça vers la sortie du parking. Elle tourna sur Eastbourne Road pour se diriger vers l'ouest et, presque immédiatement, se trouva coincée dans les embouteillages qui, à cette heure matinale, semblaient obstruer les routes en permanence. Au

bout d'un kilomètre, elle tourna à droite après un feu rouge et se dirigea vers le centre industriel qui dominait la ville. Elle se gara devant ce qu'elle appelait désormais le bâtiment GunHo.

Une demi-heure plus tard, son bandage était remplacé par un simple pansement, et elle se retrouva à nouveau derrière le volant de sa voiture, à scruter la carte routière du Sussex. On lui avait conseillé de ne pas rentrer dans les simulations ExEx avant quarante-huit heures ; d'ici là, son traitement aux antibiotiques aurait fini d'agir et l'infection de sa valve serait guérie pour de bon. À nouveau, elle avait devant elle plus de temps qu'il ne lui en fallait.

La carte routière qu'elle avait trouvée dans sa voiture de location ne cessait de l'intriguer. Les routes anglaises semblaient vagabonder sans rime ni raison, comme si on les avait construites au hasard. La carte indiquait des détails tels qu'il n'en figurait jamais sur ses équivalents américains : des églises, des abbayes, des vignobles et même des maisons individuelles. Clergy House, Old Mint House, Ashburnam House – y avait-il vraiment des gens qui habitaient dans de tels endroits ? Et pourquoi étaient-ils indiqués sur la carte ? Était-ce une invitation à leur rendre visite ?

Contrairement aux visions sensuelles qu'elle avait eues de la Californie des années 50 lorsqu'elle avait brièvement endossé l'identité d'Eisa Durdle, le paysage anglais lui semblait solidement ancré dans la réalité. Puis une autre sensation vint la hanter, celle d'une infinité d'espaces virtuels qui ne cessaient de se déployer : il n'y avait rien, rien au-delà de son horizon immédiat, mais il lui suffisait de tourner la tête pour que le décor jaillisse soudain du néant.

La carte du territoire anglais évoquait un autre message codé. On eût dit qu'elle était rédigée en langage de programmeur : une série de symboles décrivant un paysage qui, pour elle, était en grande partie imaginaire, en grande partie invisible. Mais alors qu'elle progressait, les codes se transformeraient en réalité, l'ancienne Angleterre de ses rêves serait là, sous ses yeux, un panorama qui ne cesserait de se dévoiler au fur et à mesure qu'elle s'y engagerait.

Elle s'éloigna de Bulverton en empruntant la route côtière, croisa les Pevensey Levels et, après avoir traversé quelques petits villages, atteignit l'autoroute principale reliant Eastbourne à Londres. Là, elle se dirigea vers la capitale et prit de la vitesse. Elle remonta la vitre et mit un des CD qu'elle avait trouvés dans la voiture, un album d'Oasis. Elle avait entendu parler de ce groupe, mais ne l'avait jamais écouté. Elle mit le volume au maximum.

Conduire l'avait toujours aidée à mettre de l'ordre dans ses pensées et, aussi loin que remontaient ses souvenirs, c'était toujours en voiture qu'elle avait pris les décisions les plus importantes de son existence. Toutes n'étaient pas forcément judicieuses, bien sûr, mais cela ne les rendait pas moins mémorables.

C'était par une journée comme celle-ci, alors qu'Andy et elle traversaient le paysage monotone du New Jersey à la recherche d'un motel, qu'ils avaient décidé de se marier. Et c'était aussi en voiture qu'elle avait choisi de déposer sa candidature au Bureau. Et encore : c'était dans une autre voiture qu'elle avait opté pour prendre un congé sans solde – bien que l'auto en question ait été garée dans l'allée de sa maison de Woodbridge désormais vide, une demeure aux fenêtres sombres hantée par les souvenirs inutiles et frustrants du temps où elle y habitait avec Andy.

Ses yeux s'embaient alors qu'elle se rappelait ce jour et les événements violents qui l'avaient précédé. Ce sentiment, présumait-elle, était désormais à la base de tout ce qu'elle vivait, la raison d'être de tous ses actes ; cette absence de couleur, ce vide qui envahissait tout sans pour autant remplir sa vie.

Pour elle, l'existence était devenue une série de clichés. Son entourage, ceux qui l'aimaient, s'étaient chargés de l'abreuver de phrases toutes faites, et bien d'autres se formaient, indésirables, dans les couloirs de son esprit. Sa période de deuil était truffée de ces formules de réconfort vaines

qu'on réserve à ceux qui ont perdu un être cher. Sans doute étaient-elles issues de l'inconscient collectif ; sans doute avaient-elles été employées par tous ceux qui, au fil des siècles et des générations, avaient vécu de tels moments. C'était, entre autres, le désir d'échapper à toutes ces platitudes qui lui avait soufflé l'idée de ce voyage. Bulverton, East Sussex, Angleterre. Une ville qui semblait liée à Kingwood City par des liens si forts qu'elle l'attirait de façon irrésistible.

À l'époque, c'était cette coïncidence qui l'avait frappée : elle n'était pas satisfaite de son sort, de son mode de vie, mais peut-être découvrirait-elle ce qui lui manquait là-bas, dans une ville côtière d'Angleterre dont bien peu d'Américains avaient entendu parler. Cette attraction était si vague qu'elle en devenait suspecte, mais d'un autre côté elle ne pouvait négliger son pouvoir. Ce n'était même pas le côté inhabituel, étranger de Bulverton – tel qu'elle se l'imaginait avant de voir ce qu'il en était – qui la passionnait : pour elle, avant le massacre, Kingwood City était tout aussi inexistante. Si c'était un décor étranger qu'elle recherchait, elle aurait aussi bien pu gagner cet endroit sans âme sur l'Interstate 20, près d'Abilene. C'eût été plus facile et moins cher, mais non : il fallait que ce soit Bulverton.

Maintenant, la ville n'avait plus rien de vague : ce n'était qu'une petite station balnéaire plate, lasse, ennuyeuse, emplie de souvenirs douloureux et sans la moindre perspective d'avenir. Cette Bulverton bien réelle, trop réelle, savait sa volonté et lui faisait penser à Andy, plus qu'il ne fallait, plus qu'elle ne l'aurait souhaité. Le fait d'entrevoir le deuil des autres ne l'aidait nullement à surmonter le sien. Au contraire, l'inanité de tout ce qui s'était produit, ces vies gâchées pour rien, le nihilisme tragique et stupide du tireur, tout cela ne faisait que rehausser sa tragédie personnelle.

Pire encore, le fait d'être là renforçait sa fascination pour les armes à feu. Tout comme les scénarios ExEx.

Elle ne cessait de penser à Eisa Durdle. À la suite de son intrusion dans le scénario, elle avait exprimé à haute voix sa surprise face au côté hyperréaliste du logiciel en shareware : le vent, la chaleur, cette adorable vieille voiture, cette impression d'un paysage infini. Mais ses sentiments profonds, ceux qu'elle avait réussi à réprimer jusqu'à présent, étaient beaucoup plus viscéraux.

Elle ne cessait de revoir ce moment où elle avait ouvert la boîte à gants d'Eisa Durdle, y avait trouvé le revolver et l'avait pris dans sa main. Son poids, sa froideur métallique, sa présence. Pendant quelques instants, elle s'était souvenue de ce qu'on ressentait en se rendant sur les lieux d'un crime sans savoir sur quoi déboucherait une telle intervention, mais en sachant que, quoi qu'il arrive, on pouvait compter sur un revolver prêt à tirer.

Elle passa devant un panneau qui l'informa qu'elle se trouvait à Ashdown Forest et, sur un coup de tête, tourna sur un petit chemin vicinal qui sinuait au cœur d'une campagne où se succédaient les champs et les bosquets. Elle ralentit son allure. Le CD d'Oasis commençait à perturber le cours de ses pensées : elle l'éteignit donc. Elle baissa la vitre pour mieux apprécier la douce odeur des bois, le bruissement des pneus, le flux d'air froid. Elle ralentit encore jusqu'à rouler au pas.

On aurait dit qu'un petit démon intérieur ne cessait de lui souffler des indications contradictoires : elle n'arrivait pas à décider de ce qu'elle voulait faire, ni où elle voulait se rendre. Ce devait être l'effet de l'odeur que dégage un paysage anglais hivernal, imprégné d'humidité, lorsqu'un rayon de soleil se pose sur l'herbe, les branches et les aiguilles de pin, et que la terre regorge de décomposition, de moisissure, de champignons et de mousse ; du moins fut-ce la conclusion à laquelle elle parvint.

Teresa vit un petit espace dégagé sur le bord du chemin : elle y arrêta donc sa voiture et coupa le contact. Elle descendit et resta quelques minutes plantée sur le talus.

Parfois, lorsqu'elle taillait la route, son esprit se mettait à carburer, qu'elle le veuille ou non.

Elle était née dans un univers d'armes à feu : avant même de partir pour les États-Unis, ses parents l'avaient habituée à voir et à manipuler de tels engins.

Pour son père, c'était une véritable obsession ; il n'y avait pas d'autre mot. Il collectionnait les armes comme d'autres les timbres-poste ou les vieilles pièces de monnaie. Il ne cessait de parler de ses armes, de les nettoyer, de les démonter et les remonter ; il s'en servait au stand de tir, portait constamment un revolver sur lui, recevait des revues et des catalogues consacrés aux armes à feu et ne sympathisait qu'avec ceux qui partageaient cette même passion dévorante. Il y avait toujours au moins un pistolet ou un fusil chargé dans chaque pièce de la maison, et sans doute d'autres dont elle ignorait l'existence. Il y avait deux automatiques dans la chambre de ses parents, un de chaque côté du lit, tous deux pourvus de détentes ultra-sensibles, parés pour cette fameuse nuit où un cambrioleur finirait par s'introduire chez eux. Il y avait deux autres armes dans la cuisine, l'une accrochée au mur près de la porte pour recevoir dignement celui qui tenterait d'entrer par là, une autre dans un tiroir au cas où l'agresseur prendrait un autre chemin (mais quel dément se risquerait dans la demeure d'un maniaque des armes à feu ?). Ils avaient même déposé deux revolvers chargés dans un des placards de sa propre chambre d'enfant.

Au sous-sol, on trouvait plus d'armes qu'elle n'était capable d'en compter ; la plupart étaient démontées, et son père s'employait à les restaurer, les nettoyer ou les trafiquer d'une façon ou d'une autre. Il ne sortait jamais sans un revolver prêt à tirer, qu'il soit déposé dans la voiture, passé à sa ceinture ou glissé sous sa chemise. Il était inscrit à toute sorte de clubs de tir et d'équipes d'entraînement et, quatre fois par an, partait en montagne avec un groupe d'amis, tous armés jusqu'aux dents.

À l'âge de dix ans, Teresa fréquentait déjà les stands de tir et, à onze, on considérait qu'elle était une tireuse supérieure à la moyenne. Son père l'enrôla dans la section junior de son propre club, la poussa à montrer ce dont elle était capable et la présenta à tous les concours possibles et imaginables. Et elle ne cessait de gagner ; tirer au pistolet lui était devenu un geste parfaitement naturel. À quatorze ans, elle battait sans problème ses cousins plus âgés qu'elle, la plupart des hommes qu'elle rencontrait dans les camps d'entraînement où elle passait ses vacances d'été, et même son père – ce qui, plus que tout, faisait sa fierté.

Sa propre dextérité la fascinait. Le poids d'une arme dans sa main lui semblait parfaitement naturel, tout comme la façon dont elle la balançait et le flux d'adrénaline qui parcourait ses veines lorsque le choc du recul frappait son bras et son épaule. C'est ce sentiment d'excitation qui rendait la possession d'une arme à feu essentielle à l'épanouissement de sa personnalité, à son identité même. À chaque fois qu'elle appuyait sur une détente, elle ressentait une impression de puissance, d'accomplissement, de certitude.

Et c'est là, près de cette route serpentant au milieu des bois, l'esprit rempli de souvenirs de famille ponctués de coups de feu, que pour la première fois depuis son arrivée en Angleterre Teresa fut tentée de faire ses valises et de rentrer chez elle. Elle avait des amis à Woodbridge, une carrière au Bureau, une maison, une vie – ou ce qu'il en restait – et une certaine place dans une culture qu'elle était à même de comprendre. L'Angleterre débordait de mystères qu'elle n'avait pas envie d'élucider pour l'instant. Elle avait fait ce voyage pour aller de l'avant, pour s'éloigner de son passé de nomade dominé par une figure paternelle omniprésente, et pourtant son immersion dans la triste torpeur de Bulverton évoquait des souvenirs qu'elle espérait pouvoir laisser derrière elle.

Si Andy s'était trouvé là, à ses côtés, il ne se serait pas gêné pour la critiquer – leur mariage était une réussite, mais comprenait sa part de tensions – et n'aurait pas manqué de lui rappeler une douzaine d'épisodes semblables à celui-ci, où elle avait hésité longtemps sans parvenir à trancher. Et

elle méritait ses piques : elle avait toujours eu beaucoup de mal à prendre une décision.

Elle donna un coup de pied dans un tas de cailloux en se disant : c'est trop bête. Pourquoi une telle fascination pour les armes à feu ?

Et pourtant, cette passion et l'emprise qu'elle exerçait sur Teresa s'étaient inversées au moment où elle avait appris la mort d'Andy. Soudain, on aurait dit qu'elle considérait toute son existence selon un angle différent : sa vie n'avait pas changé, juste la façon dont elle la regardait. Son point de vue s'était déplacé de la gauche vers la droite, ou du bas vers le haut, ou Dieu sait quoi.

Son talent naturel pour le maniement des armes, cette facilité, cette acuité mortelle, devenaient soudain une malédiction. C'était là, dans sa main, que se trouvait l'objet qui avait tué l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde.

Elle avait horreur de voir comme son père changeait du tout au tout lorsqu'il se retrouvait en compagnie de ses amis du club de tir ou lorsqu'il s'entraînait avec ses armes : on aurait dit qu'il s'en trouvait grandi, qu'il s'accroissait dans toutes les directions ; il était plus haut, plus large, plus rond, plus épais. Sa voix était plus forte, il se déplaçait avec un surcroît d'énergie. Son apparence physique dégageait une attitude de menace ou de défi ; celle de quelqu'un qui ne pouvait surmonter les complexités de l'existence que par le biais d'un affrontement direct. Et elle s'inquiétait de voir comme son propre talent prenait un tour plus sombre : une efficacité mortelle, un aspect de sa personnalité qui lui causait tant de douleur et, pourtant, refusait de fléchir.

C'est aussi lorsqu'elle avait appris la mort d'Andy que, pour la première fois depuis des années, elle avait pensé à Megan.

Au fil des années, elle avait bel et bien réussi à refouler ce traumatisme d'enfance. Cela s'était produit il y avait si longtemps qu'elle pouvait à peine s'en souvenir, et lorsqu'elle essayait de se rappeler des détails, elle en était incapable. Elle n'avait jamais vraiment réussi à extirper la vérité de l'entrelacs de mensonges rassurants que ses parents avaient tissé.

Selon eux, toute cette histoire n'existait que dans ses rêves. Megan était une amie imaginaire ; toutes les petites filles en avaient. Mais Teresa ne s'était pas laissé convaincre si facilement. Elle devait bien avoir une sœur jumelle ? avait-elle demandé, bien qu'elle connaisse déjà la réponse. Oui, elle avait eu une sœur jumelle ; oui, elle s'appelait Megan. Mais Megan était morte juste après sa naissance, elle était si frêle, c'était une véritable tragédie. Tu ne peux pas te souvenir de Megan, lui disaient-ils. Elle ne pouvait se fier à ce qu'elle croyait être réel.

Si cet épisode s'était bien produit de la façon dont elle s'en souvenait, et pas selon leur version à eux, comment ses parents auraient-ils pu couvrir une mort accidentelle ? Une petite fille tuée d'un coup de feu ? Et s'ils y étaient bel et bien parvenus, pourquoi l'auraient-ils fait ? C'était certainement un accident. Mais ils n'en avaient jamais reparlé. Ce qui, pour eux, s'avérait une regrettable erreur avait pour elle une tout autre réalité : son propre reflet dans un miroir brisé, une amie à l'agonie, un revolver dont le recul lui avait tordu le bras si violemment qu'elle en avait encore des douleurs résiduelles un an après le drame.

Puis, des dizaines d'années plus tard, Andy se faisait tuer et, durant ces moments de douleur et d'affinement de ses perceptions, Teresa avait enfin compris la vérité sur la mort de Megan.

La maison de son père était bourrée d'armes à feu ; il y en avait dans chaque pièce, toutes chargées, toutes prêtes à tirer, conformément à ses illusions d'autodéfense. Teresa était semblable à tous les autres enfants : elle aimait explorer et faire ce qui lui était défendu. Plus on l'avertissait du danger, plus grande était la tentation.

D'où cette vérité première : plus il y a de personnes qui possèdent des armes à feu, qui deviennent des experts en la matière, qui sont prêtes à se défendre les armes à la main, qui chassent au fusil, qui

élaborent des slogans sur la liberté qu'on ressentait à être dépendants de ces bouts de métal, plus ces armes à feu risquent d'être mal utilisées ou de tomber dans de mauvaises mains.

Et cette fois-là, lorsqu'elle avait sept ans, ces mauvaises mains avaient été les siennes.

Ainsi, finalement, Andy était mort. Un fait certes difficile à surmonter, mais somme toute assez prévisible. En entrant au FBI, on connaissait les risques encourus.

Elle pleura beaucoup, elle porta le deuil, elle avala les médicaments qu'on lui avait prescrits, elle prit des vacances pour aller voir des amis dans l'Oregon, elle fréquenta des groupes d'auto-entraide, elle consulta des psychologues. Elle était désormais veuve, mais finalement sa vie finit peu à peu par retrouver un semblant de cohérence. Néanmoins, elle ne s'attendait pas à cette autre réaction que la mort d'Andy avait provoquée en elle : un rejet instinctif de tout ce qui ressemblait à une arme à feu.

Ce qu'elle avait appris durant son enfance, l'entraînement et le travail qu'elle avait effectués en tant qu'adulte, tout cela lui faisait désormais horreur. Et si elle poussait son raisonnement jusqu'au bout, tout ce qu'elle avait connu jusque-là, sa vie tout entière n'était plus qu'une immense tromperie.

Durant cette période, un mot, un nom ne cessait de tournoyer en bordure de sa conscience. Celui de Bulverton. En Angleterre.

Que signifiait-il ? La mort d'Andy avait obscurci tout le reste du monde ; elle était restée des semaines entières sans ouvrir un journal ou regarder un bulletin télévisé. Elle-même avait fait la une des quotidiens. Durant deux jours. Être sous les feux des médias, pour quelque raison que ce soit, vous éloigne de la réalité. Et pourtant, le nom de Bulverton ne cessait de s'infiltrer dans son esprit et, bien qu'à un niveau inconscient, profondément enfoui en elle-même, elle connût la nature de la relation, de la coïncidence, elle n'arrivait pas à la formuler.

Simple mécanisme de rejet, avait diagnostiqué son psy. Vous refusez d'affronter tout ce qui peut avoir un rapport avec le décès de votre mari.

Cette interprétation piqua sa curiosité : quel pouvait bien être le rapport entre Bulverton et la mort d'Andy ? Qu'était-elle censée rejeter ? Quelle mystérieuse connexion pouvait bien se trouver là, au creux de son inconscient ?

Finalement, elle finit par s'extirper du brouillard de douleur, du moins suffisamment pour pouvoir penser à nouveau par elle-même. Elle se mit à interroger ses collègues sur Bulverton, chercher des infos sur le web et examiner les archives des journaux.

Et là, la coïncidence se déploya devant elle avec la froideur d'un rapport de police. Bulverton, Kingwood City. Deux massacres commis par des tireurs sujets à un accès de démence. Le même jour de l'année, à la même heure.

Les détails ne correspondaient pas parfaitement : il y avait eu vingt-trois morts à Bulverton et seulement quinze à Kingwood City. (Quinze ? L'une de ces victimes n'était autre qu'Andy : n'était-ce pas suffisant en soi ?) Les circonstances différaient elles aussi : Aronwitz était un maniaque religieux, mais Grove se souciait peu de la malédiction divine. (Mais l'odyssée criminelle d'Aronwitz avait débuté dans une église et s'était terminée dans un centre commercial ; celle de Grove avait débuté par le vol d'une voiture pour se conclure dans une église.)

Cinquante-huit personnes furent blessées à Kingwood City et cinquante-huit à Bulverton. Dans les deux villes, le même nombre d'agents de police furent tués ou atteints par les balles. Les armes employées par les meurtriers étaient de la même marque, bien que de modèles différents. Le nombre de véhicules endommagés fut le même – dit-on : avaient-ils inclus dans le décompte les deux voitures de police qui avaient râpé accidentellement leurs pare-chocs sur le chemin du centre commercial ? Et les coïncidences ne s'arrêtaient pas là : dans les deux villes, un homme du nom de Perkins faisait

partie des victimes, ainsi que deux femmes prénommées Francesca ; les deux meurtriers avaient déjà été arrêtés pour cambriolage, mais pas pour usage intempestif d'armes à feu.

Les journaux adorent faire leurs gros titres avec des coïncidences comme celles-ci : ainsi, ils peuvent renforcer dans leur paranoïa les amateurs de complots et fournir aux philosophes matière à débattre du temps, de la perception, de la conscience et de la réalité. Mais la grande majorité des gens se contente de remarquer leur troublante existence, d'en discuter brièvement et de les oublier tout aussi vite.

On trouva des coïncidences superficielles entre les assassinats des présidents Lincoln et Kennedy. Mais étaient-elles si importantes que cela ? Et avaient-elles une signification, sinon à un niveau cosmique ou métaphysique que le commun des mortels ne pourrait jamais appréhender ?

Dans un domaine plus général, les avocats connaissent bien ces coïncidences surprenantes qui finissent par se dégager des crimes les plus ordinaires : ces deux hommes destinés à collaborer dans une entreprise criminelle ambitieuse qui ne se rencontrent que par le plus pur des hasards ; le tueur et sa victime dont les existences suivent des chemins rigoureusement parallèles jusqu'au jour où ils se rencontrent ; les témoins innocents et les coupables qui se ressemblent comme des frères. Tous ces faits troublants, et des centaines d'autres du même acabit, n'ont pas vraiment d'importance.

S'ils devaient signifier quelque chose, ce serait que le hasard est un élément déterminant de notre vie de tous les jours, mais qu'il ne devient apparent que lorsqu'il se passe quelque chose qui fasse ressortir toutes ces coïncidences : un crime, par exemple.

Après un examen sérieux, comment pouvait-on expliquer, ou négliger, les coïncidences qui reliaient Kingwood City et Bulverton ? Pour Teresa, on aurait dit que quelqu'un avait délibérément disposé les faits en attendant qu'elle les découvre.

Alors que le raz de marée de douleur qui suivit la mort d'Andy commençait à refluer, elle ressentit de plus en plus intensément le besoin de comprendre ce qui avait bien pu se passer.

C'est en suivant cette piste qu'elle avait échoué là, aujourd'hui, dans cet espace dégagé sur le bord d'une petite route, au milieu des arbres dénudés d'Ashdown Forest, sous une petite bruine vaporeuse, alors que les véhicules défilaient dans un bruissement de pneus et d'éclaboussures.

Teresa inspira une grande goulée d'air imprégnée du relent froid et humide des bois et posa ses mains sur la carrosserie de la voiture, sentant les gouttelettes de pluie filer entre ses doigts.

Il lui était impossible d'accepter la métaphysique des coïncidences dans un univers ordonné, parce que si l'on ne pouvait affirmer que l'émergence de tueurs tels qu'Aronwitz et Grove étaient des événements dus au hasard, il était alors impossible de surmonter l'horreur qu'inspiraient leurs actes.

La seule façon d'accepter ces meurtres consistait à croire en l'harmonie du hasard, à affirmer que leurs exactions étaient uniques à leur façon et avaient peu de chances de se reproduire.

S'il fallait entériner l'idée que ces tragédies faisaient partie d'un schéma général que l'on pouvait comprendre et interpréter, et donc prévoir, la réalité perdait soudain de sa consistance.

Et pourtant, c'était ce qu'Andy avait entrepris de démontrer avant qu'Aronwitz ne mette un terme à ses recherches. Au final, Andy croyait en la prédestination, même si lui-même ne l'aurait pas exprimé en ces termes ; mais si elle-même voulait pouvoir continuer de vivre, il lui fallait impérativement prouver qu'il avait tort.

20

Elle arriva à San Diego par une journée de chaleur étouffante. Un vent venu de la mer courbait les palmiers, soulevait des nuages de poussière au coin des rues, gonflait les auvents et faisait osciller dangereusement les panneaux indicateurs. Des voitures rondes et luisantes glissaient paresseusement dans les avenues. Un DC3 de la Pan American descendait vers l'aéroport, et les rayons du soleil illuminaient le métal nu de ses ailes.

Elle avait une clé en main et courait vers une rangée de voitures garées en diagonale le long du trottoir. Elle était hors d'haleine, son dos et ses jambes lui faisaient un mal de chien. Elle eut un mouvement de recul mental, et peut-être même physique, en prenant de plein fouet l'impact des souvenirs collectifs qui formaient le scénario. Elle avait trop chaud, le vent lui coupait le souffle et une poussière en suspension dans l'air rentra dans son œil. Elle voulait conserver sa propre individualité, ses propres réactions, et se retourna assez vite pour voir l'un des immeubles clignoter avant de se stabiliser pour de bon sous ses yeux.

Elle se dirigeait vers un break Chevrolet bleu et argent, mais à nouveau elle résista à cette impulsion et préféra se diriger vers la Ford verte garée juste à côté. La portière était verrouillée et la clé qu'elle tenait refusa d'y entrer. Elle y renonça et repartit vers la Chevrolet. Celle-ci n'était pas verrouillée : elle put donc se glisser sur la banquette avant et étirer confortablement son corps volumineux avant d'engager du premier coup la clé de contact dans son logement.

Quelques instants plus tard, elle arpentait la 30^e Rue en direction du nord et virait à droite pour aborder University. Peu de temps après, elle arriva à l'immense croisement de Wabash Boulevard, où elle tourna à droite et accéléra pour prendre la vitesse du trafic. Les rayons du soleil lui cuisaient les bras et le visage. Elle remonta la vitre et rabassa la visière pour s'en protéger.

Elle ouvrit la boîte à gants et en tira le pistolet automatique qui s'y trouvait. Sans lâcher son volant, elle vérifia qu'il était bien chargé, puis le posa sur le siège à côté d'elle. Elle alluma la radio : l'orchestre de Duke Ellington jouait *Newport Up*.

Elle s'étira sur son siège, tendit les bras, reposa sa tête sur la banquette et continua son chemin ainsi, avec la radio allumée, éclairée par le soleil, bercée par le doux grondement du trafic des années 50 qui s'écoulait tout autour d'elle.

Quelques instants plus tard, elle vit les lumières clignotantes annonçant le barrage de police. Les voitures viraient vers la gauche pour éviter la déviation, mais elle ralentit et actionna son clignotant droit, puis se dirigea vers le cordon de police. Teresa tenta de résister au scénario. Elle tourna violemment le volant vers la gauche, franchit les voies et s'éloigna de la barricade. L'un des policiers, qui s'était avancé dans sa direction dès qu'elle avait actionné son clignotant, leva le bras et lui cria quelque chose.

Teresa accéléra en regardant les collines qui s'étendaient devant elle, jaune et brun et piquetées d'arbres verts, luisant dans la clarté éblouissante du soleil. En quelques secondes, elle fut bien loin du barrage. Elle ne décéléra pas pour autant et laissa l'énorme moteur prendre de la vitesse à son propre rythme régulier.

Elle baissa alors les yeux, réalisant qu'elle portait les vêtements d'une autre. Elle était grosse !

Elle était affreusement mal fagotée ! Ses bas étaient filés ! Elle se pencha pour jeter un coup d'œil dans le rétroviseur et vit le visage d'une grosse femme noire entre deux-âges à la mine vaguement soucieuse.

Teresa sourit à son propre reflet.

« Salut, Eisa ! » fit-elle à voix haute.

La route se fit droite comme un I. Il n'y avait pas une maison, pas un bâtiment en vue ; des deux côtés s'étendait un sol plat et monotone piqueté de buissons.

Elle continua son chemin plusieurs minutes durant en scrutant avec intérêt le paysage pour voir comment il allait évoluer, mais maintenant elle était bien loin de la ville et il n'y avait plus grand-chose à voir. Il n'y avait pas d'autre véhicule en vue. De chaque côté de la route, le sol rocailleux et les buissons gris-vert se fondaient en une masse uniforme sous l'effet de la vitesse. Au loin, elle vit des montagnes et des nuages blancs. Le soleil était si haut dans le ciel qu'il semblait ne pas projeter la moindre ombre.

Finalement, Teresa comprit qu'il ne se passerait rien de plus. Le paysage resterait le même.

Elle vira vers la droite pour sortir de la route, mais la voiture se contenta de bouger de quelques centimètres. Il n'y eut pas un cahot alors que les pneus abordaient le talus rocailleux, comme s'ils ne le touchaient pas.

Dans le rétroviseur, Teresa vit les immeubles de San Diego massés sur le rivage. Elle se rappela alors ce que signifiait l'acronyme LIVER.

Elle arriva à San Diego par une journée de chaleur étouffante et se dirigea tout droit vers la Chevrolet bleu et argent garée en diagonale contre le trottoir. Elle glissa du premier coup la clé de contact dans son logement.

Quelques instants plus tard, elle arpentait la 30^e Rue et virait à gauche au croisement avec University. La voiture s'était déjà engagée dans la file de droite, mais Teresa la fit virer de force pour aller de l'autre côté. Un concert de klaxons se déchaîna tout autour d'elle. Maintenant, elle roulait face au soleil ; elle baissa le pare-soleil pour protéger ses yeux.

Elle ouvrit la boîte à gants et en sortit le pistolet automatique qui s'y trouvait. Tout en conduisant, elle vérifia qu'il était chargé, puis le posa sur le siège, à côté d'elle. Elle alluma la radio ; l'orchestre de Duke Ellington jouait *Newport Up*.

Elle se pencha pour jeter un coup d'œil au rétroviseur intérieur ; elle vit le visage d'une femme noire entre deux âges qui la regardait d'un air vaguement soucieux.

Teresa sourit à son propre reflet.

« Salut, Eisa ! » dit-elle à voix haute.

De chaque côté de la rue, protégés par des palmiers, s'étendaient des lotissements résidentiels qui défilaient, uniformes. Devant elle, l'océan luisait doucement. Au bout de quelques minutes de route, comme l'océan restait à la même distance, elle se rappela ce que signifiait l'acronyme LIVER.

Teresa passa le reste de sa journée à apprendre comment manipuler le catalogue informatisé des titres ExEx disponibles. La première information utile qu'elle put y glaner fut que le shareware d'Eisa Durdle avait été rédigé par une organisation du nom de SplatterInc, basée dans la ville de Raymond, Oregon. Elle demanda à Patricia si elle les connaissait.

« C'est probablement une personne plus qu'une organisation, répondit-elle. Sans doute un gamin dans un minuscule bureau qui a téléchargé un logiciel d'images via Internet. Quiconque dispose d'assez de mémoire vive peut concocter un de ces scénarios.

— Ainsi, il n’y a pas moyen de découvrir l’origine de ces visuels ?

— Pas avec le peu d’informations dont nous disposons. Vous pouvez toujours les appeler, ou leur écrire. Ils ont une adresse e-mail ?

— Juste une boîte postale à Raymond.

— Avez-vous essayé de faire une recherche sur le web ? Ils doivent avoir leur site.

— Pas encore. »

Teresa retourna à la banque de scénarios et tapa ses paramètres de recherche. Quelques instants plus tard, la liste des titres proposés par SplatterInc défila sur l’écran. Teresa parcourut les sections.

Elle repéra le scénario d’Eisa Durdle et, de là, trouva le groupe et la catégorie de référence : INTERACTIF/POLICE/MEURTRE/ARMES À FEU/WILLIAM COOK/ELSA JANE DURDLE.

Teresa commençait à maîtriser le système ; elle repartit en arrière dans la hiérarchie des sous-catégories. Les alternatives à ARMES À FEU étaient AUTOMOBILES, BOMBES, MATRAQUES, MAINS NUES et ARMES BLANCHES, et chacune comportait ses propres hyperliens qui devaient déboucher chez d’autres fabricants de logiciels.

Les alternatives à MEURTRE étaient INCENDIE CRIMINEL, PRISE D’OTAGE, ATTAQUE À MAIN ARMÉE, VIOL, et SNIPER. À nouveau, il y avait une pléthore d’hyperliens. POLICE offrait une longue liste de catégories qui déferlèrent sur l’écran : les alternatives proposées comprenaient ARTS, AVIATION, CINÉMA, SEXE, ESPACE, SPORT, VOYAGES, GUERRE.

Pour s’amuser, elle cliqua sur Sexe et fut étonnée du nombre d’options, toutes avec moult hyperliens qui s’offraient à elle : AMATEURS, ANAL, ASTRAL, BESTIAL, BONDAGE, DERRIÈRES (TOUTES TAILLES), DERRIÈRES (GROS), DERRIÈRES (GROS PLANS), DERRIÈRES (PETITS), POITRINES (TOUTES TAILLES), POITRINES (GROSSES)...

Et ainsi de suite sur des dizaines d’écrans. Elle les fit disparaître d’un clic et jeta un regard furtif de l’autre côté de la pièce pour voir si Patricia la surveillait, mais celle-ci s’occupait d’un client.

Teresa remonta d’un niveau pour passer à INTERACTIF et y trouva la liste des options principales : ACTIF, COLLECTIF, INTERACTIF, INTERVENANT, OBSERVATEUR, PASSIF, PRINCIPAL ACTANT et VICTIME.

Teresa consulta les différents niveaux en s’émerveillant de tout ce qu’on pouvait y trouver. Et tout cela provenait d’une seule et unique organisation du nom de SplatterInc, de Raymond, Oregon. Où pouvait bien se trouver Raymond, Oregon, et qu’est-ce qui pouvait bien se passer dans ce trou à rats ?

Elle attendit que Patricia regarde dans sa direction, puis lui fit signe de venir.

« Vous êtes toujours chez SplatterInc ? demanda Patricia, que la situation semblait amuser.

— Je voulais voir leur catalogue, répondit Teresa. Quelle diversité ! C’est incroyable. »

Patricia jeta un coup d’œil à l’écran.

« Oui, ils ne perdent pas leur temps. Mais ce n’est qu’une PME. Vous devriez voir les listings de certaines grosses boîtes de New York ou de Californie.

— Ces têtes de sections... sont-elles générales ou juste pour l’usage privé des concepteurs ?

— Tout le monde s’en sert. Si vous voulez en voir le bout, vous pouvez télécharger tout l’index.

— Et tout est en shareware ?

— Du moins les programmes de SplatterInc. Ces gens vous intéressent ? Où est-ce le shareware en général ?

— Je ne sais pas. Pour l’instant, je me contente de regarder. Je veux juste évaluer l’étendue de ce qui est disponible.

— Il y a de quoi faire.

— Je commence à m’en apercevoir.

— Vous savez, il vaut mieux ne pas trop compter sur le shareware. Cela peut vous revenir cher :

tout ce que vous devez payer, c'est la location des machines. La plupart des gens nous achètent un des packages disponibles sur le marché, puis se servent du shareware comme d'un complément. C'est ce que je vous ai montré l'autre jour, vous vous rappelez ? Vous pouvez prendre une des chaînes télévisées, ou choisir parmi les grandes compagnies pourvoyeuses de logiciels ou, bien sûr, opter pour un de nos propres modules. Ou vous pouvez faire comme l'autre jour : choisir une catégorie, puis effectuer une recherche aléatoire pour confectionner votre propre anthologie. Nous avons tout un catalogue d'échantillons de scénarios. »

Teresa se détourna de l'écran.

« À vrai dire, je ne sais pas par où commencer. Tout cela est si déroutant.

— Peut-être voulez-vous emporter une de nos brochures pour la consulter tranquillement chez vous ? Vous pouvez vous servir parmi celles qui sont là-bas.

— Je vous fais perdre votre temps, dit Teresa. C'est bien ce que vous essayez de me dire ?

— Non... mais mon travail est de m'occuper des clients une fois qu'ils ont sélectionné leur programme et de m'assurer que nos équipements fonctionnent correctement. J'entrevois vaguement ce que vous cherchez, mais pas assez pour vous aider. Il faut vous adresser à M. Lacey ou à l'un de ses assistants : eux sauront vous aider à choisir parmi les packages que nous avons en magasin. La plupart des gens ne savent ce qu'ils cherchent que lorsqu'ils l'ont trouvé.

— Je commence à comprendre pourquoi.

— Je croyais que vous vous intéressiez aux armes à feu. Comme beaucoup de nos clients.

— Mon intérêt est purement professionnel.

— Alors pourquoi ne pas acheter un cours de tir progressif ? Les nôtres comprennent des exercices sur cible, des scénarios de neutralisation et d'arrestation, vous pouvez choisir entre terminal ou non terminal, et vous avez accès à tous les scénarios. C'est avec ce genre de produits que nous faisons l'essentiel de notre chiffre d'affaires.

— Et pour cela, il faut que je demande à M. Lacey ?

— Je vais tout arranger, fit Patricia en souriant.

— D'accord. Merci. » Teresa regarda l'écran, où les scénarios s'étendaient avec un luxe de détails proche de la maniaquerie. « Cela ne vous gêne pas si je continue mes explorations ?

— Je vous en prie. »

21

Nick se tenait derrière le comptoir lorsque Teresa descendit boire un verre en milieu de soirée. Elle lui demanda un club soda. Il lui servit donc un verre rempli de glaçons et le remplit avec son siphon. Elle fit tourner les cubes de glace et le regarda droit dans les yeux. Il se demanda ce qui allait lui tomber dessus. Lorsque Amy lui jetait un tel regard, cela ne présageait rien de bon. Heureusement, un autre client s'approchait du bar : il éluda donc la question en allant le servir. Apparemment, Teresa avait compris son manège : lorsqu'il revint, elle était allée s'asseoir devant une des tables et ouvrit le livre qu'elle avait apporté.

Le bar se vida petit à petit et, une demi-heure avant la fermeture, il ne restait presque plus personne. Nick ramassa les verres et les cendriers, les lava, essuya le comptoir. Teresa le regarda faire et vint se percher sur son tabouret habituel. Cette fois-ci, il n'y couperait pas.

« Puis-je vous poser une question, Nick ? demanda-t-elle.

— Ai-je vraiment le choix ?

— Je crains que non. Pourquoi est-ce que personne ne parle jamais du massacre ?

— Que voulez-vous qu'on en dise ?

— Pas grand-chose, en tout cas. Tout le monde fait comme s'il ne s'était rien passé. » Elle but une gorgée avant de reprendre : « Bon, je sais. Je ne suis qu'une Américaine barbare et n'ai pas le droit de poser des questions. Mais la plupart des gens d'ici n'ont rien à dire.

— Vous pouvez m'inclure dans la liste.

— Mais pourquoi, Nick ?

— Dans mon cas précis, je n'étais même pas en ville lorsque cela s'est produit. J'étais...

— Non, ça, vous me l'avez déjà raconté. Vous n'étiez pas là, certes, mais le simple fait que vous soyez resté par la suite indique que, présent ou pas, le massacre a eu un effet déterminant sur votre existence.

— Puisque vous le dites.

— Inutile de jouer à ça. Bon sang, si c'est ce que vous pensez, pourquoi ne pas vous en aller une bonne fois pour toutes ? »

Nick repensa à toutes les fois où il s'était posé cette même question et aux discussions qu'il avait eues avec Amy à ce sujet.

« Parce que cet hôtel appartenait à mes parents, qu'il est de mon devoir de le faire tourner, et que cette ville était jadis la mienne...

— Et vous êtes sorti avec Amy lorsque vous étiez gamins, elle-même est revenue à Bulverton pour cette même raison, et maintenant vous n'arrivez pas à partir, comme si quelque chose vous retenait dans cette ville. »

Nick la regarda sans vouloir admettre qu'elle était très, très proche de la vérité. Comment pouvait-elle savoir ?

« C'est bien ça, non ?

— Si l'on veut.

— Écoutez, est-ce que pour une fois, et rien que cette fois, je peux vous interroger sur ce qui s'est

passé ce jour-là ? Du moins tel que vous l'avez vécu.

— Je n'étais pas là, répéta-t-il. Je n'y ai même pas assisté.

— Personne n'a pu *tout* voir, répondit Teresa. Ceux qui étaient aux premières loges n'y ont pas survécu. Et même ceux qui y ont échappé n'ont vécu qu'un fragment de la totalité. Tout le monde me lance la même excuse : je n'ai pas vu grand-chose. La majorité des témoins survivants a quitté la ville. Mais ceux qui sont restés savent exactement ce qui s'est passé.

— Alors pourquoi insister ?

— J'ai une bonne raison d'agir ainsi. Il y a un trou dans toute cette histoire, quelque chose qui ne colle pas, et je veux pouvoir mettre le doigt dessus. J'ai analysé, minuté et replacé tout ce que Grove est censé avoir fait, et cela ne tient pas. Puis-je comparer mes données avec votre propre vision des choses ?

— À vous entendre, on dirait que vous en savez déjà plus que quiconque.

— Il faut que je remette de l'ordre dans tout ça. »

Nick se sentit battre en retraite, mentalement du moins. Mais pourquoi ? Il est vrai que, pour lui, tout ce qui avait rapport au massacre serait toujours de seconde ou troisième main, mais de toute évidence il y avait plus que ça. La perte de ses parents – et surtout la façon dont ils étaient morts – l'avait choqué plus qu'il ne l'aurait cru, et la profondeur de ses sentiments, de son angoisse, avait été un révélateur.

Il avait vécu si longtemps à Londres qu'il croyait avoir échappé pour de bon à ses parents, mais ce n'était pas le cas.

Mais il y avait aussi des profondeurs psychologiques plus sombres, plus glauques, qu'il osait rarement aborder. Elles tenaient à cette sorte de traumatisme collectif que partageait la ville, cette communion dans des souvenirs pénibles que tous préféraient ne plus évoquer, à défaut de pouvoir les surmonter.

Il farfouilla dans son esprit pour trouver les bons termes.

« Ce soir, Amy est de sortie, dit-il. Je suis seul à garder le bar. »

Il eut un geste évasif de la main pour englober le reste du pub.

Teresa jeta un coup d'œil dans la salle. Il ne restait plus qu'un couple assis à l'une des tables du fond et deux jeunes gars qui jouaient au billard. Elle regarda à nouveau Nick, droit dans les yeux.

« S'il y a quelqu'un à servir, je ne vous monopoliserai pas. De toute façon, ce ne sera pas long. »

Il passa aux pompes à bière et se servit une pinte de blonde. Il s'y prit avec un soin exagéré, remplissant son verre à ras bord en faisant attention à ne pas en renverser une goutte. Il sentait le poids du regard de Teresa posé sur lui. Il revint et déposa la pinte sur le comptoir, entre eux deux.

« J'ai pu reconstituer l'itinéraire complet de Grove avant qu'il ne se mette à tirer dans le tas, attaqua Teresa. En fait, je peux vous dire tout ce qu'il a fait jusqu'au milieu de l'après-midi, lorsqu'il s'est éloigné de la station-service Texaco. Il en est parti à trois heures vingt-trois. Je suis sûre de l'heure parce que j'ai consulté les archives de la police, et c'est à ce moment précis que le caissier les a appelés. Je peux aussi refaire son emploi du temps à partir du moment où il a ouvert le feu. D'après la police et l'un des témoins, il a tiré ses premières balles à cinq heures quatre, sur London Road. Donc, ma première question est : qu'a-t-il fait entre trois heures vingt-trois et cinq heures quatre – presque deux heures ?

— Vous devez bien savoir où il se trouvait ?

— En partie, oui. Il s'est rendu au bâtiment ExEx de Welton Road. C'est bien ce que vous vouliez dire ?

— Oui.

— Mais il n’y est resté que quelques minutes. Ils enregistrent les entrées et les sorties : j’ai pu voir la copie de la cassette qu’ils ont remise à la police. Puis Grove a descendu la colline à pied pour entrer dans la Vieille Ville. J’ai moi-même refait le même trajet, et cela m’a pris moins d’une demi-heure, même au ralenti. Grove portait ses fusils, mais ils devaient être lourds et il a pu s’arrêter pour reprendre son souffle. Malgré tout, on est loin des deux heures. »

Deux clients venant de la rue entrèrent dans le bar ; Nick interrompit leur conversation pour aller les servir. Lorsqu’il revint, il remplit à nouveau son verre de glaçons et y ajouta un trait de soda.

« Je présume que vous êtes montée vous-même chez ExEx », dit-il.

Elle acquiesça, l’air surpris.

« Comment le savez-vous ?

— Dans une petite ville, c’est le genre de chose qui se remarque. Pour beaucoup, la réalité virtuelle est un phénomène nouveau. Qu’une touriste aille s’y plonger ? Il ne faut pas plus pour alimenter les conversations. »

En fait, c’était Dave Hartland, le beau-frère d’Amy, qui avait vu Teresa entrer dans le bâtiment, mais Nick n’avait aucune raison de croire qu’elle puisse le connaître.

« Ce n’est plus si nouveau, non ? Aux États-Unis, il y a des succursales ExEx dans presque toutes les villes. Lors de mon départ, une chaîne de librairies commençait à vendre les franchises. Et ils essaient jusque dans les campagnes.

— Peut-être, mais les ExEx restent quelque chose de nouveau, reprit Nick. La plupart des gens n’ont pas l’air de comprendre à quoi ils servent. Moi-même, je ne suis pas sûr d’avoir tout pigé. Mais vous devez les connaître par cœur ? » Teresa resta de marbre, sans rien trahir de ses sentiments. « Comme leur antenne locale reste plus ou moins assimilée à Grove, certains prétendent qu’il faudrait la faire fermer.

— Ils diraient la même chose s’il avait loué des cassettes porno.

— Je le sais bien.

— C’est bon, reprit Teresa, revenons à Gerry Grove. Savez-vous ce que faisait la police durant tout ce temps ?

— Elle devait rechercher l’assassin de Mme Williams et son petit garçon, plus le type qui a mitraillé la station-service.

— C’est la seconde chose que je n’arrive pas à comprendre. La police prétend avoir réagi avec promptitude et efficacité, en prenant en compte tous les paramètres. J’ai interrogé le directeur de la station la semaine dernière, et il maintient que l’enquête a prouvé que la police a fait son devoir. Ce qui est vrai, en gros : j’ai lu le compte rendu. Mais je crois qu’ils ont vraiment déconné. Il n’y avait pas un agent en vue. En deux heures, ils avaient largement le temps de déduire qu’il y avait un maniaque en liberté. Et pourtant, lorsque Grove s’est mis à tirer dans le tas, ils ont réagi comme s’ils ne s’y attendaient pas du tout. Une voiture de patrouille s’est rendue à la station Texaco, mais il n’y avait pas le moindre déploiement policier en ville avant que les premiers coups de fil ne tombent au commissariat. Les agents habituels faisaient leur ronde comme si de rien n’était, point barre. Depuis juin dernier, la plupart des agents impliqués dans le massacre ont été transférés vers d’autres divisions. Pour une organisation au-delà de tout soupçon, on dirait vraiment qu’ils ont quelque chose à couvrir.

— Cette année, pas mal de résidents ont quitté la ville, contra Nick.

— Oui, mais les policiers, c’est autre chose. Ou cela devrait l’être.

— Dans ce pays, on ne cesse de les balader d’une ville à l’autre. Si quelques-uns ont demandé à

être transférés dans une autre division, d'autres le seront de toute façon. Dois-je vous faire un dessin ?

— Non. Excusez-moi. Tout ce que je veux, c'est vous parler. Je ne cesse de ressasser tous ces éléments, et cela m'aide de pouvoir les énoncer à voix haute.

— Et je suis là pour vous écouter.

— Oui... mais vous-même savez pas mal de choses.

— Moins que vous ne croyez.

— C'est vous qui le dites. Laissez-moi terminer, parce qu'il y a une troisième chose que je ne comprends pas. Grove ne possédait que deux armes à feu, celles qu'il a utilisées ce jour-là. Il n'y a pas le moindre doute là-dessus : c'est un fait établi. Cette fille qu'il connaissait, cette Debbie...

— Debra, corrigea Nick.

— C'est ça. Debra. Vous voyez bien que vous n'êtes pas si ignorant que vous le prétendez ? Donc : Debra a affirmé que Grove n'avait jamais possédé d'autres armes que les deux qu'il a utilisées ce jour-là. Il en était dingue, il ne cessait de les nettoyer et les graisser. Mais il n'y en avait pas d'autres.

— Personne n'a jamais dit le contraire.

— Jusqu'à présent. Or, pour autant que je sache, il disposait de quatre armes et pas deux. Il s'est servi de deux d'entre elles dans les rues, et ils ont trouvé les deux autres dans le coffre de la voiture qu'il avait volée.

— Est-ce vraiment un point décisif ?

— Je ne sais pas, mais cela m'intrigue. Il s'est servi d'un revolver et d'un fusil d'assaut automatique. Le revolver était un colt All-American, assez réputé aux États-Unis. Le fusil d'assaut était un M16, une arme américaine très connue. Laissons de côté la question de savoir comment il a pu se les procurer dans ce pays – j'imagine qu'avec un peu de volonté il y a toujours moyen de s'arranger. Mais pourquoi en aurait-il deux de chaque ?

— C'est le cas ?

— La police a trouvé un M16 et un colt dans le coffre de la voiture volée, et un M16 et un colt à côté de son cadavre.

— Les mêmes, exactement ?

— Les mêmes marques, oui. Les mêmes modèles, probablement. Je n'ai pas davantage de précisions sur ce point.

— Je suis désolé, mais je doute que ce soit vraiment un tel mystère. Ce doit être les mêmes. Il a dû y avoir une erreur.

— On a retrouvé la voiture de Grove sur Welton Road, à une centaine de mètres de chez GunHo. Elle n'était pas verrouillée. On a isolé les empreintes de Grove un peu partout, y compris sur le fusil et le revolver qui étaient dans le coffre. J'ai vu le rapport de l'officier qui a effectué la recherche. Il n'y a pas d'erreur possible. Et les rapports balistiques prouvent que c'est avec ce revolver qu'il a descendu Mme Williams et son fils, et avec le M16 qu'il a tiré sur le caissier de la station-service. Jusque-là, tout va bien – si j'ose dire. Mais le problème, c'est qu'après le massacre on est tombé sur exactement les mêmes armes.

— Y compris après les analyses ?

— Oui.

— Alors ? Avait-il deux armes ou quatre ?

— D'après la police, il en avait quatre.

— Les avez-vous examinées vous-même ?

— Elles ne sont plus dans cette ville. Au commissariat, on m'a dit qu'ils essaieraient de retrouver l'endroit où elles se trouvent actuellement, mais cela ne semblait guère les passionner.

— Et où voulez-vous en venir ? L'essentiel n'est-il pas qu'il ait pu se procurer ces armes d'une façon ou d'une autre ?

— D'accord, répondit Teresa, je vais vous poser une autre question. Connaissiez-vous Gerry Grove ?

— Non, je ne l'ai jamais rencontré, même quand j'habitais ici.

— Mais dans votre entourage, y a-t-il des gens qui l'ont côtoyé ?

— Oh, oui, plein de gens. Certains d'entre eux fréquentent ce bar. » Nick désigna d'un coup de menton la table de billard où les deux jeunes hommes continuaient leur partie. « Ces types-là étaient à l'école avec Grove. Amy aussi lui avait déjà parlé, si je ne m'abuse. C'était un gars du coin. Mais la plupart des habitants de Bulverton ne le connaissaient que de vue. Il n'avait pas beaucoup d'amis. Après le massacre, lorsque tout le monde a su qui en était responsable, ce fut un choc incroyable. Lorsque vous avez plus ou moins côtoyé quelqu'un toute votre vie, vous ne vous attendez pas à ce qu'il pète les plombs et prenne un fusil.

— Donc, d'après vous, personne n'aurait pu prévoir ce qui s'est passé ?

— Comment voulez-vous que quelqu'un l'ait senti venir ? Grove était comme la majorité de ces jeunes qui vivent dans les collines : il était au chômage, avait souvent maille à partir avec la police – mais rien de sérieux –, il se droguait lorsqu'il avait un peu d'argent, il aimait boire un verre ou deux. Mais c'était un type silencieux. *À posteriori*, c'est ce qui a le plus frappé les gens : son calme, sa réserve. C'était un fils unique, il ne sortait pas beaucoup de chez lui, il avait toujours l'air solitaire et mal dans sa peau et n'avait jamais grand-chose à dire. Un peu maniaque, d'après certains. Obsessionnel. Il ne cessait de collecter des trucs et des machins et d'établir des listes. Lorsque la police a fouillé chez lui, ils ont trouvé une pile de carnets où il avait écrit des colonnes entières de chiffres. Sa maison était pleine de magazines qu'il ne jetait jamais. »

Nick se tut et regarda son verre de bière.

« Ce n'est pas grand-chose, commenta Teresa. Mais cela a suffi à détourner l'attention de la police. Ils ont bâclé leur enquête et s'en sont sortis avec les honneurs.

— Que voulez-vous dire ?

— N'est-ce pas évident ? Pour commencer, quelles armes a employées Grove lorsqu'il s'est mis à tirer dans le tas ? Lesquelles a-t-il emportées de chez lui, lesquelles a-t-il laissées dans sa voiture lorsqu'il est entré dans le bâtiment ExEx, et lesquelles a-t-il apportées en ville ? Le fusil qu'il a utilisé à la station-service est-il le même qui a tué tous ces gens dans la rue ? Et le revolver dans les bois, était-ce le même ? Sinon, où se l'est-il procuré ? Lesquels a-t-il laissés dans la voiture ? Comment deux armes différentes peuvent-elles donner les mêmes résultats aux tests balistiques ? Et ce n'est pas tout, il faut expliquer l'inefficacité de la police. En apprenant qu'il y avait eu une fusillade à la station-service, pourquoi n'ont-ils pas bloqué les routes ? Ils auraient pu l'arrêter sans plus tarder. Lorsqu'il a ouvert le feu en pleine ville, pourquoi n'ont-ils pas déployé des hommes en armes dans les cinq ou dix minutes qui suivirent ?

— J'imagine qu'on ne procède pas ainsi chez nous, répondit Nick, constatant et déplorant son ton guindé. Du moins pas si rapidement.

— Exact, et Gerry Grove peut s'en donner à cœur joie sous le nez de tous ces Britons si distingués.

— Parce que cela n'arrive jamais aux États-Unis ? rétorqua Nick, sur la défensive.

— Parfois, si. »

Il comprit enfin, au niveau subconscient, ce qu'elle voulait démontrer.

« C'est comme ça que votre mari est mort, n'est-ce pas ? »

Elle se détourna et regarda de l'autre côté du bar presque vide, vers la table de billard.

« Oui. Vous avez raison.

— Je suis désolé. J'ai dit ça sans réfléchir. Un instant, j'ai oublié...

— Je l'ai bien cherché. »

Un long silence retomba entre eux deux, pendant que le juke-box jouait un disque et que les boules de billard s'entrechoquaient par intermittence. Nick avait honte non seulement de ce qu'il avait dit, mais aussi de l'avoir proféré dans le bar de son hôtel, ce lieu si sympa où les gens venaient tuer quelques heures pour s'ennuyer un peu moins que chez eux – bien que l'ennui finisse toujours par l'emporter. Il avait honte d'être toujours là, à Bulverton. D'agir comme il le faisait, des verres qu'il servait, de se cramponner ainsi à Amy, d'avoir tellement peur de l'avenir.

Enfin, Teresa rompit le silence.

« Puis-je avoir mon bourbon, maintenant ?

— O.K.

— Non, je n'en veux pas. » Puis elle se ravisa et poussa son verre dans sa direction. « Ou alors, un seul. »

Il faisait une chaleur étouffante, et à la radio l'orchestre de Duke Ellington interprétait *Newport Up*. Teresa recula, vira à quatre-vingt-dix degrés et partit vers le sud le long de la 30^e Rue. Elle se lova confortablement sur la grande banquette et se pencha pour jeter un coup d'œil dans le rétroviseur. Elle vit alors le visage d'une femme noire entre deux âges à la mine légèrement soucieuse.

Elle sourit à son propre reflet.

« Salut, Eisa. On va faire un tour au Mexique ! »

Elle suivit les panneaux indiquant la direction de l'autoroute 5, vers Montgomery Freeway, et vira à nouveau. À sa droite, elle pouvait entrevoir l'océan qui miroitait entre deux immeubles et deux palmiers. La radio diffusa l'intro d'un nouveau morceau : Artie Shaw, *I'm Coming Virginia*. La frontière du Mexique n'était pas bien loin. Elle continua son chemin jusqu'à ce que les autres voitures aient totalement disparu et que les immeubles de San Diego ne soient plus qu'un gribouillis statique dans le rétroviseur.

La mer était toujours là, à l'horizon, luisante et paisible, si loin, hors de portée.

Lorsqu'elle comprit qu'elle n'irait pas plus loin, Teresa remit le revolver dans la boîte à gants et attendit la fin du morceau d'Artie Shaw.

LIVER.

Teresa entra dans la peau d'un homme qui transpirait abondamment sous un soleil de plomb. Il avait glissé sa veste sous le bras et attendait, lunettes de soleil en batterie, revolver à la ceinture, chewing-gum en bouche et, pour parachever le tableau, il avait une forte envie de se gratter le bas-ventre. Teresa incarnait l'agent Joe Cordle, de la police municipale de San Diego. L'agent Rico Patresse se tenait à ses côtés, son revolver posé sur le capot blanc de leur voiture. Ils étaient de service et gardaient un barrage routier qui bloquait la route 8, à cinq kilomètres du centre de San Diego. Un autre véhicule de police était garé parallèlement au leur de l'autre côté de la grand-route. Au cas où quelqu'un tenterait de rompre le barrage, des unités de renfort étaient stationnées aux points stratégiques, pour la plupart invisibles depuis la route.

Quatre autres agents postés de chaque côté de la chaussée se chargeaient de réguler la circulation vers San Diego. Ils examinaient rapidement chaque véhicule avant de lui faire signe de passer. Ils s'intéressaient particulièrement à une Pontiac 47 bleu foncé que conduisait un homme blanc du nom de William Cook. Le second occupant de la Pontiac, l'otage de Cook – que personne n'avait pu identifier à ce jour –, était ligoté et allongé sur le siège arrière. La Pontiac avait été identifiée un peu plus tôt, alors qu'elle se dirigeait vers San Diego. Les autorités décidèrent de procéder à son interception loin de la ville proprement dite, mais assez près de celle-ci pour, au cas où les choses tournent mal, être le plus près possible de l'hôpital.

D'après le dernier message radio, la voiture de Cook avait été repérée non loin de là et continuait son chemin dans leur direction. Ils devaient se préparer à l'interception. Teresa retira le cran de sûreté de son arme et posa son revolver sur la carrosserie brûlante, à côté de celui de Patresse. Elle s'essuya le front avec sa manche et tous deux crachèrent dans la poussière du talus.

Teresa descendit de voiture et regarda le paysage qui l'entourait : des collines basses, des arbres de

petite taille, des buissons, des poteaux télégraphiques bordant l'autoroute, les bâtiments de San Diego qui se profilaient dans le lointain et un tout petit bout de mer, vaporeux comme un mirage. Teresa savait que ce décor n'allait pas plus loin, qu'il n'y avait rien derrière ou au-delà de ce qu'elle voyait, mais tout ce qui se trouvait à portée de son regard ou de son toucher était parfait, lisse et sans aspérité ; une bulle de réalité totalement autarcique.

Elle étira ses bras derrière sa tête, joignit les doigts et les tendit jusqu'à faire craquer ses phalanges. Elle vit, à la bordure inférieure de son champ de vision, saillir sa poitrine de taureau et son ventre proéminent. Elle ramena ses mains en avant et tendit à nouveau ses doigts à la lumière du soleil, puis fit pivoter ses poignets. Sous les poils broussailleux qui recouvraient sa main droite, elle aperçut un tatouage : un cœur bleu portant le nom de « Tammy ». Ses paumes étaient moites de transpiration : elle les essuya sur son pantalon. Elle prit son revolver, s'agenouilla, posa son avant-bras droit sur la carrosserie chauffée à blanc de la voiture et braqua son arme vers l'un des véhicules qui ralentissait pour aborder la barricade.

Rico Patresse, toujours à ses côtés, fit de même. Il parlait football : le match que les Aztécs devaient disputer ce week-end risquait d'être serré, si toutefois ils obtenaient le même côté du terrain que la dernière fois. Ce qu'il leur faudrait, c'est...

Une Pontiac bleue apparut au coin de la route, suivant deux autres voitures. Teresa et Rico restèrent courbés sur le capot, le doigt sur la détente, prêts à toute éventualité.

« Tu paries qu'il va foncer dans le tas ? dit Patresse.

— Nan, il va s'arrêter », fit Teresa, immédiatement choquée d'entendre sa voix, sculptée par la bière bon marché et la fumée rance. « Y finissent toujours par s'arrêter. »

Tous deux éclatèrent d'un rire gras. De la pointe de la langue, elle coinça son chewing-gum derrière une dent pour ne rien perdre de sa concentration.

Elle entendit le bruit d'une voiture qui s'approchait de leur position et jeta un coup d'œil en arrière. Un break Chevrolet bleu et argent avançait lentement vers le barrage. Derrière le volant, une grosse femme noire jetait des regards anxieux aux véhicules de police.

« Quel est le con qui a laissé passer cette bagnole ? brailla Teresa alors même qu'elle réalisait de qui il s'agissait.

— En arrière, m'dame ! » lança l'agent Patresse à l'intruse sans bouger de son poste.

Teresa et lui agitèrent les bras, mais le break avançait toujours ; il se glissa entre les deux véhicules de police et continua son chemin. Durant quelques secondes, la grosse voiture s'inséra droit dans leur ligne de tir, leur bloquant la vue.

Derrière elle, Teresa pouvait apercevoir des fragments de la Pontiac du tueur qui se dirigeait toujours vers eux. La Chevrolet finit par passer avec la lenteur pataude d'un train de marchandises ; au même instant, selon toute probabilité, Cook aperçut le barrage et freina à mort. Soudain, son capot piqua du nez et l'arrière de la voiture tangua. Il y eut un grand crissement de pneus et un nuage de fumée s'éleva derrière le véhicule.

La portière du conducteur s'ouvrit, et une silhouette en sortit en titubant pour aller ouvrir l'autre portière, celle de derrière, et en tirer un homme aux mains ligotées dans le dos. L'otage s'effondra sur la chaussée. Le conducteur s'agenouilla à côté, disparut brièvement à l'intérieur de la voiture, puis réapparut avec un fusil en main. Ses gestes étaient sûrs et rapides, et il maniait son arme avec une précision stupéfiante.

À ce moment, la Chevrolet arriva à la hauteur de Teresa ; celle-ci vit la conductrice qui regardait la scène d'un air horrifié. À son tour, elle freina à mort en soulevant un nouveau nuage de poussière, si bien qu'il devint difficile de voir ce qui se passait exactement.

« Descends-le, Joe ! » s'écria Patresse.

Teresa ouvrit le feu, et un nuage de poussière jaillit sous le coffre de la Pontiac. Cook se tourna immédiatement vers elle, fusil en batterie, et tira, deux fois, en succession rapide. La première balle se logea dans la carrosserie de la voiture de police, la seconde érafla la peinture dans un grincement d'outre-tombe et frappa le bras gauche de Teresa. Une onde de douleur la traversa.

« *Merde !* hurla-t-elle de sa voix de pilier de bistrot, soudain encore plus rauque.

— T'es blessé, Joe ? »

Sa main droite restait opérationnelle ; elle pouvait toujours viser. Elle plongea derrière le véhicule de police et se reçut sur le sol rocailleux. Maintenant, sa ligne de tir était dégagée. Elle braqua son arme sur Cook – mais le temps qu'elle ait pu viser, la situation venait de se modifier une fois de plus.

La conductrice de la Chevy venait de descendre de son engin. Elle-même tenait un revolver, qu'elle braquait sur Cook.

« Hé, Joe ! s'écria Rico. Cette bonne femme a un flingue ! Tu veux que j'la descende ?

— Que non ! Laisse-la-moi ! »

Sa ligne de tir était toujours dégagée : elle ouvrit donc le feu sur Cook. Une fois. Deux fois. La troisième balle fut la bonne : le tueur s'effondra. Derrière lui, l'otage luttait pour se libérer. Cook se redressa lentement, raffermi sa prise sur son revolver, le braqua droit sur Teresa, ouvrit le feu. Puis retomba en arrière.

Teresa reçut en pleine figure une poignée de graviers et de saletés diverses qui s'infiltrèrent dans sa bouche, ses yeux, ses cheveux. Elle s'empressa de se mettre à l'abri et attendit le coup de feu suivant, mais après quelques secondes de silence elle risqua un œil par-dessus la carrosserie.

Sa dernière balle devait avoir résolu la situation d'une façon radicale. Cook était allongé sur la route, le dos dans la poussière. Il n'avait pas lâché son fusil qui se dressait, debout, le canon pointé vers le ciel.

Sous les yeux de Teresa, les doigts crispés sur la détente devinrent inertes et glissèrent sur la crosse ; l'arme s'abattit au sol dans un cliquètement sourd.

Elle se releva sans cesser de braquer son revolver sur le corps de Cook, puis retourna à l'abri derrière la carrosserie de sa voiture.

« Qu'est-ce que t'en dis, Rico ? dit-elle à Patresse, constatant au passage qu'elle était à bout de souffle et pouvait à peine parler.

— Il est mort. Tu l'as eu. Ça va, Joe ?

— Ouais. »

Ils s'avancèrent avec précaution, arme au poing, prêts à tirer au premier mouvement suspect. Les autres policiers firent de même. Une douzaine de canons pointés sur un cadavre. La conductrice de la Chevrolet jeta sa propre arme à terre et enfouit son visage entre ses mains. Teresa l'entendit gémir de peur et de désespoir.

Tous avancèrent à pas mesurés, mais William Cook ne risquait pas de s'enfuir. Sa tête était penchée selon un angle horrible et un rictus de douleur défigurait ses traits. Ses yeux fixaient le vide. D'un coup de pied, Teresa envoya bouler le fusil, qui tinta sur la route poussiéreuse.

Son bras blessé saignait abondamment.

« Bon, affaire classée, dit Patresse. Tu veux qu'on fasse examiner ta plaie, Joe ?

— Y a pas le feu. »

Teresa donna un grand coup de pied au cadavre de Cook, juste assez fort pour s'assurer de sa mort. Puis elle se tourna vers le témoin.

« Ça va, m'dame ?

— Ça va, mon grand.

— Z'avez un permis pour ce revolver, m'dame ? »

Puis Teresa fit un pas en arrière et regarda autour d'elle, ce décor statique luisant dans la chaleur du soleil.

Elle Localisa. Identifia. Vérifia, Examina. Revint.

LIVER.

Copyright © GunHo Corporation, pour tous pays

Ces mots restèrent visibles durant quelques secondes, puis disparurent lentement et progressivement. Sans musique.

23

Ce soir-là, Teresa dîna seule dans la salle à manger de l'hôtel. Elle cala sous son coude le livre de poche qu'elle lisait tout en tenant sa fourchette d'une main. C'est Amy qui lui servit son repas ; elle s'affairait sans prononcer la moindre parole superflue, mais sans non plus paraître distante. Elle n'avait pas vu les quatre jeunes Américains et, lorsque Amy lui apporta du café, Teresa demanda s'ils étaient partis.

« Non. Ils ont dit qu'ils voulaient dîner à l'extérieur. Je crois qu'ils sont allés à Eastbourne.

— Pensez-vous qu'ils trouveront là-bas un restaurant susceptible de leur plaire ?

— Je vois que vous avez déjà cerné les personnages, n'est-ce pas ?

— Nick m'a donné quelques indices. J'imagine qu'ils sont difficiles. »

Amy ne dit rien, mais sourit et s'éloigna de la table.

Teresa prit tout son temps pour dîner : elle n'avait rien à attendre, sinon une longue soirée solitaire, et elle voulait résister autant que possible à la tentation de descendre au bar. Elle devait s'occuper de quelques détails pratiques ; entre autres, il fallait qu'elle vérifie ses reçus de carte de crédit. À chaque fois qu'elle utilisait l'équipement ExEx, cela lui coûtait un paquet. En théorie, elle pouvait se le permettre, vu que son compte était largement approvisionné, mais elle réalisa – un peu tard – que les relevés seraient envoyés chez elle. Et comme il n'y avait personne pour faire suivre le courrier, les factures ne seraient pas réglées, du moins pas avant son retour. Elle avait remarqué un numéro d'urgence accessible 24 heures sur 24 au dos de ses cartes et comptait les appeler dès ce soir pour résoudre le problème.

Ses longues sessions sur l'équipement ExEx, physiquement éprouvantes, l'avaient épuisée. Si elle s'était trouvée chez elle dans des circonstances similaires, Teresa aurait passé la soirée de la façon la plus reposante possible, soit devant la télévision, soit à répondre au courrier en retard, effectuer des tâches ménagères ou téléphoner à ses amies. Or rien de tout cela ne lui faisait envie, et de toute façon elle était coincée dans cette chambre d'hôtel. L'idée même de payer une fortune pour passer un coup de fil à longue distance la déprimait plus qu'autre chose. Quoique, avec le décalage horaire, la majorité de ses amis étaient encore au bureau.

Ainsi, elle continua de lire tout en buvant son café. Lorsqu'elle réalisa qu'Amy attendait qu'elle ait fini pour débarrasser, elle ferma son roman à contrecœur et monta l'escalier en pensant vaguement à ce qu'elle dirait aux gens de la banque et à la façon la plus courte de leur expliquer la situation.

Alors qu'elle traversait le palier pour regagner sa chambre, sa carte-clé en main, elle sentit une présence, là, dans le noir, tout au bout du couloir. Un frisson d'angoisse descendit le long de son échine.

L'homme fit un pas en avant pour s'arrêter devant sa porte, puis il resta là, à l'attendre.

Elle le reconnut immédiatement : c'était Ken Mitchell, le jeune homme qu'elle avait déjà croisé. Sa frayeur se mua en irritation. Elle se souvint qu'à leur dernière rencontre il avait procédé de la même façon : il s'était mis en embuscade devant sa porte.

« Bonsoir, m'dame, fit-il avec un sourire faussement amical.

— Bonsoir. »

Elle leva la carte-clé et regarda ostensiblement sa serrure dans l'espoir qu'il se décourage. Mais le jeune homme se tenait près de la porte : si elle voulait passer, elle devrait se serrer contre lui. Elle sentit une fragrance aromatique subtile et chère : une lotion, un shampooing, une huile corporelle. Il était vêtu d'un costume, mais à la coupe simple et au tissu clair, fait pour un usage quotidien. Sa cravate au motif discret était impeccablement nouée. Ses cheveux étaient courts et bien coiffés. Il arborait des dents blanches et régulières et semblait entretenir son corps. Dieu sait pourquoi, le soin qu'il portait à son apparence physique lui donnait des envies de violence ; elle aurait voulu détruire cette belle ordonnance.

« Je vous cherchais justement, madame Simons. Il faut qu'on parle.

— Excusez-moi, je suis fatiguée.

— Nous savons qui vous êtes, agent Simons.

— Et alors ?

— Alors nous avons une proposition à vous faire. Votre présence dans cet hôtel nous dérange. Nous nous sommes renseignés auprès de votre chef de section à Washington DC et avons pu établir que vous n'êtes pas ici pour raisons professionnelles.

— Je suis en vacances », répondit Teresa tout en se demandant quel genre de conversation ces gens avaient bien pu tenir avec ses supérieurs. « Voulez-vous bien me laisser regagner ma chambre ?

— Oui, mais vous n'êtes pas vraiment en vacances, parce que vous menez une sorte d'enquête privée sur l'affaire Gerry Grove. Le FBI prétend ne pas être au courant et ne vous a délivré aucune autorisation officielle. Vous êtes en dehors de votre juridiction, madame. N'est-ce pas ?

— Cela ne vous regarde pas, et le Bureau n'a rien à voir là-dedans. J'ai pris un congé.

— J'ai cru comprendre que, tant que vous portez votre badge, le Bureau s'intéresse de très près à tous vos faits et gestes. Et quoi que vous puissiez penser, cela nous regarde bel et bien. Nous sommes descendus dans cet hôtel à la condition explicite qu'il n'y aurait pas d'autres clients...

— C'est une affaire entre vous et la direction, rétorqua Teresa, ce n'est pas à moi de m'en occuper. »

Elle était déjà en pleine crise de paranoïa en pensant à ce que cet homme ou ses associés avaient pu dire aux gens du Bureau. Super. Voilà que, pour couronner le tout, elle avait des soucis professionnels.

« Comme vous allez bientôt le découvrir, nous avons les moyens de vous faire partir d'ici.

— Allez-y, rétorqua Teresa avec une pointe d'amusement. Les Américains qui osent se frotter au FBI sont denrée rare.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je puisse être citoyen américain ?

— Désolée. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser.

— Nous avons besoin d'être seuls dans cet hôtel, répéta Ken Mitchell, et pour cette raison nous vous avons réservé une chambre au Grand Hôtel, à Eastbourne. Notre compagnie est prête à couvrir les coûts de relocation, à condition que vous quittiez votre chambre dès demain. Nous vous demandons aussi de cesser d'utiliser notre succursale de Welton Road.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Vous n'écoutez jamais ce qu'on vous dit ?

— Oh, si. Et vous, m'écoutez-vous ? Nous voulons que vous partiez d'ici, madame.

— Dites-moi pourquoi et j'y réfléchirai.

— Dans le cas qui nous concerne, nous exigeons de disposer de l'hôtel tout entier. Notre contrat passé avec la direction comporte une clause d'exclusivité...

— Dont ils n'ont jamais entendu parler.

— Ils se trompent, et s'ils rompent ce contrat, ils commettront une erreur qui peut leur coûter cher. Entre-temps, soit vous partirez de votre propre chef, soit nous demanderons une injonction qui vous y

obligera. Vous avez le choix. »

Il n'avait pas bougé et lui bloquait toujours le passage d'une façon vaguement menaçante. Elle ne voulait pas avoir le moindre contact physique avec lui, mais si elle voulait ouvrir sa porte, elle n'avait pas vraiment le choix. Pour voir sa réaction, elle fit un pas en avant en brandissant sa carte-clé. Il ne bougea pas d'un poil. Elle battit en retraite et resta là, à trente centimètres de lui, en ressentant un mélange de frayeur et de colère.

« Les fournisseurs d'ExEx ne manquent pas, dit-elle. Il y en a un à Brighton. Vous ne pouvez m'empêcher d'y aller.

— Comme vous voudrez. Nous ne nous occupons que de notre propre succursale.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce que je m'en aille ?

— Vous perturbez nos plans. Nous opérons sous une licence de création de logiciels rédigée selon les termes du traité de Valence, qui régit la liberté d'accès aux bulletins électroniques en Europe. Aux États-Unis, nous tomberions sous la coupe de l'acte McStephens, qui s'occupe des licences fédérales. Vous voyez de quoi il s'agit ?

— Oui, bien sûr. »

Ce nom éveilla un souvenir : une session d'entraînement, l'an dernier ; un sujet qu'elle n'avait pas très bien suivi ; des zones jugées favorables au développement de logiciels ; une série de droits et d'actes juridiques.

« Les lois fédérales américaines n'ont pas cours ici, reprit Mitchell, aussi nous travaillons selon leurs équivalents européens. Les protocoles de Valence n'ont pas la même force législative, mais lorsqu'on doit faire appel à la loi afin qu'ils soient appliqués, cela revient au même.

— Puis-je voir votre licence ? »

Celle-ci jaillit dans sa main comme par un tour de passe-passe. Elle se pencha pour la lire, et il la tint de sorte qu'elle puisse déchiffrer les petits caractères.

« Très bien, convint-elle. Pourquoi ne pas m'avoir dit tout ça dès le départ ?

— Pourquoi nous avoir caché le fait que vous soyez agent fédéral ?

— Et les autres employés de l'hôtel ? Allez-vous les faire partir, eux aussi ?

— Non, ils peuvent nous être utiles.

— Pourquoi pas moi ?

— Parce qu'ils étaient là le jour du massacre et pas vous. Ils se rappellent ce qui s'est passé ; vous ne pouvez en dire autant. Ce sont leurs souvenirs qui nous intéressent, et non vos théories.

— Je n'ai pas de théories.

— Bien sûr que si. C'est ce qui vous motive, et c'est ce que nous voulons éviter. Votre présence perturbe nos recherches. »

Teresa eut un geste exaspéré.

« Vous ne pouvez pas vider les hôtels à chaque fois que vous descendez quelque part. Tout caprice a des limites.

— Vous voulez parier, agent Simons ?

— Bon, d'accord, mais selon les lois McStephens, vous devez prévenir. Une semaine. Valence impose le même délai ?

— Vous ne vous laissez pas abattre, n'est-ce pas ? C'est pareil. Huit jours, pour être exact. »

Il rangea sa licence plus lentement qu'il ne l'avait sortie. Teresa le regarda faire : il replia sa carte avec précision avant de la glisser dans son mince portefeuille de cuir, qu'il fit disparaître dans sa poche revolver. Il lui rappelait un agent qu'elle avait connu à Richmond, un ami d'Andy. Il s'appelait Calvin Devore. Cal. C'était un petit marrant, avec sa grosse trogne et ses grosses mains, mais ses

gestes étaient d'une rapidité et d'une précision surprenante. Un brave type. Qu'était-il donc devenu ?

« Très bien, dit-elle, je prends en compte ce préavis de huit jours. Maintenant, fichez-moi la paix, d'accord ? »

Mais tout en parlant, elle regardait au-delà de Mitchell, vers la lumière qui brillait au bout du couloir. Peut-être qu'à son retour elle appellerait Cal.

« Arrêtez de jouer avec les mots, madame Simons, dit Mitchell. Huit jours...

— De toute façon, il est possible que je m'en aille avant la fin de ce délai. Jusque-là, oubliez-moi un peu, d'accord ?

— Très bien. »

Il se détourna, l'air irrité, mais Teresa comprit qu'elle avait marqué un point.

« Et puis pourquoi est-ce si important ?

— Nous n'avons pas à employer cette clause d'exclusivité à chaque fois que nous nous déplaçons, mais il est rare qu'il y ait de telles interférences. Votre intérêt pour l'affaire Grove est en conflit avec le nôtre. Vous êtes en plein croisement réactionnel là où nous nous occupons d'intégrité de provenance et de cohérence linéaire. Mais pour être plus concis, nous avons le droit d'être ici et pas vous.

— Qu'est-ce que le croisement réactionnel ? » demanda Teresa.

Elle s'était concentrée sur ce qu'il disait, mais luttait pour ne pas se noyer dans ce jargon.

« C'est lié à votre entraînement. La raison pour laquelle le Bureau emploie les ExEx. Ils utilisent des scénarios d'interdiction. Vous y entrez de façon répétée en adoptant divers points de vue, ce qui introduit un croisement neural. Le fait d'être entré plusieurs fois dans le scénario altère la perception que vous en avez. C'est ce que nous appelons un croisement, et si cela se produit en pleine programmation, cela peut brouiller nos codes. Peu importe ce qu'en font les gens comme vous une fois que nous avons compilé les informations : c'est là le but même des ExEx. Mais pendant que nous codons les régressions et les rapports mémoriels, nous ne voulons pas qu'il y ait croisement. C'est mauvais pour la cohérence linéaire.

— Vous avez cité vos autres centres d'intérêt. Quels sont-ils ?

— L'intégrité de provenance. C'est...

— Oui, je sais. Du moins je croyais le savoir.

— D'accord, mais lorsque nous commençons à bâtir les paramètres d'un scénario, nous cherchons à recréer l'expérience dans sa totalité. Nous ne prenons en compte que les faits, purs et simples. Nous voulons que cet événement soit effectivement le plus proche possible de la réalité objective, ou des souvenirs qu'en gardent les principaux actants. En termes algorithmiques, c'est l'équivalent de vos préfigurations symboliques. Nous pouvons accélérer le code à partir de n'importe quel point, mais jusque-là nous conservons l'intégralité de la provenance et la ligne de flottaison. Vous comprenez ? Nous ne voulons pas de syndrome d'altération des souvenirs, ni de reportage anecdotique, pas d'invention ou de narration *post hoc*, et par-dessus tout il n'est pas question de voir débouler des gens qui tentent d'interpréter les événements, quitte à les fausser totalement. Des gens comme vous, en somme.

— Vous êtes incroyable, vous savez ?

— Ouais, répondit Mitchell. C'est comme ça que je gagne ma vie. En étant incroyable.

— Ce que vous avez dit, tout ce jargon, a-t-il vraiment une signification pour vous ?

— C'est notre travail. »

Durant leur échange, il avait à peine bougé et arborait toujours la même expression entêtée, mais cette aura de menace sous-jacente s'était dissipée. Il avait l'air si jeune, se dit Teresa. Il devait

avoir... vingt ans de moins qu'elle ? Est-ce ainsi que vivent les jeunes d'aujourd'hui ? se demanda-t-elle. En son temps, si vous aviez fait des études, vous quittiez la fac pour entrer dans les affaires, ou le droit, ou vous trouviez une place dans une antenne du gouvernement. Maintenant, on vous apprend un langage codé qui n'en est pas un, on vous relocalise à Taïwan, on vous change votre nationalité et on vous fait rédiger des logiciels pour des fournisseurs en réalité virtuelle. Que penserait-elle de lui si elle avait vingt ans de moins ?

« D'accord, conclut-elle. Mais je ne vois pas en quoi le fait que j'occupe le même hôtel que vous puisse être si gênant...

— Durant votre séjour, avez-vous discuté avec le directeur ? Ou avec cette femme qui travaille pour lui ?

— Amy ? Oui, bien sûr.

— Et vous leur avez posé des questions sur Grove.

— Quel mal à ça ? Tous les habitants de cette ville ne pensent qu'au massacre, parce qu'ils étaient là et qu'il fait partie de leur quotidien.

— C'est ce dont *vous* parlez à tout le monde, madame Simons. Et c'est bien pour cela que nous ne voulons pas vous voir traîner dans nos jambes. Nous savons que vous avez questionné la mère de Steve Ripon, la police, les journaux, la famille Mercer et Dieu sait qui d'autre. De plus, vous êtes passée par notre succursale pour y utiliser leurs logiciels. Afin de bâtir ce scénario, nous avons besoin des souvenirs de tous ces gens, d'enregistrer la façon dont ils se rappellent ce jour, et nous ne voulons pas que leurs mémoires soient contaminées. Pas plus que celles des autres habitants de Bulverton. Ce que vous faites, ma chère, c'est du croisement accéléré, et jusqu'à ce que nous ayons terminé notre travail, nous ne voulons pas vous voir rôder dans cette ville.

— Vous avez passé un contrat avec la municipalité ? Si je ne m'en vais pas, vous allez leur faire un procès ? »

Il la regarda avec assurance, mais quelques instants plus tard elle vit qu'il souriait brièvement. Et ce sourire transformait son visage. Elle se demanda comment il réagirait si elle lui demandait de lui montrer une fois de plus sa licence ; elle aimait bien la façon dont il la tournait entre ses doigts.

« Puis-je vous poser une question ? demanda-t-elle. L'autre jour, je suis passée au bâtiment ExEx, et je leur ai demandé s'ils avaient des scénarios basés sur Grove. Je crois que j'ai commis une gaffe. La technicienne a parlé d'avant ou d'après. Puis elle s'est refermée comme une huître.

— Exact. »

Il était à nouveau froid et incroyable.

« Comment ça, « exact » ?

— C'est exact, elle ne risquait pas de vous renseigner. Qui était-ce ?

— Pas question de vous le dire. Vous lui feriez des ennuis.

— Apparemment, vous vous en êtes déjà chargée. Je n'aurai aucun mal à obtenir son identité.

— Je m'en doute. Écoutez, dites-moi juste ce qu'elle voulait dire par là. Avant ou après quoi ?

— Elle vous demandait si vous vouliez suivre le scénario *avant* qu'il se soit mis à tirer dans le tas ou *après*.

— Pourquoi y en aurait-il deux ?

— Nous sommes en train d'étudier la question. Cette technicienne ne savait pas de quoi elle parlait.

— Pourquoi doit-il y en avoir deux ? répéta Teresa.

— Parce que, à mi-chemin, Grove lui-même s'est arrêté à notre succursale pour entrer dans un scénario ExEx. En termes de cohérence, c'était un geste aberrant, mais il faut bien que nous

l'insérons au nouveau scénario. La linéarité en prendra un coup. Cela lui donne un méga-potential pour les boucles. Pour la première fois, nous tenons un scénario où quelqu'un suit un scénario. Pensez au codage qu'il va falloir y faire entrer !

— Où était Grove avant qu'il ne se mette à tirer dans le tas, mais après qu'il eut quitté le bâtiment ExEx ?

— Là est la question, pas vrai ? dit Mitchell. Avant ou après ? Vous tissez pas mal de théories, et toutes sont des croisements accélérés. Et c'est exactement ce que nous voulons éviter. »

Teresa, exaspérée, agita les bras.

« Vous n'abandonnez jamais la partie, n'est-ce pas ?

— Uniquement lorsque j'ai obtenu ce que je veux.

— Eh bien, ce que je veux, et ce que je vais faire, c'est entrer dans ma chambre. »

Mitchell ne bougea pas. Comme il ne faisait pas mine de se dégager, elle en conclut qu'il lui faudrait bien se frayer un passage.

Elle s'avança et tendit la main tout en se tordant le poignet afin de glisser sa carte-clé dans la serrure électronique. Mitchell resta là, adossé au montant de la porte. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien ; une fois de plus, elle sentit l'odeur de sa lotion. Elle conjura l'image du jeune homme debout devant un miroir embué de condensation où il se regardait appliquer un jet d'aérosol sur son torse.

Cette vision éveilla quelque chose en elle.

Son visage se rapprocha.

« Que faites-vous, toute seule dans cet hôtel, madame Simons ? » fit-il doucement, presque à son oreille.

Ses mots la frappèrent avec l'impact d'une balle qui aurait heurté sa peau, là, juste derrière l'oreille, pour descendre le long de son cou, une intrusion tactile fort agréable qui jouait selon un rythme presque musical. La peau de ses épaules se hérissa, ses terminaisons nerveuses soudain à vif, et ses joues devinrent brûlantes. Elle tourna la tête pour le regarder et il était là, à quelques centimètres, une dizaine, pas plus, et il la dévisageait avec intensité. Il était si jeune ; il y avait des années que...

Elle se concentra à nouveau sur la serrure : elle ne voulait pas lui faire croire qu'elle se laissait dépasser par ces technologies modernes. Il fallait insérer la carte selon un angle précis, sinon la porte se verrouillait à nouveau et elle n'avait plus qu'à tout recommencer.

Mitchell parla à nouveau d'une voix qui n'était qu'un souffle :

« Quelle est votre histoire, madame ? Comment aimez-vous qu'on vous prenne ? »

Elle abandonna la serrure, fit un pas en arrière et fit à nouveau face au jeune homme.

« Qu'avez-vous dit ?

— Pourquoi êtes-vous là, agent Simons, toute seule ? Si vous voulez, je peux vous donner ce que vous cherchez. »

Elle ne répondit pas.

Il y eut un long silence ; il la dévisageait toujours, si bien qu'elle dut détourner son regard. Elle resta néanmoins consciente de sa présence, de sa silhouette mince et masculine, de ses vêtements propres et bien coupés, de l'odeur presque agressive de sa lotion, de ses cheveux ordonnés, de son corps ferme, de sa voix douce, de ses mains assurées, de sa jeunesse, de sa taille, de sa proximité et de son refus obstiné de la laisser en paix. Il leva une main, la paume dressée, au niveau de sa bouche.

« Vous savez de quoi ces doigts sont capables ? chuchota-t-il.

— Voulez-vous entrer un instant ? » demanda-t-elle d'une voix tout aussi douce.

Enfin, il se déroba pour la laisser manœuvrer le loquet ; elle y glissa la carte d'un geste précis et y parvint du premier coup, heureuse de ne pas avoir à recommencer toute l'opération sous ses yeux, de ne pas avoir à prendre le temps de penser à ce qu'elle était en train de faire.

La porte s'ouvrit sur une chambre plongée dans la pénombre, à peine éclairée par la lumière des réverbères filtrant entre les rideaux des fenêtres. Elle entra, et Mitchell la suivit de près ; elle referma la porte d'un coup de pied, puis se débarrassa de son sac, de son livre de poche, de sa clé et de son emballage de plastique, et les entendit heurter le parquet. Déjà, elle se tournait vers lui, avide, brûlante de désir. Dans leur hâte, leurs visages se cognèrent, leurs joues se râpant l'une contre l'autre, leurs lèvres s'écrasant l'une contre l'autre, leurs dents s'entrechoquant momentanément. Elle fit jaillir sa langue dans la bouche de Mitchell : son goût était agréable, doux et propre, comme s'il venait de manger une pomme. Il déchira son chemisier et pressa son corps contre ses seins, alors qu'elle passait ses mains sur son dos, sa taille mince, ses fesses fermes.

Ses doigts à lui se posèrent sur la petite valve à l'arrière de son cou et l'agacèrent d'un geste léger, mais précis. Son autre main se posa sur son sein, douce comme la brume d'un aérosol.

Mitchell repartit une heure plus tard. Elle resta sur son lit, au milieu des draps et des vêtements froissés, des oreillers et des couvertures éparpillés autour d'elle. Elle resta allongée sur le flanc, nue, le bras tendu, la main reposant sur l'endroit où il était lui-même couché quelques minutes plus tôt. Elle revit avec satisfaction tout ce qu'ils avaient fait ensemble, ce qu'elle avait ressenti, le flot de soulagement presque choquant qui s'était emparé d'elle. Elle était bien éveillée, mais son corps était détendu.

Sa fragrance masculine, si entêtante, planait toujours autour d'elle, accrochée aux draps, à sa peau, ses lèvres, sous ses ongles, dans ses cheveux.

Plus tard, le froid la saisit : elle tira sa robe de chambre et trouva sa brosse à cheveux sur le tapis, là où elle l'avait laissée. Elle s'assit au bord du lit et passa négligemment la brosse dans ses boucles emmêlées tout en fixant le mur. Teresa était mécontente d'elle-même : elle pensait successivement à Ken Mitchell et à Andy.

Ces deux hommes occupaient sa conscience à part égale ; c'était injuste, mais elle ne pouvait le nier. Pour la première fois depuis la mort d'Andy, le fait de rencontrer quelqu'un d'autre avait modifié les sentiments qu'elle lui portait.

Elle avait entamé son processus de retour à la vie.

Mais alors qu'elle retournait se coucher et se blottissait sous les couvertures, elle ressentit surtout une profonde, douloureuse tristesse. Elle avait l'impression d'avoir trahi, certes de façon posthume, l'homme qu'elle avait aimé sincèrement et en toute innocence durant tant d'années.

« Désolé, Andy, marmonna-t-elle, mais j'en avais besoin. Merde, c'est vrai. »

Ils avaient à nouveau garé leur camionnette-satellite près de sa voiture, et l'engin semblait l'occulter de toute sa masse.

Teresa s'arrêta devant la porte de l'hôtel pour voir s'il y avait quelqu'un dans l'énorme véhicule. Ken Mitchell et ses collègues l'éloignaient parfois du parking, mais en général, comme ils s'en servaient de bureau mobile, ils ne prenaient pas cette peine. Aujourd'hui, remarqua Teresa, l'antenne-satellite était positionnée dans l'axe d'un point quelconque au beau milieu du ciel. Aussitôt, elle alla se cacher derrière la porte. Si elle tentait de sortir sa voiture de là, quelqu'un finirait par la remarquer, et il fallait qu'elle passe inaperçue.

Elle préféra se rendre au bâtiment ExEx à pied, ce qui lui donnerait une bonne excuse pour faire un peu d'exercice. Lorsqu'elle aurait fini, elle pourrait toujours se promener en ville pour profiter du beau temps. Et puis une idée lui trottait dans la tête depuis quelques jours, et c'était l'occasion rêvée de la mettre en pratique.

Elle remonta Eastbourne Road vers l'église St. Stephen. Dans le froid vif et revigorant de cette matinée, alors que le trafic habituel défilait bruyamment, que les magasins ouvraient leurs portes et que quelques piétons arpentaient les trottoirs, elle pouvait facilement s'imaginer le chaos qui avait suivi l'odyssée de Grove. Cet après-midi-là, le trafic avait dû s'interrompre, bloqué par les véhicules arrêtés à proximité de l'hôtel. À ce stade, personne ne savait ce qui se passait réellement, et Teresa visualisait très bien les conducteurs assis derrière le volant, au point mort, attendant que se termine ce qui, pour eux, n'était qu'un banal embouteillage. Pour Grove, c'était des cibles faciles. En fait, sur cette brève portion d'Eastbourne Road, six personnes étaient mortes dans leurs véhicules, et il y avait eu un grand nombre de blessés. Les autres avaient réussi à descendre de voiture ou s'étaient cachés sur le passage de Grove.

Teresa atteignit l'église St. Stephen, au coin d'une artère du nom de Hyde Avenue. C'était l'une des voies de dégagement pour monter sur le Ridge, évitant l'entrelacs de rues de la Vieille Ville, et Teresa l'avait elle-même empruntée plusieurs fois lors de ses allées et venues vers le bâtiment de GunHo ExEx. Hyde Avenue était plutôt belle, avec de grandes maisons et des rangées d'arbres, mais un peu plus loin celles-ci se transformaient en HLM additionnées de quelques sites industriels. Non loin de sa jonction avec le Ridge, l'élévation du terrain permettait d'entrevoir la cité en contrebas et des pans de mer, mais il y avait d'autres panoramas plus attirants disséminés dans la ville.

En regardant la carte, Teresa avait remarqué une série de sentiers et d'allées qui passaient entre les maisons de ce quartier de Bulverton ; les habitants leur donnaient le nom de *twittens*. Ceux-ci formaient tout un réseau entrecoupé de quelques rues. Teresa avait calculé qu'en les empruntant elle pourrait probablement se rendre à pied au bâtiment ExEx en passant par Welton Road.

Elle traversa Hyde Avenue. De l'autre côté, il y avait un snack tandoori et, entre celui-ci et l'immeuble adjacent, une étroite ruelle menant vers l'un des *twittens*. La ruelle était encaissée entre les murs des deux immeubles ; le premier étage de l'un d'entre eux, qui saillait au-dessus du rez-de-chaussée, semblait dominer l'étroit passage. Ses talons métalliques cliquetèrent sur les dalles de pierre, éveillant mille échos le long des briques. Dans cet espace réduit, le bruit de la circulation était

comme étouffé.

À peine plongée dans la pénombre de la ruelle, elle se sentit tout étourdie. Une série de flashes aussi brillants qu'invisibles, désormais bien trop familiers, explosèrent à la limite de son champ de vision, et elle s'arrêta, envahie par un sentiment de désespoir qu'elle ne connaissait que trop. Elle aurait dû s'en douter ; par un jour comme celui-ci, alors qu'elle avait à peine fermé l'œil de la nuit, il fallait s'attendre que ses migraines se réveillent.

Elle posa une main contre le mur et regarda le sol dallé et inégal en tentant de maîtriser sa nausée. Elle se demanda si elle ne ferait pas mieux d'abandonner ses projets et de retourner à l'hôtel pour prendre un somnifère et essayer de dormir un peu.

Alors qu'elle restait là, indécise, une série de coups de feu retentit derrière elle, dans la rue.

Les détonations étaient si proches qu'elle eut le réflexe de s'accroupir. Entre les coups de feu, elle entendit très distinctement le déclic sec, efficace d'un fusil semi-automatique que l'on recharge, un bruit qui, malgré tout, n'avait rien perdu de son pouvoir de fascination.

Teresa regarda en arrière et distingua une voiture qui s'encadrait dans le rectangle de lumière. Elle eut un éclair d'inspiration : les conducteurs tentaient déjà d'échapper à Eastbourne Road alors qu'un maniaque émule de Gerry Grove tirait dans le tas.

Elle courut vers la route en rasant les murs pour mieux se protéger, quitte à se râper le dos. Après la pénombre de la ruelle, la lumière du jour éblouit Teresa, qui mit sa main en visière au-dessus de ses yeux et tenta de voir ce qui se passait. Elle se tint à l'orée de la ruelle en prenant bien garde de ne pas s'aventurer à découvert. Les véhicules qui descendaient du Ridge pour aborder Hyde Avenue passaient par un feu vert à la jonction d'Eastbourne Road, où ils devaient tourner à droite ou à gauche. Les voitures émirent un grondement habituel en accélérant le long de cette voie étroite bordée d'immeubles. Pas le moindre signe de panique ; pas le moindre individu armé d'un fusil.

Sous ses yeux, les feux du croisement changèrent de couleur et la circulation s'égailla dans plusieurs directions. La voiture que Teresa avait vue s'encadrer dans l'entrée de la ruelle s'éloigna au milieu des autres. Le conducteur lui jeta un regard effaré ; sans doute se demandait-il pourquoi elle le fixait avec une telle intensité.

Toujours sur ses gardes au cas où un meurtrier surgirait de nulle part ou, pis, un tireur embusqué serait tapi dans le secteur, Teresa resta à l'orée de la ruelle, à regarder passer les voitures et les camions. Cet incident l'avait profondément troublée : de toute évidence, elle s'était trompée, dans le sens que personne n'avait ouvert le feu en pleine rue, mais les sons qu'elle avait entendus étaient si familiers, si distincts, qu'elle savait qu'ils n'étaient pas le simple fruit de son imagination.

Elle laissa passer encore quelques minutes, puis décida de reprendre sa promenade, mais cet incident l'avait mise sur les nerfs. Alors qu'elle continuait son chemin entre les deux immeubles – la ruelle se prolongeait dans un espace découvert bordé de grillages –, elle ne cessa de regarder à droite et à gauche au cas où son tireur imaginaire aurait fait le tour de ces maisons pour se cacher dans un coin et l'attendre. Là où le *twitten* croisait une intersection entre plusieurs jardins, Teresa jeta un coup d'œil en arrière. Le chemin était dégagé, et la circulation, ou ce qu'elle pouvait en apercevoir entre les bâtiments, semblait tout à fait normale.

Puis elle leva les yeux.

Il y avait un homme sur le toit du bâtiment adjacent au restaurant.

Teresa s'accroupit immédiatement pour se dissimuler tant bien que mal ; au même moment, elle comprit que l'inconnu ne la menaçait aucunement. Elle le regarda de nouveau. Il gisait la tête en bas le long des tuiles. Son pied s'était coincé entre deux tubes de l'échafaudage qui l'avaient empêché de tomber. Il avait été atteint de plusieurs balles. Une tache de sang noir maculait sa poitrine et

dégoulinait le long de sa tête pour poisser les tuiles et les planches.

Teresa sentit son pouls s'accélérer ; ses mains tremblaient, sa tête pulsait douloureusement. Son instinct lui criait divers ordres contradictoires : interpeller cet homme, hurler, s'enfuir, appeler à l'aide, courir vers l'échafaudage pour l'escalader d'une façon ou d'une autre et lui porter assistance.

Elle ne fit rien de tout cela. Elle resta là, à la croisée des chemins, tremblante de peur, à regarder l'homme mort sur le toit.

Les sirènes des véhicules de secours se rapprochaient, et Teresa put entendre une voix amplifiée et déformée par le haut-parleur. Un hélicoptère planait au-dessus d'elle, à moins d'un kilomètre de là, vers la Vieille Ville. Il y eut une nouvelle éruption de coups de feu, plus étouffés cette fois.

Teresa tourna les talons et refit le chemin en sens inverse, au pas de course cette fois-ci. Tout là-bas, la circulation s'écoulait à nouveau, baignée par les rayons du soleil. Lorsqu'elle jaillit sur Eastbourne Road, elle vit une femme qui marchait dans sa direction, traînant une poussette contenant deux petits enfants.

« Un homme ! » s'écria Teresa, mais de façon incohérente, car elle était hors d'haleine et avait du mal à former des mots, « Sur le toit ! Là ! Il y a un homme sur le toit ! »

Sa voix était rauque, et elle dut s'interrompre pour tousser.

La femme la regarda avec l'air de la considérer comme une folle et continua son chemin. Teresa se retourna et chercha désespérément quelqu'un qui soit susceptible de l'aider.

La circulation s'écoulait normalement. Pas de sirènes, pas d'hélicoptère. Elle regarda à droite et à gauche : d'un côté, la route s'incurvait vers le pont dominant les voies ferrées, et de l'autre elle se perdait au milieu des vieilles terrasses de brique rouge et des immeubles commerciaux de béton.

Elle se tourna de nouveau vers le toit où elle avait vu l'inconnu.

De ce nouvel angle de vision, elle ne put distinguer la moindre trace du cadavre et pas d'échafaudage. Encore un mystère : lorsqu'elle l'avait aperçu pour la première fois, l'échafaudage en question s'étendait sur toute la façade, jusqu'à hauteur de la cheminée. De là où elle se trouvait, elle devait forcément le voir. Elle refit le chemin en sens inverse, jusqu'au croisement, et leva les yeux.

L'homme était là, tordu selon un angle étrange, emprisonné dans l'échafaudage.

Et tout près, s'enflant autour d'elle : des coups de feu, des sirènes, des voix amplifiées. Dans le rectangle de lumière, à l'autre bout de la ruelle, rien ne bougeait.

Teresa posa sa main sur son cou et toucha la valve.

Teresa avait assez consulté le catalogue de scénarios pour pouvoir s'y repérer rapidement, mais la masse de logiciels disponibles et la complexité de la banque de données elle-même ne cessaient de l'étonner.

Cette impression d'infini qui se déployait devant elle engendrait une sensation de liberté qui rendait son choix difficile. À chaque fois qu'elle cliquait sur une nouvelle sélection, une liste d'options innombrables se présentait à elle, et chacune se ramifiait en une nouvelle infinité de choix tout aussi détaillés, tout aussi variés ; chaque option recelait un univers complet et remarquablement détaillé, rempli de bruits, de couleurs, de mouvements, d'incidences, de dangers, de voyages, de sensations physiques. La plupart des scénarios en recoupaient d'autres ou offraient des hyperliens débouchant sur d'insondables merveilles. En entrant dans un scénario, n'importe lequel, elle avait l'impression presque magique de pouvoir explorer ce territoire inédit sans forcément se limiter aux contraintes de l'événement qu'il décrivait.

La Réalité extrême était un paysage aux multiples croisements et embranchements qui ne cessaient de s'enchevêtrer à nouveau pour mener vers un perpétuel ailleurs, frôlant les limites de la réalité sans jamais les atteindre.

Aujourd'hui, elle fit son choix tout en calculant combien durerait chacune des simulations en temps réel et le temps total quelle passerait à l'intérieur de chacune d'entre elles. À son grand dam, elle avait appris qu'elle devait se limiter. Les ExEx étaient trop épuisants pour qu'elle y consacre sa journée.

Elle se restreignit à trois scénarios et choisit ses options pour des entrées successives. Deux des scénarios étaient le genre de mise en place d'interdiction qu'elle connaissait de son entraînement du Bureau et qui, malgré ses capacités sensorielles, commençait à l'ennuyer. Néanmoins, elle redoutait déjà le moment où il lui faudrait retourner au Bureau. Ken Mitchell lui avait certainement déjà fait du tort. Une telle expérience d'interdiction pourrait être à son avantage, si toutefois elle avait besoin de faire bonne figure. Mais son sentiment d'ennui ne cessait de croître : ainsi, pour son troisième ExEx, elle choisit de sortir des sentiers battus. Elle opta pour un scénario bref qui relatait un terrible accident de la circulation, censé permettre à l'utilisateur d'anticiper et éviter l'accident.

Après cet ultime choix, Teresa continua de feuilleter le catalogue. Elle voulait quelque chose de différent, qui n'impliquerait aucun risque, aucune responsabilité, aucune censure. Dans la vie, décidait-elle, il n'y avait pas que les armes à feu et les accidents de voiture. Elle voulait connaître d'autres expériences impliquant le corps et l'esprit, surtout le corps.

Elle était seule dans un pays étranger, là où personne ne la connaissait. Elle voulait s'amuser un peu.

Elle n'avait aucun scrupule à entrer dans le genre de scénarios qu'elle s'était choisi, mais n'aimait pas que le personnel du bâtiment soit au courant. À cette idée, sa gorge devenait sèche ; l'idée d'être surprise en pleine action la terrifiait.

Avant de faire son choix, elle se tourna vers le *Manuel de l'utilisateur* posé sur le banc, à côté de l'ordinateur, et chercha le chapitre consacré aux mesures de sécurité.

Le manuel avait été rédigé par un technophile furieux, et certainement pas par un être humain : du coup, comme bien des documents de ce style, il n'était pas d'une lecture facile. Néanmoins, elle fit de son mieux pour s'accrocher et en sortit rassurée : le choix des utilisateurs était codé et identifié. À l'origine, cette précaution visait la programmation des nanopuces. Par défaut, ces informations pouvaient servir aux techniciens opérateurs, mais si le client souhaitait préserver son anonymat, il pouvait effacer son identité.

Pour activer les mesures de sécurité, l'utilisateur doit suivre la procédure suivante...

Teresa choisit les options *ad hoc*, puis sélectionna son dernier scénario. Elle réalisa à la dernière minute que le fait qu'il s'agisse d'un shareware renforçait son impatience.

Elle attendit que les nanopuces ExEx soient programmées. Trente secondes plus tard, le périphérique cracha une fiole de plastique scellée sur le bureau ; elle l'emmena dans sa cabine, avide de se lancer dans cette expérience nouvelle.

Teresa était gendarme et effectuait une ronde de nuit dans le quartier immigré de la ville de Lyon ; on était le 10 juin 1959.

Elle s'appelait Pierre Montaigne ; elle avait une épouse du nom d'Agnès et deux enfants de cinq et sept ans. La pluie n'avait cessé de tomber, et le pavé était luisant ; les portes des clubs et des restaurants étaient éclairées par une seule et unique ampoule ; la circulation s'écoulait bruyamment dans les rues. Tout était en noir et blanc.

Teresa s'efforça de penser en français, bien qu'elle ne parlât pas cette langue. Aiguillonnée par une pointe de panique, elle revint à l'anglais, ce qui nécessita un effort considérable.

Dès le départ, elle pressentit une différence : dans ce scénario, elle avait un meilleur contrôle de la situation et davantage de choix. En fait, lorsqu'elle y entra, Pierre Montaigne s'arrêta si brusquement qu'il faillit tomber. Son collègue, André Lepaspe, dut l'attendre quelques instants. Teresa relâcha immédiatement l'influence qu'elle exerçait sur son hôte et les deux gendarmes continuèrent leur ronde.

Ils atteignirent un petit restaurant de couscous sans prétention, avec une porte lisse et de grandes fenêtres embuées par la condensation. Au-dessus de la porte, un écriteau proclamait son nom : *La Chèvre algérienne*. Montaigne et Lepaspe allaient passer devant la façade lorsque quelqu'un à l'intérieur dut les remarquer. La porte s'ouvrit en coup de vent et deux hommes, dont l'un semblait être le propriétaire, se lancèrent des insultes.

Teresa et son équipier firent irruption dans le restaurant, où un homme avait pris une jeune femme en otage et la menaçait d'un énorme couteau. Tout le monde hurlait, y compris Lepaspe. Montaigne ne savait que faire : Teresa ne parlait pas français.

Teresa se souvint : LIVER.

Berkshire, Angleterre, 19 août 1987. Elle était le sergent Geoffrey Verrick, un agent de la circulation en uniforme, et était assise sur le siège passager d'un véhicule de police lancé à vive allure sur l'autoroute M4, à soixante-quinze kilomètres de Londres.

Le commissariat de police de Reading les avait appelés : on leur avait signalé une fusillade dans le village de Hungerford, dans le Berkshire. Toutes les unités devaient s'y rendre immédiatement. On préconisait une extrême prudence. L'officier supervisant l'affaire serait...

« Tu as entendu, Trev ? lança Teresa au constable Trevor Nunthorpe, qui tenait le volant. C'est la prochaine sortie, la 14. »

Trev actionna les gyrophares, les phares et la sirène, et les autres voitures qui circulaient devant eux s'écartèrent de leur chemin. La sortie pour Hungerford était la première et, cinq minutes après le

premier appel, leur voiture fonçait le long de la bretelle d'accès en direction du croisement.

« N'entre pas dans Hungerford, Trev. Fais le tour.

— Je croyais que c'était là qu'il fallait se rendre, sergent.

— Fais le tour. Prends la sortie de Wantage. »

Trev fit virer la voiture dans un grand crissement de pneus et traversa les trois quarts du terre-plein, puis suivit l'A338 en direction de Wantage. À nouveau, les autres véhicules firent un écart pour les laisser passer ; certains allèrent jusqu'à se garer sur le bas-côté.

Un autre message leur parvint : toutes les unités devaient se rendre à Hungerford le plus vite possible. Le forcené avait abattu plus d'une douzaine de personnes et était toujours en liberté. Il tirait sur tout ce qui bougeait. Teresa acquiesça et leur répondit qu'ils étaient en chemin.

« Qu'est-ce que tu mijotes, Geoff ? demanda Trevor alors qu'ils se dirigeaient vers le scénario par le mauvais chemin. Ce n'est pas la direction de Hungerford. »

Teresa ne répondit pas ; alors qu'ils fonçaient, elle se contenta de regarder défiler derrière la fenêtre, qu'elle avait relevée pour étouffer le gémissement de la sirène, tout ce paysage, les haies, les grilles, le ciel, les arbres et cet interminable été anglais. Ce décor semblait se dérouler devant elle comme pour mieux l'emporter aux limites de la réalité.

Puis il y eut une secousse, et la réalité fut étirée jusqu'au point de rupture.

Alors que le scénario faisait un bond en arrière, Trev enfonça violemment la pédale de frein et la voiture ralentit, piquant du nez et louvoyant sur la route poussiéreuse. Un instant plus tard, ils arrivaient à Bear Hôtel, en bordure de la grande rue de Hungerford, où un cordon de police bloquait la route.

Ils garèrent leur voiture, puis passèrent à l'arrière pour ouvrir le coffre, là où étaient rangés les gilets pare-balles. Teresa et Trev les enfilèrent, puis entrèrent dans Hungerford.

Déçue, Teresa se souvint, *LIVER*.

Copyright © GunHo Corporation pour tous pays

Il y eut un bourdonnement électronique qui dura jusqu'à ce que les mots disparaissent progressivement, mais pas de musique.

Teresa escaladait l'autoroute 2, au nord de Los Angeles, qui sinuait à flanc de montagne ; on était le 15 mai 1972. Le soleil brillait à travers son toit ouvrant, la radio passait les Mothers of Invention, et sa copine était blottie à ses côtés.

Alors qu'ils abordaient l'un des lacets les plus raides, un camion qui venait en sens inverse rata son virage et se coucha sur le flanc pour glisser dans leur direction, puis écrasa leur voiture de tout son poids.

Teresa escaladait l'autoroute 2, au nord de Los Angeles, qui sinuait à flanc de montagne ; on était le 15 mai 1972. Elle freina, vira et effectua un virage à 90 degrés. Ses roues soulevèrent un nuage de poussière qui resta là, suspendu dans les rayons du soleil, bien après qu'ils eurent redescendu la colline.

Après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres vers la ville, elle tourna à gauche pour prendre l'autoroute menant à Las Vegas et se prépara à un long trajet. La radio passait les Mothers of Invention, et sa copine se roulait un joint. Lorsqu'ils abordèrent le désert, la route se brouilla, le

moteur de la voiture n'émit plus qu'un ronronnement continu, et il n'y eut plus rien à voir ou à faire.

Teresa attendit encore un peu pour s'en assurer, puis se souvint de l'acronyme *LIVER*.

Teresa prit immédiatement conscience de la chaleur, de la clarté éblouissante et des vêtements qu'elle portait, trop étroits pour être confortables. Elle cligna des paupières et tenta de distinguer ce qui se passait autour d'elle, mais ses yeux ne s'étaient pas encore accoutumés à la lumière. Il y avait des gens qui se tenaient là, un peu en retrait, derrière un cercle de projecteurs, et ils ne semblaient pas lui prêter la moindre attention.

Une femme apparut sans crier gare et se mit à lui appliquer de la poudre sur le nez et le front.

« Reste tranquille encore un instant. Shan », lui dit-elle d'une voix sans chaleur avant de disparaître derrière les lumières.

Shan, se dit Teresa. Je m'appelle Shan. Mais j'aurais dû le savoir dès le départ, n'est-ce pas ?

Curieuse, Teresa baissa les yeux et constata qu'elle était déguisée en cow-girl. Elle leva une main pour toucher ses cheveux : elle portait une espèce de chapeau de cow-boy dont les ficelles tombaient sur son visage, et qui la faisait dégouliner de sueur. Elle jeta un coup d'œil à sa poitrine : elle portait une chemise à carreaux de couleur vive. Elle glissa un doigt sous le décolleté de tissu, juste au-dessus du dernier bouton, et tira, dévoilant un petit soutien-gorge de dentelle noire. Elle avait des seins tels qu'elle en avait toujours rêvé, qui gonflaient voluptueusement le tissu. Sa minijupe de cuir dévoilait l'essentiel de ses jambes revêtues de bas noirs vaporeux. Elle les caressa d'un geste sensuel : sous la jupe, ses doigts découvrirent ce qui ressemblait à l'élastique d'un porte-jarretelles. Elle portait une culotte, mais celle-ci était trop petite et l'élastique lui rentrait dans la peau. Ses bottes étaient faites de cuir d'agneau blanc et montaient jusqu'aux genoux. Elles comprimaient légèrement ses pieds.

*** *SENSH* ***

Elle se tourna pour voir l'endroit où elle se trouvait et, ce faisant, ses vêtements la serrèrent désagréablement, notamment sous les aisselles. Elle découvrit qu'elle était assise en équilibre précaire sur un tabouret de bar, à côté d'un comptoir de bois verni. Derrière l'espace réservé au barman, un immense miroir à l'encadrement doré et ouvragé était accroché au mur. Elle y vit son reflet et l'examina avec un intérêt mêlé d'amusement.

Son visage était maquillé de façon outrancière : du fard violet souligné de noir autour des yeux, du mascara par-dessus une crème blanche, trop de rose aux joues et un rouge à lèvres qui luisait comme du plastique. La femme avait fait ce qu'elle pouvait pour atténuer la pellicule de transpiration sur son front et son nez et n'avait réussi qu'à moitié. De longues boucles brunes s'écoulaient de dessous son chapeau.

Teresa se redressa, haussa les épaules et tira sur les coutures de ses vêtements pour être un peu plus à l'aise. Elle tenta, en vain, de faire descendre le bord de sa minijupe.

Un homme, lui aussi déguisé en cow-boy, se tenait à ses côtés. Il arborait une longue moustache recourbée et une barbe, probablement fausses toutes les deux, et se tenait accoudé au comptoir. Il ne lui témoignait pas le moindre intérêt : de sa main libre, il tenait un journal, une feuille de supermarché, et lisait la page des sports. Elle aurait dû connaître son nom, mais apparemment ce scénario ne fournissait qu'un minimum d'informations.

*** *SENSH* ***

Elle se tourna vers la salle, mais avec ces lumières éblouissantes elle avait du mal à distinguer les autres. Il y avait là au moins quatre hommes, plus la femme qui s'était adressée à elle. L'un des types portait lui aussi une tenue de cow-boy. Il était difficile de distinguer ce qu'il y avait au-delà, mais Teresa eut l'impression que ce petit décor, le bar d'un saloon, était perdu au milieu d'un immense espace vide.

Une grande caméra vidéo était posée sur son trépied. Une autre, légèrement plus petite, était portée par l'un des hommes, qui réglait une batterie qu'il portait à la taille, retenue par une ceinture.

Après quelques palabres, l'un des hommes s'avança dans le champ de vision de Teresa. Il était petit et chauve et portait un tee-shirt crasseux arborant un motif représentant une feuille de cannabis. Il éleva la voix. À sa grande surprise, Teresa découvrit qu'il avait l'accent anglais.

« C'est bon, les enfants, on refait une prise. Silence, je vous prie ! Tout le monde en place. Shandy, Luke, vous êtes prêts ? »

Teresa acquiesça, et l'homme aux fausses moustaches posa son journal derrière le comptoir, hors du champ des caméras.

« Très bien, On y va. »

Shandy et Luke. Teresa regarda Luke, qui lui décocha un clin d'œil.

*** SENSH ***

Teresa s'attendait que le metteur en scène crie « action ! », mais apparemment cela n'était pas nécessaire. Les deux caméras se mirent à tourner, comme l'indiquaient les petits témoins rouges sous l'objectif.

Aussitôt, Luke s'avança vers elle et la prit dans ses bras, sans douceur, pour tenter de l'embrasser. Teresa lui résista d'instinct, mais après quelques secondes elle se détendit et se força à suivre le scénario. Les portions de son esprit et de son corps qui appartenaient à Shandy résistèrent aux avances de Luke, mais avec moins de conviction. Après quelques secondes de lutte peu convaincante, Luke s'empara du devant de sa chemise et la déchira. Teresa entendit le crissement familier du velcro et comprit que les boutons étaient faux. Ses seins démesurés jaillirent, soudain libérés.

Shandy se détourna et ramassa une bouteille posée sur le comptoir. Elle la tint par le goulot et l'abattit sur le crâne de Luke, où le verre se brisa instantanément avec un bruit peu convaincant évoquant davantage un accessoire de plastique. Luke se cabra, secoua la tête et repartit à l'assaut.

*** SENSH ***

Cette fois-ci, il s'empara de son soutien-gorge, passant ses doigts sous le morceau de tissu séparant les bonnets, et tira brutalement. Le vêtement se déchira aussi facilement que la chemise. Luke le jeta à terre avant d'enfouir sa tête entre ses seins, puis les prit dans ses mains et les pressa contre ses joues. Les poils rêches de sa moustache picotèrent sa peau. Elle eut un grognement extatique. L'homme portant la caméra se rapprocha.

Elle laissa Luke lui tripoter les seins encore quelques instants, mais ils furent interrompus. L'autre homme travesti en cow-boy qui se tenait derrière les projecteurs s'avança dans la lumière.

Il prit Luke par le col de sa chemise, le tira en arrière, puis lui décocha un grand coup de poing. Du point de vue de Teresa, il le rata de plusieurs centimètres, mais Luke rejeta brutalement la tête sur le côté et battit désespérément des bras. Il alla s'effondrer sur une table et deux chaises qui se brisèrent aussitôt. Les deux caméras filmèrent brièvement sa chute avant de revenir simultanément à leur

principal centre d'intérêt.

Maintenant, son sauveteur se tenait devant elle et la toisait avec une joie un peu caricaturale tout en caressant du bout des doigts un sein exposé. Shandy se lécha les lèvres et ses aréoles durcirent. Elle passa sa main sur le devant de son jean à lui ; Teresa sentit l'énorme excroissance qui tendait déjà le tissu. Ses hanches ondulaient lentement. La situation se prolongea.

*** SENSH ***

La voix du metteur en scène s'éleva derrière eux.

« Allez, Shan ! cria-t-il. Qu'on en finisse ! »

Shandy laissa délibérément s'écouler quelques instants tout en passant une langue aguicheuse sur ses lèvres, mais après une autre injonction coléreuse du metteur en scène, elle s'empara de la braguette de son partenaire et fit descendre lentement la fermeture Éclair.

Teresa ne pouvait le nier, elle était impressionnée par la taille de ce qu'elle venait de dévoiler, et suivit avec un vif intérêt les activités de Shandy et de l'homme, qui se prolongèrent un bon moment. Elle resta jusqu'à la fin en pensant qu'elle ne connaissait pas grand-chose de certaines prouesses sexuelles, s'étonnant de l'enthousiasme avec lequel Shandy en faisait la démonstration et du plaisir immédiat qui en découlait. Mais au final, elle conclut que seul un petit nombre de ces pratiques en valait vraiment la peine.

Finalement, tout fut terminé. Shandy se dirigea vers une petite cabine de douche en pressant son minuscule costume contre son corps. Comme il ne se passerait plus grand-chose maintenant, Teresa se souvint de l'acronyme LIVER.

*** Une production SENSH A-TION ***

*** Fantaisies de l'Ouest sauvage ***

*** Tous droits réservés – laisse tomber, cow-boy ! ***

Vinrent quelques notes de musique synthétique, un rythme monotone et trois accords absurdes répétés à l'infini, qui résonnèrent aux oreilles de Teresa alors qu'elle retournait à la réalité – pas vraiment de bon cœur.

Ce soir-là, seule dans sa chambre et ressassant les événements de cette journée, Teresa tira son bloc-notes et trouva une page blanche. Elle la contempla un long moment.

Enfin, elle écrivit avec soin :

Cher Andy – ce n'était pas vraiment nécessaire. Je m'excuse ; cela ne se produira plus jamais. Néanmoins, c'était fort agréable. Je crois. En tout cas, c'était intéressant.

Ce n'était pas ce qu'elle voulait dire, pas même ce qu'elle pensait. Son incursion n'avait pas été si intéressante que ça. La taille ne comptait pas vraiment. L'ardeur non plus.

Elle ne signa pas sa lettre, mais fixa ces mots peu adéquats en tentant d'évoquer des souvenirs de ces longues années de bonheur qu'elle avait vécues au côté d'Andy, souvenirs qui semblaient de plus en plus distants. Le caprice qui l'avait poussée à rédiger ce message inquiétant était passé pour faire place à une nostalgie plus familière.

Andy s'éloignait d'elle, lentement, inéluctablement. Il n'était plus la personne qu'elle se rappelait,

mais devenait le simple porteur d'un nom, celui d'un homme qui avait joué un rôle dans sa vie passée, un amant et non quelqu'un avec qui elle faisait l'amour, sinon dans des bribes que le temps avait érodées pour en évacuer toute passion. Un homme, une silhouette, un amant, un ami, un mari. Il avait été tout cela, mais devenait de plus en plus lointain. Il ne connaîtrait jamais la dure réalité de ces années qui précédaient sa mort, tout ce temps qu'elle passerait sans lui. Et comment l'aurait-il pu ? Elle ne serait jamais allée en Angleterre, n'aurait jamais séjourné à Bulverton. Ce qui était devenu son existence était totalement distinct. Elle sortait de sa période de deuil, elle le savait, et donc elle le perdait ; non pas parce qu'il avait changé, mais parce qu'*elle* n'était plus la même. Il fallait qu'elle évolue, qu'elle passe à autre chose : elle ne pouvait pas faire autrement. Elle ne savait toujours pas ce qu'elle allait faire de sa vie, quelle direction elle finirait par prendre, mais savait qu'en définitive c'était ainsi qu'Andy mourrait pour de bon.

Elle prit sa douche en laissant le bloc-notes ouvert, mais avant de se coucher elle déchira la page et la froissa avant de la jeter dans la corbeille à papier. Avant de s'endormir, elle changea d'avis une fois plus. Elle se releva, alla récupérer la feuille et la déchira en mille morceaux.

Nick Surtees regardait d'un œil incrédule le contrat que lui tendait Acie Jensen. À *priori*, cette matinée avait commencé comme toutes les autres, avec son cortège habituel de corvées, et maintenant voilà qu'on lui proposait de devenir riche, plus riche qu'il n'aurait jamais osé rêver de l'être. Cet événement cataclysmique venait de se produire il y avait quelques minutes à peine, au cours d'une entrevue remarquable avec Mlle Jensen, entrevue qui s'était déroulée dans l'énorme camion garé derrière l'hôtel.

Le contrat lui-même était un vrai pavé, mais Jensen précisa qu'elle lui laisserait cet exemplaire afin qu'il puisse se familiariser avec ses termes. Elle semblait présumer que Nick mettrait son avocat sur l'affaire. Il trouva un blanc à la page dix-sept, là où ils noteraient le prix de la transaction une fois qu'ils se seraient mis d'accord sur le montant. Jusque-là, Jensen avait adopté le comportement typique de la cliente mécontente, mais ce matin-là elle était calme et aimable, et le fait de pouvoir ainsi jongler avec de telles sommes d'argent semblait l'amuser au plus haut point. À un moment donné, elle avait attiré l'attention de Nick sur la taille du blanc dans le contrat, prévu pour qu'on puisse y insérer un nombre respectable de zéros.

Le texte proprement dit n'était qu'un fatras de jargon légal impénétrable écrit en petits caractères et compressé sur trente grandes feuilles de papier.

La première page était un sommaire. Elle était rédigée en un langage assez clair et soulignait les causes et effets de l'accord. De toute évidence, l'auteur présumait que la plupart des gens à qui on proposerait un contrat de ce type ne liraient que cette première page. On y expliquait que le contractant, à savoir la Corporation GunHo domiciliée à Taipei, République de Chine, s'assurait par la présente – et en échange d'un règlement conséquent – la possession pleine et entière d'« information mémorielle significative » ; en acceptant ces conditions, le vendeur abandonnait tout droit afférent à ces informations et leur utilisation par le biais de « créations, adaptations, développements, retraits et rediffusions par voie électronique ».

Le paragraphe le plus volumineux, qui occupait le dernier tiers de la page, était assez éloquent. En grands caractères entourés d'un liseré rouge, le texte stipulait :

VOS DROITS. Ce contrat est valable pour tous les États membres de l'Union européenne telle qu'elle est constituée à ce jour et peut être fourni dans toutes les langues officielles des pays de ladite Union ; cette version est en anglais. La même validité s'applique aux États-Unis, mais il conviendra de s'assurer des services d'un avocat. Le contrat décrit un accord concernant les droits de création électronique à partir de souvenirs psychoneuraux.

Dans le cadre de l'Union européenne, de tels accords sont protégés selon les termes du traité de Valence. Avant de signer ce contrat, ou d'accepter de céder vos souvenirs, IL EST FORTEMENT RECOMMANDÉ DE PRENDRE CONSEIL AUPRÈS D'UN HOMME DE LOI COMPÉTENT EN LA MATIÈRE.

Nick était encore sous le choc : maintenant, sa vie tout entière dépendait de ces trente et quelques pages recouvertes de petits caractères. L'idée de recevoir soudain une véritable fortune pouvait vous

changer à tout jamais. Impossible d'ignorer une telle somme d'argent ; elle était là, à sa portée. Quoi qu'il advienne, rien ne serait plus comme avant.

Pour Nick, l'argent avait toujours été quelque chose qui entrait et sortait en quantités plus ou moins égales, et s'il n'avait jamais été pauvre, il n'avait jamais été riche non plus – quoique, s'il fallait faire un bilan, il était plus souvent pauvre que riche. Et maintenant, il n'y avait pas une demi-heure, on lui avait annoncé qu'il était sur le point de devenir riche. Vraiment riche. Millionnaire. Assez pour se la couler douce jusqu'à la fin de ses jours.

Pas de panique : Acie Jensen lui avait conseillé de prendre son temps pour lire soigneusement le contrat.

C'est ce que devait ressentir celui qui gagnait le gros lot à la loterie, se dit Nick. Ou celui qui héritait d'un parent qu'il connaissait à peine. Tout un éventail de possibilités s'ouvrait devant lui, mais il restait néanmoins conscient des considérations mesquines de l'instant présent. À court terme, il savait qu'au moins il pourrait payer ses factures, régler son découvert (une réclamation à mots couverts de la banque était arrivée ce matin même) et ses dettes de carte de crédit. Puis il n'aurait plus qu'à choisir parmi tout ce qui serait désormais à sa disposition : une voiture neuve, une nouvelle maison, des vêtements, de longues vacances. Et lorsqu'il se serait ainsi vautré dans le luxe, il lui resterait encore des millions. Il n'aurait plus qu'à investir, toucher des dividendes, acheter des propriétés, être financièrement indépendant, pour toujours...

Nick monta seul dans la chambre et referma la porte derrière lui. Sa première impulsion avait été de sauter de joie, de trouver Amy, la prendre dans ses bras, danser dans la rue avec elle en lui faisant part de l'incroyable nouvelle. Mais un sentiment d'une noirceur inattendue venait de monter en lui.

Il n'avait aucune envie de garder l'argent pour lui tout seul, mais dès le début il comprit que cet événement scellerait la fin de leur relation. Il avait une chance de quitter Bulverton, d'échapper à cet hôtel, mais en conséquence il devrait aussi s'éloigner d'Amy. C'était inévitable s'il voulait entamer une nouvelle vie : leur liaison n'avait pas de véritable base, sinon la pression d'un passé qu'ils n'avaient pas choisi, mais étaient forcés de partager.

Cette manne céleste serait une véritable libération, telles des portes qui s'ouvrent en coup de vent. Toutes sortes de pensées lui traversaient l'esprit, si vite qu'il avait du mal à suivre : ce n'était pas qu'une question d'argent, parce qu'il pouvait lui en donner la moitié, non, il lui donnerait la moitié, c'était décidé, et il serait toujours riche, plus riche qu'il n'aurait jamais rêvé l'être. Non, ce qui assombrissait cet horizon bien rose, c'était l'impact que cet événement aurait sur tous les deux en tant que couple.

Un sentiment de détresse monta du plus profond de son être, mais sans parvenir à s'imposer ; ce n'était qu'un nuage noir qui planait à la périphérie de sa conscience. Mais il fallait qu'il l'affronte avant qu'il se développe plus que de raison. Ce coup de chance avait été trop brutal, trop soudain : Amy et lui savaient très bien ce qui les attendait, mais il ne voulait pas précipiter les événements par un tour de passe-passe sordide avec un gros paquet d'argent à la clé. Et pourtant, c'était exactement ce qui allait se produire.

Il retourna au bar et se versa un grand verre de scotch. Il ne put trouver Amy ; pourtant, lorsqu'il l'avait laissée, elle s'affairait dans la cuisine. Il retourna donc dans la chambre à coucher.

Il avait l'impression de devenir fou. Des bribes de pensées tourbillonnaient dans son cerveau : plans, soulagement, deuil, rêves, liberté, des endroits à visiter, des jouets à acheter, des ambitions à assouvir enfin. Puis, sous un jour moins lumineux : un sens de culpabilité envers Amy, la crainte que toute cette fortune ne s'évanouisse aussi vite qu'elle s'était matérialisée, qu'il n'y ait une contrepartie déplaisante, une entourloupe dont Mlle Jensen avait omis de lui parler. Il regarda le contrat qui gisait

sur le lit, à côté de lui, et relut l'avertissement rédigé sur la première page.

Il décida de suivre le conseil du rédacteur anonyme et se lança à la recherche de son carnet d'adresses. Puis il passa un coup de fil à un vieux pote qui était avocat à Londres.

John Wellesley était en rendez-vous lorsque Nick parvint à joindre son cabinet, mais il le rappela quelques instants plus tard. Par un énorme effort de volonté, Nick n'avait bu qu'une ou deux gorgées de whisky. Tous ses instincts lui conseillaient de picoler jusqu'à tomber raide, mais une résolution beaucoup plus forte lui soufflait qu'il avait tout intérêt à garder la tête froide.

Il donna à Wellesley un résumé bref, bien que légèrement hystérique, de l'offre qu'on lui avait faite. Ce n'est qu'à ce moment qu'il comprit pleinement l'effet que cette histoire avait sur lui. Les mots se bousculaient entre ses lèvres et sa voix était beaucoup plus aiguë qu'à l'habitude. Il lui fallut faire un nouvel effort pour cesser de déblatérer comme un gâteux.

Wellesley l'écouta en silence, puis dit d'une voix très calme :

« C'est un contrat selon Valence ? »

Nick inspira profondément. Il se sentait tout étourdi.

« Je crois, oui. Ils en parlent dans l'introduction.

— Comporte-t-il trente-deux pages ? »

Nick jeta un coup d'œil au bas du dernier feuillet.

« Oui.

— Il faut que je te pose une question, Nick. Cela peut paraître prématuré, mais c'est nécessaire. Est-ce que tu me demandes un conseil d'ami ou veux-tu que je négocie ce contrat en ton nom ?

— Les deux, en fait. Commençons par les conseils.

— Veux-tu raccrocher et prendre le temps de te calmer avant que je ne continue ?

— C'est vraiment si grave, John ?

— Je te comprends, remarque. J'ai déjà bossé sur plusieurs accords de ce style, et apparemment l'effet est toujours le même.

— Très bien, j'arrête de bavasser. »

Nick vida son verre de whisky et se concentra sur ce que Wellesley lui disait.

« Je vais te simplifier la tâche. Ce qui est vraiment important, c'est que si tu signes ce contrat tel quel, tu ne cours pas le moindre risque. Ces accords sont régis par une législation internationale. Es-tu prêt à te soumettre à un scan électronique, comme ils te le demandent ?

— Oui. »

Acie Jensen lui en avait parlé, mais à ce moment-là Nick ne pensait qu'à la fortune qui l'attendait. Et ce n'est pas l'état d'esprit idéal pour prêter attention à ce qu'on vous dit.

« Très bien, tant que tu sais ce qui t'attend. J'imagine que ce n'est pas plus désagréable qu'une prise de tension, mais comme je ne l'ai jamais subi en personne, je ne suis sûr de rien. Il n'y a probablement pas le moindre risque physique, mais le traité de Valence t'autorise à prendre conseil auprès d'un médecin sans porter préjudice à l'accord.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus.

— Bon. Pour ce qui est de l'argent : de quelle compagnie s'agit-il ?

— Ils disent être basés à Taïwan, en Chine.

— Ce n'est quand même pas GunHo Corporation ?

— Si.

— Félicitations. C'est une des plus grosses boîtes de réalité virtuelle sur le marché. Tu es dans de bonnes mains, Nick. Pour autant que je sache, leurs contrats sont standards. En tout cas, d'après ta

description, c'est bien le cas. Et il a reçu l'approbation de toutes les cours de justice : la Cour suprême des États-Unis, la cour d'appel de chez nous, les tribunaux européens de Strasbourg et La Haye.

— Tu sembles avoir potassé la question, dit Nick, impressionné.

— Comme je l'ai dit, ces deux dernières années, j'ai déjà travaillé plusieurs fois sur des contrats ExEx. Combien proposent-ils ? »

Nick lui donna le chiffre exact.

« Pas mal. Selon les cours actuels, cela se situe entre le raisonnable et le généreux. Qu'est-ce qu'ils veulent en échange ?

— La tuerie de Gerry Grove, à Bulverton. Celle qui a causé la mort de mes parents.

— Bien sûr ! J'aurais dû m'en douter. Bulverton est très demandé en ce moment.

— Je n'étais pas là lorsque cela s'est produit. Je me demande s'ils n'ont pas commis une erreur. Si jamais ils s'en apercevaient et laissaient tomber toute l'affaire, ce serait l'horreur.

— Il y eut un temps où tu aurais eu toutes les raisons de t'inquiéter. Jusqu'à l'an dernier, ils ne voulaient avoir affaire qu'à des gens qui avaient pris une part effective aux événements, ou des témoins visuels. Mais ils ont nettement amélioré leurs logiciels. Apparemment, ils se contentent de rapports de seconde main. Le résultat ne tiendrait pas devant un tribunal, mais qu'importe ? C'est du showbiz. Tu vis chez tes parents ?

— Ils tenaient un hôtel, et j'ai pris leur succession.

— C'est sans doute à cause de ce qui est arrivé à tes parents qu'ils t'ont choisi. En fait, ce jour-là, la plupart des témoins directs ont été abattus. C'est une des raisons pour lesquelles ces pontes de la réalité virtuelle ont mis tant de temps pour s'atteler à l'affaire. Écoute, nous avons dépassé les limites qui me sont imposées. La Société des hommes de loi exige qu'à ce stade je ne te fasse aucune promesse, mais veux-tu que je représente tes intérêts ?

— Eh, ne le prends pas mal, reprit Nick. Mais si le contrat est vraiment en béton armé, je n'ai besoin de personne, non ?

— Ça dépend. Est-ce que tu veux leur demander plus d'argent ?

— Eh bien...

— De toute évidence, GunHo tient absolument à mettre la main sur ces souvenirs enfouis dans ton inconscient, et cette boîte croule littéralement sous le fric. As-tu une idée de ce qu'ont rapporté les expériences extrêmes rien que cette année ?

— Non. Il n'y a pas si longtemps, je ne savais même pas ce que c'était.

— C'est ce que tout le monde disait à propos d'Internet. Comme le remarque un de mes potes de la City : Si ExEx était un pays, ils disposeraient de la seconde économie la plus prospère au monde. Ils ont déjà plus de clients que toutes les grandes boîtes de boissons non alcoolisées réunies. Et ils demandent bien plus que le prix d'une canette de Coca.

— Tu veux dire qu'on peut leur faire cracher encore plus d'argent ? Cela semble déjà énorme.

— Je peux te proposer de m'engager. Nick, je suis avocat. Il y a des règles que je dois respecter.

— Et si tu n'étais pas du métier, que dirais-tu ?

— Eh bien... bon, c'est bien parce que c'est toi. Je peux doubler cette somme rien qu'en levant le petit doigt. Et une fois remplie cette petite formalité, je peux m'attaquer aux droits résiduels tels que les droits d'adaptation TV et cinéma, plus les royalties et les traductions. Je peux leur faire cracher un max. Et pour ce qui est des dépendants ? As-tu épousé cette fille avec qui tu habites ?

— Amy ? Non.

— Vous n'avez pas d'enfants, donc ?

— Non.

— Dommage. Si tu as une famille, tu peux bénéficier d'avantages fiscaux.

— En ce moment, ce n'est pas les impôts qui me préoccupent le plus.

— Dans un an, tu ne diras pas ça. »

Ils discutèrent encore quelques minutes. Nick avait besoin de temps pour penser ; c'était une phase nécessaire au processus d'assimilation qui se développait dans son cerveau. Lorsqu'ils raccrochèrent, John Wellesley était son représentant officiel. L'avocat lui dit que, à son avis, les négociations avec GunHo devraient être conclues au bout d'une semaine, mais qu'il devrait pouvoir obtenir une avance sur-le-champ, ou presque.

« Au fait, je dois te décompter ce coup de fil, ajouta-t-il.

— Combien ? »

Wellesley le lui dit en riant.

« C'est du vol ! s'écria Nick.

— N'est-ce pas ? Mais rien que le temps qu'a duré notre conversation, tes intérêts ont monté de cinquante fois cette somme. Maintenant, Nick, tu es ma vache à lait. Je compte bien en profiter à fond, et tu serais mal placé pour me le reprocher. »

Nick descendit l'escalier, un peu étourdi. Il fallait qu'il en parle à Amy, et le plus tôt serait le mieux.

Mais il ne la trouva pas : elle était sans doute allée faire une course en ville.

Il s'assit donc au bar, son verre de whisky posé devant lui, sur le comptoir. Il fut tenté de s'en resservir un, mais résista et repartit à la recherche d'Amy. C'était désormais sa priorité. Il ne pouvait rien décider avant de lui avoir parlé ; il ne pouvait pas penser, prévoir, rêver. Soudain, plus rien n'était comme avant.

Il la retrouva face à la porte de derrière qu'elle venait de franchir. Elle était toute rouge, au bord de l'hystérie, et brandissait un contrat qui, à première vue, était identique au sien.

Amy quitta l'hôtel pour prendre sa journée, du moins ce qu'il en restait. Après son départ, Nick trouva son contrat dans leur chambre, abandonné sur la chaise où, en général, elle déposait ses vêtements. Il appela Jack Masters et lui demanda s'il voulait bien tenir le bar ce soir-là, puis passa dans la salle à manger pour préparer le dîner. Ils étaient tous là, assis face à deux tables situées à l'autre bout de la pièce. Teresa Simons tournait le dos aux quatre autres clients. Nick se demanda si Acie Jensen lui parlerait du second contrat, mais elle n'en fit rien.

Nick prépara les déjeuners aussi vite que possible tout en se disant : la *deuxième* chose que je ferai, ce sera de vendre cet hôtel ; mais avant, je commencerai par embaucher un cuistot.

Amy ne se montra pas de la journée et, à la fin de la soirée, alors que Jack et lui faisaient la fermeture, Nick était sûr qu'elle était partie pour de bon. Il était trop énervé pour se coucher et traîna comme une âme en peine jusqu'à une heure du matin. L'idée de sa richesse imminente tournait et retournait dans sa tête comme un requin autour de sa proie. C'était l'événement majeur de toute son existence ; même le massacre s'en voyait relégué au second plan.

Amy finit par rentrer. Elle monta tranquillement l'escalier, le trouva allongé sur le lit, les yeux grands ouverts, et traversa la chambre pour s'enfermer dans la salle de bains. Il attendit pendant qu'elle prenait une douche tout en se demandant si c'était vraiment la dernière nuit qu'ils passeraient ensemble.

Elle ne dit rien, mais se coucha à ses côtés, puis se blottit affectueusement contre lui et, peu de temps après, ils firent l'amour. Ce ne fut pas vraiment leur séance la plus exténuante et sauvage et,

lorsque tout fut terminé, Nick en resta triste et préoccupé.

« Tu as toujours voulu t'en aller loin de cette ville, dit Amy. J'imagine que c'est ce que tu vas faire, maintenant ?

— Pourquoi ? répondit-il en une vaine tentative de noyer le poisson.

— Tu as tout l'argent qu'il te faut pour ça, ou du moins tu l'auras bientôt. Plus rien ne te retient ici. C'est l'occasion que tu attendais.

— Je ne suis pas encore décidé.

— Ce qui veut dire que tu vas probablement le faire, mais refuses de me le dire. »

Elle se tortilla nerveusement, puis finit par rejeter les couvertures et s'assit sur le lit. Il vit sa silhouette qui se découpait sur le ciel nocturne, derrière la fenêtre dont il n'avait pas tiré les rideaux. Il se redressa à son tour et distingua le haut de l'antenne satellite de la camionnette garée en contrebas.

« Eh bien, pour ma part, cela fait des semaines que j'y pense. Je veux m'en aller. Nick. Je ne veux plus jamais revoir Bulverton de toute ma vie.

— Très bien. C'est plus ou moins ce que je ressens, moi aussi.

— Je voulais te quitter dès que possible, reprit-elle. Jamais je n'avais ressenti une telle sensation. Toi, Jase, l'hôtel, toute cette vie n'était qu'un piège, et il s'est refermé sur moi. Mais... maintenant, tout a changé. Ce n'est pas une question d'argent, mais de ce qu'il peut faire pour nous. Plus la moindre pression, plus de soucis. Je sais que ce n'est pas la solution à tous les problèmes, mais nous avons désormais un moyen d'échapper à ce piège. Est-ce que tu viendrais avec moi ? Si tu ne veux rien promettre dès maintenant, ça me va, mais j'aimerais qu'on quitte cette ville dès que cette affaire sera terminée.

— J'ai bien entendu ? fit Nick stupéfait. Tu veux que je parte avec toi ?

— Oui. »

Il éclata de rire.

« Qu'est-ce qu'on dit ? « S'il te plaît. »

— S'il le plaît, Nick. Mais toi, qu'en penses-tu ? Tu préfères peut-être t'en aller de ton côté ?

— Oh, non, fit-il avec un maximum de sincérité. Pas maintenant. »

Lorsque vint le matin, après une nuit blanche passée à planifier, décider et rêver à voix haute, ils descendirent préparer le petit déjeuner de leurs clients.

« Je ne veux plus jamais effectuer ce genre de corvée, déclara Nick. Fini les hôtels. S'il y a un travail sous-payé, sous-estimé, sous-récompensé et socialement dégradant, c'est bien celui-ci. »

Amy nettoyait le percolateur et tira du réfrigérateur le café en grains pauvre en caféine et en sodium, riche en zinc et économiquement correct qu'ils achetaient à prix d'or à un distributeur indépendant de Londres.

« Je ne sais pas si tu réalises que c'est peut-être la dernière fois de ta vie que tu dois effectuer ces gestes ?

— Rien ne peut changer si vite, répondit-il.

— Voilà une phrase que je risque de te rappeler dans trois heures. À neuf heures, très exactement.

— Qu'est-ce qui va se passer à neuf heures ?

— Un événement que j'ai passé toute la journée d'hier à préparer, et rien que pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras bien. »

Une demi-heure plus tard, ils avaient fini de préparer les petits déjeuners. Ils purent donc s'asseoir à la table de la cuisine et boire leur propre café instantané, riche en caféine et probablement en sodium et au taux de zinc inconnu.

« Il ne faut surtout pas faire confiance à ces gens, dit Amy. Tu devrais prendre un avocat.
— C'est déjà fait, répondit-il. Et toi, tu devrais en faire autant.
— Je m'en suis occupée hier. »

Désormais, lorsqu'elle se rendait au bâtiment ExEx, Teresa commençait à se sentir intimidée. Tous ceux qui travaillaient là-bas la connaissaient, et cette popularité subite la dérangeait. Son entraînement du Bureau était fondé sur la discrétion : en tant qu'agent du FBI, elle devait agir avec efficacité tout en conservant un profil bas. Elle se sentait si vulnérable, coincée dans ce petit cabinet, inconsciente, alors qu'elle explorait les univers intérieurs de l'ExEx. Peut-être était-ce pour cela, en un étrange effet d'inversion, qu'elle se sentait si bien à l'intérieur des scénarios. Elle était une intruse dans ces fragments de drame, le spectre dans la machine, la volonté qui pouvait infléchir le scénario tout en restant invisible.

Elle apprenait peu à peu à repousser les limites des scénarios, et en retirait un surcroît de liberté. Tout d'abord, elle gagnait surtout de l'espace : des montagnes dans le lointain, des routes s'étirant vers un horizon inaccessible et la promesse d'un paysage sans fin. Elle avait déjà testé les limites de ce décor pour des résultats en général décevants et, dans le meilleur des cas, passablement ambigus.

Enfin, elle réalisait qu'il existait d'autres paysages, d'autres autoroutes. Elle en conclut que rien ne pouvait égaler le monde intérieur de la conscience, auquel elle accédait à chaque fois qu'elle entrait dans un scénario.

C'était un territoire qu'on pouvait explorer et dont les limites étaient des plus ténues. Elle se souvenait de la façon dont elle s'était sentie devenir Eisa Durdle, et comme cette sensation lui était agréable ; de la façon dont elle avait modifié les gestes du gendarme Montaigne sans même parler sa langue ; et en plongeant beaucoup plus loin dans sa mémoire, la façon dont, dans les anciens scénarios d'entraînement du FBI, elle pouvait influencer brièvement les événements – bien qu'elle échouât parfois.

Deux jours après sa première visite au scénario du tournage porno chez les cow-girls, Teresa exerça à nouveau la clause d'anonymat et y retourna.

Luke, l'acteur aux fausses moustaches, attendait à côté d'elle en lisant la page des sports de son journal. Teresa laissa le champ libre à la personnalité candide de Shandy pour tenter d'engager la conversation avec le jeune homme. Ainsi, elle espérait donner au scénario une orientation différente, mais elle comprit vite que rien de ce qu'elle pouvait dire ou faire ne l'arracherait à son journal, du moins pas avant que les caméras ne se mettent à tourner.

Lorsque Willem, le jeune Hollandais fort bien doté par la nature qui jouait le cow-boy, apparut au moment voulu pour décocher un coup de poing à Luke, Shandy s'éloigna de lui et se dirigea délibérément vers ce dernier, qui gisait, inerte, au milieu des accessoires de théâtre sur lesquels il était allé s'écraser.

Pendant que le réalisateur furieux lui hurlait de faire son boulot, Teresa s'éloigna de Shandy et, d'une brève incantation au mnémorique LIVER, elle mit fin au scénario.

Les quelques notes de mirliton vinrent agacer ses oreilles. Le thème musical lui parut interminable.

Le lendemain, elle retourna une fois de plus dans la peau de la cow-girl.

Cette fois-ci, Teresa attendit tranquillement dans un recoin de l'esprit de Shandy pendant que la jeune femme faisait ce qu'on lui demandait sous l'œil des caméras vidéo avec une spontanéité remarquable.

Lorsque le tournage se termina, Shandy et Willem ramassèrent les pièces de leurs costumes éparpillées au sol ; c'est alors que Teresa s'imposa délibérément dans la conscience de la jeune femme. Elle parla à Willem et tenta de lui soutirer un rendez-vous. Le jeune Hollandais ne parlait pas très bien l'anglais, mais Teresa/Shandy s'accrocha jusqu'à ce qu'il accepte d'aller boire un verre avec elle.

Shandy, toute nue, se dirigea vers les douches mobiles installées dans le couloir derrière le décor en serrant contre elle son costume réduit. Teresa aimait sentir de l'intérieur le corps de la jeune femme : elle semblait irradier une énergie des plus saines, sans doute venue des multiples orgasmes qui l'avaient secouée, et elle marchait avec une grâce nonchalante. Deux des hommes qui s'affairaient derrière la caméra lui sourirent au passage.

Une fois dans le petit cabinet de douche, après avoir refermé la porte, elle changea radicalement d'attitude. Elle cracha par terre et se racla la gorge. Elle posa ses lèvres sur le robinet, but une bonne quantité d'eau froide, puis la fit tourner dans sa bouche et s'en gargarisa trois ou quatre fois. Elle entreprit de se doucher à grande eau, savonna de ses doigts les orifices par où Willem l'avait pénétrée et lava énergiquement l'endroit où il avait éjaculé sur sa peau.

*** SENSU ***

Elle ouvrit un casier, devant la douche, en tira ses vêtements habituels et s'habilla à la hâte. Elle appliqua un léger maquillage : un rien de mascara, un peu de poudre, pas de rouge à lèvres. Après un ultime coup d'œil dans le miroir, elle alla rejoindre Willem.

Une fois dehors, Teresa réalisa qu'ils étaient à Londres. Immédiatement, elle s'émerveilla de tous ces détails, et surtout le bruit, la foule, le trafic, les bus rouges, les publicités, le climat déplorable et une impression de minutie dépassant largement le cadre de l'essentiel.

Willem la mena à un pub, tout près, dans Rupert Street, et s'assit à une table pendant qu'elle allait prendre leur commande. Il lui avait demandé une bière importée de Hollande du nom d'Oranjeboom, nom qui, pour Dieu sait quelle raison, fit rire Shandy. Elle chantonna un thème musical en attendant que le barman la serve. Apparemment, celui-ci connaissait et appréciait la jeune femme ; entre deux clients, ils discutèrent d'une connaissance commune. Apparemment, Shandy avait toute une série de petits boulots tout autour du West End, où elle travaillait dans des clubs, des agences d'escortes et des hôtels.

Fascinée par cet aperçu de la vie de la jeune femme, Teresa cessa de s'intéresser à Willem pour écouter Shandy qui parlait de ceux qui lui devaient de l'argent, de l'homme (un ami ? un maquereau ?) qui semblait la tenir sous sa coupe, des tracas qu'elle devait parfois supporter, des soirées interminables, des policiers qui lui faisaient des ennuis, et surtout de sa mère, qui vivait dans les Midlands. Celle-ci avait du mal à toucher son allocation d'invalidité, qu'une interprétation fantaisiste des règlements venait de réduire à sa plus simple expression, et serait peut-être obligée de venir

habiter à Londres avec sa fille. L'appartement de Shandy n'était pas assez grand pour deux : il faudrait donc qu'elle déménage.

*** *SENSH* ***

C'est la réalité ! pensa Teresa. C'est la vie quotidienne de cette fille ! Je pourrais rester là, dans son esprit, la suivre, voir tout ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, où elle dort.

Elle regarda en direction de Willem, toujours assis à la table en attendant qu'elle revienne avec leurs verres. Il semblait étonné de constater qu'elle ne s'intéressait plus du tout à lui.

Le barman glissa à Shandy une feuille de papier où il avait griffonné un numéro de téléphone ; elle prit son sac, y trouva un livre, sans doute un journal intime, et glissa la feuille entre deux pages. Au moment où Shandy allait le remettre dans son sac, Teresa décida d'y jeter un coup d'œil et le posa sur le comptoir pour le feuilleter.

Shandy s'appelait en réalité Jennifer Rosemary Tayler, découvrit-elle dès la première page, où la jeune femme avait rédigé ses détails personnels d'une écriture enfantine, désarmante. Elle avait un appartement à Londres NW10.

Les entrées dans son journal – ils étaient en 1990, détail que Teresa n'aurait pu connaître autrement – comprenaient principalement des numéros de téléphone et des sommes d'argent ; une impulsion poussa Teresa à guider Shandy vers le téléphone à pièces fixé au mur, près des toilettes, et composer l'un des numéros.

*** *SENSH* ***

Un homme à l'accent étranger décrocha, et Shandy reprit le dessus pour dire :

« C'est toi, Hossein ? Salut... écoute, je suis au Plume of Feathers, sur Rupert Street. Tu vois où c'est ? Je me demandais si tu avais quelque chose pour moi. »

Il y eut un long silence, puis Hossein répondit :

« Rappelle-moi à dix heures. Je vais bien trouver quelque chose.

— O.K. », dit Shandy avant de raccrocher.

Elle retourna au bar et nota l'heure dans son journal.

Willem l'attendait toujours patiemment à sa table. Teresa décida de l'y laisser et quitta le pub. Elle descendit Rupert Street jusqu'au croisement avec Coventry Street.

D'un côté, elle vit un espace dégagé flanqué de grands immeubles et rempli d'arbres et de piétons : Leicester Square, lut-elle au fond de l'esprit de Shandy. Dans la direction opposée s'étendait Piccadilly Circus ; Teresa n'avait pas réalisé qu'ils en étaient si proches. Avec toute la curiosité d'une touriste pur jus, elle s'y dirigea en écarquillant les yeux. Elle fixa quelques instants la statue d'Éros, puis se dit qu'elle aimerait bien voir l'endroit où vivait Shandy. Elle se dirigea donc vers la bouche de métro la plus proche. Elle descendit les marches en courant, faisant cliqueter ses talons hauts sur les degrés de métal. Au pied de l'escalier, elle tomba sur un mur de briques. Shandy fixa un instant la surface granuleuse, puis retourna dans la rue.

Il y avait une autre entrée au coin de Lower Regent Street et Piccadilly : Shandy traversa la rue et descendit les degrés quatre à quatre. Encore un mur de briques. Déterminée à ne pas se laisser abattre, Teresa retourna au pub, où Willem l'attendait toujours.

*** *SENSH* ***

Elle s'assit à côté de lui.

« Dis-moi, Willem, d'où viens-tu ? Comment vis-tu ? Comment s'appelle ton lieu de naissance ? »

Lui plongea son regard dans son décolleté. « Heu, je suis d'Amstelveen, qui est un peu au sud d'Amsterdam, sur les polders. Tu sais ce qu'est un polder ? J'ai deux sœurs, toutes deux plus âgées que moi. Mon père et ma mère...

— Excuse-moi, dit Shandy, il faut que j'y aille. » Elle l'abandonna à nouveau pour retourner dans la rue.

Londres s'étendait autour d'elle, bruyant et encombré. Comment font-ils ? se demanda Teresa.

Nous réalisons une bande porno crade, avec un budget proche du zéro absolu, et il suffit que je passe une porte pour que je tombe sur toute une cité virtuelle peuplée de millions de gens, avec plein de mouvements et plein d'endroits où aller.

Mais pas de stations de métro, néanmoins. Peut-être n'ont-ils pas pu pousser la programmation jusque-là.

*** SENSH ***

Alors qu'elle restait plantée là, un autobus à impériale passa dans un grondement sourd. Le panneau de direction proclamait : Kilburn High Road. Je pourrais monter dans ce bus, se dit Teresa, et voir ce qui se passe à Kilburn. Des gens qui vivent leurs vies, partagent leurs appartements, font faillite, tombent amoureux, voyagent à l'étranger, travaillent, se font jeter en prison, tournent des films pornos. Ce scénario était-il illimité ? À partir de Kilburn, n'avait-elle qu'à prendre un autre bus et, de là, gagner la campagne ? Et ensuite ? Un autre mur en bordure de réalité ? Ou le reste de l'Angleterre, puis l'Europe et le monde entier ? La conscience de tout cet espace illimité lui donnait le tournis.

Elle attrapa le bus suivant (celui-ci se rendait à Edgware, disait le panneau) mais, une heure durant, il ne cessa de tourner autour du West End, passant devant les mêmes bâtiments et stoppant aux mêmes arrêts.

Lorsqu'elle retourna au pub. Willem était toujours là, à l'attendre.

« T'ai-je pris un verre ? demanda Shandy.

— Non, mais c'est pas grave. Je t'attends. Ça va. »

Elle abandonna à nouveau Willem et retourna dans la rue : le temps était toujours aussi frais et humide et la foule s'écoulait toujours autour d'elle. Shandy avait une démarche particulière : lorsqu'elle marchait, sa jupe moulait ses cuisses, attirant bien des regards masculins.

*** SENSH ***

« Ça ne te tape pas sur les nerfs, Shan ? dit impulsivement Teresa, parlant dans son esprit même.

— Qu'est-ce qui me tape sur les nerfs ? répondit calmement Shandy. Ses types qui lorgnent mes nichons ? C'est mon boulot, chérie. L'un d'entre eux sera peut-être mon prochain ticket-repas.

— Non, pas ça. Ce fichu logo qui apparaît toutes les deux minutes. Et cette musique électronique qui l'accompagne.

— On finit par s'y habituer. »

Shandy fit résonner mentalement l'air de mirliton.

« D'où vient-il ?

— Ce doit être Vie. Il adore ces trucs.

— Qui est ce Vie ? demanda Teresa. Le metteur en scène ? M. Haleine-de-la-mort et Zéro
Personnalité ?

— Non, *Vie* ! Tu connais Vie, n'est-ce pas ? C'est le pote de Luke qui a rédigé le script. Et Luke, c'est celui qui...

— Je sais qui est Luke. Parle-moi encore de Vie. Ça m'intéresse.

— Vie rédige les scénars. C'est un de ces maniaques de l'ordinateur et il a un sens de l'humour assez spécial. Il croit que tout ce qu'il fait est marrant. C'est là que Luke intervient, tu comprends. Il aime figurer dans les films, mais pas comme Willem, tu vois. Willem, le type à la grosse queue.

— Je vois qui c'est.

*** *SENSH* ***

— Bien sûr. Eh bien, Luke aime faire un peu de culture physique avec moi, et je n'y vois pas d'inconvénient, alors Vie l'insère dans le film avant que l'action ne commence. Toujours un petit rôle pour échauffer le client. Luke figure dans toutes les vidéos que j'ai faites pour Vie, et il aime me tripoter, mais il ne peut pas, hem, bander assez dur. C'est un bon copain à moi. On en rigole entre nous. Tu as l'accent américain. Tu viens de là-bas ?

— Oui.

— Tout comme Vie. Je ne sais pas ce qu'il est venu faire en Angleterre, mais son truc, c'est les ordinateurs.

— Et comment réalise-t-il tout ça ?

— Quoi ? »

Teresa fit décrire un geste circulaire à la main de Shandy.

« Londres ! Tous ces gens ! Le bruit, la pluie, la foule.

— Sais pas. T'as qu'à lui demander. Tu sais, maintenant, tu peux acheter une ville à mettre dans l'ordinateur.

— Une ville ? Comment ça, la mettre dans l'ordinateur ?

*** *SENSH* ***

— Sur disquette, je crois. Ou tu peux les télécharger, si tu sais comment on fait. Tu obtiens tout le truc et tu t'en sers comme tu veux. Vie emploie pas mal de décors différents. Il aime bien les cow-boys et tout ça, alors une bonne partie de ses programmes se situent là-bas, au Far West. Tu as vu le décor dans lequel on vient de filmer ? Eh bien, si tu sors de l'autre côté, par la porte de derrière, tu n'es plus du tout à Londres ! Tu te retrouves dans un coin aux États-Unis... que tu as dû voir dans les films. Là où ils ont tourné tous ces westerns. Un désert avec des montagnes aux sommets tout plats...

— Monument Valley ?

— Voilà, c'est ça ! s'écria Shandy. Quelque part en Arizona. Il est timbré, ce Vie. Il assemble des bribes de logiciels comme il veut. Par exemple, il en a reçu un qui représente la Finlande. Je veux dire, *toute* la Finlande ! J'interprète une hôtesse de l'air, et je me fais sauter par un type sur une banquette. C'est pas très confortable, même en remontant les accoudoirs.

« En tout cas, si tu regardes par le hublot, tu vois des centaines de kilomètres d'arbres et de lacs. Tu peux diriger l'avion comme tu veux, il survole toujours la Finlande. Moi, je ne vois pas pourquoi il se donne cette peine, puisque les gens qui rentrent là-dedans veulent juste tirer leur coup, eux aussi, et

se fichent pas mal de savoir où on est, tu me suis ? Mais Vie a dû repiquer le logiciel quelque part, alors autant s'en servir. Il en a un autre où...

*** *SENSH* ***

— Dis, Shandy, tu veux bien qu'on aille quelque part pour discuter ? »

Elles marchaient le long de Coventry Street et se frayaient un chemin dans la foule, mais à ce niveau d'irréalité, Teresa savait que, aux yeux des passants, elle parlait toute seule.

« On peut aller chez toi ? »

Teresa sentit monter une certaine résistance maladroite dans l'esprit de la jeune femme.

« Non, on peut pas. Je suis censée me cantonner au West End.

— Mais il faut bien que tu rentres chez toi de temps en temps.

— Ouais.

— Alors on peut y aller ?

— Non, vaut mieux pas. »

Shandy se mit à tripoter la lanière de son sac.

Teresa réalisa qu'il devait aussi y avoir un mur dans l'esprit de Shandy, comme au bas des escaliers qui auraient dû conduire au métro.

« Y a-t-il un endroit où on puisse aller ?

— Non, il faut qu'on reste dans le secteur. Ou on peut retourner à l'endroit du tournage. Tu veux pas qu'on aille voir Monument Valley ? Je te ferai la visite, si tu veux. Ça fait partie de mes jobs. On peut aller dans des endroits super...

*** *SENSH* ***

— Où est le studio ?

— Par là. »

Shandy indiqua une petite rue étroite dénommée Shaver's Place.

« Et c'est tout ?

— Ben, non... tu as tout Londres à ta disposition ! On peut faire bien des choses à Londres. Je peux te montrer tous les clubs que je connais. Je fais un liveshow dans l'un d'entre eux. Tu pourrais m'aider, maintenant que tu sais ce qu'il faut faire. L'un des types est un peu... tu sais bien. Mais l'autre est un bon copain. Il est meilleur que Willem, pas aussi gros, mais il sait me faire grimper aux rideaux ! Et il y a l'autre fille, Janey. Tu vas l'adorer. On fait un spectacle de lesbiennes ensemble. Elle est partie en vacances en Amérique l'an dernier et m'a tout raconté, tout ce qu'on y fait.

— Non, ça ne me dit rien. »

Teresa se retira dans l'arrière-salle de l'esprit de Shandy, la laissant reprendre le contrôle de sa propre existence. La jeune femme s'empressa de changer de direction et retourna vers le pub où elle avait laissé Willem. En cours de route, elle croisa et salua plusieurs hommes. Apparemment, elle connaissait tout le monde dans le secteur.

Teresa décida de battre en retraite avant de mettre fin au scénario, mais d'abord elle leva des mains maladroites et toucha la nuque de Shandy. Comme elle s'en doutait, elle ne portait pas de valve ExEx.

On était en 1990. L'ExEx n'était pas encore sur le marché. À l'époque, il n'y avait que des logiciels. Teresa se souvint du mnémonique *LIVER*.

*** Une production SENS HA-TION ***

*** Fantai...

Elle s'enfuit avant de devoir encore subir cette musique.

Plus tard, alors qu'elle se présentait à la réception d'ExEx, on lui donna un reçu de carte de crédit d'un montant si énorme qu'elle en resta sans voix. Elle était sur le point de protester lorsqu'elle constata qu'on avait soigneusement minuté son temps d'entrée. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge murale. Elle avait passé presque toute sa journée en réalité virtuelle et, subséquemment, on lui avait décompté six heures et demie de connexion. Entre-temps, la nuit était tombée.

Teresa signa le reçu en pensant à l'argent de l'assurance qu'elle avait touché après la mort d'Andy. Jusqu'à son voyage en Angleterre, elle n'y avait pas touché. Ses coups de fil aux *hotlines* des compagnies bancaires avaient résolu son problème de factures, mais elle décida néanmoins de surveiller de plus près le temps qu'elle passait à l'intérieur de l'ExEx.

En marchant au milieu des rangées de maisons construites après la guerre, Teresa garda les yeux baissés pour ne pas voir ce décor sinistre. Elle lui préférait toujours la réalité éblouissante des ExEx.

Elle repensa à la façon dont elle avait expérimenté la démarche de Shandy, alors que sa minijupe de cuir comprimait ses cuisses et que ses hauts talons cliquetaient sur le trottoir. Teresa fourra ses mains dans les poches de son manteau et tira sur le vêtement, le serrant sur ses cuisses pour évoquer, vaguement, les sensations provoquées par la minijupe.

C'était bien d'être à nouveau jeune et jolie, d'avoir ces jambes que les hommes admiraient sur son passage, le genre de poitrine haute et agressive toujours séduisante quelle que soit sa tenue et qui rendait facultatif le port d'un soutien-gorge. Elle évoqua avec délices le souvenir du corps de Shandy vécu de l'intérieur ; souple, agile et habitué au plaisir. Elle aimait jusqu'à l'attitude de Shandy envers son entourage ; cela faisait des années qu'elle n'avait pu marcher dans la rue ainsi, sans se soucier de ce que les autres pouvaient penser d'elle.

Dans la froidure de cette soirée d'hiver, alors que le vent marin humide lui giflait le visage et que les lumières de ce lotissement déprimant luisaient tout autour d'elle, Teresa ne put s'empêcher de s'adonner à des fantasmes sexuels. Elle s'imagina dans un immense avion de ligne qui volait bas et lentement dans le rugissement étouffé de ses réacteurs. Elle s'étirerait sur les banquettes avec son amant après avoir redressé les accoudoirs pour disposer de plus de place ; nue et langoureuse, elle rassasierait son corps tout en rêvant des monts de l'Arizona pendant qu'en contrebas les lacs et les forêts de Finlande s'étireraient à l'infini.

Teresa se trouvait dans une voiture garée sur le front de mer de Bulverton. Le soleil, planté au-dessus de l'horizon liquide, la baignait de ses rayons incandescents. Elle farfouillait toujours dans les fils qu'elle avait tirés de dessous le tableau de bord et se tenait courbée, la joue pressée contre le volant, alors qu'elle essayait de faire jaillir l'étincelle qui ferait démarrer le moteur.

Une silhouette s'interposa devant le flot de lumière. Sans regarder l'intrus, Teresa se redressa et baissa la vitre.

« C'est toi, Gerry ? demanda l'homme.

— Ouais. »

L'homme passa sa main par la vitre, la paume tendue. Teresa y déposa six billets de dix livres ; la main se referma, froissant les billets, et se retira. Quelques instants plus tard, l'inconnu lui balança un petit sac de plastique qui sillonna l'air devant son visage pour rebondir sur le siège passager avant de finir sa course sur le plancher.

« J't'emmerde », dit-elle automatiquement, et elle se pencha pour récupérer le sachet.

L'homme s'éloignait déjà à grandes enjambées, zig-zaguant entre les autres voitures garées à cet endroit. Il était grand et maigre avec de longs cheveux noirs ramenés en une queue-de-cheval. Il portait un blouson brun sale et un jean délavé. Sans un regard en arrière, il traversa l'avenue principale au pas de course pour disparaître dans une petite rue.

Teresa soupesa le sac dans sa main ; le poids semblait correct, mais elle s'était certainement fait arnaquer, comme d'habitude. Elle pouvait distinguer la poudre blanche à travers son emballage et, lorsqu'elle la serra entre ses doigts, les grains s'écrasèrent les uns contre les autres d'une façon familière. Elle fourra le sachet dans la poche de son blouson.

Alors qu'elle s'éloignait au volant de la voiture, elle distingua Fraser Johnson qui traînait devant la salle de jeux. Il lui fit un signe de la main, mais elle ne s'arrêta pas. Elle lui devait de la thune, pas grand-chose, mais avec le deal qu'elle venait de conclure elle ne pourrait pas le rembourser avant quelque temps. De toute façon, elle le verrait certainement ce soir, et d'ici là tout aurait changé.

Tout en roulant vers sa demeure, elle pensait à Debra, cette salope de boutonreuse, cette sale pétasse plate comme une limande, et à ce type, ce Mark qu'elle avait ramassé Dieu sait où avant qu'ils ne viennent squatter sa baraque hier soir. En fait, c'était toute une bande qui s'était pointée, parce que le Mark en question avait aussi ramené ses potes. Ils avaient fouillé dans ses affaires, examiné ses listes et lui avaient posé toute sorte de questions à la con sur ce qu'elle y écrivait.

Et ce n'était que le début, elle le savait bien, elle s'attendait au pire, mais alors qu'elle gravissait Hyde Avenue, la route qui escaladait cette colline interminable, le moteur cafouilla et cala. Elle s'arrêta en bordure de trottoir et laissa la voiture là où elle venait d'expirer, la portière grande ouverte. De toute façon, cette caisse ne valait pas un clou. Elle mit dix minutes pour gagner à pied la maison qu'elle habitait, celle que la bonne femme de l'aide au logement lui avait trouvée deux semaines plus tôt. Visiblement, les squatters étaient allés se faire pendre ailleurs. Elle chercha un truc à manger, mais s'il restait quelque chose dans la cuisine, ils s'étaient servis les premiers. Elle se fit un rail de coke et garda le reste pour plus tard.

Elle fit le tour de sa maison violente ; furieuse contre le monde entier. Quelqu'un avait pissé sur ses affaires. Pourquoi est-ce qu'il y avait toujours un connard pour lui faire des crasses pareilles ? Une fenêtre du premier était cassée ; encore une. Cela remontait certainement à cette nuit, parce que les bouts de verre étaient encore là, éparpillés sur le plancher. L'un des types, un gamin d'Eastbourne qui s'appelait Darren, lui avait pris la tête à propos de cette fenêtre. Du diable si elle se rappelait pourquoi. Devait y avoir un rapport avec Debra, parce que c'était bien ce petit con qui s'était barré avec elle au matin, pas vrai ? Elle serra les poings, et ses ongles égratignèrent sa chair. Elle aurait dû lui péter la gueule. C'était tout ce qu'il méritait.

Par la fenêtre, elle vit Steve Ripon, un autre pote de Debra, qui arrêtait sa caisse devant la maison : elle sortit et lui demanda de l'emmener en ville. Steve la déposa devant le Bulver Arms en disant qu'il viendrait peut-être boire une bière plus tard. Peu lui importait. En général, Steve lui tapait sur les nerfs. Quelques gars qu'elle connaissait étaient là, autour du billard : elle resta quelque temps avec eux dans l'espoir de faire une partie. Ils firent comme s'ils ne l'avaient pas vue et échangèrent même des vanes à son propos. Bande d'enfoirés. Elle avait déjà entendu ce genre de connerie. L'un d'entre eux dit qu'il lui offrirait une pinte, mais il ne le fit pas et poussa les autres à se moquer d'elle, encore une fois, et elle dut payer elle-même son verre de bière. Elle avait faim, mais ce qu'ils proposaient au pub ne lui disait rien. D'ailleurs, c'était trop cher.

« Je rentre chez moi », dit-elle, mais ils firent ceux qui n'ont rien entendu.

Elle partit dans la direction de Hastings, mais si elle continuait par là, elle passerait sur le front de mer, là où il n'y avait pas d'ombre. Elle se sentait déjà un peu étourdie, et le soleil ne risquait pas d'arranger ça. Au premier croisement, elle quitta la route côtière et monta Battle Road.

Steve Ripon passa à nouveau dans la rue et ralentit à sa hauteur. Elle ne voulait pas monter à nouveau avec lui, et fit mine de ne pas le voir.

Par la vitre ouverte, Steve lança :

« Hé, Gerry ! Ta Debra a parlé de toi à Darren. Elle a tout déballé.

— Va t'faire foutre, Steve ! rétorqua-t-elle.

— Elle dit que tu peux même pas bander. C'est vrai, ça, Gerry ?

— Va t'faire foutre », répéta-t-elle, mais à voix basse.

Elle vira dans une ruelle, là où Steve ne pourrait pas la suivre. Une centaine de mètres plus loin, elle déboucha sur Fearley Road, une rue qu'elle connaissait bien. Il y avait deux ans de cela, un de ses potes y tenait un magasin de spiritueux, mais il avait laissé tomber pour bosser comme assistant social ou un truc comme ça. Elle commençait à fatiguer, après toute cette marche, et son malaise ne voulait pas passer. Elle ouvrit l'œil, cherchant un véhicule à piquer.

Une impulsion la mena au parking sur le toit du marché AllNights Market, et elle fit la tournée des portières. Elle ne voulait pas d'un vieux tas de boue, mais la plupart des bagnoles modernes étaient difficiles à chouraver, ou alors il fallait vraiment avoir du doigté. La dernière du lot, une Austin Montego bordeaux, se révéla la plus facile à piquer. Bonne pioche : en fouillant la boîte à gants, elle trouva un portefeuille (contenant quarante livres et une carte de crédit Barclay), et la bagnole avait la stéréo et un réservoir plein. Deux minutes plus tard, elle roulait sur Battle Road avec la musique à fond, direction chez elle.

Au moment où elle se garait, Debra sortit de la maison. À peine l'avait-elle aperçue que Teresa jaillissait de la Montego pour lui courir après, mais Debra l'évita. Elle portait ses vêtements sous le bras et un sac en plastique de chez Sainsbury rempli de Dieu sait quoi.

« Viens ici !

— T'as intérêt à me foutre la paix, sale taré ! lui cria Debra.

— Monte dans c'te bagnole !

— J'en ai ma claque ! Casse-toi. Gerry ! »

Et elle descendit la colline en courant, titubant sur le sol irrégulier tout en éparpillant ses habits.

« J't'aurai, salope ! »

Teresa abandonna la poursuite et rentra dans la maison. Quelqu'un l'avait précédée et avait chié par terre. Elle monta l'escalier quatre à quatre, ouvrit la porte de l'armoire et en tira ses armes et ses munitions. Elle dut faire deux voyages pour charger le tout dans la Montego, mais dès qu'elle fut prête elle redescendit la colline et partit à la recherche de Debra. Elle avait planqué le fusil à l'arrière, dans le coffre, mais le revolver reposait sur le siège à côté d'elle.

Elle savait où trouver Debra : elle se rendrait certainement chez sa mère, qui avait une maison un peu plus bas. Teresa arrêta la voiture à la diable, deux roues mordant le trottoir, et fourra le revolver sous son blouson. Elle courut jusqu'à la porte de la maison et la martela à coups de pied et de poing.

« Ils t'ont vu arriver, petit con ! fit une femme adossée au mur de la demeure voisine. Ils ont fichu le camp ! Et c'est bien fait pour ta gueule ! »

Teresa eut bien envie de lui arracher son grand sourire idiot et le reste de son crâne de piaf d'une balle bien placée, mais elle changea d'avis : elle sortit sa queue et tenta de pisser sur la porte, mais elle était à sec. La bonne femme brailla quelque chose et disparut de son horizon. Teresa explora les alentours : elle aurait reconnu entre mille la voiture de la mère de Debra, sauf que comme l'avait dit la voisine, elle n'était pas là.

Teresa regagna la Montego, fit demi-tour sur les chapeaux de roues et s'en alla.

Elle traversa le Ridge à vive allure et continua de foncer à travers la campagne entourant Ninfield. Le soleil tapait toujours aussi fort. Une voiture de police passa dans l'autre direction, sirène et gyrophare dehors ; instinctivement, Teresa se tassa sur son siège, mais de toute évidence ils en avaient après quelqu'un d'autre : les deux flics ne lui jetèrent même pas un coup d'œil.

Le côté droit de la route était très boisé ; Teresa se rappelait à peine être déjà passée par là. Au bout d'un instant, elle vit une aire de pique-nique de la Commission des forêts. Elle roulait trop vite pour s'arrêter, mais fit demi-tour à la première intersection et repartit en sens inverse.

Elle réalisa alors que ni l'une ni l'autre de ses armes n'était chargée. Quelle merde ! Et c'est comme ça qu'elle était partie à la poursuite de Debra !

Elle vira dans l'aire de dégagement et s'arrêta dans un nuage de poussière. D'un geste colérique, elle prit le revolver et y chargea des balles.

Un sentier s'éloignait au milieu des arbres et, droit devant, elle distingua les taches de couleurs vives que laissent des vêtements d'été.

Elle marcha jusqu'à déboucher dans une clairière où on avait installé trois grandes tables de bois. Des troncs d'arbre découpés dans le sens de l'épaisseur servaient de bancs. Une jeune femme était assise là, au milieu des gobelets et des assiettes en plastique, des reliefs de repas et des jouets éparpillés : un ballon, un train, un bloc à dessin et un tas de briques multicolores. La femme riait et son connard de même courait dans tous les sens en mimant Dieu sait quel truc débile.

Ils lui flanquaient la gerbe, ces petits bourges de merde qui avaient trop d'argent et du temps libre à ne pas savoir qu'en faire. Teresa sortit son revolver de dessous son blouson d'un geste emphatique, décrivant un long arc de cercle comme elle l'avait vu faire dans un film. Elle arma le percuteur. Ah, ce déclic précis, celui d'une mécanique efficace et prête à l'usage. Elle le fit jouer encore trois ou quatre fois, rien que pour le plaisir.

En entendant ce bruit, la femme s'était tournée vers l'intrus. Son merdeux de gamin continuait de cavalier comme un malade, mais la femme l'appela, tendant des bras protecteurs.

Alors que Grove s'avancait vers eux en braquant son arme, Teresa se dit, non, je ne veux pas en voir plus !

Elle Localisa, Identifia... et battit immédiatement en retraite, sortant du scénario et de l'esprit de Gerry Grove.

Copyright © GunHo Corporation pour tous pays

Les ténèbres silencieuses se refermèrent sur elle. Plus tard, Teresa rentra à son hôtel, seule et déprimée.

Teresa avait toujours l'impression que tout le monde la regardait et n'arrivait pas à s'en débarrasser, mais elle finit par constater que ses allées et venues au bâtiment ExEx avaient au moins un avantage : les employés commençaient à s'habituer à sa présence. Ils la laissaient employer les terminaux informatiques à sa guise, ou presque, et en général ils la laissaient farfouiller toute seule.

La banque de données elle-même l'intéressait de plus en plus. À première vue, tous les programmes informatiques les plus complexes n'étaient qu'un labyrinthe impénétrable d'options différentes, de présomptions et de conventions d'usage, et le catalogue de scénarios ExEx ne faisait pas exception à la règle.

Le programme, apparemment inépuisable, était toujours en ligne. Il devait probablement être remis à jour en permanence, quelque part dans les contrées les plus reculées du web. Ce programme recelait une telle quantité de données qu'il dépassait largement les capacités d'un ordinateur industriel de série : lesdites données devaient être entreposées dans des sites branchés en réseau et disséminés sur toute la planète. Mais malgré son apparente vastitude, ce n'était jamais qu'un seul et unique programme infesté de notes de copyrights, et des avertissements concernant diverses restrictions d'usage ne cessaient d'apparaître avec une régularité monotone.

Pour qui avait maîtrisé la syntaxe du moteur de recherche, piocher dans ses montagnes de données était une opération d'une rapidité et d'une efficacité surprenantes. Le résultat de toute recherche – sous forme d'une simple fenêtre où s'inscrivaient les informations requises – apparaissait si vite qu'on aurait dit que le programme lui-même avait placé le fichier demandé en haut de la pile afin d'en faciliter l'accès.

Mais cette simplicité pouvait se révéler trompeuse. Lorsque Teresa cliquait sur le mode « recherche aléatoire » et se contentait de feuilleter les réserves de données, son échelle, son étendue et la minutie apportée au moindre détail étaient une source constante d'émerveillement.

À nouveau, elle eut la sensation d'horizons lointains, infinis. Mais Teresa commençait à comprendre que les scénarios n'étaient pas ce qu'elle croyait au premier abord.

Un scénario avait toujours des limites mesurables ; lorsqu'il tombait à court de mémoire, la réalité cessait d'exister. Les programmeurs faisaient certainement de leur mieux pour que personne ne s'en aperçoive, mais quels que soient leurs subterfuges, on ne pouvait pas prendre une voiture et s'en aller dans le lointain ; on ne pouvait quitter le virtuel pour déboucher sur le réel. On pouvait survoler la Finlande, croiser et recroiser les mêmes décors, faire le tour de sa périphérie, survoler éternellement un ruisseau ou un lac de son choix, faire des pointes de vitesse ou virer abruptement... et pourtant, la Finlande continuait de se dérouler au-dessous de vous, imperturbable. Mais c'était toujours le même pays ; il ne s'étendait pas à l'infini.

Si l'on recherchait une absence de limites, il fallait la trouver dans les titres et les index des scénarios. Si infini il y avait, il se nichait au cœur des hyperliens, des correspondances, de l'hyperréalité.

Lorsqu'on y regardait d'assez près, tous les scénarios se touchaient ; leurs frontières étaient contiguës. On pouvait partir de points différents et prendre bien des routes détournées pour finalement

arriver au même incident. Mais cette contiguïté résidait dans la quatrième dimension ; on ne pouvait pas franchir la frontière séparant un scénario d'un autre à moins que ceux-ci ne soient juxtaposés – le West End de Londres ou Monument Valley, en Arizona, rivetés à un décor de cinéma représentant un saloon – et encore ne comptaient-ils que comme expansion. Le scénario en paraissait plus complexe, alors qu'en fait il n'en devenait que plus vaste.

La véritable nature de cette promiscuité tenait aux corrélations de la mémoire elle-même, de ces souvenirs reliés entre eux par un personnage, une situation ou un point de vue donné. Elle était purement psychologique et n'avait rien à voir avec une programmation quelconque.

Dans un scénario, un personnage en particulier pouvait prendre une certaine importance mémorielle ; par exemple, cette femme entre deux âges qui s'appelait Eisa Durdle et conduisait une Chevrolet avec un revolver dans la boîte à gants.

Ce fragment existait pour bien des raisons différentes. Quelqu'un, un témoin de l'affaire William Cook, devait s'être souvenu d'Eisa, ou avait entendu son histoire, ou l'avait rencontrée et interviewée après l'incident. Le contact pouvait être très léger : ce pouvait être quelqu'un qui s'était contenté de lire un article de journal. En tout cas, on avait pu en tirer de quoi insuffler au personnage virtuel de l'épaisseur, de la vie, bref, tout ce qu'il lui fallait pour tenir le premier rôle d'un scénario. Une autre personne qui aurait assisté au même événement, comme témoin ou participant, pouvait ne connaître Eisa Durdle que de façon indirecte : elle pouvait être la conductrice anonyme qui avait dépassé le barrage de police et s'était momentanément interposée dans le champ de vision d'un des policiers.

Dans les deux cas, les rapports étaient dignes de foi ; tous deux étaient limités par leur point de vue, et pourtant, par le jeu de la contiguïté, ils tendaient vers une concurrence d'événements, un accord sur l'essentiel des faits et des images.

Entre ces deux scénarios pouvait se glisser un troisième, contigu aux deux ou à l'un des deux, où le témoin ne savait pas qui était Eisa, mais avait admis avoir vu sa voiture dans le secteur, ou dans le lointain.

Et à côté de ce scénario, il pouvait y en avoir un autre, et encore un autre. Chaque nouveau témoignage était un pas en direction des marges de la réalité d'Eisa Durdle.

Là, sur l'ordinateur en ligne, au milieu de ces incessants dérouloirs, de ces milliers de titres avec chacun leurs propres subdivisions elles-mêmes divisées en strates, toutes indexées et liées les unes aux autres, on dépassait largement les frontières de la virtualité.

Cet univers était sans fin ; on pouvait passer d'un scénario contigu à l'autre sans jamais tomber sur une barrière quelconque, un mur de briques qui boucherait l'horizon.

Là, assise dans un petit bureau, seule face au terminal d'ordinateur, alors que pas un seul employé ne faisait mine de s'intéresser à ses recherches, Teresa finit par trouver le chemin de la banque de données des Principaux Fichiers mémoriels.

Elle lut les menus affichés sur l'écran, qui lui donnèrent une petite idée de ce dont il s'agissait, et composa le nom « Tayler » et le sous-ensemble « Jennifer Rosemary ». Comme on lui demandait une localisation afin de limiter les paramètres de recherche, elle tapa « Londres » et « NW10 ».

Au bout de quelques secondes, un résumé des scénarios dans lesquels apparaissait Shandy apparut sur l'écran.

Chacun était identifié par un titre, un interminable numéro de code, un vague synopsis et une petite icône représentant le boîtier vidéo. Elle remarqua une option pour magnifier les vidéos et cliqua sur le menu : aussitôt, les icônes se transformèrent en minuscules images figées de l'ouverture de chaque scénario.

Teresa cliqua sur l'une d'entre elles et un bref extrait de cinq secondes s'anima dans la case. L'image était si petite qu'il était difficile de distinguer ce qui se passait exactement, mais de toute évidence Shandy était prête à l'action.

La liste de ses scénarios était longue ; si longue qu'elle en devenait inquiétante lorsqu'on considérait l'ardeur avec laquelle Shandy y participait. Teresa déplaça les informations de bas en haut, de gauche à droite, afin d'estimer leur nombre. Elle en compta quatre-vingts environ, puis remarqua que la banque de données comprenait un programme pour compter les recherches abouties et que le nombre exact de scénarios impliquant Shandy était de quatre-vingt-quatre.

Chaque tête d'index comportait une douzaine d'hyperliens optionnels à partir de Shandy : vers d'autres personnes de sa connaissance, vers d'autres bandes-annonces vidéo de ses scénarios, vers des sujets adjacents, vers des éléments de documentation, vers des biographies, vers des niches disponibles pour des scénarios additionnels ou supplémentaires. Alors que ses contiguïtés se révélaient, le monde ExEx de Shandy explosait tout autour d'elle.

À partir de la liste, Teresa lança une recherche par hyperlien en employant le nom de « Willem » et découvrit instantanément que Shandy et Willem avaient figuré ensemble dans quatorze scénarios, y compris celui intitulé *Bagarre au saloon – pour adultes XXX*.

Ce listing lui apprit que Willem s'appelait en réalité Erik. Par contre, il était bien néerlandais et, comme il le lui avait dit, était effectivement né dans la petite ville d'Amstelveen.

Les fichiers mémoriels de Willem, qu'elle consulta par la suite, étaient encore plus inquiétants que celui de Shandy : en plus des quatorze scénarios qu'il avait faits avec elle, il avait participé à soixante-quatorze autres. Teresa remarqua que, parmi tous ces pornos (enfin, elle présuma qu'il s'agissait de scénarios érotiques), il partageait souvent la vedette avec une autre jeune femme du nom de Joyhanne, qui figurait elle-même dans les fichiers mémoriels.

Teresa effectua une recherche sur Joyhanne. Celle-ci était née à La Haye, avait travaillé brièvement comme téléphoniste (hyperliens vers Holland Telecom), mais, apparemment, tournait des vidéos depuis l'âge de quatorze ans. À côté du nom de Joyhanne, elle trouva un autre résumé de scénarios pornos (présuma-t-elle au vu des titres). À partir des activités indexées de Joyhanne, une douzaine d'autres options s'éparpillèrent dans toutes les directions : la virtualité s'étendait comme un cancer et la limite connue des événements s'accélérait jusqu'à buter contre l'horizon.

Par exemple, Joyhanne avait un autre partenaire de prédilection ; cet homme, un Allemand, avait fait plus de cinquante vidéos pornos (selon toute logique) et, en plus, deux apparitions dans de vrais films, tous deux mentionnés dans des volumes de référence (trois cent cinquante hyperliens) ; l'auteur d'un de ces livres travaillait au département des humanités de l'université de Göttingen, laquelle proposait plus de deux cent cinquante scénarios éducatifs sur les études du développement ; l'un d'entre eux, que Teresa choisit au hasard, traitait de la culture des drogues douces aux États-Unis de 1968 à 1975 ; à lui tout seul, il présentait plus de quinze cents hyperliens débouchant sur d'autres scénarios...

Il était impossible de garder tout cela à l'esprit ; elle perdait pied, peu à peu.

Teresa fit une pause, étourdie par cette infinité de propositions aguicheuses. Elle partait à la dérive et s'éloignait du but qu'elle s'était fixé.

Elle retourna à la hiérarchie du listing principal consacré à Shandy et utilisa le système de mémos inclus dans le programme pour mettre de côté trois références codées, sélectionnées plus ou moins au hasard. Un jour, elle pouvait avoir envie de rendre visite à Shandy sur ses lieux de travail : deux des titres qu'elle choisit étaient *Chaleur et poussière dans le désert de l'Arizona* et *Toit ouvrant – une visite classée X de Monument Valley*.

Teresa choisit alors l'option hyperlien et, de là, sélectionna TÉLÉCHARGEMENT.

De là surgirent d'autres options : COPIER, DATER, MISE EN PAGE, SEXE, MOTIF, NOM, LOCALISATION, OBJETS IMPORTANTS, ARMES, et bien d'autres. Chacune comprenait des sous-options : Teresa cliqua sur LOCALISATION et obtint une immense liste de choix subsidiaires : CONTINENT, PAYS, ÉTAT, COMTÉ, VILLE, RUE, BÂTIMENT, ROUTE tenaient en une seule séquence.

Elle eut à nouveau l'impression de perdre pied. Elle repartit donc au point d'entrée de l'hyperlien et cliqua sur NOM. Sur la fenêtre, elle tapa « Eisa Jane Durdle », ajouta « San Diego » pour simplifier la recherche, et cliqua. VEUILLEZ ATTENDRE.

Teresa s'était si bien habituée aux capacités de réponse quasi instantanée du programme qu'elle se rengorgea presque en voyant ce message. Ses critères de recherche étaient assez précis pour ralentir le moteur de façon perceptible.

Peu après, moins d'une minute plus tard, l'écran s'illumina et un message apparut :

248 HYPERLIEN(S) CONNECTENT « JENNIFER ROSEMARY TAYLER » À « ELSA JANE DURDLE ». AFFICHER ? OUI/NON.

Teresa cliqua sur « oui » et, presque instantanément, une longue liste défila sur l'écran, énumérant les codes des scénarios contigus avec une petite image vidéo pour illustrer chacun d'entre eux. Le premier scénar se déroulait dans un décor de saloon installé dans un studio de cinéma improvisé, en 1990, au West End de Londres, et le dernier à San Diego, en 1950, par une journée chaude et venteuse. Les événements se chargeaient d'établir la connexion.

Deux cent quarante-huit scénarios étaient liés dans la mémoire collective. Les réalités étaient contiguës ; il n'y avait pas la moindre faille.

La route de la virtualité extrême s'étendait loin au-delà de l'horizon, par-delà les montagnes, courant à travers les déserts et les océans, et ainsi de suite, pour toujours et à jamais.

Elle téléchargea les codes des deux cent quarante-huit scénarios contigus et attendit quelques secondes, pendant que l'imprimante tournait. Un jour, lorsqu'elle aurait assez de temps et de crédit, elle irait peut-être explorer les liens qui étaient supposés unir Eisa et Shandy.

Ensuite, Teresa tapa le nom « Teresa Ann Simons » comme fichier mémoriel, ajouta « Woodbridge » et « Bulverton » comme localisations, et attendit de voir ce qui allait se passer.

L'ordinateur ne s'arrêta même pas. Avec une rapidité presque désinvolte, un écran apparut avec son nom écrit tout en haut. Un seul et unique scénario était répertorié. Il n'y avait pas d'hyperlien, ni d'autre connexion au reste de l'univers virtuel.

Surprise et plutôt déçue. Teresa cliqua sur l'icône vidéo.

Sa curiosité fut immédiatement satisfaite et déçue en même temps : en fait, son seul et unique scénario dans tout l'ExEx relatait sa première visite au champ de tir, où elle avait passé une heure à s'exercer au revolver.

Elle plissa les yeux en voyant cette bande-annonce de quelques secondes qui la représentait elle-même. Ce qui la frappa le plus, c'était de voir que, de dos, son postérieur était beaucoup plus volumineux qu'elle ne l'aurait cru. Lorsqu'on lui demanda si elle voulait accéder à la vidéo dans son intégralité ou entrer dans le scénario, elle déclina la proposition.

Ses propres informations encore inscrites sur l'écran, Teresa essaya d'établir des hyperliens d'abord avec Eisa Durdle, puis avec Shandy, mais ses deux tentatives se soldèrent par le même message : PAS D'HYPERLIENS À PARTIR DE CE SITE.

Teresa prit le train pour Londres. Elle avait envie de jouer les touristes, prendre quelques photos et acheter des cadeaux pour ses amis. Elle savait qu'elle ne tarderait pas à quitter l'Angleterre. Un jour ou l'autre, il faudrait bien qu'elle reprenne le travail. Certes, son chef lui avait donné un congé « prolongé », sans date de retour ferme, mais elle savait que, quelles que soient les circonstances, le Bureau n'accordait jamais de vacances illimitées. Et le temps qui lui était alloué touchait à sa fin.

Le train la déposa à la gare de Charing Cross, au cœur de la capitale. Trafalgar Square n'était qu'à quelques minutes de marche, et de là Whitehall, le Parlement et, finalement, Buckingham Palace. Après s'être promenée consciencieusement pendant une heure ou deux, Teresa en eut assez de jouer les touristes. Elle prit un taxi qui la déposa à Piccadilly Circus et partit à la recherche de Shandy.

Elle marcha le long de Coventry Street jusqu'à ce qu'elle se transforme en rue piétonne, puis repartit en arrière en empruntant le trottoir d'en face. C'était toujours le même décor de base, mais en même temps il était totalement différent : de nombreux détails ne collaient pas. Peut-être parce que le scénario de Shandy se déroulait dans les années 90 et que, depuis, on avait bâti de nouveaux immeubles ou modifié ceux qui existaient déjà ? Ou parce que ce qu'elle avait vu n'était qu'une émulation informatique bourrée d'approximations ? C'était sa faute : lorsqu'elle était dans le scénario, elle aurait dû faire davantage attention au décor, mais comme c'était souvent le cas, l'impact sensoriel était si fort qu'il en devenait difficile de se concentrer sur autre chose.

Elle finit par trouver Shaver's Place, une petite allée étroite qui s'éloignait vers le sud, mais il n'y avait là rien qui puisse être converti en studio où tourner des films pornos. De l'autre côté de la rue, vers le nord, s'étendait Rupert Street et, au-delà, Shaftesbury Avenue. À mi-chemin de Rupert Street, elle trouva un pub du nom de Plume of Feathers, à l'endroit exact où il se situait dans ses souvenirs. Mais à peine Teresa eut-elle passé le seuil qu'elle comprit que ce n'était pas le même endroit. Tout y était différent. Elle regarda autour d'elle sans trouver personne qui ressemblât à Shandy, du moins telle qu'elle devait être aujourd'hui, vieillie de quelques années.

Elle refit le même chemin en sens inverse en pensant au jour où elle avait remonté cette rue, ou une rue qui lui ressemblait, avec une minijupe de cuir qui moulait ses cuisses pendant que la jeune femme lui parlait de la Finlande et de l'Arizona. Elles avaient abandonné Willem dans le pub pour arpenter Coventry Street. Teresa poussa jusqu'à la statue d'Éros, puis descendit les marches d'une bouche de métro et constata que, là où il n'y avait qu'un mur de briques dans le Londres virtuel, se tenait une vraie station bourdonnante d'activité.

Elle remonta dans la rue et retourna dans Rupert Street. Elle eut envie de jeter un nouveau coup d'œil au Plume of Feathers, mais résista à la tentation et marcha jusqu'au croisement de Shaftesbury Avenue, où elle continua jusqu'à Solio.

Là, les rues étaient beaucoup plus étroites. Après quelques centaines de mètres, elle remarqua une entrée entourée de panneaux de plastique rose illuminés, visiblement portables, contenant de grandes photos représentant des femmes nues ou presque nues. Un homme au visage masqué par un casque virtuel rudimentaire tendait des mains avides vers ces créatures de rêve. Un écriteau manuscrit

proclamait : *Frissons extrêmes – imports – entrée libre – RÉSERVÉ AUX ADULTES !*

Un portier gardait l'entrée ; c'était un jeune homme aux cheveux courts et hérissés, avec des larmes tatouées au coin de l'œil, et qui portait un costume sombre plutôt incongru, avec col et cravate.

Teresa réalisa que cette boutique devait vendre des équivalents des ExEx, et une idée lui traversa l'esprit. Elle connaissait tout ce qui était disponible en ExEx : elle pourrait probablement trouver des scénarios avec Shandy dans ce trou à rats... peut-être même celui où elle l'avait rencontrée pour la première fois, dans ce saloon.

Les pensées de Teresa s'envolèrent immédiatement vers les frontières de la réalité : dans son imagination, elle descendait dans la cave qui s'ouvrait derrière cette porte et payait le jeune homme pour pouvoir entrer dans le scénario où Shandy interprétait une cow-girl qui baisait avec enthousiasme un cow-boy au fort accent néerlandais, pour ensuite repartir avec la jeune femme, incrustée dans son corps et son esprit, sentant ses habits négligés qui moulaient ses formes, puis elles sortiraient du studio pour se diriger vers ces rues autour de Piccadilly et Leicester Square, puis au nord, et traverseraient Shaftesbury Avenue jusqu'à cet endroit précis, l'entrée de ce club ExEx, et Shandy et elle franchiraient sa porte et iraient explorer les extrêmes de l'irréalité...

« Que voulez-vous, mademoiselle ? Vous voulez entrer ?

— Non, fit Teresa, surprise.

— On fait des prix aux dames. De grosses réductions. Venez, je vais vous montrer.

— Non... je ne veux pas entrer. Avez-vous entendu parler d'une fille du nom de Shandy ? »

Un instant, sa question parut déconcerter le jeune homme, et les larmes tatouées soulignèrent son expression défaite ; puis il fourra sa main dans sa poche et en tira un petit paquet de cartes de visite.

« Ouais, Shandy. La voilà. Vous la voulez, vous l'aurez. On a toutes les Shandy qu'il vous faut. Vous voulez vous amuser vous-même avec Shandy ou juste regarder ?

— Vous savez vraiment de qui je veux parler ? insista Teresa. Son vrai nom est Jennifer. Elle travaille dans le quartier, dans des rades comme celui-ci.

— Ouais, ouais. »

Il tendit ses cartes et, du bout de doigts qui, à sa grande surprise, étaient longs et délicats avec des ongles immaculés, s'empara de celle du haut. Teresa crut qu'il allait la lui tendre pour qu'elle lise les informations détaillées, mais inutiles, mais il la prit soigneusement entre le pouce et le médium et grinça de ses dents jaunies.

« Shandy. Grosses réductions pour faire joujou entre filles. On a plein de Shandy.

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris. »

Teresa tourna les talons, furieuse de s'être laissé embobiner par ce type. Mais le simple fait de l'avoir abordé avait quelque chose d'inquiétant. Qu'avait-elle donc en tête ?

Et qu'arriverait-il si elle mettait en pratique son propre petit script ? Si, à l'intérieur d'un scénario, elle tombait sur une succursale de GunHo ou un rade sordide, en tout cas un endroit où on disposait d'un équipement ExEx, et entrait dans un autre scénario ?

Où serait le virtuel ? Est-ce que les réalités deviendraient non plus contiguës, mais entrecroisées ?

« Hé, m'dame ! »

Elle continua son chemin.

« M'dame ! »

C'était le jeune homme, qui l'avait suivie. Il lui posa une main sur le bras.

Elle se dégagea.

« Ça suffit ! s'écria-t-elle. Ça ne m'intéresse pas.

— Dites, vous êtes l'une des nôtres ? Vous êtes Shandy ? »

Il n'avait plus la voix mesurée et mécanique d'un aboyeur de rues. Sa sincérité n'était pas feinte. Il désignait son cou. Teresa remarqua qu'il était beaucoup plus jeune qu'elle ne l'aurait cru, à peine majeur. Il tourna la tête et posa un doigt sur sa nuque.

Là où était enchâssée sa propre valve à nanopuce. Teresa l'identifia sur-le-champ, et pourtant elle n'en avait jamais vu de semblable. Elle était plus grosse que la sienne et faite d'un plastique violet vif avec à sa base un matériau argenté, sans doute du plastique, mais verni pour ressembler à du métal luisant. On aurait dit une gemme bon marché dans une monture tape-à-l'œil.

Teresa n'avait jamais aimé exhiber sa valve ; elle pensait que, pour qui n'était pas dans le secret, elle devait ressembler à la cicatrice d'une opération. En général, elle la cachait derrière un col roulé ou une écharpe. Au contraire, la nanopuce du jeune homme s'exhibait à tout va, un éclair à la base de son cou, comme un piercing, un effet de mode, une déclaration tribale.

« Vous connaissez l'ExEx, m'dame ? Vous êtes des nôtres ! Grosse, grosse ristourne sur les vrais ExEx ! On va vous trouver Shandy, c'est sûr !

— Non, répéta-t-elle, mais avec moins d'assurance que précédemment. Écoutez, je sais ce qu'est l'ExEx. Je ne pensais pas qu'ils avaient des succursales de ce type, c'est tout.

— Réservé aux membres. Vous voulez devenir membre ? Vous ne voulez pas entrer ? Aujourd'hui, c'est le moment d'en profiter ! »

Teresa comprit que, depuis le début de leur conversation, elle perdait son temps, et elle battit en retraite. Le jeune homme tenta à nouveau de l'attirer à l'intérieur, mais elle lui tourna le dos et s'en alla d'un pas qu'elle souhaitait résolu.

Elle ne tarda pas à atteindre le croisement de Shaftesbury Avenue et dut attendre un trou dans le trafic pour pouvoir traverser. Elle jeta un coup d'œil en arrière : le jeune homme ne l'avait pas suivie.

Elle marcha jusqu'à Charing Cross Road et passa presque une heure à parcourir une immense librairie dans l'espoir de se changer les idées. Ensuite, elle retourna à Leicester Square et alla voir un film. Elle attrapa le dernier train pour Bulverton avec quelques minutes d'avance ; elle n'avait pas consulté les horaires au préalable et avait eu de la chance de ne pas le rater.

Une heure plus tard, alors que le train quittait Tumbridge Wells pour s'enfoncer dans les ténèbres presque ininterrompues du Sussex, Teresa, seule dans le wagon, ferma les yeux et essaya de dormir. Son corps était las d'avoir tant marché, mais son esprit restait vif et alerte.

Malgré la musique tonitruante et les effets spéciaux explosifs, elle avait à peine suivi le film qu'elle avait vu avant de partir. Une lumière s'était allumée dans son esprit. Au début du spectacle, alors qu'elle était là, dans la salle, à attendre que l'écran s'illumine, elle s'était souvenue de la conversation qu'elle avait eue avec Ken Mitchell dans le couloir de l'hôtel et de ces objections apparemment incompréhensibles qu'il avait soulevées face à sa présence dans l'hôtel.

À l'époque, ses histoires de cohérence linéaire et de pureté narrative n'étaient que du jargon, la langue naturelle des fondus d'informatique. Mais le scénario de Shandy avait modifié sa perspective. Cette idée qui l'avait frappée devant le sex-shop à ExEx, selon laquelle les réalités pouvaient s'entrecroiser, lui fit enfin comprendre ce que Mitchell voulait vraiment dire.

Un scénario ExEx représentait déjà une forme d'intersection. Il constituait une interface entre les variables humaines et la logique numérique.

Les programmeurs s'emparaient des souvenirs des gens concernant un événement précis, ce qu'ils ressentaient, ce qu'ils en disaient par la suite, ce que leur imagination créait autour de ces moments, et même la façon purement subjective dont ils voyaient les choses. Ils prenaient tous ces éléments et les retranscrivaient en langage codé pour obtenir une forme d'expérience plus ou moins objective, et tout

cas qui présentait l'apparence de la réalité, virtuellement du moins. C'est ainsi que naissaient les scénarios.

Mitchell lui avait parlé de ce qu'il appelait les croisements réactionnels : le fait qu'un utilisateur de l'ExEx puisse affecter par inadvertance la forme du scénario afin que, durant les visites ultérieures, celui-ci donne l'impression de s'être modifié pour prendre en compte cette visite et celles qui l'ont précédée.

Dés le départ, elle avait pressenti la nature interactive de l'ExEx. La seule différence, c'est que désormais elle comprenait un peu mieux la façon dont l'interactivité servait à tester les limites des scénarios.

Par contre, elle ne comprenait pas pourquoi les programmeurs y voyaient une menace.

Mais cet après-midi-là, elle avait eu la plus démentielle des idées : entrer dans le scénario de Shandy, s'y déplacer, tester ses limites, emmener la jeune femme au sex-shop à ExEx près de Shaftesbury Avenue, puis entrer dans un autre scénario ExEx, une simulation à l'intérieur d'une simulation...

Mais cela ne pouvait pas se produire, pas dans ce scénario. Celui-ci se déroulait en 1990, bien avant que l'ExEx soit accessible au public, avant même qu'il ne voie le jour dans l'esprit de son inventeur. Cette simulation où vivait Shandy ne comprenait donc pas le matériel nécessaire.

Mais depuis 1990, bien des choses avaient changé.

C'est là, dans le cinéma, alors que le film commençait, que Teresa s'était souvenue du problème de logique que présentait le cas Gerry Grove. Les armes dédoublées et ce laps de temps inexplicable qui entachaient le dernier après-midi de son existence.

Il était de notoriété publique que Grove s'était rendu au bâtiment ExEx de Bulverton avant de commettre ses premiers meurtres, ceux d'une mère et de son enfant qui pique-niquaient dans les bois près de Ninfield. Mais nul ne savait ce qu'il avait fait à l'intérieur du bâtiment, avant d'entamer pour de bon sa croisade meurtrière.

Bien sûr, Teresa avait posé la question au personnel de l'ExEx dans l'espoir que l'un d'entre eux s'en souvienne, mais ils lui répondirent de façon évasive et ne cessèrent de se contredire sur des détails. La tuerie de Grove était certainement l'événement le plus important qui se soit jamais passé à Bulverton depuis les bouleversements de la Seconde Guerre mondiale, et pourtant les témoins semblaient avoir oublié des éléments cruciaux relatifs à ce jour-là.

Du point de vue adopté par Ken Mitchell et ses collègues, toute tentative de recréer les événements devrait obligatoirement tenir compte de cette visite. Mitchell le lui avait dit très clairement.

Grove avait-il déjà entrecroisé deux réalités le jour du massacre ? Était-il entré dans une Expérience Extrême ?

Cela pouvait-il expliquer le mystère des armes découvertes dans le coffre de sa voiture volée ? On savait combien Grove en possédait, et ce jour-là il les avait emportées toutes les deux. On n'en retrouva pas une seule chez lui. Il y avait deux armes dans la voiture en plus des deux dont il s'était servi. Il y avait déjà un croisement ; ces armes semblaient être les mêmes.

La plupart des rapports officiels et médiatiques s'attardaient sur les armes à feu que Grove avait utilisées ce jour-là. Certains parlèrent des deux autres qu'on avait retrouvées dans la voiture. Mais personne n'eut l'idée de confronter ces éléments. Face à l'idée que deux faits objectifs et vérifiables puissent être en contradiction, il y avait comme une résistance, une volonté délibérée de rester dans le vague.

Malgré les cahots et les trépidations du wagon, Teresa finit par tomber dans un demi-sommeil.

Elle sentait que le problème, et donc sa solution potentielle, ne cessait de lui échapper. Il y avait tant de choses qu'elle ne pouvait comprendre.

À Robertsbridge Station, le train fit un long arrêt. Le gardien ne lui donna aucune explication, et il n'y avait personne d'autre pour la renseigner. La nuit et le froid retombèrent sur les wagons inertes. Deux employés des chemins de fer arpentèrent lentement les voies en éclairant vaguement les roues du faisceau de leurs lampes torches. Un peu plus loin, ils entamèrent une conversation avec quelqu'un, probablement le conducteur. Teresa entendit leurs éclats de voix, mais ne put comprendre ce qu'ils se disaient. Les portières se refermèrent en claquant. Un générateur se mit à bourdonner sous le plancher du wagon. Teresa se tassa sur son siège, redoutant d'entendre une voix qui lui annoncerait que le train était tombé en panne ou était mis hors service. Il était déjà une heure du matin, et elle avait hâte de regagner son lit. Sa journée avait été longue, trop longue. Finalement, à son grand soulagement, le train reprit sa route.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Grove, surtout depuis qu'elle-même s'était aventurée dans le scénario retraçant le jour du massacre.

Il était impossible d'oublier ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle était dans son esprit. Ses pensées lui étaient arrivées en pleine face, telle l'haleine indésirable d'un inconnu, comme si elle s'était soudain tenue trop près de son visage. Comment pouvait-on s'éloigner de quelqu'un dont on occupait l'esprit ? Toute cette expérience était une véritable descente aux enfers ; elle n'avait pas vu le démon qui, selon certains, avait possédé Grove, mais s'était retrouvée face à un être profondément malheureux et à l'esprit déficient, entortillé dans ses angoisses et assoiffé de vengeance. Il était sain d'esprit, mais aussi malade : Grove était vicieux, dangereux, impossible à raisonner, asocial, imprévisible, prompt à réagir violemment, bourrelé de haine, sans personne qui l'aime, sans personne qu'il aime.

Son esprit, obsédé par des détails absurdes et dérisoires, avait définitivement largué les amarres, et la moindre intrusion pouvait l'affecter. Rien qu'en entrant dans ce scénario pour occuper provisoirement son esprit à la dérive, elle pouvait avoir provoqué des croisements réactionnels.

Lorsque Mitchell lui avait parlé, dans le couloir menant à sa chambre, on aurait dit qu'elle avait déjà provoqué un croisement, alors qu'en réalité c'était impossible.

« En réalité... »

Cette phrase ne cessait de revenir dans ses pensées. Mais la réalité n'était qu'une présomption qui n'avait plus droit de cité.

Teresa savait déjà qu'il existait des réalités contiguës, que d'autres événements pouvaient s'entrecroiser, et maintenant elle commençait à croire que Gerry Grove avait provoqué un tel croisement.

Aujourd'hui, dans le sillage de ce massacre, dans laquelle de ces réalités vivaient-ils ? Celle où Grove avait laissé ses flingues dans le coffre ou celle où il était retourné à sa voiture, en avait sorti les armes et les avait emportées dans le centre-ville ?

Ce brouillage des mémoires lui donnait un indice quant à la réponse : les deux propositions étaient vraies. Le croisement qui préoccupait tant Mitchell s'était déjà produit. Mais qui l'avait provoqué ? Grove ? Ou elle-même ?

Vu son état de fatigue, ses pensées se mordaient la queue. Il était trop tard pour aborder un sujet aussi difficile. Elle ne cessait de reculer face aux conséquences de ses propres extrapolations.

Enfin, vingt-cinq minutes après l'heure prévue, le train s'arrêta à Bulverton. Teresa quitta son siège d'un pas lourd et constata qu'elle était la seule passagère du wagon mal éclairé. La gare était tout aussi déserte : il n'y avait pas un employé en vue. Elle retourna à son hôtel le plus vite possible.

Tout ce qu'elle désirait désormais, c'était regagner son lit.

Elle entra en catimini dans l'hôtel en utilisant la clé qu'Amy lui avait donnée quelques jours plus tôt et traversa tranquillement l'immeuble assoupi. L'escalier grinça sous ses pas. Lorsqu'elle atteignit sa chambre et referma la porte, ce fut avec une impression qu'elle n'avait pas ressentie depuis son adolescence, celle de rentrer en retard, en cachette, comme une voleuse.

31

Au matin, en descendant prendre son petit déjeuner, Teresa eut l'impression qu'il y avait quelque chose de changé dans l'atmosphère de l'hôtel. Elle comprit ce qu'il en était en passant devant le bureau : les autres matins, la radio était allumée, mais pas aujourd'hui. Cette minuscule altération dans sa routine temporaire suffit à la mettre mal à l'aise.

Dans la salle à manger, les quatre jeunes programmeurs américains étaient assis à leur table dans le coin le plus reculé et, comme d'habitude, son arrivée ne provoqua pas la moindre réaction. L'une des deux jeunes femmes lisait la *Chronique financière* et, de sa main libre, appuyait rythmiquement sur un appareil de musculation des avant-bras ; l'autre portait un survêtement, un bandeau élastique autour du front et une serviette posée sur ses épaules. Ken Mitchell parlait dans son téléphone mobile et l'autre homme pianotait sur un ordinateur portable pas plus grand qu'un étui à cigarettes. Sur la table, on avait déposé leur petit déjeuner habituel fait de pousses et de légumes orientaux riches en fibres, issus de cultures organiques, sans fertilisants et non traités (Amy lui avait dit qu'elle devait les faire venir de Hollande, ce qui lui coûtait une fortune). Mais, apparemment, ils n'avaient pas touché aux plats.

Teresa s'assit à sa table habituelle. À chaque fois qu'elle voyait Ken Mitchell, elle ne pouvait s'empêcher de donner libre cours à sa curiosité et à sa colère. Il semblait l'ignorer ostensiblement – par exemple, aujourd'hui, il lui tournait le dos – et bien qu'elle ne veuille plus rien avoir à faire avec lui, elle aurait souhaité qu'il la remarque sans qu'elle doive faire constamment acte de présence.

Elle avait ramassé le journal posé sur la table du couloir et le feuilletait lorsque quelqu'un s'approcha de sa table.

Pensant qu'il s'agissait d'Amy, Teresa leva les yeux en souriant. Mais elle se trouva face à un homme de stature imposante, au crâne rasé, qui tenait un bloc et un crayon.

« Voulez-vous commander votre petit déjeuner, madame ? demanda-t-il.

— Oui. »

Prise de court, Teresa tendit machinalement la main vers le menu. Durant les trois semaines qu'elle avait passées à l'hôtel, elle avait pris l'habitude de demander à Amy de lui servir son déjeuner habituel : du jus de fruits, du café et des toasts avec du pain de froment. Elle passa sa commande, que l'homme rédigea consciencieusement avant de retourner vers les cuisines.

Teresa eut l'impression d'avoir déjà vu ce drôle de type, bien qu'elle ne sache pas où. Pas à l'hôtel, en tout cas : elle devait l'avoir croisé en ville. Elle aurait dû l'examiner de plus près.

Les quatre programmeurs quittèrent leur table et s'en allèrent. Pas un ne fit mine de remarquer sa présence ; Ken Mitchell composait un autre numéro sur son portable.

Ils la laissèrent là, à attendre, toute seule.

Au bout d'un court délai, l'homme au crâne rasé revint et posa devant elle un pot de café en alu et un grand verre de jus d'orange.

« Je n'avais pas compris que vous vouliez du pain au froment, dit-il. Quelqu'un est allé en chercher. Cela ne prendra que quelques minutes : la boulangerie est à deux pas.

— Cela n'a pas grande importance. Je me serais contentée de pain de mie. »

Teresa crut lire ses pensées : encore une de ces Américaines chichiteuses. Mais bon sang, le pain au froment était bien là, sur le menu !

« Amy sait que je préfère le pain au froment, et elle s'arrange toujours pour en avoir. »

Il s'était redressé et se tenait debout face à la table, le plateau posé contre sa poitrine.

« Amy n'est plus ici », dit-il.

Surprise, Teresa eut un léger sursaut, mais à vrai dire, depuis qu'elle était descendue, elle s'attendait à du nouveau.

« Que s'est-il passé ? Elle va bien ?

— Oui. Elle voulait juste prendre un peu de repos.

— Ainsi, vous avez pris sa place ?

— Et tout le reste. À partir de maintenant, je m'occupe de cet hôtel.

— Vous êtes le directeur ?

— Eh bien, je le dirige, oui. Mais j'en suis désormais propriétaire.

— Nick Surtees est parti, lui aussi ?

— Tout s'est décidé hier. Il y avait longtemps que je désirais prendre la direction de cet établissement, et j'ai entendu dire que Nick était décidé à vendre : nous avons donc conclu l'affaire.

— Comme ça, sans crier gare ? Hier, ils étaient encore là, et ils ne m'ont rien dit.

— Je crois qu'ils prévoyaient de s'en aller depuis longtemps déjà. » Teresa le dévisageait d'un regard atone. « Veuillez m'excuser, je crois que ma femme vient de rentrer avec votre pain. »

Elle le regarda partir, et les doubles portes à ressort de la cuisine battirent derrière lui. Toute triviale qu'elle soit, la nouvelle tournait et retournait dans sa tête. Les directeurs d'hôtel traitaient généralement leurs affaires sans consulter leurs clients, elle le savait, mais Nick et Amy lui avaient semblé si ouverts, si disponibles qu'elle ne comprenait pas pourquoi ils ne lui avaient rien dit. Elle se serait contentée d'un simple « au revoir ».

Elle se versa du café et but du jus d'orange en attendant les toasts. L'homme revint quelques instants plus tard.

Alors qu'il déposait les toasts – disposés à l'anglaise, sur un présentoir argenté afin qu'ils refroidissent moins vite – elle lui dit :

« Je vous ai déjà vu quelque part. Je vous connais ?

— Peut-être nous sommes-nous croisés près de l'hôtel. Je venais au bar de temps en temps. » Il se frotta le menton. « J'avais la barbe il n'y a pas si longtemps. Je suis David Hartland, le beau-frère d'Amy. »

Elle se rappela alors ce jour au marché et cet homme qui discutait avec Amy. Son comportement lui avait paru agressif, mais à l'époque cela ne lui avait pas semblé très important. Et, une autre fois, elle l'avait vu sortir du bâtiment ExEx.

« Donc, vous êtes le frère de... ?

— Le frère aîné de Jason. Vous savez sans doute ce qui est arrivé à Jase ?

— Amy m'a tout raconté. »

Elle évoqua aussi son propre souvenir de Jason, mort sur le toit de sa maison d'Eastbourne Road.

« Jase et moi voulions prendre la direction de cet hôtel, il y a bien longtemps, lorsque les parents de Nick étaient encore en vie. À l'époque, cela n'a rien donné, mais quand j'ai entendu dire que Nick désirait vendre, j'ai sauté sur l'occasion. »

Tout en parlant, il s'était éloigné de la table pour s'approcher d'un vaisselier. Il ouvrit l'un des tiroirs et en sortit une poignée de couteaux et de fourchettes qu'il enveloppa dans la serviette qu'il avait apportée.

« Je ne sais si vous êtes au courant, mais Bulverton est en train de changer. Il y a peu, nous avons engrangé de grosses sommes d'argent. » Il regarda la table des Américains, mais Teresa ne comprit pas tout de suite le rapport. « L'existence de ses habitants va s'en trouver transformée, et la ville va suivre le mouvement. Dans dix ans, Bulverton ne sera plus du tout ce qu'elle est aujourd'hui.

— Donc, vous avez acheté l'hôtel – hier ?

— Nous n'avons pas encore rempli les paperasses légales, mais nous avons topé là. Nick a pris un avocat de Londres et j'ai contacté le mien. Vous savez comme ils ont le don de faire traîner les choses. Entre-temps, Nick et Amy voulaient partir sur-le-champ, et c'est ce qu'ils ont fait hier soir. L'essentiel de leurs affaires est encore là-haut, mais nous les leur garderons.

— Vous savez où ils sont allés ?

— Ils ne me l'ont pas précisé, répondit-il, bien qu'au ton de sa voix Teresa comprit qu'il mentait. Je crois que, pour eux, c'est une sorte de lune de miel. »

Elle éclata de rire, plus pour soulager la tension que par véritable amusement.

« Ai-je une chance de les revoir ? Je commençais à bien m'entendre avec Amy.

— Je ne saurais vous dire. Peut-être si vous êtes toujours là dans un mois ? Mais à les entendre, je ne crois pas qu'ils comptent revenir à Bulverton. Elle leur rappelle de mauvais souvenirs. Pour eux, comme pour beaucoup de monde.

— Oui, je sais. »

Après ça, il ne restait plus grand-chose à dire.

Dave Hartland retourna dans la cuisine avec les couverts et Teresa attaqua ses toasts qui commençaient à refroidir. Ces changements si brutaux la dérangent comme un affront personnel, comme si elle avait offensé Nick et Amy d'une façon ou d'une autre. Mais bien sûr, c'était impossible – du moins elle l'espérait.

Teresa avait souvent tenté de se mettre à la place des habitants de cette petite ville, ceux qui partageaient ce fardeau collectif. Elle ne connaissait que trop les divers états émotionnels consécutifs à un deuil individuel, mais pas ce qu'on ressent lorsqu'on a survécu à un massacre. Le fait de savoir que l'on n'était pas le seul était-il reconfortant ou plus désespérant encore ? Le bouleversement, le choc, le sentiment de trahison, la culpabilité des survivants, les intrusions de la presse... des éléments bien connus des psychologues, maintes et maintes fois étudiés. Mais toutes ces recherches ne pouvaient expliquer ce que ressentaient ceux qui y avaient pris une part active. Avant de venir à Bulverton, Teresa croyait qu'avec ce qui était arrivé à Andy elle pourrait s'identifier facilement aux gens d'ici, mais en vérité, s'il fallait leur trouver un point commun, c'eût été cette stase émotionnelle qui avait suivi la catastrophe. Cette paralysie des sentiments, des ambitions, des gestes, des espoirs, qui vous empoisonnait littéralement la vie. Vous tentiez de continuer comme avant, de vous laisser envahir par la douleur, mû par la certitude qu'il ne pouvait rien vous arriver de pire – tout en sachant que, quoi qu'il arrive, on ne pourrait jamais revenir en arrière.

Voilà la triste vérité : le passé n'était rien d'autre qu'un douloureux souvenir sans espoir de réalité. Elle avait perdu Andy ; et depuis sa mort elle avait entamé un long et douloureux processus qui n'avait qu'une seule issue : la certitude qu'elle ne le reverrait plus jamais.

Pendant qu'elle finissait son café, Hartland traversa la salle à manger sans regarder dans sa direction, remit dans le tiroir les couverts qu'il en avait retirés et en prit d'autres avant de retourner à la cuisine.

Teresa ramassa son journal et se dirigea vers la réception. Hartland n'était pas là : elle frappa donc à la porte qui reliait le bureau à la cuisine et y jeta un coup d'œil. Il était là, en compagnie d'une femme qui devait être sa compagne, mais il ne la présenta pas. Tous deux portaient des tabliers et

avaient étalé les couverts sur la table nappée d'un papier-journal.

« Monsieur Hartland, dit-elle, je suis désolée de vous faire un coup pareil si peu de temps après que vous avez repris l'hôtel, mais je vais devoir libérer ma chambre dans un jour ou deux.

— Pas de problème. Savez-vous quand exactement vous partirez ?

— Non, pas encore. Il faut encore que je réserve une place d'avion, et j'ai une ou deux petites choses à faire en ville. Ce ne sera pas demain, c'est sûr, mais sans doute après-demain ou le jour d'après. »

Pendant qu'elle parlait, il avait retiré son tablier et, maintenant, se dirigeait vers la porte à l'autre bout de la cuisine, celle qui donnait sur la petite réception et le grand vestibule de l'entrée. Nick et Amy s'en servaient rarement. Il lui tint la porte et lui fit signe de le précéder.

Il alluma l'ordinateur posé sur le bureau et attendit qu'il démarre. Hartland farfouilla dans les fiches, cherchant probablement le registre de l'hôtel.

« Jusque-là, dit-il, je n'ai pas eu l'occasion d'étudier votre note. J'avais tant de formalités à remplir.

— Voulez-vous que je vous laisse et que nous en parlions plus tard ?

— Attendez, je vais voir si je peux trouver votre compte. »

Plusieurs fois, Teresa avait vu Nick et Amy manipuler le programme, mais proposer son aide eût été incongru.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il. Si vous nous quittez le premier jour où nous reprenons les affaires en main, ce n'est pas bien grave. En fait, lorsque tout le monde sera parti, ma femme et moi n'avons pas l'intention de prendre d'autres clients.

— Vous voulez vous contenter du bar ?

— En effet. Mais nous avons d'autres projets, si toutefois le conseil municipal me délivre les autorisations nécessaires. Nous voulons bâtir une sorte de pub multimédia. Vous voyez ce que je veux dire ?

Nous en avons visité deux à Londres, et un autre s'est ouvert à Brighton il y a deux mois. Il y a beaucoup d'espace inutilisé dans ce bâtiment, et le parking est désert la plupart du temps. Vu sa position sur la grand-route, c'est l'emplacement idéal. J'imagine qu'il n'y a pas d'endroit de ce genre aux États-Unis ?

— Des espaces multimédias, oui. Mais... des pubs ?

— C'est comme ça qu'on les appelle. Un pub multimédia est une sorte de centrale de jeux où tout est disponible sous un seul et unique toit. Au cœur de tout cela, notre point de départ, il y aura une immense brasserie/restaurant qui occupera tout le devant du bâtiment, avec une terrasse pour l'été. Ensuite, nous nous chargerons des autres étages. Il y aura une discothèque en sous-sol, un restaurant et une salle de détente à l'arrière, et un cybercafé dans une des chambres du haut. Le dernier étage abritera des boutiques et des studios d'artisans. Comme nous voulons que les gens y amènent leurs enfants, nous allons construire un terrain de jeux avec une galerie d'où les parents pourront surveiller leurs enfants en prenant un verre. Nous pensons même à ajouter une salle de gym pour que les gens puissent s'entraîner avant de dîner ou d'aller au bar. Vous voyez cette vieille grange à l'arrière où Amy et Nick entreposaient toute sorte de trucs ? Nous allons la reconverter. Et nous y installerons sans doute aussi une succursale d'ExEx. J'en parlais justement à vos amis américains. Leur compagnie ne tardera pas à accorder des licences ExEx dans ce pays et, si je fais vite, nous serons leur première annexe privée de toute la côte sud.

— Vous ne perdez pas de temps, il me semble, fit Teresa, impressionnée par ses ambitions.

— J'ai passé toute ma vie dans cette ville, à la regarder pousser sur pied. Vous avez vu les étages :

il faut tout casser et tout rebâtir. Eh bien, Jean et moi savons comment rendre un endroit profitable et nous ne sommes plus tout jeunes : cet hôtel est notre dernière chance, nous allons nous y donner à fond.

— Je vois. »

Teresa ne pouvait concevoir ce que coûterait un tel travail de rénovation, mais cela devait se chiffrer en millions. Or ne l'avait-elle pas vu tenir une échoppe au marché de la Vieille Ville ? Ce n'était pas en jouant les camelots qu'il pourrait réaliser le capital permettant une telle expansion.

Elle attendit encore quelques minutes, mais de toute évidence il n'arrivait pas à trouver les archives de l'hôtel sur l'ordinateur. Elle s'énerva de le voir ainsi dépassé par un simple logiciel et savait qu'elle ne lui serait d'aucune assistance tant qu'elle resterait plantée là. Elle lui suggéra à nouveau de remettre les comptes à plus tard, et il parut lui en être reconnaissant.

Lorsque Teresa s'engagea dans la clairière, elle pensait aux croisements et aux meilleurs moyens de les éviter. Une jeune femme était assise face à l'une des trois tables de bois installée dans l'espace dégagé, devant un assortiment de couverts, de gobelets de plastique et de reliefs de repas. Des jouets étaient éparpillés sur le sol. La jeune femme riait pendant que son jeune fils, perdu dans son monde imaginaire, courait sur l'herbe.

Teresa battit en retraite aussi loin que possible, dans les tréfonds de l'esprit de Gerry Grove. Mais comment pouvait-elle voir par ses yeux et, en même temps, détourner son regard ?

Grove tira le revolver caché sous son blouson avec un geste calculé, sa main décrivant un vaste cercle. Il arma le percuteur, puis répéta l'opération trois ou quatre fois pour mieux savourer ce déclic.

En entendant ce bruit, la femme regarda dans sa direction. Elle vit l'arme braquée sur elle et eut un accès de panique. Elle appela son enfant et tenta de virevolter sur le demi-tronc qui lui servait de siège afin de s'emparer de lui, mais elle semblait paralysée par la terreur. L'enfant dut croire qu'il s'agissait d'un nouveau jeu et partit en courant dans la direction opposée. La voix de la femme devint un rugissement rauque, mais, après qu'elle eut inspiré profondément, elle parut incapable d'émettre le moindre son.

Teresa comprit alors que Grove n'avait encore jamais manipulé ce revolver !

Il le tenait d'une main, comme un débutant. D'instinct, elle corrigea sa position : sa main libre se referma sur son poignet, elle le força à viser un peu plus bas afin de pouvoir compenser l'effet du recul, et à détendre son index crispé sur la détente afin qu'il appuie dessus progressivement et non d'un coup sec.

Alors que la femme se dépêtrait enfin du banc, Grove lui logea une balle dans la tête, puis se tourna vers son enfant.

Elle était de retour dans la voiture volée et avait reposé le revolver brûlant sur le siège à côté d'elle. Ce n'est qu'un scénario ! se répétait-elle comme pour se défendre. Basé sur une réalité, mais qui n'est plus d'actualité, cela s'est déjà passé, cette femme ne savait rien, je ne pouvais rien faire, je ne dois pas interférer, Grove doit continuer son chemin, cette femme et son enfant n'ont rien, tout cela n'est qu'une fiction. Ils sont morts des mois avant mon arrivée en Angleterre ; Grove les a abattus sans que je puisse intervenir.

Et pourtant, elle savait que si elle s'était interposée, Grove ne les aurait pas tués.

« Coupe-moi ce putain de bruit ! »

Dans sa détresse, elle s'était étendue dans l'esprit de Grove afin d'être au premier plan de ses pensées, d'assister à ses gestes sans générer d'interférence. Mais si elle s'avancait trop, elle ne ferait plus qu'un avec lui et serait donc responsable de ses actes ; par contre, si elle repartait trop en arrière, elle ne pourrait prendre conscience de ses motivations et, donc, serait susceptible de l'influencer. Comment trouver le juste milieu ?

Alors que Grove se dirigeait vers Bulverton, Teresa changea plusieurs fois de position dans l'esprit de son hôte afin de trouver l'emplacement idéal d'où elle pourrait observer de près les événements

sans subir elle-même l'haleine fétide de cette cruauté banalisée.

Lorsqu'elle prenait le devant, c'est encore l'apathie de Grove qui la révoltait le plus ; il ne semblait pas avoir conscience de ses propres actes. Elle en frémissait d'horreur, mais Grove, lui, ne faisait que se plaindre : il aurait dû voler une autre voiture et pas ce tas de merde, ce putain de pot faisait un boucan de tous les diables, il n'avait plus un sou en poche, sinon les quarante livres qu'il avait trouvées dans la boîte à gants, mais il ne voulait pas les claquer tout de suite, non, parce qu'il voulait fêter ça plus tard. Où pouvait bien être cette salope de Debra ? Sûr que cet enfoiré de Mark se l'était faite hier soir ; de la thune, il lui fallait de la thune, il aurait dû fouiller le sac de cette bonne femme...

Teresa tentait de remettre de l'ordre dans ses pensées lorsqu'il ralentit et entra dans une station-service Texaco. Une autre voiture venait de la quitter et attendait que la voie soit libre ; son clignotant gauche était allumé. Le conducteur jeta un coup d'œil à Grove avant de s'éloigner.

Grove arrêta la Montego en travers des pompes afin de bloquer le passage, puis il ramassa son revolver et partit en direction de la boutique.

Une jeune femme aux cheveux noirs – Margaret Lee, qui avait refusé de se laisser interviewer par Teresa – était assise face au comptoir, toute seule, à feuilleter un magazine. Elle leva les yeux pour voir Grove qui marchait vers elle au milieu des étals de revues et de barres chocolatées. Elle remarqua immédiatement le revolver dans sa main.

Après une brève hésitation, elle sauta sur ses pieds en agitant le bras. Aussitôt, une barrière métallique de sécurité descendit du plafond dans un grincement d'outre-tombe pour s'abattre sur le comptoir, faisant tomber plusieurs petits présentoirs dont le contenu – des prospectus publicitaires, des bons de réduction, des stylos-billes – s'éparpilla sur le sol.

Teresa sentit monter la colère du jeune homme ; il ouvrit le feu plusieurs fois sur la barrière. Les balles laissèrent des stries sur le grillage, mais sans arriver à le pénétrer. Grove se précipita sur la barrière et lui décocha un coup de coude inutile.

Il y avait un écriteau au centre de la barrière ; Grove le regarda à peine, mais Teresa put lire l'inscription :

Cette barrière est à l'épreuve des balles, des flammes et insonorisée.

LE PERSONNEL NE PEUT LA ROUVRIRE

Elle ne peut être forcée

Un message d'alarme automatique a déjà alerté les forces de sécurité

Grove tira encore deux fois sur la barrière sans effet notable, puis regarda autour de lui, à la recherche de quelque chose à voler. Il vit un grand réfrigérateur rempli de boissons : d'une balle, il fracassa la porte de verre et s'empara de deux canettes de Coca. Il voulut renverser l'un des présentoirs, mais ne réussit qu'à le faire bouger de quelques centimètres. Il prit une brassée de magazines et les fourra sous son bras.

Il marcha sans se presser entre les pompes pour rejoindre la Montego et ouvrit la portière avant côté passager. Il jeta sur le siège le produit de son larcin, puis posa le revolver sur le plancher de la voiture, entre les deux fauteuils.

Il alla ouvrir le coffre et en tira son fusil. Il y logea un chargeur avec des gestes théâtraux, le canon pointé vers le ciel, puis arma le percuteur. À quelques mètres de là, la circulation s'écoulait sur la

grand-route, mais apparemment personne n'avait remarqué quoi que ce soit.

Teresa restait là, immobile dans l'esprit de Grove, et assista à toute l'opération.

Elle s'avança pour pénétrer dans sa conscience, mais battit immédiatement en retraite. Son cerveau était vide, pour autant qu'il puisse l'être. Elle ne trouva qu'un brouillard d'images sans suite : tuer la fille trouver la fille tuer putain de portière cours une bagnole faut une bagnole...

Elle alla se cacher le plus loin possible dans les profondeurs de son esprit, au risque de créer une intercession dans le scénario. Grove continuait son chemin devant la station et se dirigeait vers le flanc du bâtiment, là où s'ouvrait la fenêtre de la caisse de nuit. Il s'arrêta, leva son fusil et visa soigneusement la cloison de verre. Une lumière brillait dans la pièce située derrière le réduit, mais Margaret Lee n'était pas en vue.

Grove resta en position ; quelques instants plus tard, la jeune femme se leva lentement. Elle lui tournait le dos, mais se retourna pour faire face à la vitre de la caisse et vit immédiatement le canon braqué sur elle.

Il ouvrit le feu. Sous l'effet du recul, la crosse lui rentra dans l'épaule. Le verre renforcé ne se brisa pas, mais se fragmenta jusqu'à devenir opaque. Il tira encore deux balles qui ne réussirent pas non plus à pénétrer le matériau.

Grove s'avança vers la fenêtre et chercha à regarder de l'autre côté, mais la toile d'araignée qui recouvrait le verre était si fine qu'il était impossible de distinguer quoi que ce soit.

Grove tourna les talons et regagna sa voiture. Il jeta le fusil sur le siège arrière, puis monta à bord et démarra. Sans un regard en arrière, il mit pied au plancher et partit dans un crissement de pneus, heurtant bruyamment une des pompes au passage. En atteignant la route, il continua d'accélérer et changea de file sans prêter attention aux autres véhicules. Il se dirigea vers Bulverton à ce rythme frénétique, décochant des appels de phares à tous ceux qui se trouvaient devant lui avant d'entreprendre des dépassements hasardeux.

Dans l'esprit de Grove, Teresa se détendit. Normalement, lorsque quelqu'un – Andy mis à part – conduisait à cette vitesse, son cœur se glaçait de frayeur et ses pensées semblaient tourner au ralenti, mais elle savait que Grove ne pouvait rien lui faire. Même s'il heurtait de plein fouet une voiture roulant de l'autre côté, elle ne serait pas physiquement atteinte. Et de toute façon, elle savait qu'il ne pouvait pas avoir d'accident, puisqu'il *n'avait pas eu* d'accident.

Grove dut ralentir lorsqu'un car vide surgit d'une petite route perpendiculaire avant de virer maladroitement pour prendre la direction de Bulverton. Grove freina à mort, suivit l'énorme véhicule, puis tenta de le dépasser. Deux voitures de police apparurent dans la direction opposée, roulant pleins phares et tous gyroscopes dehors dans un concert assourdissant de sirènes. Grove se cacha à nouveau derrière le bus puis, lorsque les voitures furent passées, doubla à nouveau.

Il n'était plus très loin de Bulverton. Quelques minutes après avoir quitté la station-service Texaco, ils atteignirent le croisement situé à l'entrée de la ville ; en continuant tout droit, on traversait les zones résidentielles pour atteindre le centre-ville. Grove aborda le croisement sans ralentir, ou si peu, mais vira à mort pour emprunter la route longeant le Ridge. Là, la circulation abondante l'obligea à diminuer sa vitesse, mais il continua de zigzaguer dangereusement entre les autres véhicules pour dépasser dès que possible. Teresa appréciait presque cette sensation de rouler à des vitesses fort peu raisonnables ; c'était comme de voir une poursuite en voiture au cinéma en sachant que ce n'était qu'un film, qu'il n'y avait aucun danger.

Elle attendit qu'il s'engage dans la rue qui menait à la zone industrielle où se trouvait le bâtiment ExEx : c'était certainement sa destination, puisque c'était là qu'il avait garé sa voiture avant de

descendre en ville. À l'approche du virage, elle se crispa, sachant qu'il allait bien trop vite pour pouvoir le négocier. Mais la Montego dépassa la rue en question sans faire mine de ralentir. Grove freina un peu plus loin et aborda le tournant particulièrement raide qui débouchait sur Hereford Avenue, la route qui traversait le cœur même de la zone industrielle. Dans le lointain, Teresa entrevit une brise de mer, des nuages vaporeux planant sur l'horizon, la ville baignant dans une brume de chaleur, puis la voiture changea brutalement de direction pour aborder une petite rue. Teresa reconnut les rangées de maisons lugubres où habitait Grove. Il s'arrêta violemment, deux roues engagées sur le trottoir.

Grove martela le klaxon tout en jetant un regard agressif vers la maison. Celle-ci semblait déserte. « Merde ! » s'écria-t-il à voix haute.

Il descendit de voiture d'un geste empreint de violence à peine contenue, puis ouvrit la portière arrière et s'empara du fusil. Il partit vers la maison d'un pas vif sans rien faire pour dissimuler son arme. Apparemment, il se souciait peu d'être repéré, puisqu'il ne chercha même pas à se cacher derrière la haie. Teresa, tapie au fond de son esprit, ne pouvait s'empêcher de penser à l'entraînement du Bureau. Lorsqu'on abordait un bâtiment sans savoir ce qui pouvait se cacher à l'intérieur, il était recommandé de progresser prudemment, en profitant de toutes les planques disponibles.

À peine cette pensée eut-elle traversé son esprit que Grove bifurqua rapidement sur le côté et changea de tactique : au lieu de marcher droit vers la maison, il s'accroupit tout au bout de la clôture de bois et continua de façon plus discrète.

Je suis toujours capable de l'influencer ! se dit Teresa.

Elle s'avança dans l'esprit de Grove, mais percuta de plein fouet le tourbillon de colère et d'irraison qui s'était emparé de lui, et battit en retraite.

Brandissant le fusil, Grove donna un coup de pied à la porte de bois donnant sur l'arrière de la maison ; elle n'était pas bien solide et s'ouvrit sans opposer de résistance. Grove jaillit à l'intérieur. Debra était là, dans la pièce principale, et tenait dans ses bras un petit chat. Elle semblait pâle, mal nourrie, pathétique, terrifiée. Et, pour la première fois, Teresa remarqua qu'elle était aussi enceinte. Le chat réagit instantanément et se débattit pour s'enfuir, griffant au passage les avant-bras minces de Debra. Des gouttes de sang ne tardèrent pas à perler sur sa peau blême.

Alors que la malheureuse tentait de s'enfuir, Grove leva son fusil.

Non ! se dit Teresa. Ce n'est pas ce qui s'est passé ! Pourquoi n'est-il pas allé au bâtiment ExEx ?

La fille battit des jambes et s'égratigna contre le métal de l'armoire derrière elle, mais réussit à se traîner sur le sol en cherchant un endroit où se dissimuler.

Soudain, Grove baissa son fusil, tourna les talons et s'en alla sans rien dire. Il traversa à nouveau la maison, ouvrit la porte et retourna à sa voiture. Là, il ouvrit le coffre, y jeta le fusil, puis récupéra le revolver sur le siège et le fourra aussi dans le coffre avant de le refermer.

Des voisins le regardaient. Une femme poussa ses enfants à l'intérieur de sa maison, puis les y suivit et claqua la porte dans un fracas de tonnerre.

Est-ce vraiment un bien, se demanda Teresa. L'ai-je vraiment empêché d'abattre Debra ? Ou n'avait-il jamais eu l'intention de le faire ?

Elle s'avança dans l'esprit de Grove et se crispa en attendant de subir ses pensées démentes, mais soudain une sérénité nouvelle s'était emparée de lui. Il pensait à la meilleure façon de gagner Welton Road.

Devait-il aller jusqu'au bout de la route, puis remonter le Ridge *via* Holman Road ou faire demi-tour et reprendre le même chemin à l'envers ?

La banalité même de ses idées était presque plus repoussante encore que la haine qu'il exprimait

un peu plus tôt. Il avait abattu deux personnes dans la demi-heure précédente, en avait menacé deux autres de mort, et pourtant, il pouvait s'asseoir tout tranquillement derrière un volant et s'inquiéter du meilleur itinéraire à emprunter.

Une fois de plus, Teresa alla se cacher au fond de son esprit. La façon dont se déroulaient les événements la gênait et elle comprenait de mieux en mieux à quel point le développement d'un scénario pouvait être sensible.

L'affaire Grove était différente de tous les ExEx qu'elle avait jamais connus. Dans la plupart d'entre eux, lorsqu'elle y entrait, elle ignorait les détails de l'action. Mais lorsqu'elle avait mis les pieds à Bulverton pour la première fois, elle connaissait déjà plus ou moins les circonstances du massacre et, depuis, avait fait d'importantes recherches. Elle s'était entretenue avec des témoins, avait visionné des vidéos ou des bulletins d'information et lu des douzaines de rapports ou de comptes rendus similaires. Les programmeurs ExEx avaient probablement eu accès aux mêmes données pour développer le scénario auquel elle participait actuellement.

Les autres témoins y avaient probablement contribué, eux aussi : ces gars qui jouaient au billard lorsque Grove était passé devant le Bulver Arms, Fraser Johnson, qui avait assisté au deal de drogue sur le front de mer, Steve Ripon, qui prit Grove dans son van et le croisa un peu plus tard sur Battle Road, Margaret Lee, que Grove avait terrorisée à la station-service Texaco, les policiers qui l'avaient dépassé en se rendant sur les lieux ; peut-être même ceux qui habitaient les maisons devant lesquelles ils passaient en ce moment !

Et les autres, tous ces gens avec qui elle s'était brièvement entretenue, ou ceux qui avaient quitté la ville, mais que GunHo avait dû retrouver et payer grassement en échange de leurs souvenirs. Tous ceux qui avaient assisté à un fragment de la désastreuse aventure de Grove, tous ceux qu'elle n'avait jamais vus et ne verrait jamais, ceux qui soignaient encore leurs plaies, ceux qui la prenaient pour une journaliste, ou qui refusaient de lui parler pour une autre raison quelconque, ceux dont elle n'avait jamais seulement entendu parler parce qu'en termes non ExEx, leur histoire n'était que la confirmation d'autres témoignages ; ceux qui avaient fui Bulverton avant qu'elle n'arrive en ville.

Pendant qu'elle restait piégée dans l'esprit malade de Grove, qui conduisait brutalement dans les rues encombrées du bas Ridge, elle put réfléchir à cette question et penser au monde réel, où elle existait pour de bon et où elle avait écouté et pris des notes, avait accumulé les souvenirs des autres d'une façon similaire à celle des constructeurs de ce logiciel.

Elle fut alors tentée de sortir du scénario, d'abandonner ce Grove virtuel à jamais figé devant son volant.

Elle connaissait déjà la réalité extrême où elle était entrée. Le décor ambiant était celui du Bulverton où elle résidait, et qui existait dans les souvenirs de Nick, Amy, Dave Hartland, les Mercer et tous les autres témoins. Et c'était ainsi qu'elle-même s'en souvenait : il ne recelait pas de surprises, sinon cette impression de véracité, de minutie presque dérangeante qui, désormais, lui était familière.

Elle regarda son entourage à travers les yeux de Grove et vit des murs inondés de graffiti faits à la bombe ou en grandes dégoulinures de couleur, des égratignures sur les carrosseries des voitures garées le long des rues, des rideaux aux fenêtres des maisons individuelles ; tout était différent et tout témoignait du soin maniaque apporté au moindre détail.

Parmi ceux qui ouvraient leurs mémoires aux logiciels, personne ne pouvait se *rappeler* de tels éléments ; personne ne pouvait se souvenir du nombre de maisons longeant cette rue en particulier, des différentes couleurs que présentaient leurs murs, des différentes façons de cultiver les minuscules bouts de jardin devant chaque façade, des trous et irrégularités constellant la surface de la rue, des nombreuses voitures garées contre le trottoir, toutes de marque, d'âge et d'état général différents,

personne ne pouvait se souvenir qu'un chat avait traversé la route sur le passage de Grove, ou qu'à travers les arbres plantés au sommet de la colline on pouvait entrevoir la circulation sur le Ridge : un camion Norbert Dentressangle avec son sigle multicolore familier, un gros autobus à impériale blanc arborant sur son flanc une publicité pour une boîte d'informatique locale, un camion de livraison Sains orange et blanc, les toits luisants des voitures que, à cause de son angle de vision et de la clarté éblouissante du soleil, elle ne distinguait qu'imparfaitement. De tels détails ne pouvaient s'imprimer que de façon subliminale, dans les profondeurs de l'inconscient ; c'est ainsi que, d'une façon ou d'une autre, ils se retrouvaient dans le scénario, non pas en tant que faits, mais plutôt d'esquisses que les participants enregistreraient afin de réagir de façon appropriée – lorsqu'ils ne les créaient pas purement et simplement pour combler un vide.

Que ce soit par instinct ou par habitude, certains détails vont de soi : en Angleterre ou dans tout autre pays moderne, une voie résidentielle est forcément bordée de voitures garées contre le trottoir. Ainsi, lorsqu'un individu révise ses souvenirs pour les ajouter au scénario ExEx, il ne se les rappellera pas spécifiquement, mais ces voitures seraient néanmoins introduites dans le synopsis ; les participants au scénario, qui voient ces détails parce qu'ils s'attendent à les y trouver, rempliraient les blancs en puisant dans leur propre mémoire, leur propre pan de l'inconscient collectif ou leur propre connaissance du monde où ils évoluent.

De cette façon, le participant n'était pas qu'un observateur passif. Le scénario était interactif, remis en forme par la volonté, l'expérience, les pensées ou l'imagination du sujet.

La réalité extrême était un consensus temporaire soumis aux caprices de tous ceux qui y étaient mêlés.

Les seules limites en jeu étaient celles de l'imagination : dans un scénario, on pouvait faire virer une voiture et s'éloigner de l'action principale pour suivre l'autoroute jusqu'au bout de l'horizon, et en général ce parcours inattendu présentait cette même richesse de détails que le sujet s'attendait inconsciemment à rencontrer, que ce soit des impressions de température ou des bruits, des objets et des expériences sensorielles qui caractérisent la conduite d'une voiture.

Mais tôt ou tard, il faudrait bien qu'il y ait une limite, car on ne pouvait étirer son imaginaire que jusqu'à un certain point : la route semblait s'étendre à l'infini, mais il était impossible d'atteindre le bord de la mer que l'on voyait miroiter dans le lointain, et les marches menant à une station de métro étaient obstruées par un mur de briques.

Dans n'importe quel scénario, les restrictions de la réalité extrême venaient du fait que l'homme était incapable d'imaginer ce qu'il y avait derrière l'horizon.

Grove était sorti du lotissement et s'insérait de force dans la circulation qui longeait le Ridge sans même prendre la peine de ralentir. Teresa avait cessé de s'intéresser à ce qui pouvait traverser son esprit et resta tapie au plus profond de sa conscience.

Par ses yeux, elle regarda au loin pour repérer la route qui menait au bâtiment ExEx. Elle était là, sur la gauche, à deux cents mètres tout au plus.

Grove ralentit pour négocier le tournant comme Teresa l'aurait fait si elle tenait elle-même le volant.

Mue par une inspiration subite, Teresa leva la main gauche de Grove et toucha sa nuque. Ce contact la surprit et lui répugna quelque peu : son cou était épais et couvert de cheveux broussailleux gluants de sueur. Elle tâtonna un instant avant de trouver la valve ExEx.

Était-elle déjà en place auparavant ? Ne l'avait-elle dénichée que parce qu'elle s'attendait à ce qu'elle soit là, à cet emplacement précis ?

Pendant qu'elle réfléchissait à ce problème, Grove reprit le contrôle de la voiture et la fit virer trop rapidement. Les roues arrière dérapèrent ; il eut un geste irrité, marmonna un juron et posa sa main sur le volant pour redresser le véhicule. Teresa décida de le laisser conduire à sa guise.

Quelques instants plus tard, il se gara face à l'entrée du bâtiment ExEx et coupait le moteur.

Teresa ne savait pas ce que Grove comptait faire, et cette incertitude eut sur lui un effet immédiat.

Il tendit la main et se mit à jouer avec les différents boutons et réglages de la radio de bord. Celle-ci n'était maintenue que par des clips ou des ressorts, et il put la retirer sans mal de son logement rectangulaire. Les fabricants avaient apposé une étiquette sur le boîtier intérieur qui spécifiait que cette radio était protégée des voleurs par un système de codage électronique. Grove lut le court texte, puis d'un geste écoeuré il repoussa le boîtier, qui rebondit contre le tableau de bord en traînant ses fils multicolores.

Il descendit de voiture et en fit le tour. Teresa comprit qu'ils avaient atteint le point culminant du scénario, et surveilla attentivement ses faits et gestes. Soit il sortait son fusil et son revolver du coffre, soit il les y laissait.

Alors même qu'elle formulait cette pensée, Grove passa devant le coffre. Il en tapota la carrosserie du bout des doigts en signe de colère et se dirigea vers l'entrée du bâtiment ExEx.

Elle le força à jeter un regard en arrière.

Pour elle, c'était comme une ultime bouffée de réalité, la dernière inspiration que prend un plongeur avant de s'enfoncer dans des profondeurs glauques.

Vue de là-haut, la ville semblait bien lointaine ; la brume de chaleur laissait deviner ses contours, mais les rendait flous et incertains. Teresa en conçut une certaine irritation : elle aurait voulu tout absorber, jusqu'au moindre détail.

Était-ce ainsi, par ce léger brouillage, que le scénario définissait les bornes de sa propre réalité virtuelle ?

Grove donna un coup de pied dans une motte de terre, puis il tourna les talons et continua son chemin sans que Teresa n'ait à intervenir. Il poussa les doubles portes de verre du bâtiment ExEx et se dirigea vers la réception. Paula Willson était de service.

Grove tira de sa poche l'argent qu'il avait volé et le jeta sur le guichet.

« Je voudrais utiliser tous ces trucs que vous avez là, dit-il. Voilà quarante livres... ça devrait suffire. »

Paula regarda les billets éparpillés devant elle.

« Vous êtes membre ? »

Pas de danger, se dit Teresa. Grove aurait certainement échoué au profilage psychologique. Ils l'auraient recalé dès les trois premières questions. Elle se demanda par quel mensonge il allait s'en tirer.

« Oui, mais pas ici. En général, je vais à l'annexe de Maidstone. »

Grove fourra sa main dans la poche arrière de son pantalon et en tira ce qu'il cherchait : sa carte d'identité de plastique rigide. Il la tendit pour que l'employée puisse la voir. Par contre, du point de vue de Teresa, la carte semblait avoir été brouillée électroniquement, si bien qu'elle ne put vérifier si elle était authentique. Mais elle savait qu'au bout d'un moment le point se ferait de lui-même.

Paula s'empara du rectangle de plastique. Apparemment, elle pouvait distinguer ce qui y était écrit. Elle mit les quatre billets de dix livres dans un tiroir de son bureau, puis tapa le numéro de la

carte sur son clavier d'ordinateur. Après une brève pause, elle fit glisser sa bande magnétique dans le lecteur et lui rendit la carte en y ajoutant l'habituelle brochure pour les utilisateurs d'ExEx.

« Tout est en ordre, monsieur Grove. Merci de votre patience. Un technicien viendra vous assister lorsque vous aurez choisi votre sélection. »

Grove prit la carte et la remit dans sa poche, puis passa la porte donnant vers l'intérieur du bâtiment. Il savait précisément où aller, ou peut-être était-ce l'influence de Teresa. Quelques instants plus tard, il avait repéré un terminal d'ordinateur inutilisé et feuilletait l'index du logiciel. Apparemment, il lui était tout aussi familier qu'à Teresa.

Ses visites à l'ExEx étaient si récentes et si banales que Teresa ne se faisait toujours pas à l'idée qu'elle occupait le corps de Grove, que tout cela n'était qu'un scénario. Pendant que Grove farfouillait dans les écrans d'introduction, à la recherche des informations nécessaires, Patricia passa devant le guichet, et Teresa obligea Grove à lever les yeux.

« Bonjour, dit-il/elle à la jeune femme.

— Re-bonjour. »

Était-ce là la réponse de Patricia, définie d'après son attente ? Ou avait-elle vraiment parlé à Grove, un client membre des facilités ExEx qu'elle avait peut-être déjà vu plusieurs fois ?

Teresa s'avança dans l'esprit de Grove avec l'intention de minimiser l'influence qu'elle exerçait sur ses décisions. La moindre pensée, le moindre petit détail qu'elle enregistrerait du plus profond de son esprit se traduisait par une décision ou une action entreprise par Grove. Par croisement, elle devenait elle-même Grove. Jamais, dans aucun scénario, elle n'avait expérimenté une interactivité aussi poussée.

Elle tenta d'assumer un état de passivité mentale et regarda défiler les rangées d'options. Elle se demanda ce qu'il pouvait bien chercher, puis si le fait de se poser la question risquait de l'influencer. En tout cas, Grove interrompit aussitôt sa recherche.

Elle se souvint de la facilité avec laquelle elle avait pu discuter avec Shandy, ce jour-là, dans un Londres virtuel.

« Gerry ? dit-elle.

— Qui est là ?

— Que recherches-tu exactement ?

— Ferme ta gueule ! »

Son injonction s'accompagna d'un assaut mental dirigé contre elle, un rejet acéré comme un coup de poignard, suant la peur, la haine et la malfaisance. À nouveau, elle crut sentir son haleine brûlante.

Elle battit en retraite dans les profondeurs du croisement. Il se courba sur son clavier et se mit à pianoter avec des gestes si rapides qu'elle ne put distinguer ce qu'il faisait. Sur l'écran, les listes et les menus apparaissaient et disparaissaient à une vitesse étourdissante.

À nouveau, elle réalisa que sa présence dans le scénario devenait insoutenable, qu'il était temps pour elle de se retirer. Mais pour cela, il faudrait qu'elle sorte du scénario tout de suite, au moment même où il devenait vraiment intéressant. De toute évidence, ce que Grove avait fait dans le bâtiment ExEx avait eu une influence sur les exactions qui avaient suivi.

Elle ne voulait pas devoir tout reprendre de zéro. Les activités de Gerry Grove en ce jour fatidique, telles qu'on les avait minutieusement recrées, n'avaient rien de bien agréable.

Teresa n'avait jamais entrepris de scénario aussi long ou aussi épuisant, et jamais elle n'avait ressenti un tel sentiment de dégoût. Elle ne voulait plus jamais partager les sensations de cet esprit maléfique, ni connaître cette violence banalisée. Surtout, elle refusait de devoir tout recommencer, ce qui l'obligerait à assister de nouveau à ses meurtres. En tant que témoin, elle n'avait que deux

options : ne rien faire et, ce faisant, cautionner ses forfaits, ou intervenir au risque d'exercer une influence qui pouvait se révéler tout aussi néfaste.

Elle avait tenu jusque-là ; autant serrer les dents et aller jusqu'au bout.

Grove continuait sa progression chaotique au milieu des listings ; Teresa se dit qu'à la vitesse à laquelle il procédait, il devait choisir des fenêtres de sélection au hasard, presque en pilotage automatique, cliquant sur une option après l'autre sans chercher à savoir où elles le mèneraient.

Il s'interrompit soudain et Teresa sentit qu'il se détendait quelque peu. Il se pencha légèrement vers l'écran.

Celui-ci proclamait :

INTERACTIF/POLICE/MEURTRE/REVOLVERS/1950/WILLIAM COOK/ELSÀ JANE DURDLE.

À côté de ce dernier nom, une petite image vidéo montrait un paysage baigné de soleil, des palmiers ondulant au vent, une rangée de voitures garées en diagonale, des carrosseries luisantes.

En termes statistiques, Grove n'avait qu'un nombre infinitésimal de chances de tomber sur ce scénario par le pur fait du hasard. Teresa s'était toujours figuré qu'Eisa lui appartenait en exclusivité ! Elle sentit monter un sentiment d'indignation dans son moi désincarné, mais Grove réagit presque immédiatement.

Il continua de naviguer avec agilité dans la hiérarchie des options, et l'écran de l'ordinateur clignotait comme s'il anticipait chaque nouveau menu. Et, à nouveau, il s'en éjecta subitement.

PARTICIPATOIRE/VICTIME ÉMULÉE/INTERACTIF/POLICE D'ÉTAT OU DU COMTÉ/POLICE D'ÉTAT/VIRGINIE/FUGITIF/MEURTRES EN SÉRIE /ARMES À FEU/SAM WILKINS MCLEOD.

La vidéo montrait un groupe de personnes sur un fond coloré et brillamment éclairé. Un instant, Teresa ne put le reconnaître, mais elle prit le contrôle de Grove : il se pencha en avant pour regarder l'écran de plus près et cliqua sur l'image réduite. Celle-ci s'étendit immédiatement pour occuper la moitié inférieure de l'écran.

Elle se trouvait dans le restaurant Al's Happy Burgabar à côté de Rick, son mari, dans une petite ville du nom d'Oak Springs, sur l'autoroute 64 entre Richmond et Charlottesville. La vidéo les avait figés alors que la famille passait devant le self-service des plats chauds. Dans le fond, le logo d'Al's, reconnaissable entre mille avec ses couleurs vives, dominait la pièce.

Le choc de reconnaître ce scénario, enterré sous des tonnes d'autres expériences extrêmes, si lointain dans son existence virtuelle, produisit une autre réaction automatique de la part de Grove. Les images informatiques sur le moniteur se mirent à clignoter alors qu'il continuait de parcourir les listes. Teresa regarda à nouveau les graphiques avec un sentiment d'impuissance.

Son propre passé virtuel défilait en avance rapide, puis s'immobilisait pour revenir en arrière alors qu'elle regardait par les yeux d'un homme qui, elle le savait, allait commettre un massacre.

Il s'arrêta à nouveau, et l'image informatique se stabilisa.

PARTICIPATOIRE/INTERACTIF/ROYAUME-UNI/ANGLETERRE/NATIONAL OU COMTÉ/POLICE OU COMTÉ/POLICE DU SUSSEX/MEURTRES EN SÉRIE/ARMES À FEU/REVOLVER/FUSIL SEMI-AUTOMATIQUE/GERALD DEAN GROVE/PREMIÈRE PARTIE.

Et juste en dessous, il était écrit :

PARTICIPATOIRE/INTERACTIF/ROYAUME-UNI/ ANGLETERRE/NATIONAL OU COMTÉ/POLICE DU COMTÉ/POLICE DU SUSSEX/MEURTRES EN SÉRIE/ARMES À FEU/REVOLVER/FUSIL SEMI-AUTOMATIQUE/GERALD DEAN GROVE/ DEUXIÈME PARTIE.

Grove fixa l'écran, où le curseur de la souris désignait l'image vidéo figée de la première partie, prêt à faire démarrer le programme. L'image montrait Grove lui-même, assis dans une voiture sur le front de mer de Bulverton, se courbant pour entrechoquer les fils électriques sous le tableau de bord.

Au plus profond de l'esprit de Grove, Teresa se dit, il se joue de moi. Ou peut-être est-ce moi qui

me joue de lui.

Elle savait qu'elle ferait mieux d'interrompre le scénario. Elle n'était pas préparée à une telle éventualité.

Cette simple idée suffit à le faire réagir. Teresa, fataliste, regarda l'écran pour voir ce qu'il mijotait.

Le choix suivant montrait un saloon de western où une jeune femme attendait de figurer dans un film pornographique. L'image figée l'avait surprise avant le tournage, lorsqu'elle passait ses mains dans son dos pour pincer le tissu de sa chemise afin de relâcher la pression de son soutien-gorge pigeonnant.

De son propre chef, Grove agrandit l'image et, avec une concupiscence que Teresa fut bien obligée de partager, lorgna les formes voluptueuses de cette jeune femme.

L'esprit de Grove, son cerveau ou quel que soit l'organe corrompu qu'elle occupait en ce moment, débordait d'avidité, un désir brut de prédateur. Teresa tenta de résister, mais il réagit énergiquement et fit glisser le curseur vers la fenêtre ExEx tout en regardant le haut de l'image.

Il se leva et attendit que l'équipement formate les nanopuces nécessaires.

« Non ! » s'écria Teresa pour elle-même, pour Grove, à haute voix, ou à travers lui, ou Dieu sait comment. « Pas Shandy !

— Ferme ta gueule. »

Grove venait de recevoir la capsule de nanopuces, délivrée au périphérique de livraison installé tout en haut du bureau, et jaillit d'un bond de son siège.

« Qui que tu sois, ferme ta putain de gueule ! »

Teresa avait vécu dans un monde baigné de mots grossiers, mais elle avait toujours détesté cette expression et ceux qui l'employaient. C'était toujours des hommes ; les femmes ne se privaient pas de jurer, mais employaient rarement ces mêmes termes. Le Bureau lui avait fait suivre un entraînement spécifique pour qu'elle ne réponde pas aux insultes des suspects et des inculpés, mais cette phrase particulière lui avait toujours tapé sur les nerfs et, une ou deux fois, l'avait mise dans de sales draps. Grove perçut son irritation et y répondit.

« Tant pis pour toi, ma grosse ! Ferme ta putain de gueule.

— Pas Shandy, espèce de salopard !

— Je t'ai dit de fermer... »

Teresa battit en retraite le plus loin possible, mortifiée par la tournure des événements et désormais incapable de les contrôler, sinon par inadvertance.

Elle entrevit, en un éclair, comment pouvait fonctionner un homme tel que Grove. Jusque-là, tout ce qu'elle avait vu était, de son point de vue à lui, un barrage inconscient, un refoulement de son véritable moi. Les mots haineux, la confusion, la vindicte, la banalité ; rien de tout cela ne représentait le véritable Grove. Ce n'était que des gestes instinctifs, les réponses inappropriées d'un cerveau immature face à un monde complexe et subtil. Mais maintenant, sans crier gare, sa véritable nature avait pris les rênes.

Grove était un obsessionnel, un monomane, capable de se concentrer sur une seule et unique chose à la fois. En voyant l'image de Shandy, prête à l'action, son esprit de psychopathe s'était laissé dominer par cette vision. Sur la photo, la jeune femme tournait les épaules alors qu'elle tentait d'arranger sa gêne momentanée, étirant le tissu qui soulignait ses seins et la courbe de son dos comme pour parodier une pose traditionnelle. De toute évidence, c'est pour cela qu'on avait choisi ce cliché, pour offrir un résumé du contenu du scénario. Grove ne pouvait pas le savoir, mais pouvait réagir de façon purement épidermique à ce qu'il pensait y trouver.

Dans son entêtement, Grove ne pouvait plus être influencé ou distrait. Teresa, passagère dans son esprit, ne pouvait rien faire, sinon donner libre cours à son appréhension, son dégoût et son inquiétude alors que Grove prenait le dessus.

Voilà ce qui avait dû se passer dans la Vieille Ville de Bulverton le jour du massacre. Elle avait entendu différents compte rendus émanant de personnes dissemblables, mais tous les témoins avaient eu la même impression : alors qu'il marchait dans les rues, arme au poing, Grove ressemblait à un démon invulnérable. Ses victimes étaient restées paralysées par l'incrédulité ou la terreur. Personne n'osa intervenir, du moins pas avant qu'il ne soit trop tard ; seulement une poignée de personnes purent s'enfuir pour échapper à leur triste sort. Ce n'était pas la haine qui avait possédé Grove, pas plus que la passion ou même la folie, mais un entêtement confinant à l'obsession.

Ce n'est qu'à la fin, lorsque sa détermination faiblit et qu'il perdit de sa concentration, que la police put l'encercler rapidement et mettre fin à sa croisade meurtrière.

Mais maintenant, face à l'ordinateur, il donnait libre cours à ses tendances psychopathes, en un terrible prélude à ce qui allait suivre.

Mais elle réalisa qu'elle aussi s'était engluée dans sa fixation. Grove se servait d'elle. En puisant dans ses connaissances, il avait déjà appris la bonne façon de tenir un revolver, comment viser et tirer correctement ; il avait déjà retrouvé Eisa Durdle, l'un de ses vieux ExEx du FBI, puis le scénario qui lui était consacré, et maintenant il avait accès aux obscénités bien innocentes de Shandy et Willem.

Elle avait l'impression qu'il perçait sa couverture, qu'il s'infiltrait insidieusement dans sa vie même, mais en réalité c'était elle-même qui ne cessait de se trahir. Son esprit inconscient guidait son hôte, comme s'il faisait son éducation.

Et pourtant elle ne pouvait rien y faire. Alors même que ces notions traversaient son esprit, Grove s'était dirigé vers la zone des simulateurs et avait tendu la capsule remplie de micropuces à l'un des techniciens. Alors qu'on lui préparait l'appareil servant à injecter le tout dans la valve sur son cou, Teresa se crispa en prévision de ce changement radical du scénario tout en sachant que, désormais, elle ne pouvait plus en sortir.

Grove/Teresa prit conscience de la chaleur, de la clarté éblouissante et des vêtements qui la serraient. Il cligna des paupières et tenta de distinguer ce qui l'entourait, mais ses yeux ne s'étaient pas encore accoutumés à la lumière. Il y avait des gens qui se tenaient en retrait, derrière les projecteurs, et ils parlaient entre eux et s'affairaient sans lui prêter la moindre attention.

Une femme s'annonça devant lui et tapota brusquement son nez et son front avec un poudrier.

« Ne bouge pas. Shan, je n'en ai que pour une minute », fit-elle d'une voix impersonnelle avant de retourner derrière le cercle de lumières.

Je suis à bout, se dit Teresa.

« Quoi ? fit Grove. Qu'est-ce que c'est ? »

Enfin, Teresa fit ce qu'elle aurait dû faire beaucoup plus tôt : elle décida de mettre fin au scénario. Elle se souvint du mnémonique *LIVER*, passa en revue les mots qu'il symbolisait, se concentra sur le système de fermeture qu'ils recelaient et se retira du scénario.

*** *Une production SENSU A-TION* ***

*** *Fantaisies de l'Ouest sauvage* ***

*** *Tous droits réservés – laisse tomber, cow-boy !* ***

La musique électronique à trois sous résonna à l'infini avant qu'elle ait pu se souvenir de la façon

dont on pouvait la couper.

En revenant du scénario, Teresa se retrouva dans le décor familier de l'une des alcôves de récupération de l'ExEx. Le fait de revenir à la réalité après un scénario et la décharge sensorielle qu'il impliquait demandait toujours un long moment de réajustement, un sentiment d'incrédulité face à ce qui l'entourait. Mais jusque-là, elle n'avait jamais vécu de retour aussi inquiétant.

Teresa s'assit sur le banc, les jambes pendantes, et fixa la moquette en pensant à Grove et aux problèmes qui pouvaient découler de son intrusion.

Une technicienne du nom de Sharon fit son apparition et se chargea de retirer et valider les nanopuces. Teresa se retrouva immédiatement accaparée par les tâches routinières de cette entreprise collective qu'était l'ExEx. Sharon l'amena à la caisse et attendit que la machine crache les papiers *ad hoc*. Mais au lieu de produire rapidement un reçu confirmant la restitution des puces avec une facture de carte de crédit, cette fois-ci, un message apparut sur l'écran à cristaux liquides : de là où elle se trouvait, Teresa ne put voir ce qu'il disait.

Sharon décrocha son téléphone et y tapa plusieurs chiffres. Il y eut un silence, puis elle récita un numéro de code. Finalement, elle jeta un coup d'œil à Teresa et dit :

« Merci. Je vais vérifier.

— Quel est le problème ? demanda Teresa.

— Une incertitude sur la date d'expiration de votre carte de crédit. »

Sharon appuya sur un des boutons du clavier, et un morceau de papier s'extirpa de la fente. Elle l'en arracha.

« Est-ce que, par hasard, vous auriez votre carte sur vous ?

— C'est toujours la même, répondit Teresa, mais elle la chercha néanmoins dans son sac. C'est celle que j'ai toujours utilisée. La fille du guichet l'a validée et, jusque-là, tout s'est bien passé. »

Elle trouva sa carte Visa à l'effigie de la Baltimore First National et la tendit à Sharon, qui l'examina de près.

« Oui, c'est bien ce qu'ils m'ont dit. Ce n'est pas la date d'expiration qui cause problème. Tout va bien. C'est la date « valide à partir de » qui cause problème. » Elle leva le rectangle de plastique pour que Teresa puisse lire les inscriptions. « Vous l'avez utilisée trop tôt. Elle ne sera valide que dans deux mois. Vous avez toujours l'ancienne ?

— Quoi ? Laissez-moi regarder. »

Teresa prit la carte qui comprenait bien les deux dates embossées dans le plastique. Tout lui semblait normal ; cela faisait des mois qu'elle s'en servait sans le moindre problème. Elle y réfléchit un instant. Elle avait été validée à partir d'août de l'année d'avant, et ils étaient en février. Comment pouvait-elle n'être valable que dans deux mois ?

Elle la glissa dans son sac.

« Je vous en donne une autre », fit-elle en évitant de regarder Sharon.

Elle fouilla dans son portefeuille et trouva sa GM Mastercard. Mais avant de la tendre à la jeune femme, elle vérifia les deux dates de validité ; l'instant présent se situait bien quelque part entre ces deux dates.

Sharon effectua son propre examen avant de dire :

« C'est bon. »

Et la transaction se poursuivit normalement.

Avant de quitter le bâtiment, Teresa se rendit aux toilettes et s'appuya à un lavabo pour jeter un regard atone dans les profondeurs du bassin de plastique. Elle se sentait vidée, à bout de forces. La session ExEx d'aujourd'hui avait été longue et, vu l'horreur que lui inspirait Grove, plus inquiétante qu'à l'ordinaire. Elle osait à peine considérer les conséquences de ce qu'elle avait fait.

Elle battit en retraite alors que d'autres pensées envahissaient son esprit, une foule de considérations triviales, une réaction contre la tension de ces dernières heures.

Elle avait des détails pratiques à régler. D'abord, il lui fallait confirmer son vol de retour ; elle n'avait pris qu'une réservation prévisionnelle et devait contacter l'agence de voyages. Puis elle devait faire ses bagages et régler sa note d'hôtel. Se rendre à l'aéroport de Gatwick, arriver avec assez d'avance pour pouvoir restituer sa voiture de location, enregistrer ses bagages, passer les contrôles, traîner dans le hall des départs, acheter des livres et des revues dont elle n'avait pas vraiment envie. Il y avait toujours un long délai d'attente avant qu'on ne vous laisse monter dans un avion – bien que ce moyen permette de gagner un temps considérable, sinon personne ne voyagerait ainsi. Avant de quitter l'Angleterre, elle devait aussi contacter son chef de section ou, au moins, laisser un message à son bureau. Son intuition lui soufflait que, lorsqu'elle y arriverait, il y aurait pas mal de problèmes à régler. Et tout ça pour une heure de passion avec Ken Mitchell : le jeu en valait-il la chandelle ? Teresa se peigna et scruta ses propres yeux dans le miroir. Il fallait aussi qu'elle achète des souvenirs, des cadeaux pour son entourage. Elle se demanda s'il lui restait le temps de faire les magasins de la Vieille Ville avant qu'ils ne soient tous fermés.

Elle consulta sa montre.

Il y avait un os. Combien de temps avait-elle passé dans le scénario de Grove ? Qu'est-ce qui avait changé entre-temps ?

Les toilettes étaient propres et fraîches, les murs d'un gris fonctionnel. Le rugissement assourdi de l'air conditionné émanait d'une grille sur le mur, à côté de la porte ; il lui parut étonnamment sonore. La clarté éblouissante du soleil jaillissait par un soupirail creusé dans le toit voûté au-dessus d'elle.

Teresa se rappela soudain Grove, mais ce souvenir déclencha un tel accès de panique qu'elle le repoussa aussitôt. Durant tout ce temps qu'elle avait passé en Angleterre, elle n'avait cessé de tourner autour du problème Grove, et maintenant qu'elle l'avait enfin abordé de front, elle battait en retraite.

Tout ce qu'elle voulait, c'était rentrer chez elle et tenter de reprendre son existence sans Andy. Elle se demanda ce qui pouvait bien se passer là-dehors, dans le monde chaotique que Grove avait créé. Elle lui avait appris à tirer. Si elle ne lui avait pas montré comment tenir une arme, cette femme et cet enfant seraient peut-être encore en vie.

Non ! se dit-elle. Ce n'est pas vrai. Rosalind Williams et son petit garçon avaient été tués par Grove huit mois avant son intervention. Le jour où cela s'était produit, elle se trouvait à Richmond, Virginie, à des milliers de kilomètres de là. C'était une certitude vérifiable et enregistrée. Ce qu'elle avait vu n'était qu'un scénario, une recreation de cet événement que, en prenant la position d'observateur, elle avait influencé – en apparence du moins.

Elle avait appris à Grove comment tenir un revolver. Vous parlez d'un progrès.

Elle répondit à ces pensées indésirables par un nouveau flot de soucis beaucoup plus personnels : devrait-elle vendre la maison de Woodbridge pour prendre un appartement à Baltimore ou Washington, ou bien s'éloigner de cette zone ? Elle avait de bons amis qui habitaient Eugène,

Oregon ; peut-être ferait-elle mieux de s'en aller très loin de son ancien habitat, partir pour le Nord-Ouest, au bord du Pacifique. Entre-temps, devait-elle conserver son emploi au Bureau, demander un transfert vers un autre poste, une autre section ? Ou peut-être avoir recours au – comment l'appelaient-ils ? – au SORA. Le Système optionnel de retraite anticipée. La direction du Bureau en parlait comme si ce système devait régler d'un coup tous leurs problèmes de finances, de déploiement, de sureffectifs, et tous les autres troubles administratifs qui faisaient l'objet de nombreux mémos à destination des sections.

En refermant son sac, elle leva à nouveau les yeux et, par inadvertance, se vit telle qu'elle était. Elle aurait dû y être préparée, puisque depuis cinq minutes elle ne cessait de se regarder dans le miroir, mais à cet instant elle vit le reflet d'une femme entre deux âges assez volumineuse, dont les cheveux châtons viraient peu à peu au gris, dont le visage ne ressemblait pas à celui dont elle se souvenait – et dont elle préférait ne pas se souvenir. Là, engoncée dans son anorak à carreaux bien chaud, prête à affronter le froid de l'extérieur, elle se demanda, qu'ai-je fait des meilleures années de ma vie ? Sont-elles vraiment passées si vite ?

Elle traversa la réception, le regard braqué droit devant elle, et remonta la fermeture Éclair de son anorak en se demandant si elle devait mettre le capuchon.

« Au revoir, Paule, dit-elle à la réceptionniste. À la prochaine.

— Au revoir, madame... est-ce qu'il s'est mis à pleuvoir ?

— Pleuvoir ? Je ne sais pas. »

Teresa poussa les portes et passa sur le porche de béton.

La chaleur qui s'élevait du tarmac calciné l'enveloppa immédiatement. Le soleil brillait haut dans le ciel. Teresa, stupéfaite, regarda autour d'elle ; les arbres étaient couverts de feuilles, la surface de la mer brillait au loin comme une plaque d'argent, une douce brume de chaleur caressait la ville. Les rares nuages planaient loin sur l'horizon, au-dessus des côtes françaises. Les deux jeunes femmes qui marchaient sur le trottoir étaient en short et tee-shirt.

Teresa dégrafa et retira son anorak. Ce matin, lorsqu'elle s'était rendue au bâtiment ExEx, un vent froid venu de l'est balayait la côte, chargé de glace et de pluie froide. Elle se souvint avoir quitté sa voiture au pas de course, tête baissée pour lutter contre les bourrasques, puis, une fois arrivée à la réception, elle avait secoué son anorak pour en déloger les gouttes de pluie et s'était essuyé le visage. Et maintenant, l'été battait son plein.

Elle chercha sa voiture des yeux. Ce matin-là, ce matin d'hiver, elle avait dû se garer contre le trottoir, à quelque distance de là. Elle se dirigea vers l'endroit où elle l'avait laissée, mais à la place de son Escort trouva une Montego bordeaux. Ses deux roues avant avaient escaladé le trottoir et reposaient sur l'herbe.

Sa propre voiture de location n'était pas dans les parages.

Teresa se dirigea vers la Montego. Sur son flanc gauche, il y avait une longue trace de peinture qui s'étendait le long des deux portes et une bosse profonde mêlée d'écorchures blanches là où elle avait heurté quelque chose de solide. Lorsqu'elle regarda par la vitre du côté du conducteur, elle vit une radio de bord toujours reliée par ses fils, mais arrachée à son logement, puis rejetée dans un coin et pendant sous le tableau de bord.

Teresa tenta d'actionner la poignée ; la portière s'ouvrit du premier coup. Malgré la chaleur, une sueur froide lui glaça l'échine, et elle tendit la main vers l'ouverture du compartiment à bagages. Elle perçut le déclic de la serrure, puis alla ouvrir le coffre.

Là, sur le tapis de sol, gisaient un fusil semi-automatique et un revolver, accompagnés de plusieurs

boîtes de munitions ; l'une d'entre elles s'était ouverte, et une poignée de cartouches s'étaient répandues par terre. Elle reconnut le revolver : c'était le colt avec lequel Grove, et elle-même, avait tué Mme Williams et son fils dans les bois. Elle n'avait pas bien regardé le fusil pendant que Grove le manipulait, mais maintenant elle reconnaissait un fusil d'assaut M16.

Teresa claqua le coffre et resta là, à fixer la peinture vernie de la voiture, en essayant de réfléchir. Le soleil martelait son cou. À nouveau, elle fut tentée de battre mentalement en retraite devant les conséquences de ses actes.

Elle était entrée dans ce scénario, l'avait partagé avec Grove. C'était un scénario ExEx standard. Dans ce scénario ExEx standard, elle avait montré à Grove comment se servir de ses armes ; peut-être aurait-il malgré tout tiré dans le tas, peut-être avait-il juste raté sa cible la première fois, peut-être n'était-il pas aussi incompetent qu'elle le croyait, peut-être aurait-il tiré au hasard, balle après balle, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Peut-être se cherchait-elle des excuses, tout simplement.

Bon, d'accord : dans la réalité, Grove avait bel et bien tué ces deux-là : Rosalind Williams et son fils de quatre ans, Tommy. Elle avait vu leurs noms sur le monument aux morts commémorant l'accident, visionné des vidéos montrant le lieu du crime, lu les archives des journaux et s'était entretenue avec le mari de Mme Williams et d'autres personnes qui l'avaient connue.

Mais avant qu'elle ne lui apprenne à tirer, Grove était totalement incompetent. Il tenait son arme lourde et sophistiquée comme un gamin qui manipule un jouet. Du moins dans le scénario.

Si clic n'avait pas agi ainsi, que serait-il arrivé aux deux victimes ? Du moins dans le scénario.

Teresa se détourna de la Montego, posa ses fesses contre le pare-chocs et regarda en contrebas, vers la mer, si lointaine. La ville était baignée de brume, mais ses contours restaient distincts : la ligne de collines basses qui s'étendaient à gauche comme à droite pour former le Ridge, les maisons toutes semblables qui s'alignaient en rangées monotones et, plus bas, les bâtiments plus anciens et plus agréables à l'œil de la Vieille Ville, puis enfin la mer, vaste étendue d'un bleu argenté, et les nuages qui survolaient la France. Tout cela s'étendait devant elle à l'infini, si tentant.

Le reste de l'Angleterre, les mers et le ciel immense, le monde entier, étalé tout autour d'elle. Elle ne mettrait pas longtemps à gagner Douvres ou Newhaven et, de là, elle pouvait prendre un ferry pour la France et subséquemment le reste de l'Europe. Si elle se dirigeait de l'autre côté, après un trajet un peu plus long, ce serait l'aéroport de Gatwick et l'avion qui la ramènerait chez elle. Il n'y avait pas d'extrêmes pour réduire son horizon.

Mais cette réalité n'était pas celle qu'elle avait laissée. On était en été ; dans les rues, les gens roulaient avec les vitres baissées, les toits ouvrants rabattus et les ventilateurs inefficaces mis à fond. Les piétons portaient des shorts et des maillots très courts. Les portes des maisons et des magasins restaient ouvertes. En hiver, en Angleterre, le soleil ne brillait pas comme ça ; elle n'était pas dans le même univers que celui où elle s'était réveillée ce matin, où elle était montée jusqu'ici, où elle avait dû se dépêcher, où elle avait secoué son anorak, tout cela le matin même.

C'était un scénario ExEx standard, rédigé par la compagnie à qui appartenait le bâtiment ExEx. Ce scénario ExEx standard était indubitablement celui de Grove et se déroulait ce jour même. Des extrêmes standards ; une réalité industrielle. Les scénarios de GunHo suivaient les canons établis par toutes les compagnies de ce genre.

Mais Grove était allé plus loin en employant d'autres logiciels. Teresa, fatiguée de côtoyer son esprit malade, l'avait laissé incarner Shandy dans son rôle d'actrice porno ; un couple bien mal assorti. Il y était probablement encore et profitait à fond de ce qui, pour un homme, était une expérience inédite.

Elle se souvint avoir parcouru Coventry Street dans l'esprit de Shandy alors qu'elle lui soutirait des informations sur son mode de vie. Ce logo clignotant, SENSH, apparaissait toutes les trente secondes environ.

« Ça ne te fait rien, Shan ? avait-elle demandé.

— Non, avait répondu Shandy, au bout d'un moment, on finit par s'y habituer. »

Et là, lorsqu'elle était sortie du scénario, c'est ce même message de fin qui lui était apparu.

Le scénario dans lequel elle était entrée, ce scénario GunHo standard sur Grove, n'était pas celui qu'elle avait abandonné : elle se trouvait dans le logiciel fabriqué par Vie, avec ses bribes d'Arizona et de Londres rivetées à divers emplacements, avec ses mauvaises blagues et ses erreurs d'orthographe.

Lorsqu'elle en était sortie, elle s'était retrouvée dans le bâtiment ExEx de Bulverton. Mais c'était par une chaude journée d'été semblable à celle où Grove avait pété les plombs.

C'était logique, bien sûr. Lorsque Grove était entré dans le scénario de Shandy, il l'avait emportée avec lui, et sa seule porte de sortie était la réalité qu'elle venait de quitter.

Cette carte de crédit était trop neuve pour être valide ; cette froide journée d'hiver s'était muée en vague de chaleur ; la Montego était garée à la place de sa voiture à elle.

Elle était toujours dans le scénario de Grove.

Ce qui entraînait des implications dérangeantes et impossibles à appréhender dans leur intégralité, mais au moins elle savait ce qu'il convenait de faire. Teresa n'avait jamais ressenti un tel désir presque frénétique d'échapper à un scénario. Elle se souvint du mnémonique LIVER et attendit que le logo GunHo apparaisse, signalant la fin prématurée du scénario.

Teresa resta dans Welton Road, devant le bâtiment ExEx, près de la voiture volée luisant sous les rayons du soleil. Rien n'avait changé.

À sa connaissance, ce mnémonique n'avait jamais échoué, ni pour elle ni pour les autres – quoi qu'en dise Dan Kazinsky, qui affirmait aux jeunes recrues qu'il fallait s'en méfier et qu'il n'était pas infallible.

Teresa, choquée, se concentra néanmoins sur ce qui venait de se produire. Un jour, à l'académie, un professeur de psychologie venu de l'université John Hopkins leur avait donné un cours particulièrement long et technique. Cette femme à la voix sèche leur avait expliqué la théorie de la connexion mentale avec un univers imaginaire. Plus tard, certains bleus admirent – en privé – qu'ils n'avaient pas tout suivi, mais pas Teresa, qui avait bu ses paroles.

Selon ce principe psychologique, chaque individu désirait, au niveau inconscient, donner des bases solides à la perception qu'il avait de la réalité. Les sens humains ne cessaient de mettre à l'épreuve la véracité du monde qui les entourait pour envoyer silencieusement leurs conclusions à la conscience de l'individu. Tout était en ordre. Donc, un scénario ExEx ne pouvait fonctionner qu'en tant qu'alternative à peu près plausible à la réalité en stimulant les informations sensorielles, du moins tant que le participant y consentait de façon plus ou moins implicite. Ce qui signifiait que reconnaître, isoler et rejeter sciemment l'une des stimulations sensorielles simulées était le seul moyen de sortir d'une expérience extrême.

Cette explication magistrale fut suivie d'une série de questions et de réponses, puis d'un bref entracte accompagné de rafraîchissements. Plus tard, après le départ du professeur, Dan Kazinsky devait déclarer :

« Il faut que vous sachiez une chose : parfois, on peut rester coincé là-dedans. Ce mot de passe ne

fonctionne pas à tous les coups. Il y a une autre porte de sortie, et vous devez la connaître. »

Il leur expliqua donc le système de connexion manuelle qui faisait partie intégrante de la valve elle-même.

Teresa passa ses mains derrière son cou, localisa la valve et tâtonna en cherchant le minuscule interrupteur caché derrière un pli rigidifié de l'appareil. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle chercha à retirer le morceau de plastique du bout de l'ongle sans pour autant se blesser.

À part lors d'un entraînement à Quantico, supervisé par l'agent Kazinsky, elle n'avait jamais rien fait de tel. Teresa découvrit que le gadget était plus difficile à actionner qu'elle ne l'aurait cru, et elle dut s'y reprendre à deux fois. Lorsque le petit levier céda enfin, Teresa se crispa, prête à subir le choc découlant d'une telle sortie en catastrophe.

Teresa resta sur Welton Road, devant le bâtiment ExEx, adossée à la voiture de Grove, sous la chaleur d'un soleil estival. Rien n'avait changé.

Elle passa sa main dans son dos, palpa la valve ExEx et chercha à nouveau le minuscule interrupteur caché derrière un pli rigidifié de l'appareil. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle retira le plastique de la pointe de l'ongle et remit l'interrupteur dans sa position initiale.

Un jour, il y avait des années de cela, Teresa conduisait de nuit dans le centre-ville de Baltimore, dans la zone située au nord de Franklin Street, un coin qu'elle connaissait très bien. Elle ne faisait pas attention à son chemin et se trompa de rue. Comme elle croyait savoir où elle se trouvait, elle continua de rouler vers la résidence de ses amis, trouva une place et se gara. C'est alors qu'elle prêta enfin attention à son entourage et réalisa sur-le-champ qu'elle n'était pas au bon endroit ; et pourtant, son esprit s'entêtait et lui soufflait que c'était impossible. Elle s'y était déjà rendue plusieurs fois et connaissait bien le coin. Or, là où aurait dû se trouver la porte de l'immeuble qu'habitaient ses amis, il y avait deux petits magasins ; de plus, les réverbères n'étaient pas là où ils auraient dû et les bâtiments d'en face étaient trop grands, trop décrépits. Durant quelques secondes, Teresa avait été convaincue de deux faits à la fois tout en sachant qu'ils étaient résolument contradictoires. Une sensation fort dérangement : elle savait qu'elle n'était pas au bon endroit et, simultanément, était sûre de ne pas se tromper.

Maintenant, alors que cette chaude journée d'été se déroulait autour d'elle, que la clarté du soleil l'éblouissait, que la chaleur qui s'élevait du béton l'étouffait, Teresa connut le même conflit. Si elle ne pouvait sortir du scénario, c'était donc qu'elle était bel et bien là, le jour du massacre.

Mais c'était impossible ; les faits s'étaient déroulés huit mois plus tôt.

Son front s'ourlait de sueur, et des torrents liquides dégoulaient le long de ses tempes : elle défit les deux derniers boutons de son chemisier et souleva légèrement le tissu pour s'éventer et se rafraîchir un peu. Elle trouva un mouchoir en papier et s'essuya le front sans grand effet. (Le mouchoir était déjà humide ; était-ce celui avec lequel elle s'était séché le visage ce matin, alors qu'elle se remettait de la température arctique ?) Là, debout dans la rue, elle pouvait difficilement retirer ses vêtements les plus chauds : son jean trop serré et le gros collant qu'elle portait au-dessous. Elle avait apporté des habits moins étouffants, mais ils étaient à l'hôtel, dans une de ses valises, elle-même bouclée et prête à prendre l'avion.

Teresa, perplexe, regarda la voiture que Grove avait abandonnée, fronça les sourcils, puis retourna vers le bâtiment ExEx.

Paula Willson était toujours assise devant son bureau ; un ventilateur tournait paresseusement sur son socle. Le courant d'air soulevait les papiers éparpillés sur sa surface lisse au rythme de son va-et-vient lymphatique.

« Bonjour », fit Teresa en refermant la porte derrière elle.

Après la chaleur du dehors, l'intérieur du bâtiment était d'une fraîcheur agréable.

« Puis-je vous aider ? demanda Paula.

— Oui, vous pouvez m'être d'un grand secours. Pouvez-vous me dire si vous savez qui je suis ?

— C'est bien vous qui étiez là il y a quelques minutes, n'est-ce pas ?

— J'allais partir et vous m'avez demandé s'il pleuvait.

— C'est bien ça.

— Pouvez-vous vous souvenir de la raison pour laquelle vous m'avez posé cette question ?

— Eh bien, la façon dont vous étiez vêtue m'a surprise. Vous portiez un gros manteau.

— D'accord. M'aviez-vous déjà vue auparavant ?

— Je ne crois pas. Il me semble que vous utilisez les simulateurs. J'ai présumé que vous étiez entrée avant que je ne regagne mon poste. Vous êtes bien une de nos clientes ?

— C'est exact. Écoutez, j'essaie de localiser...

— Puis-je prendre votre nom ?

— J'ai apporté ma carte de cliente. »

Teresa voulait lui dire qu'elles s'étaient saluées presque tous les matins depuis trois semaines, mais cela n'aurait servi à rien. Elle n'était plus sûre de quoi que ce fût. Elle farfouilla dans la poche où elle mettait sa carte de plastique, mais celle-ci n'était pas là. Elle chercha dans les autres poches avant de se rappeler : Grove avait eu une conversation de la même teneur avec Paula, plus tôt dans la journée, lorsqu'il était arrivé au bâtiment. Afin de couper court aux formalités, Teresa l'avait aidée à trouver sa carte d'identité : il avait immédiatement cherché dans sa poche arrière, tout comme le faisait actuellement Teresa. Grove avait trouvé sa carte ; Teresa ne pouvait dénicher la sienne.

« Mon nom est certainement inscrit là, quelque part dans votre ordinateur. Teresa Simons. Teresa Ann Simons. C'est « Ann », sans « e ».

— Cela ne prendra qu'un instant », dit Paula qui pianotait déjà sur son clavier tout en regardant l'écran. « Non, je crains que vous ne soyez pas enregistrée, mais en ce moment nous recrutons de nouveaux membres, et si vous vous abonnez sans plus tarder, nous vous ferons bénéficier d'une réduction et de coupons valables pour un certain nombre de kilomètres en avion. Si vous voulez bien remplir ce formulaire de candidature et me fournir une carte de crédit, vous pouvez devenir membre temporaire dès maintenant. »

Et elle fit glisser la feuille de papier vers Teresa.

« J'essaie juste de retrouver une connaissance, répondit Teresa, et je pense que la personne en question est ici. Je suis déjà venue en sa compagnie. Pouvez-vous au moins me dire s'il est toujours dans le bâtiment ? »

La jeune femme garda son expression de réticence toute professionnelle.

« Je suis désolée. Je ne suis pas autorisée à divulguer ce genre d'informations concernant nos clients.

— Oui, je comprends. Quoique, ce n'est pas la même chose, puisque je suis arrivée avec lui.

— Désolée, répéta Paula.

— Vous ne pouvez même pas me dire s'il est sur les lieux ? Il s'appelle Grove. Gerry Grove.

— Cela m'est interdit », dit Paula d'un air gêné tout en jetant un coup d'œil vers le saint des saints.

Un instant, Teresa put entrevoir la jeune femme aimable et parfois détendue avec qui elle avait souvent échangé quelques mots en entrant ou sortant du bâtiment.

« Êtes-vous autorisée à fournir des informations comme celle-ci aux autres membres ? demanda Teresa. Enfin, si je remplis ce formulaire, tout sera différent. Je ferai partie de la famille.

— En ce cas, je verrai ce que je peux faire. »

Un bref sourire de soulagement illumina les yeux de Paula.

Teresa alla s'installer sur un des sièges de la salle d'attente et remplit rapidement le formulaire. C'était le même que la première fois, et il demandait les mêmes détails personnels, mais il y avait quelques différences subtiles : les caractères étaient plus grands, la mise en page différente ; c'était probablement une première ébauche du formulaire définitif.

Lorsque Paula la vit signer au bas du document, elle décrocha le téléphone intérieur et appuya sur deux boutons. Lorsque Teresa retourna au guichet, elle l'entendit dire :

« Bonjour, ici Paula, j'appelle depuis le guichet. Je tente de retrouver un de nos utilisateurs, un M. Grove.

— Gerry Grove, précisa Teresa.

— Oui, c'est ça. O.K., Sharon est peut-être au courant ? Apparemment, il s'agit d'un M. Gerry Grove. Gerry avec un G ? » Elle leva les yeux vers Teresa, qui acquiesça. Paula confirma l'orthographe, puis jeta un drôle de regard en direction de Teresa. « Ils sont à sa recherche. Oui, je suis toujours là. D'accord. Merci. »

Elle raccrocha le téléphone et griffonna un numéro à plusieurs chiffres sur une feuille de papier.

« Ils savent de qui vous voulez parler.

— Parfait ! Il faut que je le voie.

— Un instant : ils doivent encore déterminer son statut exact. Ils m'ont donné son identité. »

Paula pianota à nouveau sur son clavier tout en parcourant des yeux le chiffre qu'elle venait de griffonner.

« Voilà : M. Grove est bel et bien venu utiliser notre matériel. » Elle consulta l'horloge murale. « Il y a une heure, je crois.

— Cela semble correspondre. Est-il toujours dans le simulateur ?

— Non, apparemment, il en est sorti. Il n'y reste jamais bien longtemps. Il a payé d'avance en liquide, mais...

— Je peux voir ?

— Eh bien... »

Mais Teresa avait fait le tour du guichet et se tenait au côté de Paula, ce qui lui permit de regarder l'écran. Elle y trouva la confirmation de ce qu'elle faisait plus que soupçonner en y lisant en toutes lettres le nom de Grove et la référence d'un scénario que Teresa reconnut : c'était celui du tournage porno de Shandy et Willem. Bien sûr.

Paula tapota l'écran de la pointe de son stylo-bille.

« Comme vous pouvez le voir, il semblerait qu'il ait interrompu le scénario après quelques secondes seulement. Si vous voulez savoir ce que cela signifie, il faudra que vous demandiez à l'un

des techniciens. Je ne m'occupe pas des scénarios. Mais on peut les interrompre de l'intérieur, non ? Le client peut décider d'en rester là ? Je crois que c'est ce qui s'est produit.

— Au bout de quelques secondes ?

— Onze, très exactement. »

Teresa y réfléchit un instant. Elle se souvint de son entrée dans le scénario, de la soudaine chaleur, de la clarté des projecteurs, du soutien-gorge pigeonnant trop serré, d'avoir cligné des yeux, distingué ces gens qui se tenaient derrière le cercle de lumière, de la femme qui lui avait repoudré le nez et le front en disant, « Je n'en ai que pour un instant, Shan », avant de retourner avec les autres, derrière les projecteurs. C'est alors qu'elle avait décidé qu'elle en avait assez vu et était sortie du scénario. Tout cela en onze secondes ?

« Vous dites qu'il n'est plus dans le simulateur. Mais est-il toujours dans le bâtiment ?

— Je peux passer un coup de fil, si vous voulez.

— Oui. S'il vous plaît. »

Paula décrocha à nouveau le téléphone interne. Elle demanda à son interlocuteur invisible si M. Grove se trouvait dans l'aire de récupération et écouta la réponse.

« Non, dit-elle, ils pensent qu'il est reparti sur-le-champ. Il n'est plus dans le coin. »

Teresa sentit monter en elle un sentiment proche du désespoir.

« Vous l'avez vu partir ?

— Des dizaines de gens défilent devant mon bureau. Ils n'arrêtent pas d'entrer et sortir.

— Vous devez savoir à quoi il ressemblait. Il portait... » Teresa se tut le temps de se refaire une image mentale de Grove. « Un pantalon vert foncé avec des poches partout, comme un uniforme militaire, et un tee-shirt moulant vert avec des taches de graisse. Il est entré et a jeté sur votre bureau des billets de banque, quarante livres très exactement. Vous lui avez demandé s'il était membre, et il vous a répondu qu'en général il se rendait à votre annexe de Maidstone. Il vous a donné sa carte d'identité et, après cela, vous l'avez laissé entrer.

— Un type avec des cheveux vaguement roux et des mains sales ?

— C'est lui ! Vous l'avez vu sortir ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ? Vous n'avez pas quitté votre guichet ?

— Maintenant que je sais de qui il s'agit, si je l'avais vu sortir, je me le rappellerais.

— Alors il doit toujours être là, quelque part. »

Durant leur échange, Teresa n'avait pas lâché son nouveau formulaire d'application, qu'elle finit par donner à Paula. Elle y ajouta sa carte GM MasterCard pour donner plus de poids.

« Cela fait de moi un membre, non ?

— Oui, je présume que...

— Comme vous allez le constater, cette carte a déjà été enregistrée. Je passerai la récupérer dans quelques instants. »

Et avant que Paula ait pu répondre, elle poussa la double porte et entra dans le bâtiment proprement dit. Au bout d'une ou deux minutes, elle dut bien admettre que Grove n'était pas là. Parmi les membres du personnel, on l'avait à peine remarqué pendant qu'il était branché aux équipements, et personne ne l'avait vu partir.

Teresa s'empressa de ressortir dans la clarté du soleil et se dirigea vers l'endroit où était garée sa voiture volée.

Elle resta un bon moment à ses côtés, à admirer la vue, la mer argentée, les toits irréguliers, les rues paisibles, les nuages au-dessus de la France. Son identité s'était croisée à celle de Grove ; elle

était entrée avec lui dans le bâtiment et il l'avait quitté en même temps qu'elle. Alors où était-il maintenant ?

Quelques instants plus tard, elle entendit le gémissement des sirènes de police dans le lointain, au milieu des maisons et des rues si tranquilles de la Vieille Ville de Bulverton.

Elle récupéra sa MasterCard à la réception, en même temps que son équipement de nouveau membre d'ExEx, son coupon valable pour quelques centaines de kilomètres en avion, un prospectus d'introduction, des réductions pour ses dix premières heures d'ExEx, un stylo gratuit et un sac de toile marqué du logo de la compagnie GunHo. Elle remercia Paula d'un sourire et entra dans le saint des saints, à la recherche d'un terminal libre.

Les ordinateurs étaient légèrement différents de ceux auxquels elle était habituée, mais présentaient le logo habituel de GunHo. Trois machines étaient libres : elle choisit la plus éloignée du couloir. Elle s'assit et inscrivit son nouveau numéro de membre, qu'elle trouva au milieu du matériel promotionnel que Paula lui avait donné. Inutile d'essayer son ancien numéro, qu'elle avait appris par cœur à force de le taper.

Après une pause perceptible, le programme se mit en mode de chargement.

Teresa regarda les écrans qui se succédaient rapidement et réalisa qu'entre ce moment et l'époque où elle avait régulièrement utilisé ce système, éloignée de huit mois dans l'avenir, on y avait apporté quelques améliorations. Le logiciel ressemblait à celui auquel Teresa s'était habituée, mais fonctionnait deux fois moins vite. Le clavier et le moniteur semblaient différents, eux aussi. La rapidité féroce avec laquelle le logiciel répondait à la moindre injonction l'avait toujours intimidée, et cette version moins récente lui convenait davantage.

Le programme s'interrompt pour montrer le menu principal et ses nombreuses options. Teresa y jeta un coup d'œil et, bien qu'elle ne puisse en être sûre, sentit qu'elles étaient moins nombreuses que dans celui qui lui était familier. Peu importe.

Maintenant, un temps de réflexion s'imposait.

Il y avait deux explications permettant de résoudre son dilemme, et toutes deux se fondaient sur des impossibilités.

Tout lui suggérait qu'elle venait de remonter de huit mois dans le temps et se trouvait actuellement dans le passé. Alors même qu'elle fixait le moniteur d'un regard vide, elle prit conscience d'une preuve supplémentaire : le programme montrait toujours la date dans une minuscule fenêtre au fond à droite de l'écran, et celle-ci indiquait qu'on était le 3 juin. Le jour du massacre de Grove.

Si elle admettait qu'il n'y avait pas d'erreur, elle reconnaissait donc qu'elle avait voyagé dans le temps. Pour corroborer cette situation, elle pouvait prendre en compte la date de validité de sa carte de crédit, le changement de climat, les petites différences dans le bâtiment ExEx lui-même. Durant le mois de février de sa véritable existence, Paula lui avait dit que la carte de membre de l'ExEx était presque une capacité en soi et qu'ils comptaient cesser d'accepter de nouveaux membres. Il n'y avait pas quelques minutes, cette même Paula l'avait fortement incitée à s'abonner en lui promettant toute sorte d'avantages.

Mais Teresa ne pouvait admettre le simple concept du voyage dans le temps. Elle ne l'avait jamais compris au niveau philosophique et, de toute façon, elle n'avait qu'à regarder autour d'elle pour découvrir des preuves tangibles de son impossibilité.

Si le fait d'entrer dans le scénario de Grove puis de le quitter en catastrophe l'avait fait remonter huit mois en arrière dans le passé *via* la conscience écœurante de Grove, comment pouvait-elle porter les mêmes vêtements que lorsqu'elle avait quitté son hôtel ce matin-là ? Comment pouvait-elle avoir le même sac en bandoulière ? Et le même mouchoir en papier dans sa poche, celui qu'elle avait utilisé une première fois pour essuyer la pluie glaciale qui humectait son visage et une seconde pour éponger la transpiration due à la chaleur ?

Plus précisément encore, comment pouvait-elle avoir perdu sa carte d'identification ExEx si Grove ne l'avait pas prise lorsqu'il en avait eu besoin ?

Mais cela ne tenait pas. Les cartes étaient codées électroniquement. Lorsque Grove avait donné la sienne (ou celle de Teresa) à Paula, la réceptionniste avait trouvé le nom de Grove sur son ordinateur.

Teresa abandonna ce raisonnement.

Sa voiture de location avait disparu, elle aussi, mais elle préféra ne pas s'attarder sur ce point. Tous les scénarios comprenaient des illogismes ou des incohérences ; un mur de brique là où on aurait dû trouver une station de métro.

Ce qui voulait dire que tout cela n'appartenait pas à sa vraie vie, qu'elle se trouvait toujours dans une expérience extrême. Elle ne suivait plus le scénario retraçant la cavale meurtrière de Grove, mais celui dans lequel elle était entrée consciemment, celui qui l'avait placée dans son esprit, derrière ses yeux, et qui faisait d'elle le témoin de ses meurtres. Elle n'était plus Grove, sous une forme ou sous une autre, mais avait à nouveau endossé sa propre identité.

Bien que le caractère hyperréaliste des scénarios ne puisse plus la surprendre, elle s'étonnait toujours de la richesse de détails qu'ils présentaient, la minutie maniaque apportée au moindre effet de réel, à l'inattendu et à l'accidentel. Tout ce qui renforçait l'effet d'une réalité suramplifiée.

Elle pouvait sentir cet effet à ce moment même : alors qu'elle regardait autour d'elle. Teresa chercha un détail inattendu et le trouva sur-le-champ.

L'ongle de son index gauche était fendu : elle se l'était cassé la nuit précédente, en ouvrant un des tiroirs de sa chambre au White Dragon. Elle avait à peine eu le temps d'égaliser le tout avec une lime. Et maintenant, il avait exactement la même forme.

Il y avait une plante verte dans le couloir face à son alcôve, et il était visible que celle-ci avait besoin d'être arrosée ou mise quelque temps au soleil. Trois feuilles avaient jauni et étaient sur le point de tomber.

Tout au bout du bureau, au-dessus des cloisons, l'un des néons fluorescents était hors service ; parfois, il se mettait à clignoter à la périphérie de son champ de vision.

Sous sa chaise gisait un stylo-bille oublié qui n'était pas le sien : jusque-là, elle ne l'avait pas remarqué.

(Mais, quelques instants plus tard, elle réalisa que le stylo aux armes de la boîte que Paula lui avait donné n'était plus là où elle l'avait mis, qu'elle devait l'avoir fait tomber involontairement d'un geste maladroit : c'était donc bien le sien. Ces détails étaient énervants au possible.)

Bien sûr, de telles preuves pouvaient aussi signifier qu'elle n'avait pas quitté le monde réel, mais Teresa était bien au-delà de ça.

Où qu'elle puisse être, ce n'était plus dans une réalité objective.

Mais s'il s'agissait d'un scénario, pourquoi n'avait-elle pas pu y mettre fin ?

« Avez-vous besoin d'un coup de main pour faire tourner le logiciel ? »

Un technicien, un jeune homme que Teresa n'avait encore jamais vu, s'était arrêté en passant devant son alcôve.

« Non... j'essaie juste de me décider.

— Si vous avez besoin d'assistance, je suis là pour ça. On dirait que vous avez du mal à faire fonctionner ce programme.

— Tout va bien. Merci. »

Il ne pouvait pas imaginer le genre de problème qu'elle devait résoudre.

Elle attendit qu'il soit parti, puis fronça les sourcils et tenta de réfléchir.

Les règles avaient changé. Lorsque Grove était entré dans le scénario de Shandy, il avait abandonné toutes les procédures standards pour entrer et sortir d'une expérience extrême. C'est sans doute ce que Ken Mitchell appelait un croisement ; il le décrivait comme un syndrome induisant de faux souvenirs, de l'invention *post hoc*, une interprétation des faits.

Lorsqu'elle avait mis fin au scénario, elle avait imaginé son propre retour à la réalité : il n'y avait pas de femme du nom de Teresa Simons allongée dans une alcôve de simulation au bâtiment ExEx de Bulverton en ce jour du 3 juin. Et pourtant, elle était revenue du scénario de Shandy et était toujours là.

Grove avait fracassé la logique du scénario. La linéarité à laquelle Ken Mitchell était tant attaché avait reçu l'apport d'une troisième dimension mémorielle, devenue elle-même une matrice.

Elle se mit à parcourir les menus comme elle l'avait déjà fait tant de fois, mais là où jadis seule la curiosité la motivait, elle avait désormais un but. Elle cherchait la banque de données qu'on appelait les Principaux Fichiers mémoriels : c'était là qu'elle était allée chercher les informations complémentaires sur Shandy qu'elle n'avait pu trouver en passant par les menus principaux. Elle tenta de se rappeler la façon dont elle avait procédé, mais ne vit rien qui puisse lui donner une indication. Elle revint au principal menu d'options et finit par remarquer une petite fenêtre tout en bas de l'écran : *Recherche Macro*. Elle cliqua dessus et, à son grand soulagement, découvrit un nouveau menu d'options assez imposant. L'un d'entre eux proclamait : CONNEXION AUX PRINCIPAUX FICHIERS MÉMORIELS.

Elle tapa « Teresa Ann Simons », ajouta « Woodbridge » et « Bulverton » comme localisations, et cliqua dessus pour voir ce qui allait se passer. À savoir : rien. Il n'y avait rien sur le dossier, pas même le premier scénario qu'elle avait employé, celui de tir à la cible. Mais bien sûr, cela se passait à une autre époque. Dans le temps, dans l'avenir, en février prochain.

Elle tapa « Gerry Grove », puis « Bulverton » comme localisation et, après un bref instant de réflexion, ajouta « Gerald Dean Grove » comme second nom. Après une interruption perceptible, l'ordinateur répondit que Grove apparaissait dans trois scénarios. Teresa en fit apparaître la liste. Deux d'entre eux n'avaient pas d'hyperliens ; leurs numéros de code étaient si proches qu'ils en paraissaient équivalents. Le troisième avait l'air différent : Teresa cliqua sur son icône vidéo.

La scène se passait dans une voiture garée sur le front de mer de Bulverton. Le soleil brillait au-dessus de la mer. Des mains cherchaient à connecter deux fils électriques sous le tableau de bord. Une silhouette s'arrêta devant la voiture, obscurcissant le flot de lumière.

La bande-annonce vidéo se termina.

Une sensation familière s'empara de Teresa : celle qui annonçait une surcharge imminente, et qui ne cessait de l'attirer vers d'autres sujets. Le programme lui proposait plus d'informations qu'elle ne pouvait en assimiler. La séquence qu'elle venait de voir n'était que l'ouverture du scénario qu'elle avait expérimenté en compagnie de Grove : le deal de drogue, le vol de la voiture, la récupération des armes à feu...

C'était le scénario où elle était entrée et qu'elle avait fini par interrompre, celui qui l'avait piégée

dans sa localisation temporelle. Et pourtant, ce scénario ne pouvait exister aujourd'hui, le jour même où les événements étaient censés se dérouler !

Entre-temps, qu'en était-il des deux autres scénarios ? Durant ses premières recherches, elle n'avait pas remarqué qu'ils étaient liés à Grove.

Elle cliqua sur l'un d'entre eux et le reconnut immédiatement. Grove avait utilisé le champ de tir pour s'exercer ; ce qui lui rappela la seule et unique occasion où elle avait utilisé cette option. Elle laissa défiler la bande-annonce, puis cliqua sur l'autre et la regarda à son tour. Elle n'était pas si différente. Elle regarda avec dégoût la silhouette de Grove, qui lui tournait le dos.

Le champ de tir lui-même n'était pas si différent de celui auquel elle était habituée. Elle remarqua un bouton d'information arborant la mention CODE DE LOCALISATION, cliqua dessus et tomba sur un résumé narratif d'une partie des numéros de référence. Elle identifiait le champ de tir actuellement utilisé comme une succursale de GunHo, Réalités extrêmes virtuelles (sous licence), Whitechapel Street, Maidstone, Kent.

Je ne contrôle plus la situation, se dit-elle. Je vais faire une overdose d'informations.

Alors qu'il entrait dans le bâtiment ExEx, Grove avait dit à Paula, à l'intérieur du scénario, quelque part dans ses souvenirs, qu'il se rendait le plus souvent à Maidstone, ce qui signifiait qu'il ne venait pas souvent ici.

Pourquoi ce nom de Maidstone ? Au cours de ses recherches, Teresa avait lu toutes les informations disponibles sur Grove, et elle ne se rappelait pas qu'on y ait fait mention de cette ville du Kent, du moins pas dans ce contexte.

Elle savait que, s'il avait mentionné Maidstone, c'était parce qu'elle l'y avait incité : en effet, elle s'était demandé par quel mensonge il pourrait bien s'en tirer. Il avait fouillé dans sa poche de derrière et en avait sorti une carte d'identité de plastique qui avait satisfait la réceptionniste et dont le numéro avait été accepté par l'ordinateur. Teresa devait avoir elle-même inspiré cette référence inattendue à Maidstone, peut-être en puisant dans ses souvenirs pour y trouver le moment où Paula lui avait parlé du délai requis avant d'être nommé membre à part entière.

Teresa détourna les yeux de l'écran surchargé d'informations inattendues. Elle fixa le clavier, passa les doigts sur ses touches de plastique en une caresse légère. Il fallait qu'elle s'éclaircisse les idées avant d'être complètement perdue.

Au final, l'information concernant Maidstone était inutile. Ce n'était qu'une impasse, ou du moins une voie qu'elle n'avait aucune envie d'emprunter.

Elle revint à l'écran et chercha une fenêtre qui lui montre les liens entre les fichiers maîtres. Une fois de plus, elle tapa son nom et les localisations essentielles et attendit de voir ce qui allait se passer. IL Y A 4 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Quatre connexions venaient de se matérialiser alors que quelques instants plus tôt il n'y en avait pas une seule. C'est avec le sentiment de ne plus rien comprendre à tout cela – une fois de plus – que Teresa cliqua sur OUI.

Le premier nouveau lien entre Grove et elle-même n'avait rien de surprenant ni d'inquiétant : il menait à Shandy et Willem en pleine action libidineuse sous la lumière des projecteurs. Le second était tout aussi banal : il s'agissait de la croisade meurtrière de Grove dans les rues de Bulverton.

Par contre, les deux liens suivants étaient beaucoup plus angoissants.

Désormais, il semblait qu'elle fût connectée avec la cible qu'elle avait employée lors de ses exercices de tir à Maidstone. La liste fournissait les dates et le code identifiait la localisation : la

petite fenêtre vidéo ne faisait que répéter ce qu'elle avait vu en personne quelques minutes plus tôt.

Est-ce que le simple fait de visionner les bandes-annonces de ces deux scénarios les avait activés et reliés à elle-même ? Mais elle n'était même pas *entrée* dans les scénarios : elle s'était contentée de regarder les vidéo-clips ! Durant ses sessions précédentes, lorsqu'elle avait employé le même programme, elle avait fait de même sans pour autant créer d'hyperlien. Ce n'était qu'un logiciel informatique, un bête index en plus perfectionné.

Elle cliqua sur l'icône représentant la vidéo du scénario de Shandy et vit la jeune femme effectuer ses mêmes mouvements maladroits alors qu'elle tentait de soulager la pression de ses vêtements inconfortables. Lorsqu'elle eut terminé, un nouveau message apparut à l'écran : IL Y A 72 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Soixante-douze alors que, quelques instants plus tôt, il n'y en avait que quatre ? Teresa cliqua à nouveau sur OUI en redoutant ce qu'elle allait découvrir et, pire encore, doutant de pouvoir le comprendre.

La liste se déploya lentement sous ses yeux : elle était connectée par hyperlien aux sessions de tir que Grove avait suivies à Maidstone et lui à celles que Teresa avait elle-même pratiquées à Bulverton. En sus, ils étaient tous deux connectés à Shandy et Willem, Eisa Jane Durdle, William Cook...

Elle s'empressa de pointer le curseur sur ANNULER et cliqua sur la souris. Le listing disparut aussitôt et l'écran s'éclaircit. Elle eut l'impression que, peu à peu, Grove s'insinuait dans sa vie ; sentit sa présence sournoise, une conscience maléfique tapie quelque part dans la réalité virtuelle, traversant tout ce qu'elle avait pu vivre, connectant son existence larvaire avec la sienne pour mieux l'envahir.

Au bout d'une longue pause, l'écran montra une fois de plus le message répertoriant le nombre de liens. Maintenant, il disait : IL Y A 658 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Quand cela se terminerait-il ? À chaque minute, de nouveaux liens s'ajoutaient en une progression exponentielle. Une fois de plus, elle cliqua sur oui et fixa l'écran, une boule d'angoisse au creux de l'estomac.

La liste s'étira paresseusement sur l'écran ; certains noms mettaient un peu plus de temps que les autres à s'inscrire à l'écran.

La plupart d'entre eux lui étaient familiers : les deux entraînements au tir de Maidstone et celui qu'elle-même avait suivi à Bulverton. Shandy et Willem étaient aussi là (cinq fois au total, mais ils venaient d'être connectés à cent soixante-cinq scénarios non détaillés). Certains étaient nouveaux, mais sans surprise : la famille Mercer comptait treize scénarios liés au meurtre de Shelly. D'autres étaient plus inattendus. Par exemple, qui pouvait bien être Katherine Denise Devore (dix liens) et en quelle mesure pouvait-elle être connectée à Teresa ou Grove ? Tout aussi incongru, le nom de Dave Hartland apparut lui aussi (vingt-sept fois) et il y en avait seize autres, parmi lesquels Amy Lorraine Hartland, née Colwyn, et Nicholas Anthony Surtees, tous deux enregistrés dans les Principaux Fichiers mémoriels. Rosalind Williams apparaissait sur la liste (quatre), puis Eisa Jane Durdle (quinze ; pourquoi en avait-on ajouté de nouveaux depuis qu'elle était entrée dans le programme ?).

Teresa eut l'impression que sa vie tout entière était un patchwork que l'ordinateur assemblait pièce à pièce.

Elle cliqua sur la première des icônes vidéo d'Eisa Durdle et vit les palmiers ondulant sous la brise, le soleil éblouissant, les voitures aux carrosseries luisantes. Pour Teresa, ce scénario tout simple revêtait une importance bien particulière : il lui avait fait comprendre qu'elle avait toute latitude d'explorer l'univers virtuel. Elle eut envie d'y retourner, comme un enfant en mal de réconfort

embrasserait un vieux jouet. Elle avait envie de rouler sur les routes de Californie du Sud, confortablement installée dans la grosse voiture d'Eisa en écoutant Duke Ellington et Artie Shaw à la radio, de regarder la ville s'éloigner et se reformer autour d'elle alors qu'elle traversait les autoroutes infinies de l'esprit et du souvenir. CONTINUER PAR 658 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/ GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Teresa cliqua sur NON, puis fit défiler la liste en arrière pour s'arrêter sur le nom de Katherine Denise Devore. Qui pouvait bien être cette femme, et pourquoi jouait-elle soudain un rôle dans sa vie ?

Elle se creusa les méninges : Katherine, Kath, Kathy, Kathie, Kate, Katie ? Avait-elle connu quelqu'un qui portait un de ces noms ? Ou celui de Denise ? En cours, par exemple ? Comme son père était sans cesse nommé sur une autre base, Teresa changeait d'école avec une régularité confondante. La plupart des gens gardent quelques vieux amis d'enfance ; Teresa avait des centaines de connaissances, mais ne pouvait se souvenir d'avoir jamais eu des amis. Parmi tous ces gens, il devait bien y avoir une Katherine ? Ou peut-être l'avait-elle connue au cours d'un de ses petits boulots, ou à l'université, ou au Bureau ? Il y avait une jeune recrue qui suivait le même programme ExEx qu'elle à l'académie de Quantico, une fille qui s'appelait Cathy Grenidge, son prénom complet devait être Catherine... mais maintenant qu'elle y repensait, elle n'avait jamais vu son nom écrit quelque part. Ce pouvait être Kathy ou Katherine. Que lui était-il arrivé ? Quelque chose obscurcissait ses souvenirs relatifs à Cathy Grenidge. Teresa fouilla son cerveau en employant consciemment une technique qu'on lui avait apprise il y avait bien longtemps. Un agent fédéral devait pouvoir se souvenir d'un visage ou d'un nom parmi les centaines de personnes qu'il était amené à rencontrer, et il y avait plusieurs moyens d'y parvenir. Quel était le mnémonique ? Elle s'éclaircit l'esprit, se concentra sur le visage de celle qu'elle cherchait, et le trouva. L'agent Grenidge ; elle avait passé ses examens en même temps que Teresa, puis avait été envoyée en poste dans le Delaware ou quelque chose comme ça. Emportées par le tourbillon de leurs carrières respectives, elles avaient perdu contact. Non : Cathy avait épousé un type et, quelques années plus tard, avait quitté le Bureau ? Non, elle n'avait pas démissionné. Teresa se souvint que Cathy et elle s'étaient mariées à la même époque, mais peu après Cathy avait été affectée à un poste dans le Midwest. Qu'était-elle devenue ? Elle était morte accidentellement, non ? Ou était-ce en mission ? Qui avait-elle épousé ? Dans le lointain, une lueur mentale : Cathy et ce type qui était son mari, un autre agent, une mauvaise blague à leur mariage, un tour de cartes quelconque, une manipulation brillante qui les avait tous fait éclater de rire ; un homme aux grandes mains et au corps trapu. Cal ! Calvin Dévore ; Cal, l'ami d'Andy, cette grande carcasse aux mains immenses, aux gestes délicats qui l'amusait et l'impressionnait à la fois. Mon Dieu, Cal ! Sa femme avait été abattue à Dubuque, Iowa, alors qu'elle tentait d'appréhender un suspect, une balle dans la tête, une semaine de coma, puis elle était morte. Kathy Devore. CONTINUER PAR 658 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/ GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Teresa cliqua sur NON, irritée de voir quelle semblait perturber le programme.

Avait-elle quelque chose à voir avec la mort de Kathy ? Et Grove ? Quel pouvait être le lien ? Elle tenta de se concentrer sur la question en faisant abstraction des voies de garage et des informations dispensables.

Si elle y retournait, si elle laissait s'étendre le processus, il y aurait encore plus d'hyperliens, des centaines de connexions en sus. Combien pouvait-il encore y en avoir ? Les voies de traverse étaient infinies. Ce croisement avec Grove croissait comme une chose vivante qui s'étendrait à travers l'univers virtuel en traînant derrière elle un réseau de connexions, si elle ne les créait pas purement et simplement.

À nouveau, cette absence de fin, ce manque de bord ou de barrière ; rien, que des extrêmes.

Ça suffit, se dit-elle. Je ne veux plus entendre parler de Kathy Devore. Pas maintenant. C'est trop tard. Il faut que je me concentre sur une seule et unique chose. Ce que je veux, ce qu'il me faut. L'hyper-réalité est en miettes, et je peux aller jusqu'aux extrêmes. CONTINUER PAR 658 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/GERALD GROVE ». VISUALISER, OUI/NON.

Teresa cliqua sur OUI. Ce listing apparemment infini se termina.

William Cook (cent onze éléments principaux, mais avec des centaines d'autres hyperliens noyés dans la masse), James et Michaela Surtees (deux), Jason Hartland (trente-trois éléments), Sam Wilkins McLeod (quinze), Deke Cannigan (qui cela pouvait... oh, qu'importe : trente), Charles Dayton Hunter (quatre-vingt-un), Joseph L. McLaughlin (vingt-quatre), José Porteiro (dix-huit)...

Après les six cent trente-quatre scénarios listés, le programme s'interrompit, mais Teresa pouvait sentir qu'il travaillait en secret, fouillait les banques de données, assemblait, classait. Puis l'écran changea une fois de plus et donna la liste des vingt-quatre derniers scénarios.

Tous portaient le nom d'Andy/Andrew Wellman Simons.

L'image vidéo du premier scénario montrait la silhouette trapue d'Andy debout à côté d'une voiture, sur le qui-vive. Il tenait un revolver dans chaque main et regardait au loin par-dessus son épaule. Il portait son gilet pare-balles du FBI avec les fameuses initiales du Bureau inscrites en grandes lettres blanches.

L'information hiérarchique proclamait :

PARTICIPATOIRE/OPÉRATIF/NON INTERACTIF/POLICE DU DÉPARTEMENT DE L'ÉTAT OU DU COMTÉ/POLICE D'ÉTAT/TEXAS/KING WOOD CITY/MEURTRES EN SÉRIE/ARMES À FEU/JOHN LUTHER ARONWITZ/AGENT FÉDÉRAL ANDREW WELLMAN SIMONS.

Voilà. Elle avait trouvé ce qu'elle voulait, tout ce qu'elle avait jamais désiré. Andy.

Les larmes aux yeux, Teresa dirigea la flèche vers la fenêtre ExEx. Elle cliqua dessus et, quelques secondes plus tard, l'appareil fournit la capsule de nanopuces.

C'est en tenant dans sa main la vie et la mort de son mari que Teresa traversa la zone des simulateurs du bâtiment et trouva un technicien pour qu'il mette en marche le scénario.

L'agent fédéral Andy Simons gara sa voiture devant le cordon de police, enfila son gilet pare-balles arborant le logo du FBI en grandes lettres blanches à l'avant et à l'arrière, rabaissa sa casquette sur son front et partit en quête du capitaine Jack Tremmins, l'officier qui dirigeait l'opération. D'après le protocole, Andy devait lui offrir son aide dans la mesure de ses possibilités.

Teresa avait oublié ce qu'était un été texan : une fournaise poisseuse et omniprésente où tout ce qu'on pouvait toucher était brûlant, même à l'ombre – lorsqu'il y en avait. Le béton du parking émettait une telle chaleur qu'elle traversait les semelles des chaussures d'Andy, et le soleil, presque à la verticale, martelait sa tête à travers le mince plastique de sa casquette. Une odeur d'herbes calcinées lui attaquait les sinus.

Andy avait toujours été allergique au pollen.

À travers ses yeux, Teresa scruta l'immense parking et tenta de s'orienter. Elle était restée assez longtemps en Angleterre pour oublier la taille que pouvaient atteindre les centres commerciaux texans. Ce parking était si vaste qu'on aurait pu y faire tenir toute la Vieille Ville de Bulverton, et elle savait que, de l'autre côté du bâtiment, il devait y avoir encore des hectares d'espace disponible. Le ciel texan s'étalait au-dessus d'elle, rendu encore plus immense par le relief, ou plutôt son absence : il n'y avait pas la moindre bosse sur la plaine qui s'étendait de tous les côtés de l'horizon. Seuls les immeubles qui se découpaient dans le lointain donnaient une certaine échelle.

Le Texas était un endroit sans limites ; l'image même des extrêmes.

Au-delà des cordons de police, le centre commercial North Cross était toujours en activité : le tireur avait été acculé dans l'entrepôt à l'arrière du bâtiment et, après avoir consulté en catastrophe le directeur du centre, la police avait autorisé les boutiquiers à reprendre leurs activités normales. Seule la zone comprenant les baies de chargement et de déchargement était interdite d'accès. Le tireur avait abattu plusieurs personnes, et pourtant on avait décidé qu'il ne présentait plus aucun danger pour la population.

Andy trouva le capitaine Tremmins, qui lui présenta la situation en termes concis, mais pertinents. Il l'emmena voir le lieutenant Frank Hanson, qui dirigeait le commando d'intervention SWAT. Andy déclara qu'il aurait souhaité s'entretenir avec le directeur du centre, mais s'il devait les assister d'une façon ou d'une autre...

Pour entrer dans l'immense bâtiment, Andy dut prendre le chemin des écoliers, qui passait devant les baies de chargement. Alors qu'il enjambait la bande jaune de police, dégoulinant de sueur, Teresa choisit d'intervenir.

« Andy ? »

Pas de réponse.

« Andy, tu m'entends ? C'est moi, Tess. » Il continua de marcher en jetant des regards prudents à gauche et à droite. Après avoir tourné au coin d'une cloison, il se retrouva face à un immense vestibule de verre et d'acier surmonté d'une pancarte assez grande pour être lue à un kilomètre de là, et qui proclamait : *North Cross Center – entrée ouest*. Un groupe de policiers en armes l'escorta à l'intérieur, où il subit immédiatement la froide caresse de l'air conditionné.

« Andy ? Si tu es conscient de ma présence, peux-tu faire un signe quelconque ? »

Il continua son chemin sans répondre. Il y avait un vendeur de beignets, une librairie, un magasin de meubles et un autre de vêtements en cuir ; ils entrèrent dans un grand atrium planté d'arbres, avec une série de cascades et une fontaine qui coulait sous des lumières multicolores...

Teresa se souvint de ce qu'elle avait appris lorsqu'elle était dans la peau de Grove. Elle avait pu changer de position, mais ce faisant elle avait influencé ses gestes et ses décisions ; lorsqu'elle s'avancait, elle sentait qu'il reprenait le contrôle, mais elle-même se retrouvait exposée à ses instincts et à ses pensées. Elle tenta de bouger dans l'esprit d'Andy, mais soit les scénarios étaient écrits de façon différente, soit Andy était moins facile à influencer. Elle n'arrivait pas à infléchir ses pensées ou ses gestes.

« Andy ! Écoute-moi ! C'est moi, Tess, ta femme ! Arrête-toi, retourne à ta voiture. Attends que Danny Schneider vienne te rejoindre, demande-lui son avis, n'y va pas tout seul. Sinon tu vas te faire tuer. » Elle s'interrompit en se disant qu'elle parlait vraiment comme une Anglaise, si polie et si raisonnable. Au bon vieux temps, Andy l'avait parfois chahutée lorsqu'un poil d'accent de Liverpool ou une phrase d'argot venue tout droit de son enfance franchissait ses lèvres. Elle avait toujours pu imiter Ringo Starr de la façon la plus convaincante, ce qui amusait toujours Andy.

« Je crois que tu devrais laisser tomber », fit-elle en reprenant les intonations nasales de Ringo.

Mais Andy continua obstinément son chemin comme s'il n'avait rien entendu. Trois autres agents en uniforme le menèrent aux bâtiments administratifs et l'un d'entre eux l'accompagna dans l'ascenseur. Andy échangea poliment quelques bribes de conversation avec l'agent de police : celui-ci vivait à Abilene, avait déjà une famille, sa femme attendait un autre enfant. Son accent texan était si épais qu'il en ajoutait une syllabe à chaque mot, et il ponctuait chacune de ses réponses par un « m'sieur » poli.

Sa voix ! Elle entendait la voix d'Andy ! Légèrement rauque, avec des sonorités parfois un peu sirupeuses, comme s'il avait besoin de se racler la gorge, mais il parlait toujours comme ça, c'était tout lui, son mari.

« Je t'aime, Andy ! hurla-t-elle avec l'énergie du désespoir. Arrête ! Je t'en prie... repars avec moi ! Ils peuvent se débrouiller sans toi ! On a qu'à attendre dans la voiture que les policiers aient arrêté ce taré ! »

Suivit une brève entrevue entre Andy et la directrice du centre, une femme du nom de Betty Nolansky. Celle-ci s'inquiétait surtout du fait que le centre n'était pleinement opérationnel que depuis trois mois. L'année dernière, deux des principales chaînes avaient annulé leur bail sans crier gare et, depuis, quatorze emplacements étaient restés inoccupés. Elle craignait que cet incident n'effraie ceux qui lui restaient. En bref, elle voulait qu'on s'empare immédiatement du tireur sans plus de publicité négative.

Cette discussion se déroula tout le temps que mirent Andy et Mme Nolansky pour atteindre l'étage principal.

« Andy, dis-lui que son centre est situé dans une ville en pleine expansion, souffla Teresa. Si elle veut voir l'image même de la récession économique, elle n'a qu'à aller faire un tour à Bulverton. »

Une fois au rez-de-chaussée, on leur apprit que Aronwitz n'avait toujours pas été appréhendé. Andy demanda à Mme Nolansky s'il y avait moyen de gagner l'entrepôt en empruntant un conduit d'aération ou un tunnel quelconque ; aussitôt, elle ordonna à l'un des sous-directeurs de lui montrer l'emplacement des entrées en question. Andy dut lui expliquer qu'il n'était là qu'en tant que conseiller et qu'il fallait donner les plans du bâtiment au lieutenant Hanson.

Teresa sentait monter en elle la panique, plus impérieuse à chaque seconde. La fin était proche,

elle le savait, mais ne pouvait rien y faire. NON INTERACTIF, avait précisé l'index. Elle décida de faire une nouvelle tentative. « Tu m'entends, Andy ? Andy ! Écoute-moi ! Tu vas te faire tirer dessus ! Laisse agir la police. C'est leur problème, pas le tien ! »

Elle pouvait toujours sortir du scénario pour rentrer dans un autre, un de ceux qui se basaient sur le personnage d'Aronwitz, mais son entraînement lui avait appris que quiconque voulait maîtriser un scénario devait le répéter jusqu'à ce qu'il en vienne à bout.

Andy abandonna l'administratrice et repartit vers les cordons de police. Une fois dehors, à nouveau immergé dans la chaleur étouffante, il alla trouver le capitaine Tremmins pour lui demander les dernières informations.

Certains des hommes de Hanson étaient passés par les tunnels sous les baies pour accéder à l'entrepôt, mais Aronwitz avait abattu son second otage quelques minutes plus tôt avant de disparaître. Tremmins avait perdu tout contact avec le commando des SWAT, mais aussi avec ses propres hommes, qui étaient censés surveiller Aronwitz de près.

« Alors il est descendu sous terre, lui aussi, dit Andy. Vous pensez que les hommes du SWAT peuvent l'intercepter ? Ont-ils déjà conduit des actions de ce style ?

— Quelques-unes, répondit Tremmins.

— Contournons l'entrepôt. S'il tente de faire une sortie, ce sera par là.

— Oui, Andy, pensa Teresa avec ferveur. C'est bien là. Arrête ! Mon Dieu, Andy, arrête ce cirque tout de suite ! »

Dans l'ombre de l'entrepôt inclus dans le corps du bâtiment, il y avait un grand espace dégagé où l'on trouvait des silos à ordures, une sous-station électrique et plusieurs énormes réservoirs d'essence. Soudain, la radio transmit un message : le commando des SWAT avait localisé Aronwitz, qui avait tiré quelques balles dans leur direction avant de leur échapper. Il se dirigeait droit vers eux.

Tremmins ordonna à ses hommes de se cacher, et vingt policiers levèrent leurs armes pour couvrir la zone.

Aronwitz jaillit soudain, revolver en main. Lorsqu'il vit les agents, il s'arrêta net et faillit déséquilibrer la plate-forme de chargement sur laquelle il se tenait.

« *Plus un geste, Aronwitz ! Jetez votre arme !* » Aronwitz resta fermement planté sur ses pieds et fit tourner son revolver en un geste circulaire et délibéré. Il l'arma, et tous les hommes présents entendirent le déclic.

Teresa le regarda avec incrédulité. Le tueur n'était autre que Gerry Grove.

Andy réagit au choc qu'elle avait reçu en voyant leur cible et se leva lentement. Grove/Aronwitz surprit son geste et se tourna vers lui. Teresa, glacée d'effroi, le vit lever son arme, la braquer sur Andy, agripper son poignet pour raffermir sa main, puis presser lentement la détente.

Comme elle le lui avait montré.

Avec l'énergie du désespoir, Teresa se souvint de LIVER et réussit à se retirer à l'instant même où Grove logeait une balle dans la tête d'Andy, arrachant un bon morceau de sa boîte crânienne.

Copyright © GunHo Corporation pour tous pays

Teresa regarda le logo, horrifiée, alors même qu'elle entendait le rugissement des balles que tiraient les hommes du capitaine Tremmins afin d'abattre le tueur. Puis les ténèbres se refermèrent sur elle.

Sharon était toujours de service aux simulateurs et, dès qu'elle vit Teresa qui se dressait sur sa

couche, la technicienne entra dans l'alcôve de récupération et retira les nanopuces. L'esprit en dérouté de Teresa était encore branché sur Andy : sa voix, son corps robuste, sa démarche, la façon calme et professionnelle dont il avait mis en place les circonstances qui devaient déboucher sur sa propre mort. En entrant dans le scénario, elle avait confirmé ses pires craintes concernant cette expérience : elle s'était sentie si proche de lui, et pourtant si terriblement éloignée, et elle avait été incapable de lui sauver la vie. Savoir enfin comment il était mort était une bien faible récompense. Quoique, cela n'arrangeait rien. Elle resta là, assise, silencieuse et morose alors qu'elle revivait sa détresse de l'année précédente et tentait de reprendre le dessus, de ne pas se laisser dominer par ses sentiments.

Sharon semblait tout aussi préoccupée, mais la carte de crédit passa sans problème ; Teresa glissa les paperasses dans une poche à fermeture Éclair de son nouveau sac fourre-tout. Elle consulta sa montre : depuis son entrée dans le scénario d'Aronwitz, moins d'une heure s'était écoulée. On était toujours le 3 juin.

Sharon n'était pas très communicative et semblait surtout pressée d'en finir. Teresa lui demanda ce qu'il y avait.

« Il se passe quelque chose en ville, répondit-elle. Je l'ai entendu la radio. On nous a conseillé de ne pas quitter le bâtiment tant que la police n'aura pas repris le contrôle de la situation.

— J'ai cru entendre des sirènes il n'y a pas longtemps.

— Il paraît qu'un type rôde dans les rues en tirant sur tout ce qui bouge. Un policier monte la garde devant le bâtiment. Ils pensent avoir repéré le maniaque dans notre secteur, un peu plus tôt dans la journée. »

Teresa acquiesça, mais ne dit rien. Sharon s'en alla : Teresa retourna face aux ordinateurs et trouva un terminal libre. Elle posa ses sacs sur la chaise et se rendit aux toilettes pour dames.

Une fois seule, elle s'effondra. Elle ne pouvait s'en empêcher : elle s'enferma dans l'un des W.-C. et s'abandonna à sa douleur. Ses larmes coulèrent à torrents. Quelqu'un d'autre entra, s'isola dans un autre W.-C., et repartit quelques instants plus tard. Teresa réussit à se contenir jusqu'à ce qu'elle soit à nouveau seule, puis laissa libre cours à sa détresse.

Mais ce n'était qu'une réminiscence de sa véritable douleur et, lorsque le flot se tarit, elle reprit contenance avec une célérité remarquable. En s'essuyant les yeux, elle réalisa que son tourment n'avait rien d'inhabituel : elle était déjà passée par là.

Elle se demanda si elle n'était pas en train de refouler à nouveau ses sentiments. Mais non, maintenant, la situation était différente : elle était en position de faire quelque chose. Grove avait modifié la règle du jeu.

L'essentiel de la lumière qui éclairait la pièce était naturelle et passait par le soupirail ouvert dans le toit, mais il y avait une autre fenêtre de verre dépoli sur le mur opposé. Teresa réussit à l'ouvrir, mais son champ de vision était restreint. On avait bâti une aile du bâtiment face à l'ouverture, ce qui ne lui laissait guère le choix : elle dut tendre le cou pour entrevoir une petite portion de Welton Road.

Une bande de police orange fluorescente encadrait les rangées de voitures garées contre le trottoir ; l'une d'entre elles était la Montego que Grove avait volée. Il n'y avait personne à proximité des véhicules, et les portières et les vitres de la Montego étaient fermées.

Elle vit un agent de police en armes qui lui tournait le dos ; il portait un gilet pare-balles et ne cessait de regarder autour de lui. À part lui, il n'y avait pas âme qui vive dans le lotissement. Elle savait que la police locale réagirait de la même façon que les agents fédéraux dans des circonstances similaires : ne touchez pas un véhicule suspecté de contenir des armes ou des explosifs.

Teresa referma la fenêtre, quitta les toilettes et retourna face à l'ordinateur.

Elle entra son nouveau numéro de membre et, après une pause, le programme entama la procédure

de démarrage.

Teresa regarda défiler les écrans et s'arrêta sur la liste des principales options. Elle posa la main sur la souris, scruta l'écran d'un regard vide, et tenta de déterminer ce qu'elle devait faire maintenant.

Teresa se souvint de la décision qu'elle avait prise un peu plus tôt : elle voulait en savoir le moins possible sur Aronwitz. Il était sorti de l'obscurité pour lui enlever la seule personne qui ait jamais vraiment compté pour elle, et il lui semblait plus judicieux de le laisser retourner dans cette nuit où il aurait dû rester à tout jamais. Durant sa carrière au Bureau, elle avait souvent vu des criminels devenir des célébrités grâce à l'attention que leur portaient les médias : certains des tueurs qu'elle avait elle-même affrontés, et dont elle savait mieux que quiconque qu'ils n'étaient que des brutes épaisses cruelles, vicieuses et d'une médiocrité stupéfiante, devenaient soudain familiers au grand public, lorsque celui-ci ne venait pas les acclamer après leur arrestation ou leur procès. Pour bien des criminels, faire partie du tableau des dix ennemis publics numéro un répertoriés par le Bureau, et toujours en activité, était une distinction prestigieuse.

Elle ne voulait pas qu'Aronwitz puisse profiter d'une telle reconnaissance, même après sa mort. Et pour s'en assurer, le plus simple était encore de l'éviter, si elle ne pouvait l'ignorer. Elle refusa volontairement d'apprendre quoi que ce soit sur lui, se limitant aux grandes lignes de son existence, et ne fit pas la moindre tentative pour comprendre son geste et encore moins lui pardonner. Elle fit de son mieux pour éviter de savoir à quoi il ressemblait.

Durant quelques jours, alors que la presse en faisait ses choux gras, une vieille photo tirée des archives de la police de l'Arkansas apparaissait régulièrement à la télévision et dans les journaux. Mais Teresa ne la vit jamais : si elle sentait qu'on allait la montrer à l'écran, elle détournait les yeux et, si elle ouvrait un journal ou une revue et tombait sur ce cliché, sa vision se brouillait immédiatement.

Mais elle ne pouvait le faire disparaître complètement et, à force de l'apercevoir, les fractions de seconde finirent par s'accumuler et elle finit par se faire une impression générale de l'assassin. Elle savait qu'il était jeune, ou paraissait jeune, avait des cheveux clairs, un grand front et des yeux trop petits. Mais elle ne pourrait jamais le reconnaître si elle le croisait dans la rue et aurait été incapable de le décrire.

Comment pouvait-elle savoir qu'il ressemblait à Gerry Grove ?

Oui, pire, qu'il *était* Gerry Grove.

Mais comment était-ce possible ? Grove était à Bulverton le jour de la fusillade – ce même jour où Aronwitz avait abattu Andy. À nouveau, c'était une certitude historique, un fait indiscutable. Un scénario ne prouvait jamais quoi que ce soit ; c'était une construction, une recreation artificielle conçue par des programmeurs décrivant des événements d'après les souvenirs de ceux qui les avaient vécus. Ces scénarios débordaient de petites erreurs, ils étaient conçus pour réagir à la présence de ceux qui y entraient en tant que participants, étaient sujets aux croisements et étaient reliés à d'autres éléments de façon parfois illogique. Que Gerry Grove puisse prendre la place d'Aronwitz dans le scénario d'Andy était un produit du scénario lui-même et non une description de ce qui s'était réellement passé.

Teresa en était sûre. Sûre et certaine.

Elle y réfléchit tout en regrettant, mais trop tard, d'avoir fait l'impasse sur Aronwitz. Elle aurait dû lui consacrer un dossier et l'emmener avec elle sur son portable ; au moins, elle pourrait voir ce visage qu'elle avait toujours ignoré.

Sur l'écran CONNEXION AU FICHIER MAÎTRE MÉMORIEL, elle composa son propre nom et celui de Gerry

Grove, puis attendit de voir ce qui allait se passer. L'ordinateur mit plusieurs minutes avant de fournir sa réponse : IL Y A 16 794 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Teresa trouva des Post-it dans un petit espace de rangement derrière le terminal. Sur l'un d'entre eux, elle griffonna, *Cet ordinateur est occupé – veuillez ne pas y toucher* et le colla au centre de l'écran... couvrant les mots « Gerald Dean Grove » en un geste qui n'avait rien d'accidentel.

Elle alla à la réception et vit que Paula se tenait près de la porte en verre et regardait dans la rue. Maintenant, il y avait cinq voitures de police devant le bâtiment et un cordon d'agents gardaient la porte principale.

Teresa dit à Paula ce qu'elle voulait faire et, avec une expression vaguement inquiète, la jeune femme pianota sur son clavier et lui donna un reçu de carte de crédit et un numéro d'accès. Teresa évita délibérément de lui demander ce qui se passait dehors ; en ce jour de 3 juin virtuel, elle préférait ne rien savoir des faits et gestes de Grove.

Paula retourna à son poste devant la porte de verre et Teresa entra dans Cyberville UK. à côté de la réception.

L'endroit était désert, et les écrans d'ordinateur tournaient sur des économiseurs d'écran.

Elle alla s'asseoir devant l'un des terminaux et y introduisit le code d'accès que Paula venait de lui donner. Au bout d'un moment, un message de bienvenue lui apparut.

Teresa passa sur le site web de *l'Abilene Loue Star News* et, au bout de quelques secondes, la page d'accueil du journal local s'inscrivit sur l'écran. Elle la parcourut, puis cliqua sur l'icône donnant accès aux archives.

Elle tapa la date : 4 juin, le lendemain de ce jour virtuel, celui d'il y a huit mois. Ce n'était pas logique : comment pouvait-elle regarder les archives d'un journal qui ne serait publié que le lendemain ? Ce n'était qu'un essai : la certitude historique contre la réalité virtuelle. Si elle se trouvait vraiment là, si elle avait vraiment remonté le temps pour se retrouver à Bulverton en ce 3 juin, on ne la laisserait pas faire. Mais Teresa était intimement persuadée que tout cela n'était pas vrai, en tout cas, pas de la façon dont elle l'entendait. Mais juste assez pour bouleverser toutes ses certitudes.

La fausse réalité se confirma : un fac-similé de la première page de *l'Abilene Lone Star News* du 4 juin se dessina sur l'écran, l'image graphique se dévoilant progressivement à partir du haut de la page.

D'abord vint le titre du journal. Puis la une en lettres capitales de plus d'un centimètre de haut qui s'étendaient sur deux colonnes : MASSACRE AU CENTRE COMMERCIAL NORTH CROSS, DE KINGWOOD. Le texte apparut à son tour en trois colonnes : la prose succincte et fiévreuse qu'avait assemblée l'équipe de journalistes chargée de couvrir l'événement. Quelques centimètres plus bas, nichée au cœur du texte, il y avait la fameuse photo d'Aronwitz.

L'image s'éclaircit peu à peu.

Ce visage était celui de Gerry Grove.

De retour au terminal qu'elle avait réservé, Teresa retira son Post-it, cliqua NON pour répondre à la question concernant les 16 794 hyperliens et vida l'écran. Puis elle connecta une fois de plus son nom à celui de Grove afin de voir comment avait évolué cette croissance exponentielle. Quelques minutes plus tard, l'écran annonça : IL Y A 73 788 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « GERRY/GERALD GROVE ». VISUALISER ? OUI/NON.

Elle cliqua sur NON, puis retapa son nom et celui d'Andy ; la réponse de l'ordinateur fut presque instantanée. IL Y A 1 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN SIMONS » À « ANDY/ANDREW WELLMAN SIMONS ». VISUALISER ? OUI/NON.

Elle cliqua sur le oui et le nom du scénario de Kingwood City lui apparut. Elle l'annula : ce n'était

pas celui qu'elle désirait.

Maintenant, elle savait ce qu'il lui restait à faire. Elle inscrivit à nouveau son nom et celui d'Andy. Mais cette fois-ci elle s'appela elle-même « Teresa Ann Gravatt/Simons ». L'ordinateur lui répondit :
IL Y A 23 HYPERLIEN(S) CONNECTANT « TERESA ANN GRAVATT/SIMONS » À « ANDY/ ANDREW WELLMAN
SIMONS ». VISUALISER ? OUI/NON.

Teresa cliqua sur OUI et, avec la liste sous les yeux, entreprit de fabriquer ce que serait le reste de son existence.

Lorsque Teresa rentra dans l'ExEx, il y faisait nuit : pourtant, d'habitude, cela s'était toujours déroulé en plein jour. Ses souvenirs étaient exacts, mais apparemment erronés. Cette découverte l'effraya, car elle en conclut, inévitablement, que ce qu'elle faisait était faussé dès le départ. Elle s'arrêta net en pleine rue en se demandant si elle ne devait pas interrompre le scénario avant de s'y enfoncer davantage, retourner en arrière et vérifier si elle s'y était correctement préparée, ou continuer et voir où il la mènerait.

Fendant qu'elle restait plantée là, indécise, une porte s'ouvrit dans le grand bâtiment derrière elle et un triangle de lumière artificielle s'étendit sur le béton. Un jeune homme en sortit en enfilant un épais blouson de cuir. Il passa devant elle, les mains dans les poches, les coudes écartés.

« Bonsoir, m'dame, fit-il sans se mouiller, sans vraiment la regarder.

— Salut », répondit Teresa, puis elle se tourna et le regarda d'un air stupéfait alors qu'il s'enfonçait dans la nuit.

C'était son père, Bob Gravatt.

Il passa sous un réverbère, et elle put apercevoir son crâne rasé de près, ses oreilles toutes rondes, son cou qui allait en s'épaississant, le col de fourrure beige de son blouson. Il marcha jusqu'à une camionnette pick-up, monta dedans et s'en alla.

Teresa se dirigea vers les baraquements et grimpa quelques marches de béton. C'était un escalier communautaire, avec un palier et des portes menant aux divers appartements. Une fois au dernier étage, elle arriva devant une porte peinte en brun située face à l'escalier. Un morceau de carton portait le nom de son père, écrit de sa main : *S/SR. D Gravatt*. Elle poussa la porte avec moult précautions. Un petit couloir menait à la cuisine, d'où s'échappaient le son d'une radio et le cliquetis des instruments de cuisine.

Teresa avait terriblement envie d'aller trouver sa mère, mais si elle le faisait, le scénario se terminerait et il lui faudrait tout recommencer. Elle avait mis en branle toute une chaîne de contiguïtés et n'avait pas envie de la rompre si tôt. Elle choisit plutôt d'entrer dans la première chambre à droite : celle de ses parents.

Elle y trouva une petite fille qui se tenait à côté d'une bête chaise en bois posée au centre de la pièce. Sur celle-ci, il y avait un pistolet automatique que Teresa reconnut : un Smith & Wesson calibre 32. L'enfant faisait face à un grand miroir de la taille d'une porte accroché au mur, face au double lit.

Un miroir, un vrai miroir !

Le reflet de la petite fille fixait avec insistance son *al ter ego*.

« Regarde ce que j'ai trouvé », fit Teresa, âgée de sept ans, et elle prit l'automatique à deux mains et le souleva à grand-peine.

Teresa regarda la scène, horrifiée par sa rapidité.

Elle n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit, juste de faire un geste bien futile pour s'emparer de l'arme. C'est ce geste qui attira l'attention de la petite fille : surprise, elle se tourna en coup de vent et, Dieu sait comment, ses petites mains effleurèrent la détente si sensible. Lorsque le coup partit – une violente explosion qui résonna dans la petite pièce – Teresa vit le miroir qui se brisait en dizaines

de fragments. L'enfant lâcha le pistolet, qui s'abattit au sol avec un bruit mat. Les morceaux du miroir glissèrent pour s'écraser par terre, révélant les planches de bois sales qui se trouvaient derrière.

« Tess ? »

À l'autre bout de l'appartement retentit un fracas métallique, celui d'un objet lourd qu'on laisse tomber, puis des pas pressés le long du couloir qui menait à sa chambre.

La petite Teresa fixait le miroir brisé d'un regard incrédule tout en massant son poignet endolori, le visage crispé par le choc, la peur et la douleur.

La porte s'ouvrit en coup de vent, mais avant que sa mère n'apparaisse Teresa se souvint du mnémonique LIVER.

Elle se trouvait à Cleveland, en 1962. 55^e Rue Ouest, devant une banque. Elle savait ce qui allait arriver et n'avait pas l'intention de suivre passivement le cours des événements. Six secondes s'écoulèrent, puis la porte à côté de laquelle elle se tenait s'ouvrit lentement, LIVER. La perspective d'attendre pendant deux heures l'arrivée de Charles Dayton Hunter dans un bar de San Antonio n'avait plus aucun attrait, LIVER.

Elle se cachait derrière un guichet à l'extrémité d'un pont suspendu surplombant une rivière. Elle portait un gilet pare-balles, un casque et des lunettes-miroirs. Elle se tenait au milieu de vingt ou trente autres policiers pareillement vêtus. Tous étaient armés de fusils dont elle ne pouvait identifier la marque. Un hélicoptère planait au-dessus d'eux.

« Qui On attend ? » demanda Teresa d'une voix rocailleuse à l'homme qui se tenait à côté d'elle.

L'autre cracha un jet de tabac orange avant de répondre :

« C'est Gerry Grove, gronda-t-il. Il s'est mis à tirer dans le tas à Bulverton, Angleterre, et il faut qu'on l'arrête, et fissa ! Ah, le voilà, les gars. Il vient par ici ! »

Teresa et plusieurs autres policiers prenaient position sur l'étroit chemin qui s'étendait entre les deux guichets. Le reste de la troupe fit de même. Un homme courait vers eux au centre de la chaussée. Il s'arrêtait parfois pour tirer des gerbes de balles sur les véhicules de passage, qui dérapaient, glissaient et se percutaient les uns les autres. L'une des voitures prit feu et roula lentement à reculons vers les guichets, laissant derrière elle une traînée d'essence enflammée.

Une voix suramplifiée descendit de l'hélicoptère.

« Grove ! Nous savons que vous êtes là ! Jetez vos armes et montrez-vous ! Les mains en l'air ! Libérez l'otage... »

Gerry Grove roula sur le dos, visa et décocha une douzaine de balles dans le ventre de l'hélicoptère. Il y eut une immense explosion qui projeta des morceaux de verre brisé, des pièces de moteur et des lames de rotor dans toutes les directions.

« Descendez-le, les gars ! » hurla le capitaine.

Teresa et les autres levèrent leurs fusils et ouvrirent le feu. Au milieu de la fusillade assourdissante, Grove tint bon et, d'un air calme et serein, riposta avec une efficacité meurtrière. L'impact de ses balles tirées en succession rapide projeta les policiers en arrière, l'un après l'autre au rythme des détonations.

Teresa regarda le tireur et s'écria :

« C'est pas Grove ! »

Elle retira ses lunettes pour mieux le voir, puis enleva son casque et secoua ses longues tresses noires. Elle fit un pas en avant. L'homme qu'ils prenaient pour Gerry Grove la dévisagea d'un air stupéfait.

Ce n'était pas Grove, mais Dave Hartland, le beau-frère d'Amy.

Merde, se dit Teresa. Je perds mon temps. LIVER.

Copyright Stuck Pig Encounters

Visitez notre site web

Pour recevoir notre catalogue, appelez gratuitement le 1-800-STUC-PIG

« Quoi ? » fit Teresa alors que les ténèbres l’engloutissaient.

Elle se trouvait dans la Vieille Ville de Bulverton par une froide matinée d’hiver. C’était sa première journée complète en Angleterre, et elle était allée faire un tour à pied pour visiter le coin. Un frisson la prit alors qu’elle reconnaissait les lieux ; ce n’était pas la Bulverton de l’instant présent, l’endroit où elle retournait *via* le scénario en hyperlien, mais un point plus éloigné dans le passé. Pourquoi s’était-elle sentie si bien dans cette ville ? Mais maintenant cela n’avait pas grande importance. Elle était impatiente d’aller de l’avant, LIVER.

Elle était dans une chambre d’hôtel ; on était en début de soirée, alors que la lumière s’assombrissait peu à peu. Une femme était assise devant un ordinateur portable posé sur une minuscule table de travail fixée contre l’un des murs. Elle tapait lentement et avait l’air fatiguée. Ses épaules étaient affaissées. C’est comme ça que j’ai gâché ma vie, se dit Teresa, en tentant de résoudre les problèmes que d’autres ont créé, à tenter d’enquêter, de détecter, de donner un ordre au chaos. La femme s’arrêta, posa ses mains sur le rebord de la surface de travail, se leva ; elle semblait malade d’épuisement. Elle allait se retourner et se voir elle-même : Teresa se souvint du mnémonique LIVER et s’en alla.

Elle était au Al’s Happy Burgabar et se tenait debout près du salad-bar illuminé. Le restaurant était bondé, des familles entières venues déjeuner en cette belle journée estivale, et un brouhaha joyeux emplissait la grande salle. Teresa se souvint des heures infructueuses où elle avait tenté d’empêcher Sam Wilkins McLeod de nuire. Et voilà comment s’était écoulée l’autre partie de ma vie, se dit-elle, à dériver dans la réalité extrême. Elle enregistra du coin de l’œil un mouvement dans le parking ; elle regarda à travers les verrières et vit une camionnette pick-up qui se garait au milieu d’autres voitures. Le conducteur prit un fusil dans le râtelier. Teresa se souvint du mnémonique LIVER.

Elle se trouvait à Bulverton, le 3 juin, une journée étouffante, un soleil de plomb. Sur le trottoir, devant le White Dragon. Une voiture venait d’escalader le refuge pour piétons pour s’encaster dans une borne lumineuse ; son conducteur était affalé sur le volant, et du sang s’écoulait d’une plaie sur son front. Gerry Grove était là, de l’autre côté de la route, une arme dans chaque main, à hauteur de poitrine. Il ne cessait d’actionner le percuteur et tirait sur tout ce qui bougeait. Teresa vit que trois personnes gisaient déjà sur le béton. Grove la remarqua et tourna son fusil dans sa direction. Teresa s’immobilisa, horrifiée, mais à ce moment précis un homme entre deux âges sortit précipitamment par la porte de l’hôtel et cria quelque chose à l’attention du tueur. Grove lui tira immédiatement dessus, plusieurs fois, et l’homme s’abattit en arrière dans un jaillissement de sang. Une balle perdue frappa l’une des grandes fenêtres du bar, la brisant et projetant les débris à l’intérieur. Grove se tourna à nouveau vers Teresa : celle-ci battit en retraite vers la porte de l’hôtel, qui était restée ouverte. Une femme entre deux âges se tenait là et lui bloquait le chemin. Elle était couverte de sang.

« Est-ce que Jim... ? » demanda-t-elle doucement.

Teresa la repoussa au moment où Grove ouvrait le feu, projetant au sol la femme qui hurla de douleur. Teresa se souvint de LIVER.

Une banque à Camden, New Jersey ; un campus universitaire à Austin, Texas. Tous deux évoquèrent en elle de nouveaux souvenirs, de nouvelles horreurs. São Paulo. Brésil, un combat au

couteau dans un club de salsa ; Sydney, Australie, un jeune camé pète les plombs ; Kansas City, Missouri, le siège de McLaughlin... J'aurais dû réaliser que tout cela n'aurait pas vraiment d'importance. Ma vie m'échappe, comme avant, quand je ne savais pas encore à quel point elle était inutile, LIVER.

Il faisait une chaleur étouffante, et à la radio l'orchestre de Duke Ellington interprétait *Newton Up*. Teresa fit démarrer le gros break Chevrolet, effectua un demi-tour et suivit la 30^e Rue. Elle s'installa le plus confortablement possible sur la vaste banquette et tendit le cou pour se regarder dans le rétroviseur. Sur la vieille banquette, du côté passager, il y avait une femme noire entre deux âges. Elle arborait une expression vaguement soucieuse.

Teresa lui sourit.

« Salut, Eisa ! dit-elle à voix haute. Que faites-vous là ?

— Je fais ce que tu veux que je fasse, chérie.

— Vous savez où nous allons ?

— Je fais ce que tu veux que je fasse, chérie.

— Eh bien, je vais vous le dire, je suis à la recherche de mon mari. Je me rapproche de lui, pas à pas. On appelle ça la contiguïté, lorsque plusieurs histoires se chevauchent. C'est vous qui m'avez montré la façon de faire, sur l'autoroute, lorsque nous sommes allées vers les montagnes, que le paysage s'est aplani et que nous ne sommes jamais arrivées au bout de l'horizon. Voulez-vous qu'on recommence, Eisa ?

— Je fais ce que tu veux que je fasse, chérie.

— Vous ne savez rien de tout ça, pas vrai, Eisa ?

— Je fais ce que... »

Elles abordèrent un tournant entre deux collines et, alors que la route redevenait droite, elles virent un barrage de police un peu plus loin, avec des policiers cachés derrière leurs voitures qui braquaient leurs armes vers l'horizon.

« Ils étaient sur cette route ! s'exclama Teresa. J'ai pris la mauvaise direction ! »

Elle ralentit un peu et jeta un coup d'œil à la vieille dame assise à côté d'elle. Elle souriait tout en battant du bout des doigts le rythme de la musique sur le tableau de bord.

Teresa ralentit encore, puis passa soigneusement entre deux voitures de police. L'un des agents fit des signes en leur criant quelque chose. Devant eux, une Pontiac bleue venait d'apparaître.

« Vous savez ce qu'il faut faire, maintenant ?

— Je fais ce que tu veux que je fasse, chérie.

— Je dois vous quitter. Je vous aime, Eisa. Faites bien attention à vous ! »

Elle se trouvait sur Eastbourne Road, Bulverton, le 3 juin. Une journée étouffante, du sang et du verre brisé, et Gerry Grove toujours en maraude. Un gamin hurlait dans une voiture, ses parents gisaient sur les sièges avant, morts ou blessés. Le moteur tournait toujours. Le gamin tendait le doigt vers le haut, vers le toit d'un des bâtiments longeant la rue. La façade était cachée par un échafaudage qui entourait la cheminée et les tuiles près du rebord. Le pied d'un homme était resté coincé à l'angle d'un des échafaudages alors qu'il s'effondrait. Sa cuisse était nue là où son pantalon était remonté jusqu'au genou, mais c'était tout ce qu'on pouvait voir de lui. L'enfant continuait de hurler :

« Sur le toit ! *Y a un homme sur le toit !* »

Une femme âgée aux cheveux grisonnants se tenait dans l'entrée d'une ruelle qui passait entre les deux immeubles. L'enfant hurlait, l'implorant de venir l'aider ou, au moins, de regarder l'homme sur le toit. Grove était là, dans le coin, et tirait au hasard. Teresa se souvint du mnémonique LIVER.

Elle faisait sa ronde avec un autre gendarme dans le quartier immigré de Lyon ; on était le 10 janvier 1959. Elle n'avait pas le temps de continuer sa patrouille, LIVER. Elle se trouvait aux côtés du sergent Geoffrey Verrick, un policier en civil, dans une voiture de police – LIVER. Elle se trouvait sur l'étroite banquette arrière d'un cabriolet qui abordait les virages de l'autoroute 2, au nord de Los Angeles, dans les montagnes... Teresa avait hâte de progresser, elle aurait dû faire plus attention, elle avait tellement hâte de retrouver Andy...

LIVER.

Elle se tenait dans une grande salle déserte à l'exception d'un minuscule studio de cinéma installé dans un coin, et qui évoquait un saloon. Une jeune femme déguisée en cow-girl se tortillait dans des vêtements qui, de toute évidence, étaient trop petits pour elle.

Une femme s'avança devant les projecteurs. Elle portait un poudrier.

Teresa s'éloigna du décor et passa la porte qui menait aux douches. Tout au bout d'un étroit couloir, elle trouva une de ces sorties de secours, une lourde porte que l'on actionnait en poussant sur une barre de métal. Teresa chercha à l'ouvrir, mais elle semblait coincée. Elle y mit tout son poids et, au bout d'un instant, la porte s'ouvrit dans un grand grincement.

Elle tomba sur une petite cour remplie de sacs-poubelle noirs, de casiers à bouteilles et de ballots de papier maintenus par des fils de fer. Elle entendit le rugissement de la circulation, tout près, mais hors de vue.

Teresa refit le chemin en arrière, ouvrant toutes les portes qui donnaient sur la ruelle pour ne trouver que des petits bureaux inoccupés ou des placards. Elle vit un escalier qui descendait vers une autre sortie de secours. Lorsqu'elle l'ouvrit, elle se retrouva dans la chaleur sèche et étouffante de l'Arizona. Le ciel immense explosa au-dessus de sa tête.

*** *SENSH* ***

Elle regarda en arrière, mais la porte qu'elle venait de franchir avait disparu. Elle se trouvait dans un désert plat, au sol craquelé, jonché de rochers de toutes les tailles. À quelques mètres de là, un immense cactus la dominait de toute sa hauteur ; Teresa n'en avait jamais vu de si près et le contempla, bouche bée. La chaleur sèche lui râpait la gorge et le soleil lui brûlait la nuque.

Non loin de là, il y avait une route pavée et un cabriolet Lincoln Continental blanche. Une femme était étalée sur la banquette avant et lui faisait signe de venir. Teresa marcha d'un pas vif vers la voiture en faisant bien attention à ne pas se tordre la cheville.

« Bonjour ! fit la conductrice, qui avait un fort accent anglais. Vous voulez venir visiter Monument Valley avec moi ? »

C'était la jeune femme qu'elle avait vue sur le plateau, toujours vêtue de son costume de cow-girl. Soudain, Teresa réalisa qu'elle n'avait encore jamais vu son visage.

« C'est vous, Shandy, n'est-ce pas ? »

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Je m'appelle Teresa Simons, et je suis très heureuse de vous rencontrer.

*** *SENSH* ***

— Montez à bord, Teresa, qu'on fasse connaissance. Hé, il fait une chaleur à crever, hein ? Vous ne voulez pas desserrer tous ces vêtements ? Moi, ça me rend dingue. Ouf ! »

Elle tira sur sa chemise et, avec un crissement de velcro, l'ouvrit en grand. Ses seins, que le tissu avait bien du mal à contenir, jaillirent.

« Allons quelque part et... »

— Écoutez, Shandy, ça ne peut pas marcher... »

Elle regarda droit devant elle et vit que la route continuait jusqu'à l'horizon en un trait plus ou moins rectiligne, flanquée de chaque côté par ces extraordinaires buttes rocheuses.

« C'est la première fois que vous venez ici ? »

— Il faut que j'y aille. Excusez-moi.

— J'ai un ami qui serait certainement très heureux de vous rencontrer. Il s'appelle Luke.

— Non, Shan. Une autre fois peut-être.

— Comme vous voulez », dit Shandy.

Elle fit une moue boudeuse et regarda la longue route qui s'étendait devant elle, à travers le désert.

« Oui, il faut que j'y aille. »

Et Teresa se souvint du mnémonique LIVER.

*** *Une production SENSATION* ***

*** *Fantaisies de l'Ouest sauvage* ***

*** *Tous droits réservés – laisse tomber, cow-boy !* ***

Elle n'eut pas le courage de faire cesser la musique ; à chaque fois, elle oubliait la procédure à suivre. Elle supporta donc cet air de mirliton jusqu'à ce qu'il se taise enfin.

Une jeune femme était assise devant l'une des tables de l'aire de pique-nique, avec des assiettes et des gobelets de plastique, des reliefs de repas et plusieurs jouets éparpillés tout autour d'elle. Elle riait gaiement, et son enfant, perdu dans son monde imaginaire, courait sur l'herbe.

Teresa se tenait en bordure de la clairière, mais elle se cacha derrière un arbre. Gerry Grove jaillit, revolver en main. Il le leva en décrivant un long arc de cercle, puis l'arma et fit jouer trois ou quatre fois le mécanisme, pour le plaisir.

En entendant le dé clic, la femme se tourna vers lui. Elle vit l'arme braquée sur elle et eut un accès de panique. Elle appela son enfant, puis tenta de pivoter sur la grosse bûche afin de s'emparer de l'enfant, mais elle semblait paralysée par la terreur. Croyant qu'il s'agissait d'un jeu, l'enfant s'éloigna d'un bond. La voix de la femme se fit rugissement rauque ; elle inspira profondément, mais ne put émettre le moindre son par la suite. Teresa constata que Grove ne savait toujours pas tenir ni manipuler une arme à feu. Il braquait son revolver sur la femme en le tenant à bout de bras, et le canon oscillait légèrement tant sa main était mal assurée.

Cette fois-ci, pensa Teresa, je ne risque pas de lui montrer comment on fait.

Grove ouvrit le feu ! Il plia le bras sous la force du recul et Rosalind Williams poussa un hurlement de terreur. Elle se pencha et traversa la clairière à croupetons pour rejoindre son enfant. Grove lui tira à nouveau dessus. Le revolver tressauta dans sa main et, apparemment, lui tordit le poignet. Alors que Rosalind Williams prenait son enfant dans ses bras, Grove enserra son avant-bras, cassé en deux par la douleur. Toujours accroupie, tenant maladroitement son petit garçon qui hurlait, Mme Williams le dépassa et courut vers la route.

Grove essaya de lui tirer dessus à nouveau, mais son bras semblait le faire souffrir et le coup ne partit pas. Il fit passer son arme dans sa main gauche, visa précipitamment Mme Williams et tira de nouveau. Une fois de plus, le revolver tressauta sous l'effet du recul. La femme s'échappa à travers les

arbres, son enfant dans les bras.

Teresa inspira profondément et expira dans un sanglot. Grove l'entendit et se tourna vers elle. Elle ne fit rien pour se cacher.

« Qui t'es, toi ? » gronda-t-il.

Elle éclata de rire, ivre de soulagement, puis se cassa en deux, toussant et crachant.

« J'vais te tuer, connasse ! cria Grove.

— Tu ne toucherais pas un éléphant dans un couloir ! » lui répondit-elle en pensant au jour si lointain où elle était partie s'entraîner au tir avec son père, et où il l'avait enguirlandée pour avoir raté sa cible.

Salut, avait-elle dit à son père alors qu'il passait devant elle pour se rendre à ses quartiers d'habitation. C'était le dernier mot qu'elle lui ait dit. Salut, p'pa, c'est toi qui m'as entraînée dans tout ça, toi et ta passion des armes. Vieux salopard. Dommage qu'elle n'ait pas pu profiter de l'occasion pour lui dire le fond de sa pensée. L'hystérie la gagnait.

« Ta gueule, salope ! hurlait Grove, et il lui tira une balle de sa main gauche.

— Ne me redis jamais ça, minable », grinça-t-elle avant de se souvenir du mnémonique LIVER.

Elle se trouvait dans une petite cour, entourée de policiers, par une chaleur étouffante. Le mur du centre commercial les dominait de toute sa masse, mais ne projetait qu'une ombre réduite. L'un des agents remarqua sa présence.

« En arrière, m'dame ! fit-il aussitôt en levant les bras. C'est une zone dangereuse ! veuillez quitter immédiatement les lieux !

— FBI, répondit simplement Teresa en lui montrant sa carte d'identité.

— Désolé, m'dame, fit le flic, visiblement étonné. Mais nous avons un suspect armé dans la place et...

— C'est bon. Retournez à votre poste. L'agent Simons est-il avec vous ?

— Vous devriez aller voir le capitaine, m'dame. »

Teresa battit rapidement en retraite. Elle essayait de se rappeler le chemin qu'avait pris Andy après avoir quitté l'administratrice du centre. Elle courut le long du bâtiment. Devant elle, Andy passa par une petite porte de service. Il avait sorti son revolver et regarda dans toutes les directions avant d'entrer. Il la vit tout de suite et leva son arme.

« Andy ! cria-t-elle.

— Tess ! Qu'est-ce que tu fiches là ?

— Pour l'amour de Dieu, Andy ! »

Elle se précipita vers lui. Plus que tout au monde, elle voulait le serrer dans ses bras.

Il lui toucha brièvement le bras en un geste affectueux, mais la repoussa.

« Je suis sur une affaire, Tess. Tu veux rester dans le coin ? On en parlera lorsque tout sera terminé.

— N'y va pas, Andy ! Tu es en danger ! »

Il lui jeta un regard perçant.

« Merde, comment as-tu pu échouer ici, au fin fond du Texas ? »

Il s'avança vers elle, mû par un subit accès de colère, et repartit vers la cour.

« Andy, reprit Teresa, ce n'est pas ton affaire. Tu sers de liaison avec la police. Laisse-les résoudre cette affaire. C'est leur boulot.

— Je suis en mission. Attends-moi là ! »

Il la repoussa pour de bon et tourna au coin du bâtiment. C'est alors que quelqu'un cria dans un

haut-parleur :

« *Rendez-vous, Aronwitz ! Jetez votre arme !* »

Teresa courut derrière Andy et lui rentra dedans. Il fit un pas en avant pour recouvrer son équilibre ; Aronwitz/Grove surprit son mouvement. Il se tenait sur une dalle de béton légèrement surélevée, l'une des baies de chargement des camions. Il tenait son revolver de la main droite. Il vit les nombreux policiers accroupis qui l'encerclaient, leurs fusils braqués sur lui. C'est en fixant Andy droit dans les yeux qu'il fit décrire un arc de cercle à son revolver, un geste lent et délibéré. Il arma le percuteur, et le déclic résonna dans toute la cour.

Andy resta figé sur place. Teresa, terrifiée, vit Grove qui braquait son arme sur Andy.

Il ouvrit le feu ; le revolver tressauta dans sa main. La balle rata Andy de plusieurs dizaines de centimètres.

Grove mourut instantanément dans le barrage de feu et d'acier qui s'ensuivit.

« Tess, ne t'avise plus jamais de me suivre quand je suis en mission, c'est compris ? Comment as-tu pu faire ça ? Nous étions pourtant d'accord : nous ne travaillons pas ensemble, point final.

— Andy, tu allais te faire tuer.

— Que dalle ! Ce rigolo ne savait même pas tenir un flingue. Ce n'était qu'un gamin.

— Un gamin qui a tué plusieurs personnes.

— Que voulais-tu qu'il me fasse ? »

Andy, Andy, Andy. Comment dois-je te le dire ? Comment te faire comprendre la vérité ? Et à quoi bon ?

Elle voulait le serrer contre elle, le prendre, là, sur le sol, mais il était furieux – et de son point de vue avait toutes les raisons de l'être, ce grand costaud qui se sentait humilié par sa simple présence, qui ne savait pas, ne saurait jamais à quoi il avait échappé.

Ils montèrent dans sa voiture et allaient partir lorsque Danny Schneider, le coéquipier d'Andy, apparut dans le parking.

« S'cuse-moi, faut que je bosse », marmonna Andy d'un air lugubre, puis il redescendit pour aller s'entretenir avec Danny.

Celui-ci constata la présence de Teresa et la salua d'un hochement de tête. Les deux hommes s'entretenaient longuement, en plein soleil, tendant le doigt dans une direction ou une autre en hochant la tête. Danny griffonna quelque chose dans son carnet de notes.

Il le fallait, Andy. Comment pourrais-je jamais te le faire comprendre ? Merde, Andy, je t'ai sauvé la vie !

Mais elle était si heureuse de le voir, avec son corps de boxeur, sa drôle de tête penchée selon un angle comique, sa main posée sur la couture de son pantalon, et les gestes amusants qu'il faisait parfois lorsqu'il parlait. Cela faisait quinze ans que Danny et lui travaillaient ensemble et ils se connaissaient par cœur, autant qu'il est possible pour deux hétéros. Parfois, Andy et Teresa plaisantaient en disant que si Teresa le quittait, il irait vivre avec Danny et son épouse.

Peut-être devrait-il le faire dès maintenant, se dit-elle en regardant l'homme qu'elle aimait sous un soleil chauffé à blanc.

Andy, Andy. Andy... oh, arrête un peu ton numéro et viens ici !

C'est ce qu'il finit par faire : il remonta en voiture et démarra le moteur.

« Je te dépose où tu veux, dit-il sans la regarder. On en parlera demain. Je retourne à Abilene pour faire mon rapport. Tous ces flics de cambrousse t'ont vue, et j'ai un projet à défendre.

— Andy, ne sois pas si formel. Je t'ai sauvé la vie, tout de même !

— Oh, que non !

— Oh, que si ! Ce cinglé allait te tirer comme un lapin.

— Arrête de rêver, Tess. »

Elle eut un petit rire sardonique.

« C'est toi qui me dis ça !

— Oui, ben, on en reparlera plus tard. Il faut vraiment que j'aille à Abilene, et je n'ai pas de temps à perdre. Cette histoire n'est pas encore terminée.

— En effet. » il fit virer la voiture sur le tarmac brûlant du parking dans un grand crissement de pneus. La voiture rebondit sur la surface irrégulière et regagna la route, non sans râper son châssis sur la dénivellation. Alors qu'ils fonçaient vers la grand-route, Teresa regarda autour d'elle, émerveillée par l'infinité de détails qui composaient cette petite ville du Texas bien ennuyeuse : les supermarchés, les restaurants, les plazas, les complexes cinématographiques multisalles, les boutiques de fournitures de bureau, les centres commerciaux, les loueurs de voitures, les stations-service, les fleuristes à chaque coin de rue, les maisons délabrées, les exterminateurs d'insectes, les fast-foods, les arbres dégarnis, les terrains vagues attendant d'éventuels investisseurs, les rectangles de mauvaises herbes, la route sans fin. Ils finirent par atteindre l'Interstate 20 et s'engagèrent dans le flot qui s'écoulait lentement vers l'ouest sous les rayons du soleil. Ils continuèrent leur chemin au milieu d'un paysage éternellement uniforme. Andy mit la radio, qui diffusait de la musique country. C'est tout ce qu'on peut trouver dans le coin, dit-il, comme chaque fois qu'il s'éloignait de ses lieux de hantise habituels. Pourtant, en réalité, il aimait bien la country. Le premier morceau se termina, immédiatement suivi par un second, qui parlait d'amour, de trahison et d'hommes en armes ; Andy marmonna que la country, c'était toujours la même chose, qu'il en avait marre de ces fichues steel-guitares, et il passa à une autre station ; Stevie Wonder entonna un de ses vieux succès. Ce qui lui rappela un voyage, il y avait bien longtemps, lorsque Andy et elle tombaient peu à peu amoureux l'un de l'autre. De Philadelphie à Atlantic City avec Stevie qui les accompagnait jusqu'au bout de la nuit. Teresa tendit le bras pour prendre la main d'Andy. Envie de pleurer, envie de le serrer dans ses bras.

Andy retira sa main.

« Où veux-tu que je te largue ? demanda-t-il avec brusquerie.

— Où tu voudras. Cela n'a pas grande importance.

— Comment, tu veux que je te dépose là ? Au bord de la route ?

— Ici ou ailleurs.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ? »

Andy, tu pars avec moi. Rien de tout cela n'est vrai. Je ne peux pas te le dire, et tu ne voudras jamais me croire, mais nous sommes tout au bord des extrêmes, là où se termine la réalité. Où est Abilene ? Dans une minute, tu vas me poser la question. Cela fait une demi-heure que nous roulons, et les voitures devant nous sont toujours les mêmes, tout comme celles de derrière, et Abilene n'est toujours pas en vue. Nous n'y arriverons jamais, parce que Abilene n'est pas inscrit dans le scénario. Pas même sous forme de raccord boulonné par un crâne d'œuf d'informaticien. La route se continue à l'infini, jusqu'à l'extrême bord, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de mémoire. Nous ne pouvons pas continuer, parce que, à l'extrême bord, il n'y a rien, rien d'autre que ce même décor immuable.

Andy freina ; il était toujours en colère contre elle. Il s'arrêta au bord de la route, soulevant des nuages de poussière. Stevie Wonder se tut ; trois accords, puis le silence. La circulation continua de s'écouler. Ni les moteurs ni les pneus n'émettaient le moindre bruit.

« C'est là que tu veux descendre ? demanda-t-il.

— Non, Andy.

— Alors quoi ? Que veux-tu ? Où veux-tu descendre ? »

Andy, Andy, Andy.

« En Finlande », fit-elle, et elle se souvint du mnémonique LIVER.

Elle était nue, et Andy était allongé sur elle. Son corps dur et velu semblait toucher et envelopper toute la surface de sa peau : ses jambes glissaient entre les siennes, appuyant doucement sur son pubis, et il la caressait avec une dextérité prodigieuse. Sa main s'était posée sur son sein et ses doigts agaçaient tendrement son aréole. Sa bouche s'attardait sur la sienne et leurs langues s'affrontaient langoureusement. Elle pouvait sentir l'odeur de ses cheveux, de son corps. Étendus de tout leur long, ils occupaient la largeur des trois sièges mais, à chaque fois qu'ils changeaient de position, leurs hanches, leurs genoux et leurs coudes cognaient contre les accoudoirs qu'ils avaient relevés pour se confectionner une couche nuptiale.

Alors qu'Andy s'insinuait en elle et entamait son va-et-vient languide, elle tendit le cou et se tourna pour qu'il roule sur le côté et se tienne face à elle. Elle se pressa contre la cloison de l'avion, sa tête tout près du hublot ovale, et à chacun de ses coups de boutoir elle glissait un peu plus le long du mur granuleux. Quelques secondes plus tard, elle put voir à travers le plastique transparent et renforcé du hublot : elle baissa les yeux vers le sol, là où défilaient les lacs et les forêts en une succession étourdissante. Les moteurs à turbines émettaient un grondement sourd et monotone et le soleil déclinant se reflétait sur l'aile. L'avion vira de bord, changeant sans cesse de direction, puis se rapprocha pour survoler les lacs, suivre le cours sinueux des rivières, puis leva le nez pour escalader le flanc des montagnes. Tournant en rond, encore et encore, à l'infini, et il n'y avait rien, que de l'eau et des arbres, de l'argent et du vert, reflétant la lumière, transperçant l'air paisible, jusqu'à l'extrême bord, là où la mémoire s'efface, là où la vie retrouve un sens.

POSTFACE

Loin de la réalité

Comment un événement de la vie réelle peut-il déboucher sur une idée de roman ? Ou plutôt, chaque existence étant fertile en événements, comment un incident en particulier peut-il surnager dans votre mémoire jusqu'à ce que le déclic se fasse ? Parfois, il est possible de reconstruire le processus et même d'entrevoir une méthode. Dans mon cas précis, voilà ce qui s'est passé.

Il y a une dizaine d'années, j'habitais dans un village du nom de Pewsey, situé à l'ouest de Londres, à une heure et demie de route de la capitale. En pleine cambrousse, entouré de collines, de fermes et de grandes plaines servant de terrain d'entraînement pour l'armée anglaise, Pewsey n'est pas un endroit très spectaculaire, mais la vie y est agréable. Stonehenge et Avebury Circle ne sont pas très éloignés, tout comme l'autoroute M4, qui relie Londres au sud du pays de Galles.

En ce temps-là, avec David Langford, je dirigeais une petite entreprise de vente de logiciels par correspondance. Afin de tenir nos archives, une fois par semaine, je prenais ma voiture pour me rendre chez Dave, qui habitait à Reading, à une heure de là.

J'empruntais une route étroite et sinueuse qui bordait la plaine de Salisbury, au nord, pour rejoindre la M4 près de Hungerford, une jolie petite ville en bordure d'une rivière et enchâssée au cœur d'une vallée.

Par une belle journée d'août 1987, je roulais vers Hungerford par la route habituelle, le cerveau en roue libre. Je connaissais le chemin, il n'y avait que peu de circulation, et mon esprit pouvait vagabonder tout son saoul. Le chemin qui mène de Pewsey à Hungerford passe par des champs ouverts jusqu'à ce que, en une transition brutale, on aborde l'orée de la ville. La route descend gentiment entre les maisons et débouche presque immédiatement sur la grand-rue.

Ce jour-là, en m'approchant de la ville, je remarquai ce qui, à première vue, m'apparut comme une grande lumière dans le ciel, quelque part sur ma droite. Lorsque je regardai dans sa direction, je ne pus la distinguer avec précision, bien que je sache qu'elle était là. C'était étrange et désorientant. Lorsque je regardai à nouveau devant moi, la lumière se remit à briller, là, à la périphérie de ma vision.

Parfois, il m'arrive d'avoir des migraines. Comme le savent ceux qui souffrent du même mal, c'est souvent ainsi que s'annonce une attaque : par la vision d'une lumière invisible à la périphérie de votre champ de vision. J'eus un grognement : impossible de conduire lorsque la migraine vous martèle le crâne de toutes ses forces. Je vis un emplacement en bordure de route et m'y arrêtai. Autant décider tranquillement si je préférais continuer mon chemin, rentrer chez moi ou juste attendre que la crise passe.

Je descendis de voiture et m'orientai. Je n'étais qu'à quelques centaines de mètres de Hungerford et pouvais entrevoir certains bâtiments de la ville. Je ne ressentis pas d'autre symptôme annonciateur de migraine, mais l'étrange lueur persistait. Si je pouvais désormais regarder dans sa direction, je n'arrivais pas à en discerner la cause. Dans cette partie du monde, il n'est pas rare d'apercevoir d'étranges lumières dans le ciel, mais elles ont toujours un rapport avec des exercices militaires dans la plaine de Salisbury.

La migraine, si c'était bien ça, ne s'aggrava pas et, au bout de quelques minutes, la lumière disparut elle aussi. Je notai mentalement sa direction, « de là où je me trouvais, elle semblait planer au-dessus d'une école située en bordure de ville », puis repris ma route.

Tout cela n'avait guère duré plus d'une minute. Je traversai lentement le centre de Hungerford, « dans la grand-rue, la circulation s'écoule toujours au ralenti », et quelques minutes plus tard j'atteignais l'autoroute et oubliais toute cette histoire.

Une heure et demie plus tard, Leigh, mon épouse, m'appela chez David.

« Lorsque tu rentreras ce soir, fais le grand tour, dit-elle. Il y a eu une fusillade à Hungerford et la police a bouclé la ville. Tous les bulletins ne parlent que de ça. »

En effet, le massacre de Hungerford fit la une ce jour-là, à l'exclusion de toute autre actualité. L'histoire fit le tour du monde. Un jeune marginal du nom de Michael Ryan avait tiré dans le tas en plein centre-ville avec un kalachnikov. En moins d'une heure, il avait réussi à tuer quatorze personnes, y compris plusieurs enfants, et à en blesser gravement quinze. Finalement, encerclé par la police, il préféra se donner la mort. Le siège final se déroula dans l'école que j'avais remarquée, celle qui se trouvait sous l'étrange source de lumière.

Ce n'est que plus tard que je compris que je n'étais pas à Hungerford « à ce moment-là ». L'importance de la catastrophe avait relégué toute notion d'implication personnelle. C'était un véritable drame : les fusillades de ce genre sont rares en Angleterre et provoquent toujours une vive émotion. Ni la police ni les criminels *en général* ne sont armés. La nature même de Hungerford renforça encore cette émotion. Par bien des aspects, c'est une bourgade anglaise typique avec des centaines de belles petites demeures dont la plupart datent du XIX^e siècle, et ses boutiques se spécialisent dans l'artisanat, les antiquités ou les livres d'occasion. Pour ceux qui y vivent, Hungerford est une véritable communauté unie ; par la suite, lorsqu'on reproduisit les événements qui menèrent au massacre, on constata que tout le monde connaissait les victimes. La ville entière était en deuil.

En fait, ceux qui étaient bien là en ce jour fatal souffraient avec une telle intensité que je n'aurais jamais eu l'impertinence de me comparer à eux. Durant mon bref trajet le long de la grand-rue, je n'avais pas couru le moindre danger, je n'avais pas entendu le moindre coup de feu et n'avais même pas eu l'impression qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; et pourtant, lorsque je vérifiai le minutage, je réalisai que, durant les quelques minutes où j'avais traversé Hungerford, Michael Ryan avait déjà entamé sa croisade meurtrière.

Dans son autobiographie *À Sort of Life* (1971), le romancier Graham Greene décrit un incident qui se produisit alors qu'il se trouvait à l'hôpital pour se faire opérer de l'appendicite. On avait amené un jeune homme de dix ans qui avait la jambe cassée. Les docteurs conseillèrent aux parents de rentrer chez eux, mais un peu plus tard il y eut des complications et on dut les faire revenir, juste à temps pour assister à la mort du jeune garçon. Tandis que la plupart des autres patients mettaient leurs radios à fond pour couvrir les lamentations de la mère, Greene préféra écouter et regarder. « Au cœur de chaque écrivain, écrivit-il avec une prescience effrayante, il y a un bloc de glace. Je savais qu'un jour ce moment me servirait. »

Après Hungerford, un bloc de glace se logea au plus profond de moi et refusa d'en sortir.

La vie reprit son cours. Je traversais toujours Hungerford de temps en temps, mais je ne m'y attardais jamais et regardais droit devant moi. Parfois, Leigh et moi allions y faire des courses, et à chaque fois nous espérions ne pas croiser un visage que la télévision nous avait rendu familier. Il planait sur la petite ville une aura d'angoisse et de tragédie. Quiconque s'aventurait à Hungerford ou même s'en approchait pouvait voir les effets dévastateurs du deuil collectif. En un mot, la bourgade

était engourdie.

Je ne savais trop comment relater par écrit mon expérience fort restreinte, et pourtant cette idée refusait de me quitter. Tout ce dont je disposais, c'était de vagues impressions sur le caractère irréel des faits, plus une autre plus inquiétante qui voulait que le massacre ait relégué dans l'ombre tous les autres événements de cette journée pour créer une sorte d'amnésie collective. Que s'était-il donc passé dans le monde en ce 19 août 1987 ?

En attendant que ces éléments trouvent leur cohérence, je reléguai les événements de Hungerford au plus profond de mon esprit et préfèrai entamer mon roman *Une femme sans histoires*. Un peu plus tard, j'écrivis *Le Prestige*. Ni l'un ni l'autre ne parlaient de fusillades.

Les années passèrent. Parfois, je m'étonne de la lenteur avec laquelle un roman peut germer. En ce cas, en plus des problèmes habituels liés à la paresse, j'étais bloqué par ma propre présomption.

En gros, avais-je le droit d'exploiter ce fait divers pour en tirer un roman ? Mes propres sentiments de détresse étaient tout aussi forts que ceux des nombreuses personnes qui n'étaient impliquées que de façon marginale. J'y réfléchissais à chaque fois que je passais par Hungerford. Pour tous ceux qui y étaient mêlés, ce massacre était trop personnel, trop inexplicable. Selon la phrase de Greene, je ne pensais pas que ce moment puisse me servir un jour.

Puis il y avait aussi la question des armes à feu. Vivant dans un pays où peu d'armes de ce genre traînent dans des demeures privées, je n'avais pas à prendre position sur ce problème. Bien sûr, leur contrôle est une question autrement plus importante dans d'autres pays, surtout aux États-Unis, mais pas en Angleterre. Nos lois anti-armes à feu, adjointes à une certaine disposition nationale allant contre l'usage privé de telles armes, ont empêché l'émergence d'un phénomène culturel quelconque sur ce point. Bien sûr, il y aura toujours quelqu'un pour violer ces lois. À l'époque du massacre, il était interdit à la plupart des citoyens de porter ou posséder des armes à feu.

Plus tard, bien qu'on ait prouvé que Michael Ryan ne pouvait être qu'un phénomène isolé, les lois devinrent encore plus restrictives.

Après la fusillade de Dunblane, en 1996, on changea à nouveau les réglementations : du coup, toutes les armes à feu, « y compris les fusils de chasse », sont effectivement prohibées.

Pour devenir écrivain, il faut disposer d'ironie, de détachement, d'un sens de la métaphore ; mais rien de tout cela ne compte lorsqu'il s'agit de traiter d'un événement tel que celui de Hungerford. Et surtout, mes romans ne sont pas des récits « à thèse ». Ce sont des œuvres de pure imagination qui s'intéressent surtout à la mémoire, aux questions d'identité, de gémellité ou de doubles, et aux défaillances narratives. Il me semblait impossible d'écrire un roman qui traiterait du contrôle des armes à feu ; je n'avais jamais rien fait de tel et doutais de pouvoir présenter un point de vue original ou tout simplement intéressant.

Et pourtant, cette idée de roman ne me lâchait toujours pas et prit même la forme d'un récit. Par exemple, je m'intéressais à la dimension médiatique de l'événement et à la façon dont on avait occulté tout ce qui s'était passé ce jour-là pour se concentrer sur le massacre. Je me demandai si l'une de ces nouvelles ignorées de ce 19 août relatait un autre accident similaire qui se serait produit ailleurs. Un autre massacre si choquant en lui-même que, dans son propre pays, il aurait oblitéré « même temporairement » celui de Hungerford. Lorsqu'on finirait par réaliser que les deux événements étaient simultanés, comme un effet miroir, ils seraient liés pour la postérité. Peut-être présenteraient-ils d'autres similarités. Cette idée de coïncidence, de dualité, ramenait le sujet dans mon propre territoire.

Nous avons fini par quitter la région de Hungerford ; je pus donc considérer l'affaire avec un certain détachement. Au début des années 90, je tentais d'explorer cette histoire par le biais d'un

scénario TV commandé par la BBC. Il s'agissait d'explorer les motivations d'un tueur fou sous la forme d'un thriller psychologique. Le personnage central en était l'agent du FBI qui venait en Angleterre pour examiner les liens possibles entre deux fusillades qui s'étaient déroulées le même jour. J'intitulais le script *The Cull*, « Le Choix », ce qui donne une indication sur la façon dont je raisonnais. Au final, la BBC abandonna l'idée et le script devait rester inachevé, mais le simple fait d'avoir rédigé cette histoire m'avait enfin aidé à mettre en forme une histoire basée sur cet événement.

J'apportai le tout à mon éditeur anglais et suggérai qu'il y avait une idée de roman là-dessous. Il en tira les mêmes conclusions et nous avons passé un accord.

Quelques semaines plus tard, alors que le contrat venait d'arriver et quelques secondes après que j'eus renvoyé mon exemplaire signé, un marginal d'une trentaine d'années du nom de Thomas Hamilton investit l'école primaire de Dunblane et abattit seize enfants ainsi que leur professeur.

J'avais alors mes propres enfants, et ils étaient du même âge que les victimes de Dunblane. Cette même semaine, ils m'avaient apporté leurs photos de classe où les enfants et les profs faisaient *cheese* à l'unisson devant l'objectif. Ces clichés innocents me parurent identiques à ceux de Dunblane, qui apparaissaient à la une de tous les journaux. Ce roman me paraissait déjà difficile à écrire, mais maintenant il relevait de l'impossible. D'un côté, l'ampleur des événements extérieurs semblait conspirer contre moi, de l'autre, je ne cessais de douter. Je refusais d'écrire un roman qui puisse être considéré comme une œuvre de pure exploitation de la tragédie. Tous mes instincts me conseillaient d'abandonner cette idée.

Mais le bloc de glace cher à Greene était toujours en moi, et de plus j'avais signé un contrat avec mon éditeur, ce qui n'est pas rien.

Je connus une de ces périodes d'hésitation typique de la plupart des écrivains et qui, dans mon cas, n'avait rien d'inhabituel. Quelques mois plus tard, je daignai me mettre au travail, mais ce premier jet inachevé ne valait rien. Je comptais « novelliser » mon propre scénario TV en pensant qu'au moins il me fournirait un point de départ. En général, mes romans commencent à prendre vie une fois que je me suis immergé dans l'écriture, et je pensais ou espérais qu'il en serait de même cette fois-ci. Eh bien non : le script de *The Cull* semblait bref et brut ; pour le développer, je devrais avoir recours à des pages et des pages de tirage à la ligne. Après quelques mois de travail sans intérêt, j'abandonnai la partie pour me lancer dans l'écriture d'un récit pour la jeunesse.

À nouveau, cette rupture engendra un certain détachement. Je commençais à oublier le détail de ce qui s'était produit à Hungerford.

J'avais tellement revu ces événements dans mon esprit que j'avais perdu de vue la ligne entre ce qui s'était effectivement passé et ce que j'avais recréé. Pour moi, c'était un bon signe. Des souvenirs discutables peuvent être plus utiles à un romancier que des recherches précises ; il suffit de trouver la bonne approche.

Restait l'agent du FBI. Une idée à demi développée sauvée du script TV et basée sur l'un de ces détails triviaux qui restent dans votre mémoire. Je savais que le FBI utilisait une sorte de jeu vidéo d'arcade avec des revolvers pour apprendre à ses agents comment réagir dans certaines situations. En faisant un pas en avant, on pouvait facilement les imaginer utiliser un système de réalité virtuelle complet.

La réalité virtuelle est devenue un des gadgets familiers des récits de science-fiction, mais le parallèle entre cet univers et ce sentiment d'irréalité que j'avais détecté à Hungerford lui donnait une utilité purement métaphorique.

Mais la clé d'un roman, n'importe lequel, vient au moment où vous découvrez par quel biais vous

pouvez être impliqué personnellement dans cette histoire. Mon implication dans les événements de Hungerford était très mince : j'avais été momentanément distrait par un point de lumière.

Ce pouvait être le début d'une migraine, ce pouvait être une fusée militaire, ce pouvait être un simple produit de mon imagination.

Lorsque j'avais raconté mon histoire, certains crurent que je prétendais avoir vu un ovni ou quelque chose comme ça. Je sais que quelque chose a attiré mon attention, et je ne sais toujours pas ce que c'est. Mais en même temps, je ne pourrais jurer que tout cela s'est réellement produit.

Après avoir terminé mon conte pour enfants, je me remis à ce roman. Je commençai par changer le titre : il s'appellerait désormais *Les Extrêmes*. Libéré de cette notion de choix, de ces meurtres et de l'obligation de devoir expliquer la cause de ces explosions de violence, je préfèrai imaginer l'univers intérieur d'un psychopathe, réfléchir aux bordures de la réalité, à la fragilité des souvenirs. *Les Extrêmes* devint un roman que je pouvais écrire.

Dans son autobiographie, Graham Greene enjoint aux romanciers de rester dans l'ignorance de leur propre personnalité et de développer leur faculté d'oubli. « Ce qu'oublie un romancier, déclare-t-il avec force, est le terreau de son imagination. »

Il y a des événements plus difficiles à oublier que d'autres, il y en a qu'on ne devrait jamais oublier, mais un romancier n'est pas un historien, et un roman n'est pas forcé de respecter la vérité historique. S'écarter de la réalité, se détourner d'une lumière aveuglante, est la seule façon de découvrir comment il doit être écrit.

CHRISTOPHER PRIEST

FIN

[1] Aux États-Unis, le rez-de-chaussée est appelé premier étage. (N.d.T.)